Thor Heyerdahl

L'Expédition du « Kon-Tiki »

libretto



Thor Heyerdahl

L'Expédition du « Kon-Tiki »

libretto



THOR HEYERDAHL

L’EXPÉDITION DU « KON-TIKI »

SUR UN RADEAU
À TRAVERS LE PACIFIQUE

Traduit du norvégien par
MARGUERITE GAY
et
GERD DE MAUTORT



En 1947, Thor Heyerdahl et ses cinq équipiers se lancent l'incroyable défi de parcourir 8 000 kilomètres à travers le Pacifique sur un radeau de balsa, reproduction exacte des radeaux préhistoriques des Indiens d'Amérique du Sud. Partant de Callao – Pérou –, ils naviguent vers les îles polynésiennes de Tuamotu à bord du *Kon-Tiki* afin de prouver au monde que les ancêtres des Incas étaient allés en leur temps peupler la Polynésie.

Cette traversée donna lieu à l'un des plus passionnants récits d'aventures, à la portée universelle. À contre-courant des théories de l'époque, Heyerdahl a en effet contribué, par cette expédition, à bouleverser les idées reçues sur l'origine de ces peuples.

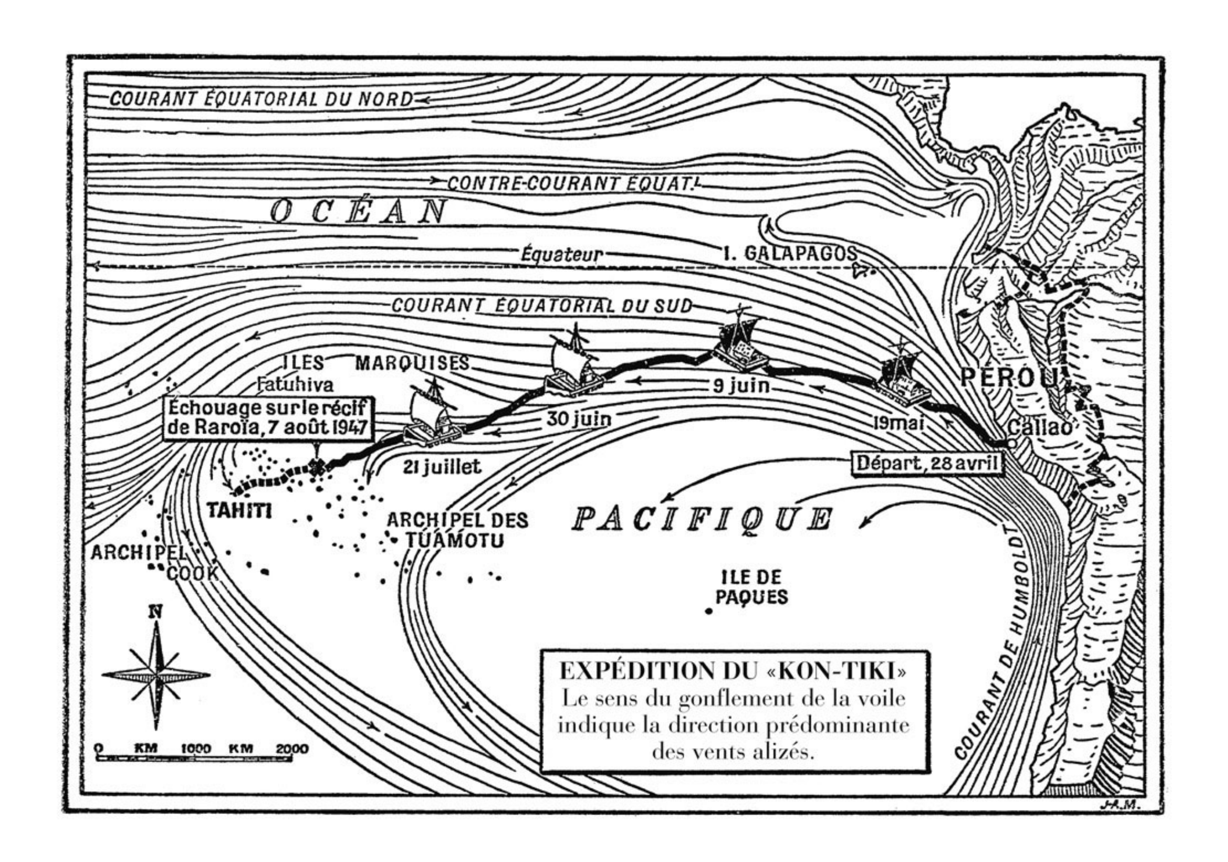
Né en 1914 à Larvik (Norvège), Thor Heyerdahl étudie la zoologie et la géographie à l'Université d'Oslo. Dans les années 1937-1938, il séjourne en Polynésie française où ses recherches l'amènent à élaborer l'hypothèse selon laquelle la Polynésie aurait été peuplée par des populations venant du continent américain, via l'île de Pâques, contre la théorie établie d'un peuplement venu de l'Asie du Sud-Est. Afin de

démontrer la véracité de ses affirmations, il traverse en 1947 le Pacifique sur un radeau, le Kon-Tiki*. Cette expédition le rendra célèbre. En 1953, pour consolider ses assertions, il continue ses recherches sur les îles Galápagos et y découvre des vestiges d'origine inca. Trois ans plus tard, il organise d'importantes fouilles archéologiques sur l'île de Pâques puis renoue avec l'océan et traverse l'Atlantique en 1970 à bord d'un radeau de papyrus afin de démontrer que les anciens Égyptiens auraient pu atteindre dès la préhistoire les côtes d'Amérique du Sud. Il entreprend également en 1977 l'étude des routes commerciales de l'Antiquité à bord d'une embarcation en roseaux. Heyerdahl se consacra par la suite à d'autres recherches archéologiques aux Maldives, aux îles Canaries et à Tucumé, au Pérou, où vingt-cinq pyramides seront exhumées. Son dernier travail le conduira en Azerbaïdjan pour essayer d'établir une relation entre les Vikings et les anciens habitants de la région. Il meurt en 2002, en Italie, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.*

Cet ouvrage a été numérisé avec le concours du Centre national du livre.

ISBN : 978-2-7529-0905-3

À mon père



EXPÉDITION DU «KON-TIKI»
Le sens du gonflement de la voile
indique la direction prédominante
des vents alizés.

CHAPITRE PREMIER

UNE THÉORIE

UN REGARD EN ARRIÈRE LE VIEILLARD DE FATUHIVA – VENTS ET COURANTS À LA RECHERCHE DE TIKI – QUI A PEUPLÉ LA POLYNÉSIE ? LE MYSTÈRE DES MERS DU SUD – THÉORIES ET FAITS LA LÉGENDE DE KON-TIKI ET LA RACE BLANCHE VIENT LA GUERRE

Il arrive parfois qu'on se trouve dans une situation bizarre. On y a été entraîné peu à peu, le plus naturellement du monde, mais une fois qu'on y est bien plongé, on s'étonne soudain et la question se pose de savoir comment diable les choses en sont venues là.

Si, par exemple, vous vous êtes embarqué sur un radeau avec un perroquet et cinq compagnons, il est inévitable que tôt ou tard, vous réveillant un beau matin en pleine mer, peut-être un peu plus reposé que d'habitude, vous vous mettiez à méditer.

C'est un de ces matins-là que j'écrivis dans le journal de bord, tout humide de rosée :

17 mai. *Jour de l'Indépendance norvégienne. Grosse mer. Bon vent. Je suis cuistot aujourd'hui et j'ai trouvé sept poissons volants sur le pont, une pieuvre sur le toit de la cabine et un poisson inconnu dans le sac de couchage de Torstein…*

Ici, le crayon s’arrêta, et en moi se glissèrent les réflexions suivantes : c’est vraiment un drôle de 17 mai ; une existence bien anormale, à tout considérer. Comment donc cette histoire a-t-elle pu commencer ?

Si je me tournais vers la gauche, j’avais sous les yeux une immense mer bleue aux vagues écumantes, se déroulant à la poursuite sans fin d’un horizon toujours fuyant. Si je me tournais vers la droite, je voyais l’intérieur d’une cabine dans laquelle un individu barbu, couché sur le dos, lisait du Goethe, ses orteils voluptueusement enfoncés dans les interstices du toit de bambou à claire-voie de cette petite pièce qui était notre foyer commun.

– Bengt, dis-je, tout en poussant du pied le perroquet vert, désireux de se percher sur le journal de bord, au nom du ciel, pourrais-tu me dire comment nous en sommes arrivés à faire ça ?

Goethe s’abaissa au-dessous de la barbe d’un roux doré.

– Sapristi ! tu le sais mieux que moi. C’est toi qui as eu cette maudite idée, que d’ailleurs je trouve épatante.

Il monta ses orteils trois croisillons plus haut et continua imperturbablement à lire. Devant la cabine, sur le pont de bambou, trois autres compagnons travaillaient en plein soleil, dans la chaleur torride. Ils étaient à moitié nus, tannés et barbus, avec des raies de sel le long du dos, et avaient l’air de n’avoir jamais fait autre chose que de flotter vers l’ouest sur un radeau à travers le Pacifique. Erik, portant le sextant et une liasse de papiers, franchit à quatre pattes l’ouverture de la cabine.

– 98 degrés 46 minutes ouest, 2 minutes sud, on a fait du chemin hier, les gars !

Il prit mon crayon et dessina sur une carte accrochée au mur de bambou un cercle minuscule, au bout d’une chaîne de dix-neuf autres, qui traçaient une courbe ayant son point de départ à Callao, port du Pérou. Herman, Knut et Torstein

entrèrent, en rampant, pour voir le nouveau petit cercle. Ce dernier nous plaçait à quarante bons milles marins plus près des îles du Pacifique que le précédent.

– Regardez-moi ça, les gars, dit fièrement Herman, nous voici à 1 570 kilomètres de la côte du Pérou.

– Et nous en avons encore 6 430 à faire pour arriver aux îles les plus proches, remarqua sagement Knut.

– Pour être tout à fait précis, ajouta Torstein, nous sommes à 5 000 mètres au-dessus du fond de la mer, et à un certain nombre de brasses au-dessous de la lune.

Maintenant, nous savions tous bien exactement où nous nous trouvions, et je pouvais continuer à me demander pourquoi nous étions là. Le perroquet s'en souciait peu ; ce qu'il voulait, c'était monter sur le journal de bord. Et la mer restait toujours aussi ronde, aussi encerclée de ciel, bleu contre bleu.

Peut-être tout avait-il commencé l'hiver précédent, dans le bureau d'un musée de New York. Ou peut-être même dix ans plus tôt, sur une petite île de l'archipel des Marquises, au milieu du Pacifique. Peut-être aborderions-nous dans cette même île ou, si le vent de nord-est nous poussait plus au sud, du côté de Tahiti et de l'archipel des Tuamotu. Je revoyais nettement par la pensée la petite île avec ses montagnes déchiquetées couleur de rouille, la forêt verdoyante qui déferlait le long de leurs pentes jusqu'à la mer, les sveltes palmiers qui attendaient sur le rivage en se berçant au vent. Elle s'appelait Fatuhiva. Il n'y avait pas de terre entre elle et nous, dans l'espace où nous flottions, mais elle était néanmoins à des milliers de milles marins. J'évoquais l'étroite vallée d'Ouia, à l'endroit où elle s'ouvre sur la mer ; et je me rappelais fort bien comment, de cette plage déserte, nous contemplions chaque soir le même océan infini. J'étais alors avec ma femme, et non en compagnie de pirates barbus comme aujourd'hui. Nous faisions collection de toutes sortes d'animaux, ainsi que d'idoles et autres vestiges d'une civilisation éteinte. Je me

souvenais d’un soir en particulier. Le monde civilisé semblait incroyablement irréel et lointain. Nous vivions depuis près d’un an sur l’île, où nous étions les seuls blancs, et nous avions volontairement renoncé aux biens comme aux maux de la civilisation. Nous habitions une hutte sur pilotis, que nous avions construite de nos propres mains, à l’ombre des palmiers du rivage, et nous mangions ce que pouvaient nous offrir la forêt tropicale et le Pacifique.

À cette dure mais efficace école, nous avions acquis une certaine connaissance des curieux problèmes du Pacifique. Je crois qu’à la fois physiquement et mentalement nous suivions les traces des premiers hommes primitifs qui, issus d’un pays inconnu, étaient arrivés dans ces îles, et dont les descendants polynésiens avaient régné sans entraves sur le royaume insulaire jusqu’au jour où débarquèrent des membres de notre propre race, la Bible dans une main, la poudre et l’eau-de-vie dans l’autre.

Ce soir-là, comme tant de fois auparavant, nous étions donc assis sur la plage au clair de lune, avec la mer devant nous. Très éveillés, et plongés dans la féerie qui nous entourait, nous ne laissions échapper aucune impression. Nous remplissions nos narines des arômes de la luxuriante forêt vierge, de l’odeur salée de la mer, en écoutant le bruissement du vent dans les cimes feuillues des palmiers. À intervalles réguliers, il était couvert par le grondement des hautes vagues qui, arrivant du large, déferlaient et se pulvérisaient en cercles d’écume contre les galets. Et c’était un mugissement, un fracas, un écroulement parmi des millions de pierres scintillantes, puis tout redevenait calme quand la mer se repliait pour préparer un nouvel assaut contre la côte invincible.

– C’est curieux, dit ma femme, mais il n’y a jamais de vagues comme celles-ci de l’autre côté de l’île.

– Non, dis-je, car nous sommes du côté exposé au vent.

Ainsi, nous contemplions la mer, qui semblait plus que jamais vouloir démontrer qu'elle venait de l'est, de l'est, de l'est. C'était l'éternel alizé qui, franchissant l'horizon, troublait la surface des flots, les creusait et les roulait vers ces îles, où l'attaque ininterrompue se brisait finalement contre les rochers et les récifs, tandis que le vent se contentait de passer par-dessus la côte, la forêt et les montagnes, pour continuer d'île en île sa libre course vers l'ouest, vers le soleil couchant…

La mer et les légères formations de nuages ont toujours suivi le même chemin depuis l'aube des temps. Les premiers hommes qui atteignirent ces îles le savaient bien. Les oiseaux et les insectes le savaient également, et la végétation insulaire était complètement régie par la même loi. Et nous savions nous-mêmes que loin, loin au-delà de l'horizon, là-bas à l'est, où surgissaient les nuages, à huit mille kilomètres de nous, s'étendait la côte de l'Amérique du Sud, et qu'entre elle et nous il n'y avait que la mer.

Tout en regardant les nuages voguer et la mer ondoyer sous la lune, nous écoutions un vieillard à moitié nu qui, accroupi en face de nous, fixait la lueur d'un petit feu presque éteint.

– Tiki, dit-il doucement, était à la fois un dieu et un chef. C'est Tiki qui a conduit mes ancêtres dans ces îles où nous vivons maintenant. Auparavant, nous habitions un grand pays au-delà des mers.

Il tisonna les braises du bout de son bâton pour les empêcher de s'éteindre complètement.

Le vieux méditait. Il vivait dans le passé, auquel l'attachaient tant de souvenirs. Il avait le culte de ses aïeux et connaissait leurs exploits depuis l'époque des dieux. Et il attendait le jour où il les rejoindrait. Teï Tetua était le seul survivant des tribus éteintes de la côte est de Fatuhiva. Il ignorait son âge, mais sa peau ridée, tannée, d'un brun d'écorce, semblait s'être desséchée au soleil et au vent pendant un bon siècle. Il était certainement l'un des rares

habitants de ces îles à se rappeler les légendes contées par leurs pères et leurs grands-pères à propos du grand chef-dieu polynésien Tiki, fils du Soleil, et qui même y croyaient encore.

Quand nous allâmes nous coucher cette nuit-là dans notre petite hutte sur pilotis, les histoires de Teï Tetua au sujet de Tiki et du pays d'origine des insulaires continuèrent à hanter mon cerveau, accompagnées de loin par le mugissement étouffé du ressac, dont le son évoquait une voix des âges reculés qui aurait eu quelque chose à raconter. Je ne pus m'endormir. Il me semblait que le temps n'existait plus, que Tiki et ses compagnons débarquaient pour la première fois sur le rivage au-dessous de nous. Une idée me frappa, et je dis à ma femme :

– Liv, as-tu remarqué que les grandes images de pierre de Tiki, là-haut dans la forêt, ressemblent extraordinairement aux gigantesque monolithes qui sont les vestiges des civilisations éteintes de l'Amérique du Sud ?

J'eus l'impression qu'un bruissement approbateur m'arrivait des vagues se brisant contre les galets. Puis elles se retirèrent lentement, juste comme je m'endormais.

C'est peut-être ainsi que commença ou, si l'on préfère, que s'amorça toute une série d'événements qui finalement devaient nous amener, nous six et un perroquet vert, à bord d'un radeau flottant au large de la côte sud-américaine.

Je me souviens comment, à mon retour en Norvège, je choquai mon père et stupéfiai ma mère en offrant au musée zoologique de l'Université mes bocaux de coléoptères et de poissons rapportés de Fatuhiva. Je voulais abandonner l'étude des animaux pour me consacrer à celle des peuples primitifs. Les énigmes inexpliquées du Pacifique m'avaient fasciné. Elles devaient avoir une solution logique, et je m'assignai pour but d'identifier la figure légendaire de Tiki.

Pendant les années qui suivirent, le bruit du ressac et les ruines de la forêt vierge furent comme un rêve lointain à l'arrière-plan de ma conscience, un accompagnement à mes études sur les peuplades du Pacifique.

Il est aussi vain de vouloir interpréter les pensées et les actes d'hommes primitifs au moyen d'un savoir livresque et de visites dans les musées, qu'il est impossible à un explorateur de notre époque d'atteindre les nombreux horizons que peut évoquer un seul rayon de livres.

Les ouvrages scientifiques, les journaux du temps des premiers explorateurs, les innombrables collections des musées d'Europe et d'Amérique m'offraient une grande abondance de matériaux. Depuis l'arrivée de notre propre race dans les îles du Pacifique, après la découverte de l'Amérique, des savants de toutes les branches ont accumulé des renseignements innombrables sur les habitants des mers du Sud et sur les peuples environnants. Mais on n'est jamais arrivé à se mettre d'accord au sujet de l'origine des hommes qui peuplent les îles isolées de l'est du Pacifique, ni de la raison pour laquelle on ne les trouve que dans cette région.

Lorsque les Européens s'aventurèrent enfin à traverser cet océan, le plus grand de tous, ils y découvrirent, en plein milieu, une multitude de petites îles montagneuses et de récifs de corail qu'isolaient les uns des autres et du monde en général de vastes étendues de mer. Chaque île était habitée par des gens arrivés là avant eux–de grands et beaux hommes qui venaient à leur rencontre sur le rivage avec des cochons, des chiens et des poules. De quel pays étaient-ils originaires ? Ils parlaient une langue qu'aucun autre peuple ne connaissait. Et les hommes de notre race, qui s'intitulaient audacieusement « découvreurs » de ces contrées, trouvèrent dans toutes les îles habitables des champs cultivés, des villages où se dressaient des temples. Ne voyait-on pas même dans quelques-unes de vieilles pyramides, des routes pavées et des statues en pierre de la

hauteur d’une maison européenne de quatre étages ? Mais l’explication de tout ce mystère faisait défaut. Qui étaient les habitants de ces lieux, d’où venaient-ils ?

On peut dire sans risquer de se tromper que les réponses à ces énigmes ont été aussi nombreuses que les ouvrages qui en ont traité. Les spécialistes de différents domaines ont proposé des solutions tout à fait différentes, mais toujours leurs affirmations furent réfutées plus tard par les arguments d’experts ayant travaillé le long d’autres branches. On a proposé tour à tour comme pays d’origine des Polynésiens : la Malaisie, l’Inde, la Chine, le Japon, l’Arabie, l’Égypte, le Caucase, l’Atlantide, voire l’Allemagne et la Norvège. Mais chaque fois survenait quelque contradiction décisive, qui remettait la question sur le tapis.

Et où la science s’arrête l’imagination commence. Les mystérieux monolithes et tous les autres vestiges inconnus qui se trouvent dans l’île de Pâques, petite terre isolée à mi-chemin entre les îles les plus proches et la côte américaine, donnèrent naissance à toutes sortes d’hypothèses. Beaucoup remarquèrent que les objets découverts dans l’île de Pâques rappelaient sous bien des rapports les vestiges des civilisations préhistoriques de l’Amérique du Sud. Peut-être y avait-il eu là autrefois une terre formant pont, qui avait été submergée ? Peut-être l’île de Pâques et toutes les autres îles du Pacifique ayant des monuments analogues étaient-elles les restes d’un continent englouti ?

Cette théorie, d’ailleurs acceptable, devint populaire parmi les profanes, mais les géologues et d’autres savants ne s’y attachèrent point. Les zoologues, en outre, prouvèrent tout simplement, par l’étude des insectes et des limaçons des îles du Pacifique, que depuis qu’il existe une histoire de l’humanité ces îles ont toujours été complètement isolées les unes des autres et des continents environnants, exactement comme elles le sont aujourd’hui.

Nous savons donc, avec une certitude absolue, que la race originelle des Polynésiens a dû à une certaine époque, volontairement ou involontairement, arriver à la voile ou à la dérive dans ces îles écartées. Et, en regardant les insulaires de près, on s’aperçoit qu’il ne peut pas s’être écoulé tant de siècles depuis lors. Bien que les Polynésiens soient disséminés sur une étendue de mer quatre fois plus grande que l’Europe entière, leur langue est restée la même dans les différentes îles. Il y a des milliers de milles marins entre Hawaii au nord et la Nouvelle-Zélande au sud, entre les Samoa à l’ouest et l’île de Pâques à l’est, et toutes ces tribus éparses parlent des dialectes appartenant à une langue commune, que nous avons appelée le polynésien. L’écriture était inconnue partout, exception faite de quelques tablettes de bois portant des hiéroglyphes incompréhensibles, que les indigènes de l’île de Pâques ont conservées, bien que personne ni eux-mêmes ne puissent les déchiffrer. Mais ils avaient des écoles, où la matière la plus importante était l’enseignement poétique de l’histoire : en Polynésie l’histoire est inséparable de la religion. Ils avaient le culte des ancêtres ; ils vénéraient leurs chefs défunts depuis l’époque de Tiki, et de Tiki lui-même on disait qu’il était le fils du Soleil.

Presque partout, les insulaires instruits savaient réciter les noms des chefs de leur île à partir du moment où elle avait été habitée pour la première fois. Et comme aide-mémoire, ils se servaient souvent d’un système compliqué de nœuds sur des cordes ramifiées, à la manière des Incas du Pérou. Des savants modernes qui ont groupé toutes les généalogies locales des différentes îles, se sont aperçus qu’elles s’accordaient avec une étonnante exactitude sur les noms propres comme sur le nombre des générations. En admettant qu’une génération polynésienne moyenne soit de vingt-cinq ans, ils ont établi que les îles du Pacifique n’avaient été peuplées qu’environ cinq cents ans après Jésus-Christ. Une nouvelle vague de civilisation, avec une

nouvelle lignée de chefs, prouve qu’une seconde et encore plus tardive immigration eut lieu vers l’an 1100.

D’où pouvaient venir ces vagues d’immigration relativement récentes ? Peu de chercheurs semblent avoir pris en considération le fait décisif que c’était un peuple de l’âge de pierre à l’état pur qui débarquait si tardivement dans ces îles. Malgré leur intelligence et leur civilisation étonnamment avancée à tous les autres points de vue, ces voyageurs n’apportaient avec eux que les haches et les outils caractéristiques du néolithique, qu’ils répandirent dans toutes les îles où ils s’installèrent. Si l’on veut bien laisser de côté les peuplades isolées de la forêt vierge et certaines races arriérées, il ne faut pas oublier qu’en 500 et 1100 il n’y avait de civilisation réelle encore à ce stade que dans le Nouveau Monde.

Là, même les plus hautes cultures indiennes ignoraient complètement l’usage du fer ; elles employaient des haches de pierre et d’autres outils du même type que ceux dont on se servit dans les îles du Pacifique jusqu’à l’époque des explorations.

Ces nombreuses civilisations indiennes étaient, à l’est, les plus proches parentes de la civilisation polynésienne. À l’ouest vivaient seulement les peuplades primitives à peau noire de l’Australie et de la Mélanésie, parentes éloignées des Noirs d’Afrique, et au-delà encore il y avait l’Indonésie et la côte asiatique–régions où l’âge de pierre remontait peut-être plus loin dans le temps que partout ailleurs.

Se détournant de plus en plus de l’ancien continent, objet des investigations de tant de savants, mon attention se porta vers les civilisations connues et inconnues des Indiens d’Amérique, que personne n’avait auparavant étudiées de ce point de vue. Et sur la côte le plus à l’est, où, du Pacifique jusqu’en pleine cordillère des Andes, s’étend actuellement la République du Pérou, les traces ne manquaient pas, si l’on voulait bien les chercher. Ici un peuple inconnu avait jadis vécu et fondé une des

civilisations les plus curieuses du monde, puis avait disparu, comme rayé de la surface du globe. Il laissait derrière lui de gigantesques statues de pierre aux formes humaines, qui rappelaient celles de Pitcairn, des Marquises et de l'île de Pâques, et d'énormes pyramides en escaliers, comme celles de Tahiti et des Samoa. Avec leurs haches de pierre les Incas découpaient dans les montagnes rocheuses des blocs aussi grands que des wagons, les transportaient à des lieues de distance, les mettaient debout ou les empilaient pour former des terrasses, des murs et des portiques monumentaux, exactement comme nous en trouvons dans les îles du Pacifique.

Les Incas régnaient sur cette région montagneuse au moment où arrivèrent au Pérou les premiers Espagnols. Ils racontèrent à ceux-ci qu'avant leur propre domination, une race de dieux blancs occupant le pays avaient érigé ces monuments colossaux, qui semblent égarés dans le paysage. Les constructeurs disparus étaient décrits comme de sages et paisibles maîtres, venus du nord à l'aube des temps. Aux ancêtres des Incas ils avaient enseigné l'architecture et l'agriculture, transmis leurs mœurs et leurs coutumes. Différents des autres Indiens, ils avaient la peau blanche et portaient la barbe ; ils étaient en outre plus grands que les Incas. Finalement ils avaient quitté le Pérou d'une façon soudaine, comme ils y étaient venus ; les Incas avaient pris le pouvoir, tandis que leurs mystérieux instructeurs blancs, partant vers l'ouest à travers l'Océanie, disparaissaient pour toujours de la côte sud-américaine.

À leur arrivée dans les îles du Pacifique, les Européens furent très étonnés de voir que beaucoup d'indigènes avaient la peau aussi blanche qu'eux et portaient une barbe. Dans de nombreuses îles, des familles entières se distinguaient d'une façon frappante par leur teint clair, leurs cheveux allant du roux au blond, leurs yeux bleu-gris et des nez aquilins qui leur donnaient un aspect un peu sémitique. Les Polynésiens en général avaient la peau dorée, des

cheveux d’un noir de corbeau, un nez plat et mou. Les individus roux se donnaient à eux-mêmes le nom d’*urukehu* et racontaient qu’ils descendaient directement des premiers chefs, les dieux blancs tels que Tangaroa, Kane et Tiki. Dans toute la Polynésie couraient des légendes sur de mystérieux hommes blancs dont seraient descendus les insulaires. Quand Roggeween découvrit l’île de Pâques en 1722, il aperçut, à sa grande surprise, des blancs sur le rivage. Les habitants de cette île savaient énumérer la liste de leurs ancêtres à peau claire depuis le temps de Tiki et de Hotu Matua, qui les premiers arrivèrent par mer « d’un pays montagneux, vers l’est, tout desséché par le soleil ».

En poursuivant mes recherches au Pérou, je découvris dans la civilisation, la mythologie et la langue des traces surprenantes, qui me poussèrent à creuser le problème plus profondément et avec une plus grande concentration, pour arriver à identifier le lieu d’origine du dieu polynésien.

Et j’eus enfin ce que j’avais espéré. En parcourant des légendes incas sur le roi-soleil Virakocha, qui était le chef suprême du peuple blanc disparu, je lus :

« Virakocha est un nom inca *(quechua)* et par conséquent de date relativement récente. Le nom originel du dieu-soleil Virakocha, qui semble avoir été employé le plus souvent au Pérou dans les anciens temps, était Kon-Tiki ou Ila-Tiki, ce qui veut dire Tiki le Soleil ou Tiki le Feu. Kon-Tiki fut le grand-père et le roi-soleil des hommes blancs légendaires qui ont laissé d’énormes ruines au bord du lac Titicaca. Selon la tradition, les mystérieux hommes blancs porteurs de barbes furent attaqués par un chef nommé Cari, qui venait de la vallée de Coquimbo. Au cours d’une bataille dans une île du lac Titicaca, la race blanche fut massacrée, mais Kon-Tiki et ses proches compagnons purent s’échapper et plus tard gagner la côte du Pacifique, d’où finalement ils disparurent en prenant la mer dans la direction de l’ouest. »

Je ne doutai plus que le chef-dieu blanc Soleil-Tiki, qui aurait été chassé du Pérou par les ancêtres des Incas, fût identique au chef-dieu blanc Tiki, fils du Soleil, que les insulaires du Pacifique vénéraient comme le fondateur de leur race. Les détails de la vie de Soleil-Tiki au Pérou, avec les noms anciens des lieux situés autour du lac Titicaca, surgissaient de nouveau dans des légendes historiques courantes rapportées par les indigènes des îles de l'est.

Mais dans toute la Polynésie je trouvais des signes indiquant que la race paisible de Kon-Tiki n'avait pas pu longtemps garder seule les îles. Des canoës de guerre, aussi grands que les bateaux des Vikings, attachés deux par deux, avaient amené des Indiens du nord-est à Hawaii, et plus loin au sud dans les autres îles. Ils avaient mêlé leur sang à la race de Kon-Tiki et apporté au royaume insulaire une nouvelle civilisation. C'était le second peuple au stade de l'âge de pierre qui, sans métaux, sans poterie, sans roue, sans machine à tisser, sans connaissance de la culture du blé, arrivait en Polynésie aux environs de l'an 1100.

Voilà pourquoi, au moment où les Allemands envahirent la Norvège, je cherchais parmi les Indiens du nord-ouest, en Colombie britannique, des pierres gravées selon le vieux style polynésien.

Demi-tour droite, demi-tour gauche. Lavage d'escaliers de casernes, cirage de bottes, école de T.S.F., parachute – et enfin un convoi Mourmansk pour la Finlande, où le dieu guerrier de la technique régna tout un sombre hiver en l'absence du dieu-soleil.

La paix revint. Et un beau jour, ma théorie étant complète, j'allai l'exposer en Amérique.

CHAPITRE II

NAISSANCE D’UNE EXPÉDITION

CHEZ LES SPÉCIALISTES LE POINT CRUCIAL – LE FOYER DES MARINS UNE DERNIÈRE RESSOURCE – LE CLUB DES EXPLORATEURS LE NOUVEL ÉQUIPEMENT – IL ME VIENT UN COMPAGNON – UN TRIUMVIRAT – UN PEINTRE ET DEUX SABOTEURS – EN ROUTE VERS WASHINGTON – RÉUNION AU MINISTÈRE DE LA GUERRE – AU Q.G. AVEC NOS DESIDERATA PROBLÈMES PÉCUNIAIRES – CHEZ LES DIPLOMATES DE L’O.N.U. – EN AVION POUR L’ÉQUATEUR

Oui, cela commença le soir où, dans une île du Pacifique, près d’un feu allumé en plein air, un vieil indigène nous raconta des légendes et des histoires de sa tribu. Bien des années plus tard, je me trouvai en face d’un autre vieillard, cette fois dans un bureau sombre, à l’un des étages supérieurs d’un grand musée de New York.

Autour de nous, dans des vitrines soigneusement rangées, s’étalaient des fragments de poterie, traces d’un lointain passé. Aux murs s’alignaient des livres dont certains, œuvres d’un même auteur, n’avaient pas dû avoir plus de dix lecteurs. Le vieillard qui, lui, les avait tous lus et en avait écrit quelques-uns, était assis à sa table, affichant sous ses cheveux blancs une expression de bonne humeur. Mais sans doute lui avais-je marché sur les pieds, car il agrippa les bras de son fauteuil d’un air inquiet et me regarda comme si je l’avais interrompu au milieu d’une réussite.

– Non ! dit-il. Jamais !

Le Père Noël aurait pris à peu près la même expression si l'on avait osé lui affirmer que la Noël de l'année suivante tomberait à la Saint-Jean.

– Vous vous trompez, vous vous trompez complètement, répéta-t-il, en secouant la tête avec indignation pour chasser l'idée que je lui avais suggérée.

– Mais vous n'avez pas encore lu mes arguments, insistai-je, en lui montrant le manuscrit qui était posé sur la table.

– Des arguments ! dit-il. On ne peut pas traiter les problèmes ethnologiques comme l'énigme d'un roman policier.

– Pourquoi pas ? J'ai fondé mes conclusions sur mes propres observations et sur des faits établis par la science.

– Le but de la science, c'est la recherche pure et simple, remarqua-t-il avec calme. Pas de vouloir prouver ceci ou cela.

Il mit soigneusement de côté mon manuscrit non ouvert et se pencha par-dessus le bureau.

– Il est tout à fait exact que l'Amérique du Sud a été le foyer de quelques-unes des civilisations les plus extraordinaires du passé, et que nous ne savons ni ce qu'elles étaient au juste ni comment elles disparurent quand les Incas prirent le pouvoir. Mais il y a, en tout cas, une chose que nous pouvons affirmer avec certitude – c'est qu'aucun peuple de l'Amérique du Sud n'a pu atteindre les îles du Pacifique.

Il m'adressa un regard scrutateur et continua :

– Savez-vous pourquoi ? La réponse est bien simple. Ils ne pouvaient pas y arriver puisqu'ils n'avaient pas de bateaux.

– Ils avaient des radeaux, objectai-je d'un ton hésitant. Des radeaux en bois de balsa, vous savez.

Le vieillard sourit et dit tranquillement :

– Bon, vous pouvez essayer d'aller en radeau du Pérou aux îles du Pacifique.

Je fus pris de court. Il se faisait tard. Nous nous levâmes tous deux. Le vieux savant me donna une tape amicale sur l’épaule en m’accompagnant jusqu’à la porte et me dit de revenir le voir si j’avais besoin d’aide. Mais qu’il fallait me spécialiser dorénavant sur la Polynésie ou sur l’Amérique, et ne plus mêler deux domaines séparés. Puis il retourna vers son bureau.

– Vous avez oublié ceci, me dit-il en me rendant mon manuscrit.

Je jetai un coup d’œil sur le titre, « Relations préhistoriques entre la Polynésie et l’Amérique », puis je fourrai le cahier sous mon bras, descendis doucement les escaliers et me retrouvai dans le fourmillement de la rue.

Ce soir-là j’allai frapper à la porte d’un vieil appartement, dans un coin perdu de Greenwich Village, où j’apportais volontiers mes petits problèmes lorsqu’ils me rendaient la vie trop compliquée.

Un petit homme frêle au long nez entrebâilla un instant la porte, avant de l’ouvrir avec un large sourire et de m’introduire chez lui. Il m’emmena directement dans une petite cuisine et me donna pour tâche de porter assiettes et fourchettes, tandis qu’il doublait la quantité de préparation culinaire indéfinissable, mais à l’odeur savoureuse, qu’il faisait chauffer sur le gaz.

– Gentil de venir, dit-il. Comment ça va ?

– Mal, répondis-je. Personne ne veut lire mon manuscrit.

Il remplit les assiettes et nous attaquâmes le contenu.

– L’ennui, dit-il, c’est que tous les gens que tu vas voir croient que c’est seulement une fantaisie qui t’a passé par la tête. Tu sais qu’ici, en Amérique, tant de gens ont des idées bizarres…

– Et puis il y a autre chose, dis-je.

– Oui, dit-il. Ta façon d’aborder le problème. Ce sont des spécialistes, ils ne croient pas en une méthode de travail qui touche à toutes les branches, depuis la botanique jusqu’à l’archéologie. Ils se limitent à leur propre domaine pour

pouvoir creuser davantage, se concentrer sur les détails. La science actuelle exige que chaque branche spéciale pioche dans son propre trou. On n'est pas habitué à voir quelqu'un grouper ce qui sort des trous pour en faire un ensemble.

Il se leva et alla chercher un lourd manuscrit.

– Regarde-moi ça, dit-il. Ma dernière œuvre sur les motifs d'oiseaux dans les broderies paysannes chinoises. Elle m'a demandé sept ans, mais elle a tout de suite été prise par un éditeur. On préfère aujourd'hui des recherches spécialisées.

Carl avait raison. Mais chercher à résoudre les problèmes du Pacifique sans les éclairer de tous les côtés équivalait, me semblait-il, à vouloir faire un puzzle en n'employant que les pièces de la même couleur.

Nous débarrassâmes la table et je l'aidai à essuyer la vaisselle.

– Rien de nouveau de l'université de Chicago ?

– Non.

– Mais qu'a dit aujourd'hui ton vieil ami du musée ?

Ma réponse se fit attendre :

– Il ne s'y est pas intéressé non plus. Tant que les Indiens n'ont eu que des radeaux, il serait vain à son avis d'envisager l'hypothèse qu'ils aient pu découvrir les îles du Pacifique.

Le petit homme se mit soudain à frotter son assiette avec frénésie.

– Oui, dit-il enfin. À vrai dire, il me semble à moi aussi qu'il y a là une objection solide à ta théorie.

Je regardai d'un air sombre le petit ethnologue que j'avais jusqu'ici considéré comme un allié à toute épreuve.

– Comprends-moi bien, s'empressa-t-il d'ajouter. D'une part, je crois que tu as raison ; d'autre part, je décèle dans tout cela quelque chose d'inadmissible. Mon œuvre sur les motifs d'oiseaux appuie ta théorie.

– Carl, dis-je, je suis tellement sûr que les Indiens ont traversé le Pacifique… que j'ai envie de construire un radeau du même genre et de faire le voyage pour prouver

que c’est possible.

– Tu es fou !

Croyant à une plaisanterie, mon ami rit de l’idée, mais il était cependant un peu effrayé.

– Tu ne crois donc pas que ce soit possible ?

– Tu es fou ! Un radeau !

Ne sachant plus que dire, il me regardait avec inquiétude, attendant un sourire qui lui montrerait que je plaisantais.

Il l’attendit en vain. Je me rendais compte que personne ne voudrait accepter ma théorie, parce que j’essayais de relier l’un à l’autre, sans autre aide qu’un radeau préhistorique, deux pays comme le Pérou et la Polynésie, que séparait une étendue de mer en apparence infranchissable.

Carl me regarda d’un air troublé :

– Viens, dit-il, allons boire un verre.

Nous en bûmes quatre.

Cette semaine-là, je dus payer mon terme. En même temps une lettre de la Banque de Norvège m’annonça que je n’aurais plus de dollars. Restriction de devises. Je fis ma valise et pris le métro jusqu’à Brooklyn. Je pus être admis au foyer des Marins norvégiens où, malgré une nourriture excellente et solide, les prix correspondaient à l’état de mon portefeuille. J’avais une petite chambre au deuxième étage, mais je prenais mes repas avec les autres dans la grande salle à manger du rez-de-chaussée.

Des marins arrivaient, des marins partaient. Ils variaient par le type, la taille, le degré de sobriété, mais ils avaient tous une chose en commun : ils savaient de quoi ils parlaient lorsqu’ils parlaient de la mer. J’appris que la houle n’augmente pas avec la profondeur de l’eau ou l’éloignement de la terre. Au contraire, les coups de mer sont souvent plus traîtres le long de la côte. Les bas-fonds,

le ressac et les courants peuvent provoquer dans le voisinage de la terre de plus grosses lames qu'en pleine mer. Une embarcation capable de tenir le long d'une côte découverte tiendra encore mieux en plein océan. J'appris également que dans une mer démontée, un grand navire a tendance à plonger sa proue ou sa poupe dans les flots, faisant déferler ainsi à bord des tonnes d'eau qui tordent les tuyaux d'acier comme des plumes, tandis qu'un petit bateau, trouvant place entre les dos des lames, sur lesquelles il danse à la façon des mouettes, s'en tire presque toujours. Des hommes avaient dû leur salut à des canots de sauvetage, alors que leur navire avait sombré.

Mais tous ces marins connaissaient mal les radeaux. Un radeau – ce n'est pas une embarcation, cela n'a ni quille ni bordage. Ce n'est qu'un objet flottant sur lequel on se réfugie en cas de besoin, en attendant d'être recueilli par un bateau quelconque. L'un d'entre eux avait néanmoins un grand respect pour les radeaux : il avait tenu l'eau pendant trois semaines sur ce simple plancher, après qu'une torpille allemande eut coulé son navire au milieu de l'Atlantique.

– Mais un radeau n'est pas navigable, ajouta-t-il.

– Il vire de bord au gré du vent.

Dans la bibliothèque, je dénichai les récits des premiers Européens qui avaient atteint la côte occidentale de l'Amérique du Sud. Les descriptions et les esquisses des grands radeaux indiens en bois de balsa ne manquaient pas. Ils avaient une voile carrée, une dérive et un long aviron de queue servant de gouvernail. On pouvait donc les manœuvrer.

Des semaines s'écoulèrent au foyer des Marins. Aucune réponse de Chicago ni des autres villes auxquelles j'avais envoyé des copies du manuscrit exposant ma théorie.

Alors, un samedi, je pris une grande résolution. J'entrai chez un fournisseur de marine de Water Street, où poliment on me décerna le titre de capitaine quand j'achetai une carte du Pacifique. Le rouleau sous le bras, je gagnai par un

train de banlieue Ossining, où je passais régulièrement le week-end chez un jeune ménage norvégien qui possédait là une délicieuse propriété. Le mari était un ancien capitaine de la marine, alors chef de bureau dans une compagnie de navigation de New York, la Fred Olsen Line.

Après un plongeon rafraîchissant dans la piscine, j'oubliai complètement pour quelques jours la vie de la grande ville. Quand Ambjoerg apporta le plateau du cocktail, nous nous assîmes au soleil sur la pelouse.

Incapable de me taire plus longtemps, je déroulai la carte sur l'herbe et demandai à Wilhelm si un radeau pouvait transporter des gens vivants du Pérou jusqu'aux îles polynésiennes.

Un peu effaré, c'était moi qu'il regardait plutôt que la carte, mais il répondit tout de suite affirmativement. Je me sentis aussi allégé que si j'avais eu un ballon à l'intérieur de ma chemise. Je savais que tout ce qui touchait à la navigation et à la mer était pour Wilhelm à la fois chose de métier et son sujet favori. Je l'initiai aussitôt à mes projets. À ma stupéfaction, il se contenta de déclarer que c'était de la pure folie.

– Tu viens de dire que c'était possible, interrompis-je.

– Oui, en effet, reconnut-il. Mais la réussite est peu probable. Toi qui ne t'es jamais trouvé à bord d'un radeau de balsa, tu t'imagines tout à coup pouvoir traverser le Pacifique là-dessus. Peut-être cela marcherait-il, peut-être que non. Les vieux Indiens du Pérou s'appuyaient sur l'expérience de maintes générations. Pour un radeau qui est allé jusqu'au bout, il est possible que six autres aient sombré – voire des centaines au cours des siècles. Comme tu le dis, les Incas naviguaient en pleine mer avec de vraies escadrilles de radeaux. Si quelque chose allait mal, ils pouvaient être recueillis par un voisin. Qui vous recueillera, vous, en plein océan ? Même si vous emportez un poste de T.S.F., pour y avoir recours en cas d'accident, ne croyez pas qu'il soit facile de trouver un petit radeau au milieu des

vagues, à des milliers de milles marins de la terre. Une tempête pourrait vous balayer du radeau et vous auriez cent fois le temps de vous noyer avant qu'on arrive à votre secours. Il vaut mieux attendre ici tranquillement qu'on ait le temps de lire ton manuscrit. Écris-leur de nouveau, embête-les ; sinon, tu n'obtiendras rien.

– Je ne peux attendre davantage ; bientôt je n'aurai plus le sou.

– Alors viens t'installer chez nous. D'ailleurs, comment peux-tu avoir l'idée de monter une pareille expédition sans argent ?

– Il est plus facile d'intéresser les gens à une expédition qu'à un manuscrit qui n'a pas été lu.

– Mais qu'y gagneras-tu ?

– Je détruirai un argument de poids contre ma théorie, sans compter que la science attachera quelque attention à l'affaire.

– Et si les choses tournent mal ?

– En ce cas, je n'aurai rien prouvé.

– Ne démolirais-tu pas ta théorie aux yeux de tous ?

– Peut-être, mais pourtant il se peut, comme tu l'as dit, qu'un sur dix soit arrivé à faire le voyage avant nous.

Les enfants de la maison vinrent jouer au croquet, et nous ne discutâmes plus la question ce jour-là.

Le week-end suivant, j'étais de nouveau à Ossining, la carte roulée sous mon bras. Quand je repartis, il y avait une longue ligne au crayon de la côte du Pérou aux îles Tuamotu dans le Pacifique. Mon ami le capitaine de la Marine avait abandonné l'espoir de m'enlever cette idée de la tête, et nous passâmes de longues heures ensemble à calculer la vitesse probable du radeau.

– Quatre-vingt-dix-sept jours, dit Wilhelm, mais rappelle-toi que c'est seulement dans les conditions théoriquement idéales d'un vent tout le temps favorable et d'un radeau capable de naviguer selon les prévisions. Il faudra en

définitive au moins quatre mois pour la traversée et beaucoup plus encore pour les préparatifs de l'expédition.

La petite chambre du foyer des Marins me parut ce soir-là encore plus sympathique quand, une fois rentré, je m'assis au bord du lit avec ma carte. Après l'avoir examinée un moment, je me levai, arpentai la pièce et en évaluai la superficie, aussi exactement que le lit et la commode me laissaient la possibilité de le faire. Oh oui ! le radeau serait beaucoup plus grand. Je me penchai par la fenêtre pour apercevoir un coin du lointain ciel étoilé au-dessus de la grande ville, seulement visible entre les hauts murs des cours. Nous serions peut-être à l'étroit sur notre radeau, mais du moins il y aurait de la place au-dessus de nos têtes pour le soleil et toutes les étoiles.

Dans la 72e West Street, près de Central Park, se trouve un des clubs les plus fermés de New York. Une simple petite plaque de cuivre bien reluisante, avec l'inscription *Club des Explorateurs*, révèle seule aux passants qu'il y a derrière ces murs quelque chose qui sort de l'ordinaire. Mais une fois à l'intérieur, on pourrait croire qu'on vient d'atterrir en parachute dans un monde inconnu, à des milliers de kilomètres de New York et de ses files d'automobiles flanquées de gratte-ciel. Dès que la porte donnant sur la grande ville s'est refermée, on plonge dans une atmosphère qui évoque la chasse au lion, les montagnes, la vie polaire ; on a un peu l'impression d'être assis dans le salon d'un yacht confortable, en route pour le tour du monde. Des trophées d'hippopotames et de cerfs, des fusils pour gros gibier, des défenses d'éléphants, des tambours de guerre et des lances, des tapis indiens, des idoles, des modèles de bateaux, des drapeaux, des photographies et des cartes géographiques entourent les membres du club quand ils se réunissent pour dîner ou pour écouter des conférenciers venant de pays lointains.

Après mon voyage aux îles Marquises, j'avais été élu membre actif du club. Étant l'un des plus jeunes, je manquais rarement une réunion quand j'étais en ville. Aussi, comme j'y entrais par un soir pluvieux de novembre, éprouvai-je une certaine surprise en trouvant le local dans un état inaccoutumé. Au milieu de la salle s'étalait, gonflé, un radeau en caoutchouc, avec les rations et les accessoires habituels d'un canot de sauvetage, tandis que des parachutes, des imperméables et tout un équipement polaire couvraient les murs et les tables ; il y avait aussi des alambics pour la distillation de l'eau de mer et d'autres inventions curieuses. Un membre du club récemment élu, le colonel Haskin, du laboratoire d'équipement des Forces aériennes, devait faire une conférence avec démonstrations sur une série de nouveautés militaires qui, pensait-il, pourraient être utilisées à l'avenir lors des expéditions scientifiques, tant au sud qu'au nord.

Après la conférence, il y eut une discussion vive et gaie. L'explorateur danois bien connu Peter Frenchen, grand et corpulent, se leva en hochant d'un air sceptique sa barbe impressionnante. Il n'avait aucune confiance dans les brevets modernes. Il s'était servi lui-même une fois d'un bateau en caoutchouc et d'une tente pliante, au lieu du kayak et de la hutte de neige des Esquimaux. Cet essai avait failli lui coûter la vie. D'abord, il avait été sur le point de mourir de froid pendant une tempête, parce que la fermeture Éclair de la tente ayant complètement gelé, il n'avait pas pu l'ouvrir. Et après cela, un jour qu'il était en train de pêcher, l'hameçon s'était accroché au bateau, qui avait crevé et sombré comme un chiffon sale. Lui et son ami esquimau avaient réussi à gagner le rivage, cette fois-ci dans un kayak qui était venu à leur secours. Il était convaincu qu'un inventeur moderne assis dans un laboratoire, si ingénieux qu'il fût, ne pouvait rien imaginer de mieux que les produits d'une expérience millénaire employés par les Esquimaux dans leur propre pays.

La discussion prit fin sur une offre extraordinaire du colonel Haskin. Les membres actifs du club auraient le droit, pour leurs prochaines expéditions, de choisir ce qui leur plairait parmi les nouvelles inventions dont il venait de parler, à la seule condition de faire savoir à son laboratoire dès leur retour ce qu'ils en pensaient.

Je fus le dernier à quitter le club ce soir-là. Je voulus examiner de nouveau chaque détail de l'équipement flambant neuf qui soudain me tombait entre les mains et serait à ma disposition dès que j'en exprimerais le désir. C'était exactement ce qu'il me fallait – un équipement avec lequel nous pourrions essayer d'avoir la vie sauve si, contrairement à notre attente, notre radeau de bois donnait des signes de rupture et que nous n'en eussions pas d'autres dans le voisinage.

Tout cet équipement occupait encore ma pensée le lendemain matin au petit déjeuner du foyer des Marins, quand un jeune homme bien habillé, de tournure athlétique, vint avec son plateau s'asseoir à la même table que moi. Nous engageâmes la conversation, et j'appris que lui non plus n'était pas un marin, mais un ingénieur civil de l'école polytechnique de Trondheim, qui était en Amérique pour acheter certaines pièces de machines et augmenter son expérience de la technique des appareils réfrigérants. N'habitant pas loin, il venait souvent prendre ses repas au foyer des Marins, parce qu'on y avait une bonne cuisine norvégienne. Il me demanda ce que je faisais, et je lui donnai un bref aperçu de mes projets. Je lui dis que si je n'avais pas de réponse positive au sujet de mon manuscrit avant la fin de la semaine, je chercherais à déclencher l'expédition en radeau. Mon compagnon de table ne disait pas grand-chose, mais il m'écoutait avec beaucoup d'intérêt.

Quelques jours plus tard, nous nous rencontrâmes de nouveau dans la même salle à manger.

– Avez-vous pris la décision de faire ce voyage ? demanda-t-il.

– Oui, je le ferai, répondis-je.

– Quand ?

– Le plus tôt possible. Si je traînaille encore longtemps, les tempêtes des régions antarctiques arriveront et ce sera aussi la saison des ouragans autour des îles. Je dois quitter le Pérou dans très peu de mois, mais il faut d'abord que je trouve de l'argent et que j'organise toute l'affaire.

– Combien serez-vous ?

– J'ai l'intention d'emmener six hommes, ce qui donnera un peu de variété à la vie en commun sur le radeau et cadre bien avec quatre heures de gouvernail toutes les vingt-quatre heures.

Il eut l'air de ruminer un moment cette idée, puis il déclara enfin avec force :

– Sapristi, que j'aimerais en être ! Je pourrais m'occuper de la partie technique. Évidemment, il conviendra d'étayer l'expérience par des mesures exactes de vents, de courants et de vagues. Rappelez-vous que vous allez dériver à travers d'immenses étendues d'eau qui, étant en dehors de tout trafic maritime, ne sont pas connues. Une expédition comme la vôtre donnera lieu à des recherches hydrographiques et météorologiques intéressantes. Je pourrais alors faire bon usage de mes connaissances thermodynamiques.

Je ne savais de cet homme que ce que peut révéler une figure ouverte. Et elle révèle parfois bien des choses.

– Très bien, dis-je. Nous partirons ensemble.

Il s'appelait Herman Watzinger ; c'était comme moi un marin d'eau douce.

Quelques jours plus tard, j'invitai Herman au club des Explorateurs. Nous tombâmes justement sur l'explorateur polaire Peter Frenchen. Celui-ci possède la qualité précieuse de ne jamais disparaître dans la foule. Aussi grand qu'une porte de grange et la barbe en broussaille, il a l'air d'un

messager de la toundra. Une atmosphère particulière l'entoure – on dirait qu'il se promène avec un ours en laisse.

Nous le conduisîmes devant une grande carte accrochée au mur et lui confiâmes notre projet de traverser le Pacifique sur un radeau indien. Ses yeux bleus à l'expression juvénile devinrent aussi larges que des soucoupes et, tout en nous écoutant, il tirait sur sa barbe. Puis il frappa le plancher de sa jambe de bois et serra de plusieurs crans sa ceinture.

– Sapristi, les gars ! J'aimerais bien vous accompagner !

Le vieux voyageur du Groenland remplit de bière nos chopes et se mit à nous exposer sa confiance dans les embarcations des peuples primitifs, ainsi que dans l'habileté de ces peuples pour se frayer un chemin en s'adaptant à la nature, sur mer comme sur terre. Il avait descendu lui-même en radeau les grandes rivières de Sibérie et remorqué à l'arrière de son navire des radeaux indigènes le long des côtes arctiques. Il tirait de temps en temps sur sa barbe et, finalement, il déclara que nous allions vivre une aventure épatante.

Grâce à l'ardeur avec laquelle Frenchen appuya notre projet, les roues tournèrent à une vitesse affolante, si bien qu'elles ne tardèrent pas à faire couler l'encre d'imprimerie des journaux scandinaves. Dès le lendemain matin, quelqu'un venait frapper à ma porte au foyer des Marins, pour me dire qu'on m'appelait au téléphone dans le couloir du rez-de-chaussée. Comme suite à cette conversation, Herman et moi, le soir même, sonnions à l'entrée d'un appartement dans un quartier chic de la ville. Nous fûmes reçus par un jeune homme soigné, en pantoufles vernies, portant robe de chambre de soie par-dessus un complet bleu. Il nous donna presque une impression de mollesse. Un mouchoir parfumé sous le nez, il s'excusa d'avoir un rhume de cerveau. Néanmoins, nous apprîmes que ce garçon s'était créé un nom en Amérique par ses exploits d'aviateur pendant la guerre. Ce monsieur d'aspect posé était encadré

par deux jeunes journalistes énergiques, débordants d'activité et d'idées. Nous en connaissions un pour son talent de reporter.

Devant une bouteille d'excellent whisky, notre hôte nous déclara qu'il s'intéressait à notre expédition. Il offrit de nous fournir le capital nécessaire si nous nous engagions à faire des articles de journaux et des tournées de conférences après notre retour. Tout étant convenu, nous bûmes à l'heureuse collaboration entre les soutiens financiers de l'expédition et ceux qui devaient y prendre part. Désormais, nos problèmes économiques se trouvaient résolus ; nous en étions délivrés par nos commanditaires et ils ne nous tourmenteraient plus. Herman et moi n'avions maintenant qu'à nous procurer équipage et équipement, construire un radeau et partir avant la saison des ouragans.

Le lendemain, Herman résigna son poste d'ingénieur et nous nous mîmes sérieusement au travail. Les gens du laboratoire des Forces aériennes avaient déjà promis de me faire envoyer tout ce que j'avais demandé et davantage encore par le club des Explorateurs, car notre expédition leur semblait tout indiquée pour essayer leur équipement. C'était un bon début. Maintenant il s'agissait avant tout de trouver quatre hommes *ad hoc* qui fussent disposés à nous accompagner, puis d'obtenir les vivres nécessaires au voyage.

Un groupe d'hommes partant ensemble sur un radeau doit être choisi avec soin. Sinon, gare au grabuge et aux mutineries après quelques semaines d'isolement en pleine mer.

Je ne voulais pas embaucher de marins de métier. Ils n'en savaient pas plus long que nous sur les radeaux et, en outre, je ne tenais pas à m'entendre dire plus tard que, si nous avions réussi, c'était peut-être parce que nous étions de meilleurs matelots que les anciens constructeurs de radeaux du Pérou. Pourtant nous avions besoin à bord d'un homme qui, du moins, fût capable de se servir d'un sextant

et de marquer notre route sur une carte, comme base de nos comptes rendus scientifiques.

– Je connais un peintre, dis-je à Herman : un grand gaillard, plein d'entrain et qui sait jouer de la guitare. Il a passé par une école de navigation et fait plusieurs fois le tour du monde avant de s'installer chez lui avec un pinceau et une palette. Je le connais depuis mon enfance, nous avons souvent campé ensemble dans les montagnes du pays. Je vais lui écrire, et je suis sûr qu'il viendra.

– Il me paraît potable, dit Herman, mais nous avons besoin aussi de quelqu'un qui puisse s'occuper de la T.S.F.

– De la T.S.F. ! m'écriai-je, horrifié. Que diable en ferions-nous ? Elle serait déplacée sur un radeau préhistorique.

– Pas du tout, c'est une mesure de précaution qui, tant que nous ne lancerons pas de S.O.S., ne pourra nuire en rien à ta théorie. Et nous aurons besoin d'un poste émetteur pour envoyer nos informations météorologiques et autres. En revanche, nous ne risquerons pas d'être avisés des tempêtes, car il n'existe aucun bulletin pour cette partie de l'océan, et même s'il y en avait un, à quoi nous servirait-il sur un radeau ?

Ses arguments écartèrent peu à peu toutes mes protestations, qui étaient dues surtout à une certaine antipathie contre les prises électriques et les boutons qu'il faut tourner.

– Chose curieuse, avouai-je, il se trouve que je suis assez ferré quand il s'agit d'obtenir avec de tout petits appareils des contacts par T.S.F. à grande distance. Pendant la guerre, on m'avait fourré dans une section de radio ; les militaires ont le chic, tu sais, pour ne pas utiliser vos capacités professionnelles. Mais je vais écrire un mot à Knut Haugland et à Torstein Raaby.

– Tu les connais ?

– Oui. La première fois que j'ai rencontré Knut, c'était en Angleterre en 1944. Il avait été décoré par les Anglais pour avoir pris part à l'expédition parachutée qui empêcha les

Allemands de fabriquer la bombe atomique. Il remplissait les fonctions de radio lors du sabotage de l'eau lourde à Rjukan. Quand j'ai fait sa connaissance, il revenait d'une autre mission en Norvège ; cette fois, la Gestapo l'avait surpris en train de manœuvrer un poste de T.S.F. à l'intérieur d'une cheminée, dans la clinique d'une maternité d'Oslo. Les nazis l'ayant repéré, le bâtiment était cerné par des soldats allemands, avec des mitrailleurs à chaque porte. Fehmer, le chef de la Gestapo, attendait en personne dans la cour qu'on fît descendre Knut. Mais ce furent ses propres hommes qui descendirent. Au moyen de son revolver, Knut s'était frayé un chemin du grenier à la cave, puis dans la cour de derrière, où il disparut par-dessus le mur sous une pluie de balles. Je l'ai rencontré dans une station secrète installée au fond d'un vieux château anglais ; il était revenu organiser une liaison souterraine entre plus de cent postes émetteurs à l'intérieur de la Norvège occupée.

» Je venais justement de terminer mon entraînement de parachutiste, et nous avions le projet de sauter ensemble près d'Oslo. Mais à ce moment, les Russes sont entrés dans la région de Kirkènes et une petite division norvégienne fut envoyée d'Écosse en Finlande pour guider en quelque sorte les opérations de leur armée. Je fis partie de cette division et ce fut là que je rencontrai Torstein.

» Il régnait dans ces régions un véritable hiver polaire, et l'aurore boréale rayonnait dans le ciel étoilé qui jour et nuit formait au-dessus de nous une voûte noire. Quand, bleus de froid sous nos fourrures, nous avons découvert les tas de cendres qui étaient les seuls vestiges de cette partie de la Finlande rasée par l'incendie, un gai luron aux yeux bleus et aux cheveux blonds ébouriffés sortit d'une petite hutte dans les montagnes. C'était Torstein Raaby. Il s'était d'abord sauvé en Angleterre et, après avoir suivi des cours d'instruction militaire, il avait passé secrètement en Norvège aux environs de Tromsoe. Il s'était caché avec un petit poste émetteur, tout près du croiseur allemand le

Tirpitz et, pendant dix mois, il avait envoyé des rapports quotidiens en Angleterre sur ce qui se passait à bord. Il se branchait la nuit sur l'antenne d'un officier allemand, et ce fut grâce à ses renseignements réguliers que les bombardiers anglais finirent par couler le *Tirpitz.*

» Torstein regagna l'Angleterre en passant par la Suède, puis il se fit parachuter avec un nouveau poste émetteur derrière les lignes allemandes, sur les plateaux déserts de Finlande. Quand les Allemands se retirèrent, il sortit de sa cachette derrière nos propres lignes, pour nous proposer son petit poste, car notre station principale avait été détruite par une mine.

» Je suis prêt à parier que Knut et Torstein en ont assez de rester à la maison et feraient volontiers un petit tour en radeau.

– Pose-leur la question, suggéra Herman.

J'écrivis donc une courte lettre, sans effort de persuasion sournoise, à Erik, Knut et Torstein.

Je vais traverser le Pacifique sur un radeau de bois pour soutenir la théorie que les îles polynésiennes ont été peuplées par des hommes du Pérou. Voulez-vous venir ? Je ne garantis rien que le voyage gratuit aller et retour, et vous aurez l'occasion d'appliquer vos capacités techniques. Répondez tout de suite.

Le jour suivant me parvint un premier télégramme :

J'arrive. TORSTEIN.

Erik et Knut acceptèrent aussi.

Comme sixième membre du groupe, nous avions en vue tantôt l'un, tantôt l'autre, mais chaque fois quelque obstacle se présentait. Herman et moi dûmes alors nous attaquer au problème des vivres. Nous n'avions pas l'intention de

manger pendant notre voyage de la vieille viande de lama ou des pommes de terre *kumara* séchées, car ce n'était pas pour prouver que nous avions été nous-mêmes des Peaux-Rouges autrefois que nous l'entreprenions. Notre intention était seulement de vérifier la qualité du radeau indien, sa navigabilité, le poids de la cargaison qu'il pourrait porter, et de voir si les éléments le pousseraient vraiment jusqu'en Polynésie, avec l'équipage toujours à bord. Nos prédécesseurs s'étaient certainement arrangés pour vivre de viande, de poisson et de pommes de terre kumara séchées, ce qui constituait leur nourriture principale habituelle. Nous allions essayer de nous rendre compte s'ils avaient pu se procurer en route du poisson frais et de l'eau de pluie.

Comme approvisionnements, j'avais pensé aux simples rations militaires, telles que nous les avions connues pendant la guerre.

À cette époque, un nouvel adjoint de l'attaché militaire norvégien de Washington venait d'arriver. J'avais commandé en second sa compagnie en Finlande et je savais que Bjoern Roerholt était un dur à cuire, qui s'attaquait avec une énergie farouche aux problèmes qu'on lui posait, un de ces types pleins de vitalité qui se sentent absolument perdus si, une fois la difficulté vaincue, ils ne voient pas immédiatement devant eux un autre problème à résoudre.

Je le mis par lettre au courant de la situation et le priai d'user de son flair pour nous dénicher quelqu'un ayant des relations avec le service d'intendance et l'armée américaine. Ce serait une chance si le laboratoire des approvisionnements nous offrait d'expérimenter ses nouvelles rations de campagne, comme nous expérimentions pour les Forces aériennes le nouvel équipement.

Deux jours plus tard, Bjoern nous téléphonait de Washington. Il s'était mis en rapport avec le service de liaison étrangère au ministère de la Guerre américain, où

l’on voulait savoir de quoi il retournait.

Herman et moi nous prîmes le premier train pour Washington.

Nous trouvâmes Bjoern au bureau de l’attaché militaire.

– Je crois que tout va bien marcher, dit-il ; nous serons reçus dès demain au service de liaison étrangère, si seulement nous pouvons obtenir un mot du colonel.

Le « colonel » était Otto Munthe Kaas, l’attaché militaire norvégien. Il se montra fort aimable et tout disposé à nous donner une vraie lettre d’introduction.

Quand nous vînmes la chercher le lendemain matin, il se leva vivement et dit qu’il jugeait préférable de nous accompagner. Ce fut dans son auto que nous nous rendîmes au Pentagone, le plus vaste bâtiment du monde, où se trouvaient les bureaux du ministère de la Guerre. Le colonel et Bjoern étaient assis sur le devant dans leurs plus élégants uniformes, tandis que Herman et moi, de nos sièges du fond, nous regardions par la vitre en face de nous l’immense bâtiment qui dominait la plaine.

Ce gigantesque ministère, avec ses trente mille employés et ses vingt-cinq kilomètres de corridors, encore rehaussé à nos yeux par le prestige de quelques militaires célèbres, allait donc servir de cadre à notre toute proche conférence sur le radeau indien. Jamais, ni auparavant ni plus tard, le radeau en question ne nous parut si petit, à Herman et à moi.

Après des promenades sans fin à travers passages et couloirs, nous arrivâmes à la porte du service de liaison étrangère et bientôt, entourés d’uniformes flambant neuf, nous étions installés autour d’une grande table d’acajou que présidait le chef du service.

L’officier de West Point, d’aspect sévère et corpulent, dont la masse remplissait le bout de la table, eut d’abord une certaine difficulté à comprendre le rapport qu’il pouvait y avoir entre le ministère de la Guerre américain et notre radeau de bois, mais les paroles bien choisies du colonel

Munthe Kaas et le résultat favorable de l'examen que nous firent subir, à une vitesse astronomique, les officiers réunis autour de la table, le gagnèrent peu à peu à notre cause ; il lut avec intérêt la lettre du laboratoire d'équipement des Forces aériennes. Puis il se leva et donna à son état-major, sous une forme concise, l'ordre de nous aider à passer par les voies nécessaires. Après nous avoir souhaité bonne chance en attendant, il sortit de la salle de conférences. Quand la porte se fut refermée sur lui, un jeune capitaine me murmura à l'oreille :

– Je parie que vous obtiendrez tout ce que vous désirez. Votre histoire nous fait l'effet d'une petite opération militaire, qui apporte un peu de variété à la routine bureaucratique de ces temps de paix ; en outre, c'est une bonne occasion d'expérimenter notre équipement.

Le bureau du service de liaison arrangea aussitôt un rendez-vous avec le colonel Lewis, au laboratoire du grand quartier général, où l'on nous conduisit en auto, Herman et moi.

Le colonel Lewis était un aimable géant à l'allure sportive. Il appela les chefs des divers services, qui tous se montrèrent bien disposés à notre égard et nous proposèrent immédiatement une quantité de choses qu'ils désiraient nous voir essayer. Ils dépassèrent nos espérances les plus folles en nous énumérant tout ce que nous pouvions souhaiter, depuis les rations de campagne jusqu'à l'huile solaire et aux sacs de couchage imperméables. Puis ils nous firent faire une petite tournée pour nous montrer le matériel. Nous goûtâmes à des rations spéciales, enfermées dans des empaquetages soignés ; nous essayâmes des allumettes qui marchaient même après avoir été trempées dans l'eau ; nous pûmes examiner de nouveaux réchauds, des réservoirs, des sacs de caoutchouc, des chaussures, des ustensiles de cuisine, des couteaux pouvant flotter, bref, tout ce qui était utile dans une expédition comme la nôtre.

Je regardai Herman. Il avait l’air d’un bon petit garçon qui, plein d’espoir, se promène chez un confiseur escorté par une tante riche. Le grand colonel marchait en tête et nous faisait la démonstration de toutes ces splendeurs, tandis que des employés de l’état-major notaient les sortes et les quantités de marchandises dont nous avions besoin. Pensant que la bataille était gagnée, j’éprouvais seulement le désir de rentrer le plus tôt possible à l’hôtel pour prendre une position horizontale et réfléchir en paix, quand l’aimable colonel me dit soudain :

– Allons parler au patron, c’est lui qui décidera si nous pouvons vous accorder tout cela.

Je sentis mon cœur chavirer. Il fallait donc recommencer à déployer notre éloquence, et Dieu savait quelle sorte de type était le patron en question.

Nous découvrîmes que c’était un officier de petite taille, à la mine d’une intense gravité. Assis derrière son bureau, il nous scruta de ses yeux bleus perçants dès que nous fûmes entrés, et nous pria de nous asseoir.

– Eh bien ! que désirent ces messieurs ? demanda-t-il brusquement au colonel Lewis, sans détourner son regard du mien.

– Bah ! quelques petits objets, s’empressa de répondre Lewis.

Il expliqua dans les grandes lignes le but de notre démarche, tandis que le chef écoutait patiemment, sans remuer un doigt.

– Et que peuvent-ils nous donner en échange ? demanda-t-il, impassible.

– Ma foi, dit Lewis d’un ton conciliant, nous espérons que, vu les rudes conditions dans lesquelles ils vont se servir de nos nouveaux approvisionnements et d’une partie de l’équipement, ils pourront nous fournir des renseignements précieux.

Les yeux toujours fixés sur les miens, le grave officier derrière le bureau se renversa dans son fauteuil avec une lenteur qui n'était pas affectée, et j'eus l'impression de sombrer au fond de mon siège de cuir quand il dit froidement :

– Je ne vois pas du tout comment ils pourront nous donner quoi que ce soit en retour.

Il y eut un silence complet. Le colonel Lewis tripotait son col et personne ne soufflait mot.

– Mais, ajouta soudain le chef avec force, tandis qu'une petite lueur éclairait le coin de ses yeux, le courage et l'initiative comptent aussi. Colonel Lewis, faites-leur donner tout cela !

J'étais encore assis, à demi enivré de bonheur, dans le taxi qui nous ramenait à l'hôtel, quand Herman éclata de rire à côté de moi.

– Serais-tu fou ? lui demandai-je anxieusement.

– Non, répondit-il, en continuant à rire sans vergogne, mais je viens de calculer que dans nos approvisionnements sont incluses six cent quatre-vingt-quatre boîtes d'ananas, et c'est mon fruit préféré.

Il y a mille choses à faire, et à peu près en même temps, quand six hommes, un radeau de bois et toute une cargaison doivent être rassemblés dans un endroit donné de la côte du Pérou. Or, nous n'avions que trois mois devant nous et pas de lampe d'Aladin à notre disposition.

Nous prîmes l'avion pour New York et, munis d'une lettre d'introduction du service de liaison étrangère, nous allâmes voir le professeur Behre à l'université de Columbia. Il était directeur du Comité de recherches géographiques au ministère de la Guerre, et ce fut lui qui, pressant sur divers boutons, fit apporter à Herman les précieux instruments et appareils nécessaires aux mesures scientifiques.

Un autre avion nous emmena ensuite à Washington, où l'amiral Clover nous reçut à l'Institut hydrographique de la Marine. Le bienveillant vieux loup de mer appela tous ses officiers et, montrant la carte du Pacifique, nous présenta, Herman et moi :

– Ces jeunes gens ont l'intention de rectifier nos cartes de courants maritimes. Aidez-les !

Peu après, les roues ayant encore tourné, le colonel anglais Lumsden réunit des membres de la Mission britannique militaire de Washington pour discuter de nos difficultés futures et de nos chances de réussite. Nous reçûmes maints bons conseils et un choix d'équipement envoyé d'Angleterre pour que nous l'expérimentions sur notre radeau.

Le chef du service sanitaire anglais nous recommanda chaudement une mystérieuse « poudre à requins ». Il n'y avait qu'à en jeter quelques pincées dans l'eau si un requin devenait trop impudent, et l'animal disparaissait aussitôt.

– Monsieur, demandai-je poliment, peut-on se fier à cette poudre ?

– Ma foi, répondit l'Anglais en souriant, c'est justement ce que nous voudrions savoir.

Lorsqu'on est pressé, que les avions remplacent les trains et les automobiles les jambes, le portefeuille se ratatine comme un herbier fané. Après avoir échangé contre de la monnaie courante mon billet de retour pour la Norvège, nous dûmes frapper à la porte de nos amis et commanditaires de New York, espérant qu'ils remettraient nos finances d'aplomb. Des problèmes aussi imprévus que décourageants nous attendaient. Notre administrateur financier était au lit avec la fièvre, et ses deux collègues dépendaient de lui. Ils restaient fidèles à notre convention économique, mais il leur était impossible de rien faire avant son rétablissement. On nous demanda de remettre l'affaire à plus tard, prière inutile, car nous ne pouvions pas arrêter les nombreuses roues qui tournaient maintenant à pleine

vitesse. Nous ne pouvions que tenir bon, il était trop tard pour freiner. Nos amis commanditaires convinrent de dissoudre notre petit syndicat, afin de nous laisser la liberté d'agir rapidement et en dehors d'eux.

Nous voilà dans la rue, les mains dans les poches de nos pantalons.

– Décembre, janvier, février, dit Herman.

– Et, à la rigueur, mars, ajoutai-je, mais alors il faudra partir !

Si tout le reste semblait obscur, une chose était bien nette à nos yeux. Notre voyage avait un but, et nous ne voulions pas être rangés parmi les acrobates qui descendent les chutes du Niagara dans un tonneau ou qui restent perchés en haut d'un mât de drapeau dix-sept jours de suite.

– Aucun recours au chewing-gum ou au Coca-Cola, dit Herman : c'est exclu.

Sur ce point nous étions en parfait accord.

Nous pouvions nous procurer des couronnes norvégiennes. Mais cela ne résolvait pas nos difficultés de ce côté de l'Atlantique. Nous n'avions guère de chances d'obtenir une bourse, alors qu'il s'agissait d'une théorie discutée dont notre expédition en radeau était précisément destinée à prouver la justesse. Nous nous aperçûmes que ni la presse ni des promoteurs privés n'osaient mettre de l'argent dans ce qu'eux-mêmes et les compagnies d'assurances considéraient comme une traversée suicide ; mais si nous revenions sains et saufs, les choses changeraient de face.

La situation prenait un aspect plutôt sombre, et pendant bien des jours nous ne vîmes point d'issue. À ce moment-là, le colonel Munthe Kaas apparut de nouveau sur la scène.

– Vous êtes dans l'embarras, mes garçons, dit-il. Voici un chèque pour commencer. Vous me le rendrez quand vous reviendrez des îles polynésiennes.

Plusieurs autres personnes suivirent son exemple, et bientôt les prêts des particuliers furent suffisants pour nous renflouer sans l'aide d'agences ou de compagnies.

Les vieux radeaux péruviens étaient construits en bois de balsa qui, à l'état sec, a une densité inférieure à celle du liège. Le balsa pousse au Pérou, mais seulement derrière la cordillère des Andes, de sorte que les navigateurs, à l'époque des Incas, devaient remonter la côte jusqu'en Équateur, où ils abattaient d'énormes arbres au bord du Pacifique. Nous avions l'intention d'en faire autant.

Les difficultés de déplacement sont aujourd'hui assez différentes de ce qu'elles pouvaient être à l'époque des Incas. Nous pouvons trouver des autos, des avions et des bureaux de voyages, mais, sans doute afin que les choses ne soient pas trop faciles, nous avons inventé ce qu'on appelle des frontières, avec des bonshommes qui mettent en doute vos déclarations, maltraitent vos bagages et, si l'on est assez heureux pour passer, vous assomment à coups de formules estampillées. La crainte de ces gens aux boutons de cuivre faisait que nous ne pouvions débarquer en Amérique du Sud avec des caisses et des malles pleines d'objets étrangers, ni, soulevant poliment notre chapeau, demander en un mauvais espagnol la permission d'entrer pour repartir en suite sur un radeau. Nous serions mis en prison.

– Non, dit Herman. Il faut une introduction officielle.

Un de nos amis du triumvirat dissous était correspondant aux Nations unies et nous y conduisit en voiture. Nous fûmes très impressionnés quand nous entrâmes dans la grande salle de réunion, où des hommes de toutes les nations, assis côte à côte sur des bancs, écoutaient silencieusement les flots d'éloquence d'un Russe aux cheveux noirs, faisant face à la gigantesque carte du monde qui ornait le mur du fond.

Notre ami le correspondant réussit pendant un moment de calme à saisir un délégué du Pérou, et un peu plus tard un représentant de l'Équateur. Installés sur un divan de cuir profond, dans une antichambre, ils écoutèrent avec un vif intérêt notre projet de traverser la mer pour soutenir la théorie que des gens civilisés de leur propre pays avaient atteint les premiers les îles du Pacifique. Tous les deux promirent d'en informer leurs gouvernements, et nous assurèrent de leur appui quand nous arriverions dans leurs pays respectifs. Trygve Lie, passant par hasard dans l'antichambre, vint près de nous dès qu'il entendit que nous étions des compatriotes, et quelqu'un lui demanda s'il n'avait pas envie de nous accompagner sur le radeau. À terre, il affrontait déjà suffisamment de tempêtes. Un secrétaire adjoint des Nations unies, Benjamin Cohen, du Chili, était lui-même un archéologue amateur bien connu, et il me donna une lettre pour le président du Pérou, son ami personnel. Nous rencontrâmes aussi dans la salle l'ambassadeur norvégien, Wilhelm von Munthe de Morgenstierne, qui à partir de cet instant accorda un appui précieux à notre expédition.

Alors, ayant acheté deux billets d'avion, nous partîmes pour l'Amérique du Sud. Quand les quatre puissants moteurs se mirent à vrombir l'un après l'autre, nous nous affalâmes dans nos fauteuils, complètement épuisés. Nous éprouvions un indicible soulagement à l'idée que la première phase du programme était passée et que nous allions maintenant tout droit vers l'aventure.

CHAPITRE III

EN AMÉRIQUE DU SUD

ATTERRISSAGE EN ÉQUATEUR PROBLÈMES POSÉS PAR LE BALSA – EN AVION À QUITO – CHASSEURS DE TÊTES ET « BANDIDOS » – AU FOND DE LA FORÊT VIERGE – QUIVEDO – COUPE DES BALSAS – DESCENTE EN RADEAU DE LA PALENQUE – AU MINISTÈRE DE LA MARINE À LIMA – CHEZ LE PRÉSIDENT DU PÉROU – DANIELSSON NOUS REJOINT – WASHINGTON – DOUZE KILOS DE PAPERASSES – BAPTÊME DU FEU DE HERMAN CONSTRUCTION DU RADEAU À L'ARSENAL AVERTISSEMENTS – AVANT LE DÉPART ADIEUX À L'AMÉRIQUE DU SUD

Au passage de la Ligne, l'avion se mit à descendre en biais à travers les nuages laiteux qui jusque-là s'étaient étendus au-dessous de nous comme une couche de neige éblouissante au soleil. La vapeur floconneuse qui s'accrochait aux vitres finit par s'en détacher et resta suspendue telle une nuée, tandis qu'apparaissait le toit vert et brillant de la forêt ondoyante. Nous survolions la république de l'Équateur et ne tardâmes pas à atterrir au port tropical de Guayaquil.

Avec nos vestes, nos gilets et nos pardessus de la veille sur le bras, nous descendîmes d'avion pour nous trouver dans une atmosphère de serre, au milieu d'hommes du Sud jacassant en tenue tropicale, tandis que nos chemises nous collaient au dos comme du papier mouillé. Les douaniers et les employés du service d'immigration nous serrèrent dans leurs bras et nous portèrent en triomphe jusqu'à une auto

qui nous conduisit au meilleur hôtel de la ville, le seul bon à vrai dire. Nous prîmes rapidement le chemin de nos baignoires respectives, impatients de nous allonger à plat sous le robinet d'eau froide.

Nous étions arrivés dans le pays du balsa, où nous devions acheter le bois nécessaire à la construction du radeau.

Nos occupations le premier jour consistèrent à nous initier au système monétaire local et d'apprendre assez d'espagnol pour demander le chemin de notre hôtel.

Le lendemain, nous nous hasardâmes assez loin de nos baignoires, en des circuits de plus en plus larges, puis, quand Herman eut satisfait le désir de son enfance de toucher un vrai palmier et que je fus devenu un récipient ambulant de salade de fruits, nous décidâmes d'aller négocier l'achat du bois.

C'était malheureusement plus facile à dire qu'à faire. Nous pouvions certainement acheter des quantités de balsa, mais pas sous la forme de troncs entiers comme nous en avions besoin. Le temps était loin où l'on trouvait ces arbres près de la côte. La dernière guerre les avait détruits, ou en avait abattu des milliers pour les expédier par bateau aux usines d'aviation, parce que leur bois est très poreux et très léger. On nous apprit que le seul endroit où il en poussait encore de grands était la forêt vierge à l'intérieur du pays.

– Il faut donc que nous allions les abattre nous-mêmes, avons-nous bravement déclaré.

– Impossible, ont répondu les autorités compétentes. Les pluies viennent de commencer, toutes les routes de la forêt vierge sont rendues impraticables par les inondations et l'épaisseur de la boue. Si vous voulez du bois de balsa, il faut revenir dans six mois. La saison des pluies sera finie et les chemins auront séché.

Dans notre détresse nous sommes allés voir don Gustavo von Buchwald, le roi du balsa en Équateur, devant qui Herman a déroulé son esquisse du radeau, avec les

longueurs de bois dont nous avions besoin. Le petit roi du balsa, qui était maigre comme un clou, saisit vivement son téléphone et mit ses agents à la recherche de ce qu'il nous fallait. Ils trouvèrent des planches, de légers madriers et quelques courts blocs de bois, passant au peigne fin toutes les scieries de l'endroit, mais pas un seul tronc utilisable. Il y en avait deux, secs comme de l'amadou, dans le propre entrepôt de don Gustavo, mais cela ne nous menait pas bien loin. Il était évident que continuer à chercher serait vain.

– Un de mes frères a une grande plantation de balsas, dit don Gustavo. Il s'appelle don Federico et il habite Quivedo, une petite ville en pleine forêt vierge. Si vous pouvez l'atteindre, il vous procurera, la saison des pluies passée, tout ce dont vous aurez besoin. Il n'y a rien à faire pour le moment, à cause des inondations.

Et si don Gustavo affirmait qu'il n'y avait rien à faire, tous les spécialistes du balsa nous en diraient autant. Nous voilà donc à Guayaquil, sans bois pour le radeau, sans possibilité d'aller abattre nous-mêmes les arbres avant plusieurs mois, alors qu'il serait trop tard.

– Le temps presse, dit Herman.

– Et il nous faut du balsa, ajoutai-je. Le radeau doit être une copie exacte des anciens modèles, si nous voulons nous en tirer sains et saufs.

Une petite carte d'écolier, que nous trouvâmes à l'hôtel, avec la forêt vierge en vert, les montagnes en brun et les lieux habités entourés d'un cercle rouge, nous montra que la forêt vierge s'étendait sans interruption du Pacifique jusqu'au pied de l'imposante cordillère des Andes. J'eus une idée. Étant donné qu'il était impossible d'aller à travers la région côtière jusqu'aux balsas de Quivedo, nous pourrions peut-être y arriver par l'intérieur du pays, en descendant directement à travers la forêt vierge du haut des montagnes dénudées et couvertes de neige. C'était là une possibilité, la seule qu'il nous fût permis d'entrevoir.

Au champ d’aviation un petit avion de transport accepta de nous conduire à Quito, la capitale de cet étrange pays, perchée sur le plateau des Andes, à trois mille mètres d’altitude. Coincés entre les parois de l’avion et les malles, nous pouvions apercevoir de temps à autre, vite avalés par les nuages, quelques bouts de forêt verte et de rivières étincelantes. Quand nous émergeâmes de nouveau, la plaine était cachée sous une mer infinie de vapeur ondoyante ; en face de nous des versants desséchés et des rochers nus s’élevaient de la masse des nuages vers un ciel bleu lumineux.

L’avion grimpait au flanc de la montagne comme un invisible funiculaire et, bien que l’équateur fût proche, nous longeâmes à la fin d’étincelantes étendues de neige. Puis nous glissâmes entre deux montagnes et atterrîmes sur un riche plateau alpin revêtu d’une verdure printanière, tout près de la plus curieuse capitale du monde.

La plupart des cent cinquante mille habitants de Quito sont des Indiens de montagne purs ou métissés, car la ville était la capitale de leurs ancêtres longtemps avant que Colomb et notre propre race eussent découvert l’Amérique. La ville doit son cachet particulier à de vieux couvents, contenant des trésors artistiques d’une valeur inestimable, et à d’autres bâtiments magnifiques du temps des Espagnols, qui dominent les toits des basses maisons indiennes bâties de briques et d’argile séchée. Entre les murs serpente un labyrinthe de ruelles étroites, où fourmillaient des montagnards indiens en capes bariolées de rouge, coiffés de grands chapeaux fabriqués à la maison. Les uns se rendaient au marché avec des ânes portant de grosses charges, tandis que d’autres, recroquevillés le long des murs, somnolaient au soleil. À vitesse réduite et en klaxonnant sans arrêt, quelques automobiles, transportant des aristocrates d’origine espagnole en tenue tropicale, réussissaient à se frayer un chemin dans les venelles à sens unique, parmi les enfants, les ânes et les pittoresques

Indiens nu-pieds. Sur ce haut plateau, l'air était d'une limpidité si cristalline que les montagnes environnantes semblaient faire partie du tableau de la rue, contribuant à y créer une atmosphère d'irréalité.

Notre ami de l'avion, Jorge, surnommé le « pilote fou », appartenait à une vieille famille espagnole de Quito. Il nous installa dans un amusant hôtel suranné, puis, tantôt avec nous, tantôt sans nous, se mit à circuler pour essayer de nous procurer un moyen de transport afin de nous permettre de repasser les montagnes en direction de Quivedo, située en pleine forêt vierge. Quand nous nous retrouvâmes le soir dans un vieux café espagnol, Jorge n'avait que de mauvaises nouvelles à nous donner. Il fallait renoncer à l'idée de gagner Quivedo. Nous ne trouverions ni hommes ni véhicules pour nous faire traverser les montagnes, et encore moins pour nous conduire dans la forêt vierge où les pluies avaient déjà commencé et où l'on risquait d'être attaqué si la boue vous enlisait. Pas plus tard que l'année précédente on avait trouvé, dans la région est du pays, dix ingénieurs d'une compagnie pétrolière américaine tués par des flèches empoisonnées, armes de chasse qu'emploient les Indiens des bois qui errent en grand nombre, complètement nus, à travers la forêt.

– Certains sont des chasseurs de têtes, annonça Jorge d'une voix caverneuse, en constatant que Herman, tout à fait impassible, reprenait du bœuf et du vin rouge.

– Vous croyez que j'exagère, continua-t-il plus bas. Sachez que la stricte interdiction n'y change rien : il y a encore des gens qui gagnent leur vie en vendant des têtes humaines ratatinées. Il est impossible d'exercer un contrôle sur ce trafic ; aussi, même de nos jours, les Indiens de la forêt vierge coupent-ils la tête de leurs ennemis des autres tribus nomades. Ils brisent et enlèvent le crâne, puis ils remplissent de sable chaud la peau vide, de sorte que la tête se ratatine jusqu'à prendre la taille d'une tête de chat, sans toutefois perdre sa forme et sans que les traits du

visage se modifient. Ces têtes d'ennemis furent jadis de précieux trophées ; maintenant ce sont des marchandises de contrebande, assez rares à vrai dire. Des intermédiaires métis veillent à ce qu'elles soient portées chez les acheteurs de la côte, qui les vendent aux touristes à des prix fabuleux.

Jorge nous regardait d'un air triomphant. Il ne se doutait guère que le jour même Herman et moi avions été attirés dans une loge de portier, où l'on nous avait offert deux têtes à mille *sucres* pièce. Actuellement, on en fait de fausses avec des têtes de singes, mais ces deux-là étaient bien authentiques, des Indiens pur sang, reproduisant exactement le modèle vivant, dont chaque trait minuscule avait été parfaitement conservé. C'étaient les têtes d'un homme et d'une femme, l'une et l'autre de la grosseur d'une orange ; la femme était vraiment jolie, bien que les cils et les longs cheveux noirs eussent seuls conservé leurs dimensions naturelles. Tout en frissonnant à cette idée, j'émis le doute qu'il pût y avoir encore des chasseurs de têtes à l'ouest de la montagne.

– On ne peut jamais savoir, objecta Jorge d'un air sombre. Que diriez-vous si votre ami disparaissait et si sa tête en miniature venait sur le marché ? C'est arrivé un jour à l'un des miens, ajouta-t-il en me fixant avec obstination.

– Racontez-nous cela, le pria Herman, en mâchant son bifteck avec lenteur et sans y prendre trop de plaisir.

Je posai soigneusement ma fourchette et Jorge raconta son histoire : sa femme et lui vivaient autrefois dans un poste avancé de la forêt vierge où il lavait de l'or et achetait le butin des autres laveurs d'or. Le ménage avait à ce moment-là un ami indigène qui venait régulièrement troquer son or contre des marchandises. Un jour, cet ami fut tué dans la forêt vierge. Jorge dépista le meurtrier et menaça de l'abattre d'un coup de fusil. Or le meurtrier en question était de ceux qu'on soupçonnait de vendre des têtes humaines, et Jorge lui promit la vie sauve s'il lui

apportait tout de suite celle qu'il avait récemment coupée. Il y consentit. Jorge éprouva une grande émotion en revoyant la tête de son ami, qui restait très ressemblante, bien qu'elle ne fût pas plus grosse que le poing. Bouleversé, il rentra chez lui pour montrer la petite tête à sa femme. Elle s'évanouit à cette vue, de sorte qu'il dut cacher la relique dans une malle. Mais il faisait si humide dans la forêt vierge que des traînées verdâtres de moisissures se formèrent sur la tête. Jorge dut la sortir de temps à autre et la faire sécher au soleil. Elle pendait joliment par les cheveux sur une corde à linge, et la femme de Jorge s'évanouissait de nouveau chaque fois qu'elle l'apercevait. Mais un jour une souris se fraya un chemin à l'intérieur de la malle en rongeant le bois et fit un horrible gâchis de l'ami. Ce fut le cœur gros que Jorge, en grande cérémonie, enterra la tête dans un petit trou sur le champ d'aviation. Car somme toute c'était un être humain, conclut-il.

– Excellent repas, dis-je, pour changer de sujet.

En rentrant dans la nuit, j'eus la désagréable impression que le chapeau de Herman était abaissé au-dessous des oreilles. Mais c'était lui qui l'avait enfoncé pour se protéger contre le vent nocturne des montagnes.

Le lendemain, nous étions assis avec notre consul général Bryhn et sa femme sous les eucalyptus de leur grande propriété en dehors de la ville. Bryhn ne croyait guère que notre voyage projeté à Quivedo pût amener un changement dans les dimensions de nos têtes, mais… il y avait des brigands dans les régions que nous nous proposions de visiter. Il sortit des coupures de journaux locaux annonçant que pendant la saison sèche on enverrait des soldats pour exterminer les *bandidos* qui infestaient les environs de Quivedo. Y aller maintenant était de la folie pure, nous n'obtiendrions jamais ni guides ni moyens de transport. Pendant cette conversation, nous vîmes passer sur la route une Jeep de l'ambassade américaine, ce qui nous donna une idée. Accompagnés de notre consul général, nous allâmes

voir l’attaché militaire américain lui-même. C’était un jeune homme élégant et sportif, en costume kaki et bottes de cavalier. Il nous demanda en souriant pourquoi nous nous étions égarés au sommet des Andes, alors que la presse racontait que nous allions partir en mer à bord d’un radeau.

Nous expliquâmes que notre bois de construction était encore sur pied dans la forêt vierge de Quivedo. Nous étions arrivés jusqu’au toit du continent sans pouvoir l’atteindre. Nous demandâmes à l’attaché militaire de nous prêter soit un avion et deux parachutes, soit une Jeep avec un chauffeur connaissant bien le pays.

L’attaché militaire fut d’abord réduit au silence par notre aplomb, puis il secoua la tête d’un air résigné et dit en souriant :

– C’est bon ! Comme vous ne me donnez pas de troisième proposition à choisir, je préfère la seconde !

Le lendemain matin, à cinq heures et quart, une Jeep s’arrêtait devant l’hôtel. Un capitaine du génie de l’État d’Équateur en descendit et se mit à notre disposition. Il avait reçu l’ordre de nous conduire à Quivedo, qu’il y eût ou non de la boue. La Jeep était pleine de bidons d’essence, car il n’y avait ni dépôt ni même trace de véhicules le long de la route que nous devions suivre. Notre nouvel ami, le capitaine Agurto Alexis Alvarez, était armé jusqu’aux dents de poignards et d’armes à feu, à cause des histoires de *bandidos.* Nous étions arrivés paisiblement dans ce pays, en vestes et en cravates, pour acheter au comptant du bois de construction sur la côte, et tout notre équipement au bord de la forêt vierge consistait en un sac de conserves, un appareil photographique d’occasion, que nous nous étions procuré précipitamment, et un pantalon kaki inusable pour chacun de nous. Le consul général nous avait en outre imposé un énorme parabellum, avec une abondante provision de cartouches pour exterminer tout ce qui croiserait notre chemin. La Jeep partit à travers les ruelles vides où la lune éclairait d’une lueur spectrale les murs

blanchis à la chaux. Sortis de la ville, nous nous élançâmes à une allure vertigineuse dans la direction du sud, par un bon chemin sablonneux qui traversait la région montagneuse.

Cette route agréable nous conduisit au village de montagne de Latakunga, où des maisons indiennes sans fenêtre se groupaient aveuglément autour d'une église de campagne toute blanche, et où il y avait une place ombragée de palmiers. Nous bifurquâmes alors sur une piste de mule, qui serpentait vers l'ouest par-dessus monts et vaux. Nous entrions dans un monde dont même en rêve nous n'avions jamais conçu l'image. C'était le monde des Indiens de la montagne – à l'est du soleil et à l'ouest de la lune – en dehors du temps et de l'espace. Pendant tout le trajet nous ne vîmes ni une voiture ni une roue. Seuls circulaient des bergers nu-pieds, vêtus de *ponchos* de couleurs vives, poussant devant eux des troupeaux affolés de lamas dont le pas raide avait une allure pleine de dignité. De temps en temps, des familles entières d'Indiens passaient le long de la route, le mari en tête à dos de mule, la petite femme trottant derrière lui, avec sa collection complète de chapeaux sur la tête et le plus jeune enfant dans un sac sur son dos. Et, tout en trottant, elle filait de la laine. Anes et mules suivaient sans se presser, chargés de branches, de joncs et de poteries.

Plus nous avancions, plus rares devenaient les Indiens parlant espagnol, et bientôt les connaissances linguistiques d'Agurto furent aussi vaines que les nôtres. Les huttes éparpillées en petits groupes, çà et là dans les montagnes, étaient maintenant moins souvent bâties en argile que faites de menues branches et d'herbes sèches. Comme leurs habitants à la face ridée et bronzée, elles semblaient avoir surgi de la terre même, par l'action cuisante du soleil de la montagne sur les parois des Andes. Elles faisaient partie du roc, des éboulis et des pâturages alpins aussi naturellement que l'herbe. Pauvres en biens et petits de

taille, ces montagnards indiens avaient la résistance musclée des fauves et la souplesse juvénile des peuples primitifs. Moins ils savaient parler, plus ils savaient rire. Tous ceux que nous voyions montraient des visages rayonnants aux dents blanches comme neige. Rien n’indiquait qu’un blanc eût jamais perdu ou gagné un sou dans ces parages. Il n’y avait pas de panneau publicitaire ni de poteau indicateur, et si l’on jetait au bord de la route une boîte de fer-blanc ou un bout de papier, ils étaient ramassés aussitôt comme des articles de ménage précieux.

Nous montâmes des pentes brûlées de soleil, sans arbres, sans buissons, nous descendîmes dans des vallées de sable désertique plantées de cactus, pour finalement grimper tout droit et atteindre la plus haute crête, avec des champs de neige autour du sommet et un vent froid si mordant qu’il fallut ralentir pour ne pas geler par morceaux dans nos chemises, qui nous faisaient regretter la chaleur de la forêt vierge. Pendant longtemps nous dûmes circuler entre les montagnes, sur des terrains pierreux et des arêtes herbeuses, à la recherche d’un nouveau bout de chemin. Mais quand nous eûmes atteint la muraille de l’ouest, où la chaîne des Andes tombe à pic sur la plaine côtière, la piste de mule était taillée en gradins dans la roche friable, et nous n’avions autour de nous que rochers abrupts et précipices. Nous mettions toute notre confiance en l’ami Agurto qui, plié en deux, évitait toujours les bords dangereux par un bon coup de volant. Soudain, une violente bouffée de vent nous frappa au visage : nous étions arrivés à la crête la plus extérieure, où la montagne descend par une série de précipices jusqu’à la forêt vierge, abîme de quatre mille mètres au-dessous de nous. Cependant nous nous trouvâmes frustrés de la vue vertigineuse sur cette mer verdoyante : à peine avions-nous atteint le bord que d’épais bancs de nuages montèrent vers nous, comme la vapeur d’une marmite de sorcière. Mais notre chemin descendait maintenant dans les profondeurs sans

rencontrer d’obstacle. Nous nous enfoncions peu à peu, en virages serrés, le long des gorges et des arêtes, tandis que l’air, de plus en plus humide et de plus en plus chaud, retrouvait cette accablante atmosphère de serre qui s’élevait des profondeurs de la forêt.

Et alors la pluie commença. D’abord doucement. Puis elle se mit à tomber à verse, frappant sur la Jeep comme avec des baguettes de tambour, et bientôt une eau couleur chocolat déferla de chaque côté de nous le long des rochers. Nous avions l’impression d’être emportés par le flot, loin des plateaux secs que nous laissions derrière nous, dans un autre monde, où les bouts de branches, les pierres, les versants d’argile semblaient bizarrement amollis, tout couverts de mousse et de verdure. Des feuilles apparurent ; bientôt elles atteignirent des dimensions gigantesques, déployées au flanc de la colline comme des parapluies verts mouillés. Puis vinrent les premiers avant-postes, encore maigres, des arbres de la forêt vierge, avec leurs lourdes franges, leurs barbes de mousse et leurs plantes grimpantes. L’eau glougloutait partout. Quand les pentes s’adoucirent, la forêt vierge se lança vivement à l’attaque, comme une armée de végétation géante, engloutissant notre petite Jeep qui avançait en clapotant sur le chemin d’argile inondé. Nous étions en pleine forêt vierge. L’air, humide et chaud, était tout chargé d’odeurs végétales.

Il faisait déjà sombre quand nous atteignîmes un petit groupe de huttes coiffées de feuilles de palmier. Dégouttants d’eau chaude, nous laissâmes la Jeep passer la nuit sous un toit sec. La horde de mouches qui nous attaqua dans la hutte fut noyée par la pluie du lendemain. La voiture pleine de bananes et d’autres fruits exotiques, nous poursuivîmes notre descente à travers la forêt vierge, de plus en plus bas, alors que nous pensions depuis longtemps être arrivés au fond. La boue se faisait de plus en plus traîtresse, mais elle ne nous arrêtait pas, et les brigands se tenaient à une distance inconnue.

Ce fut seulement quand le chemin se trouva barré par une large rivière d'eau boueuse que la Jeep abandonna la partie. Impossible de la faire aller plus loin, nous ne pouvions ni monter ni descendre le long des rives. Nous vîmes dans une clairière une hutte où quelques métis indiens étendaient une peau de jaguar sur un mur au soleil, tandis que les chiens et la volaille barbotaient çà et là ou se prélassaient au sommet des tas de gousses de cacao qui séchaient dehors. Quand la Jeep arriva en faisant de petits bonds, il y eut une grande animation ; des gens qui parlaient espagnol nous expliquèrent que cette rivière s'appelait la Palenque, et que Quivedo se trouvait justement sur l'autre rive. Il n'y avait pas de pont ; la rivière était rapide et profonde, mais ils ne demandaient pas mieux que de nous faire traverser avec la Jeep sur un radeau. Cette merveille s'étalait au bord de l'eau. Des troncs courbés de l'épaisseur de bras et de cuisses, reliés par des fibres végétales et des bambous, formaient une embarcation primitive, deux fois plus longue et plus large que la Jeep. À l'aide d'une planche sous chaque roue, et le cœur dans la gorge, nous poussâmes la voiture sur les troncs et, bien que la plupart fussent noyés dans l'eau boueuse, ils nous supportèrent, la Jeep et nous, sans compter quatre hommes à demi nus et couleur chocolat qui pagayaient avec de longues perches.

– Du balsa ? demandâmes-nous, Herman et moi, d'une seule voix.

– Oui, fit de la tête un des métis, en donnant un coup de pied irrespectueux sur les rondins.

Le courant nous saisit et nous descendîmes la rivière en tourbillonnant, tandis que les hommes plongeaient leurs perches aux bons endroits et, faisant passer régulièrement le radeau en diagonale à travers le courant, le conduisaient dans une eau plus calme. Ce fut notre premier voyage à bord d'un radeau de balsa, en même temps que notre premier contact avec cet arbre. Nous débarquâmes sur la rive opposée et fîmes une entrée triomphale dans Quivedo.

Deux rangées de maisons de bois goudronnées, avec des vautours immobiles sur les toits en feuilles de palmier, formaient une sorte de rue, et c'était là toute la ville. Les habitants lâchèrent ce qu'ils tenaient entre les mains ; noirs et bruns, jeunes et vieux affluaient des portes et des fenêtres. Ils s'élançaient au-devant de la Jeep comme un flot dangereux, bruissant de voix. Ils grimpaient dessus, dessous et dedans. Nous tenions fermement en main nos biens terrestres, tandis qu'Agurto tentait des manœuvres désespérées au volant. Puis la Jeep creva et tomba sur un genou. Nous étions arrivés et dûmes subir les embrassades de bienvenue.

La plantation de don Federico était située un peu plus en aval. Quand, par une allée de manguiers, la Jeep entra en cahotant dans la cour, avec Herman, Agurto et moi, le vieux et maigre habitant de la forêt vierge vint au trot à notre rencontre, accompagné de son neveu Angelo, un petit garçon qui vivait avec lui dans ces lieux sauvages. Nous lui transmîmes les messages de don Gustavo, et bientôt la Jeep resta seule dans la cour, tandis qu'une nouvelle ondée se déversait sur la forêt vierge. Il y eut un festin dans le bungalow de don Federico ; des cochons de lait et des poulets rôtirent sur un feu découvert, pendant que nous nous asseyions autour d'un plat chargé de fruits exotiques et que nous expliquions pourquoi nous étions venus. La pluie qui tombait à verse nous envoyait à travers le grillage de la fenêtre, par douces et tièdes bouffées, une odeur d'argile et de fleurs parfumées.

Don Federico s'était animé autant qu'un jeune garçon. Oui, il connaissait les radeaux de balsa depuis son enfance. Trente ans auparavant, alors qu'il vivait au bord de la mer, les Indiens du Pérou avaient l'habitude de monter le long de la côte sur de grands radeaux pour vendre leur poisson à Guayaquil. Ils pouvaient apporter jusqu'à deux tonnes de poisson séché dans la hutte de bambou placée au milieu du radeau, et il leur arrivait même d'avoir à bord femmes,

enfants, chiens et poules. Mais il serait difficile en pleine saison des pluies de trouver de grands arbres comme ceux qu'ils employaient pour leurs radeaux, car les eaux d'inondation et la boue empêchaient d'atteindre, même à cheval, la plantation de la forêt. Don Federico ferait de son mieux. Il y avait peut-être encore quelques arbres sauvages isolés non loin du bungalow, et il ne nous en fallait pas beaucoup.

À la fin de la soirée, la pluie s'arrêta un moment et nous allâmes nous promener sous les manguiers qui entouraient la bâtisse. Don Federico y cultivait toutes les espèces d'orchidées sauvages du monde, qui pendaient des branches dans des moitiés de noix de coco leur servant de pots. Contrairement aux orchidées cultivées, ces plantes rares avaient une odeur exquise, et Herman se penchait pour mettre le nez dans une fleur quand quelque chose qui ressemblait à une longue et mince anguille brillante émergea des feuilles au-dessus de lui. Un coup de fouet d'Angelo, rapide comme l'éclair, et le serpent tomba en se tortillant. Une seconde après, il fut fixé au sol par un bâton fourchu lui serrant le cou, et on lui écrasa proprement la tête.

– Mortel, dit Angelo, et il nous montra les deux crochets à venin pour illustrer ce qu'il disait.

Nous avions maintenant l'impression d'apercevoir partout sous le feuillage des serpents venimeux et, avec le trophée d'Angelo pendant inerte au bout d'un bâton, nous rentrâmes doucement dans la maison. Herman se mit à dépouiller le monstre vert, tandis que don Federico nous racontait des histoires fantastiques de serpents venimeux et de boas constrictors larges comme des assiettes. Tout à coup, nous aperçûmes sur le mur les ombres de deux énormes scorpions, de la dimension de homards ! Ils se précipitèrent l'un contre l'autre et engagèrent une bataille à coups de pinces, leur arrière-train dressé, l'aiguillon venimeux de leur queue prêt pour le coup mortel. Le

spectacle était horrible, mais après avoir déplacé la lampe à huile, nous nous rendîmes compte qu'elle avait rendu surnaturellement gigantesque l'ombre de deux bestioles ordinaires de la grosseur d'un doigt, qui se battaient sur le bord du bureau.

– Il n'y a qu'à les laisser faire, dit don Federico. L'un tuera l'autre, et nous avons besoin du survivant dans la maison pour tenir les cancrelats à distance. Serrez vos moustiquaires autour de vos lits, secouez vos vêtements avant de les mettre, et vous pourrez être tranquilles. J'ai été mordu bien des fois par un scorpion et je n'en suis pas mort, ajouta en riant le vieillard.

Je dormis bien, même si je m'éveillai plusieurs fois en pensant à des monstres venimeux, chaque fois qu'un lézard s'agitait ou qu'une chauve-souris criait trop bruyamment près de mon oreiller.

Le lendemain, nous nous levâmes avec plaisir à l'idée que nous allions enfin essayer de trouver nos balsas.

– Il vaut mieux secouer vos vêtements, dit Agurto : pendant qu'il parlait, un scorpion tomba de sa manche de chemise et disparut comme une flèche dans une fente du plancher.

Peu de temps après le lever du soleil, don Federico envoya ses hommes à cheval dans toutes les directions, à la recherche d'arbres accessibles le long des sentiers. Notre propre groupe comprenait don Federico, Herman et moi ; nous atteignîmes assez vite une clairière où se dressait un vieil arbre gigantesque connu de don Federico. Il dominait tous les arbres d'alentour, et son tronc avait bien trois pieds de diamètre. Selon la coutume des îles du Pacifique, nous le baptisâmes avant d'y toucher, lui donnant le nom de Kou, qui est celui d'une divinité polynésienne d'origine américaine. Puis nous brandîmes la hache, et la forêt ne tarda pas à résonner de nos coups. Mais autant couper du liège avec une hache émoussée qu'un balsa plein de sève. L'outil rebondissait et avant longtemps Herman dut me

remplacer. La hache changeait de main, les éclats de bois volaient et notre sueur ruisselait sous la chaleur de la forêt vierge.

Tard dans la journée, Kou était comme un coq sur une patte, tremblant sous nos coups ; bientôt il vacilla et tomba lourdement, tandis que de grosses branches et de petits arbres étaient entraînés dans la chute du géant. Nous avions dégagé le tronc et commencions à enlever l'écorce en zigzag, à la façon des Indiens, quand Herman lâcha brusquement la hache et sauta en l'air, comme s'il avait exécuté une danse de guerre polynésienne, la main pressée contre sa jambe. De son pantalon tomba une fourmi brillante, grosse comme un scorpion, avec un long aiguillon à la queue. Elle devait avoir une carapace de homard, car nous eûmes beaucoup de mal à l'écraser sous nos talons.

– Un *congo,* expliqua don Federico, un peu contrarié. Cette sale petite bête est pire qu'un scorpion, mais sa piqûre n'est pas mortelle pour un homme bien portant.

Herman eut la jambe endolorie pendant plusieurs jours, mais cela ne l'empêcha point de galoper à cheval avec nous par les sentiers de la forêt vierge, à la recherche d'autres balsas géants. De temps en temps nous entendions des craquements et une lourde chute quelque part dans la forêt. Don Federico faisait alors un signe de tête réjoui. Cela voulait dire que ses métis avaient abattu un nouveau géant pour le radeau. En une semaine, Kou avait été suivi par Kane, Kama, Ilo, Mauri, Ra, Rangi, Papa, Taranga, Kura, Kukara et Hiti, douze énormes balsas, tous baptisés en l'honneur des figures légendaires polynésiennes, dont les noms, originaires du Pérou, avaient jadis traversé les mers avec Tiki. Les troncs, tout luisants de sève, furent d'abord traînés par des chevaux, puis, pour le dernier bout de chemin, par le tracteur de don Federico qui les transporta sur la berge en face du bungalow.

Ces troncs étaient loin d’être aussi légers que du liège. Ils pesaient certainement une tonne pièce, et nous étions fort impatients de voir comment ils pourraient flotter. Nous les poussâmes l’un après l’autre jusqu’au bord de la berge ; là, nous fixâmes au bout de chacun d’eux une corde faite avec des plantes grimpantes résistantes, afin qu’ils ne fussent pas emportés par le courant au moment où nous les mettrions à l’eau. Puis nous les fîmes rouler dans la rivière, ce qui produisit d’énormes éclaboussures. Ils tournèrent et flottèrent, à moitié submergés, mais quand nous marchions dessus, ils ne s’enfonçaient point. Nous les liâmes ensemble avec les fortes lianes qui pendaient aux arbres, de façon à former deux radeaux provisoires, l’un remorquant l’autre. Les ayant chargés de tous les bambous et lianes dont nous aurions besoin plus tard, Herman et moi montâmes à bord en compagnie de deux hommes d’une mystérieuse race mélangée, avec lesquels nous n’avions aucun langage commun.

Après avoir coupé les amarres, nous fûmes saisis par des masses d’eau tourbillonnantes et descendîmes la rivière à une bonne allure. La dernière chose que nous vîmes dans les embruns, en tournant le premier cap, fut le groupe de nos excellents amis, qui nous adressaient des signes d’adieu de la pointe située en face du bungalow. Puis nous nous glissâmes sous un petit abri en feuilles de bananier fraîches, laissant les problèmes de la manœuvre aux deux experts bruns qui s’étaient installés l’un à l’avant et l’autre à l’arrière, chacun tenant une énorme rame. Ils faisaient passer le radeau dans les courants les plus rapides avec une aisance nonchalante, et nous dansions en lacets entre les arbres submergés et les bancs de sable.

La forêt vierge se dressait comme un mur solide des deux côtés de la rivière, des perroquets et d’autres oiseaux richement colorés sortaient du feuillage épais quand nous passions. Une ou deux fois, un alligator se jeta dans le courant et disparut dans l’eau boueuse. Mais bientôt nous

aperçûmes un monstre beaucoup plus impressionnant. C'était un iguane, un lézard géant, aussi gros qu'un crocodile, avec une gorge énorme et un dos dentelé. Somnolant sur la rive argileuse, comme s'il y dormait depuis les temps préhistoriques, il ne bougea point à notre passage. Les rameurs nous firent signe de ne pas tirer. Un moment après, nous en vîmes un autre, plus petit : environ un mètre. Il se sauva le long d'une branche épaisse qui surplombait le radeau et, une fois à l'abri, resta immobile dans sa brillante livrée vert et bleu, nous fixant de ses yeux froids de serpent. Plus tard, nous longeâmes un monticule couvert de fougères, au sommet duquel se trouvait le plus grand de tous ces iguanes. Immobile contre le ciel, la poitrine et la tête levées, il avait l'air d'un dragon chinois sculpté. Il ne détourna même pas la tête, alors que nous virions autour son observatoire, avant de disparaître dans la forêt vierge.

Plus en aval, nous sentîmes une odeur de fumée. Elle venait de huttes au toit de paille, situées dans des clairières sur la rive. Nous, gens du radeau, fûmes dès lors l'objet d'une intense curiosité de la part d'individus à l'aspect inquiétant, trouble mélange d'Indiens, de Noirs et d'Espagnols. Leurs bateaux, pirogues creusées dans des troncs, étaient tirés en haut de la berge. Quand venaient les heures des repas, nous relayions nos amis aux avirons de gouverne, pendant qu'ils faisaient frire du poisson et des fruits de l'arbre à pain sur un petit feu réglé par de l'argile mouillée. Du poulet rôti, des œufs et des fruits exotiques entraient aussi dans nos menus de bord, tandis qu'à une belle allure les troncs se transportaient et nous transportaient vers la mer. Qu'importait maintenant si l'eau cataractait autour de nous ! Plus il pleuvait, plus le courant était rapide.

Quand la nuit tomba sur la rivière, un orchestre étourdissant se fit entendre en haut de la berge. Crapauds, grenouilles, grillons et moustiques coassaient, chantaient ou

sifflaient, en un chœur ininterrompu aux innombrables voix. Parfois le miaulement d'un chat sauvage perçait les ténèbres, puis des cris successifs d'oiseaux effrayés par les rôdeurs déchiraient la nuit. Il nous arrivait aussi d'apercevoir la lueur d'un feu à l'intérieur d'une hutte, tandis que retentissaient des cris et des aboiements. Mais la plupart du temps nous étions seuls sous les étoiles avec l'orchestre de la forêt vierge. La pluie et le sommeil finirent par nous chasser dans la cabine de feuilles, où nous nous endormîmes, le revolver tout prêt à sortir du fourreau.

Plus nous descendions, plus nombreuses devenaient les huttes et les plantations indigènes ; et bientôt se dressèrent sur les rives de véritables villages. Le trafic se faisait dans des pirogues manœuvrées au moyen de longues perches, et çà et là nous rencontrions un petit radeau chargé de monceaux de bananes encore vertes.

À l'endroit où la Palenque se jette dans le rio Guayas, le niveau de l'eau s'était tellement élevé que le bateau à roues eut fort à faire entre Vinces et Guayaquil. Pour épargner un temps précieux, Herman et moi louâmes deux hamacs à bord de cette embarcation vénérable qui, à travers un pays plat et très peuplé, nous conduisit au terme de notre voyage. Nos amis bruns devaient suivre, transportant seuls notre bois de construction.

À Guayaquil, nous nous séparâmes, Herman et moi. Il resta à l'embouchure du Guayas pour arrêter les troncs de balsas à la fin de leur flottage. De là, il devait les charger sur un vapeur côtier à destination du Pérou ; une fois dans ce pays, il dirigerait la construction du radeau en copiant fidèlement les embarcations des anciens Indiens. Quant à moi, je pris l'avion régulier du Sud pour Lima, la capitale, afin de trouver l'endroit le mieux à même d'abriter notre chantier.

L'avion survolait à une grande hauteur le rivage du Pacifique, avec les montagnes désertiques du Pérou d'un côté et de l'autre l'océan étincelant, loin au-dessous de

nous. C’était dans cette immensité que nous allions nous embarquer à bord d’un radeau. Vue de l’avion, la mer semblait infinie. Le ciel et l’eau se fondaient l’un dans l’autre le long d’une vague ligne d’horizon, loin, très loin à l’ouest, et je ne pouvais pas me débarrasser de l’idée que, derrière cet horizon, des centaines de plaines liquides semblables s’incurvaient autour d’un cinquième du globe, avant qu’apparût de nouveau une terre, en Polynésie. J’essayai de projeter mes pensées vers l’avenir, quand nous flotterions quelques semaines plus tard sur le petit point que serait notre radeau sur ces étendues bleues, mais je chassai de nouveau cette idée, qui me donnait ce pincement à l’estomac qu’on éprouve au moment de sauter en parachute.

Dès mon arrivée à Lima, je pris le tramway jusqu’au port de Callao pour chercher un endroit où nous pourrions construire le radeau. Je vis tout de suite que les quais étaient encombrés de bateaux, de grues et d’entrepôts, sans compter les hangars de la douane et les bureaux de l’administration du port. Et sur les plages voisines, grouillant de monde, il y aurait toujours eu des curieux pour mettre en pièces le radeau et l’équipement dès que nous aurions tourné le dos. Callao est à l’heure actuelle le port le plus important d’un pays de sept millions d’habitants, à la peau diversement colorée. Les temps ont encore plus changé au Pérou qu’en Équateur pour les constructeurs de radeaux, et je ne vis qu’une possibilité : pénétrer à l’intérieur des grands murs de béton du port militaire, où des hommes armés, qui gardaient des portes de fer, jetaient des regards méfiants et menaçants sur moi ou sur toute autre personne rôdant autour des murs sans autorisation. Si nous pouvions nous introduire là-dedans, nous serions sauvés.

J’avais rencontré à Washington l’attaché naval péruvien, de qui j’avais une lettre de recommandation. Je me rendis le lendemain au ministère de la Marine avec cette lettre et demandai une audience au ministre, Manuel Nieto. Il

recevait le matin dans l'élégant salon Empire du ministère, tout brillant de miroirs et de dorures. Au bout d'un moment il arriva lui-même en grand uniforme. C'était un petit homme trapu, raide comme Napoléon, au langage direct et concis. Il m'adressa un pourquoi auquel je renvoyai un parce que. Et je lui demandai l'autorisation de construire un radeau de bois dans les chantiers de la Marine.

– Jeune homme, dit le ministre, en tambourinant des doigts sur une table d'un air gêné, vous êtes entré ici par la fenêtre au lieu de venir par la porte. Je vous aiderais volontiers, mais il faut que j'en reçoive l'ordre du ministère des Affaires étrangères. Je ne peux pas laisser des étrangers pénétrer dans l'enceinte de nos arsenaux et disposer à leur gré des chantiers. Adressez une demande écrite au ministre des Affaires étrangères. Bonne chance.

Je pensai avec inquiétude aux paperasses qui circulent et disparaissent dans les nuages. Heureux les rudes jours de Kon-Tiki, où les demandes officielles étaient une entrave inconnue.

Être admis chez le ministre des Affaires étrangères présentait les plus grandes difficultés. La Norvège n'avait pas de légation au Pérou, et notre serviable consul général Bahr ne pourrait m'introduire qu'auprès des membres du cabinet du ministre. Je craignais d'en rester là. La lettre de Cohen au président de la République péruvienne pouvait maintenant m'être utile. Et par l'aide de camp je sollicitai une audience de Son Excellence don José Bustamante y Rivero, président du Pérou. Quelques jours plus tard, je fus convoqué au palais pour midi.

Lima est une ville moderne, avec un demi-million d'habitants, et s'étend sur une plaine verdoyante au pied de montagnes désertiques. Au point de vue architectural, et surtout par ses jardins et ses plantations, c'est certainement une des plus belles capitales du monde – un morceau de Côte d'Azur ou de Californie moderne orné de vieille architecture espagnole. Le palais du Président est situé au

centre de la ville et gardé par des sentinelles armées en uniformes de couleurs vives. Au Pérou, une audience est une affaire d'État et peu de gens ont vu le président, sauf sur l'écran. Des soldats aux baudriers reluisants m'escortèrent en haut des escaliers puis jusqu'au bout d'un long corridor ; là, trois hommes en civil enregistrèrent mon nom et je fus introduit par une porte de chêne monumentale dans une salle où se trouvaient une longue table et des rangées de fauteuils. Un homme vêtu de blanc me reçut, me pria de m'asseoir et disparut. Un moment après, une grande porte s'ouvrit et l'on me fit entrer dans une pièce beaucoup plus belle, où une personne imposante, en uniforme impeccable, vint à ma rencontre.

« Le président », pensai-je, me redressant. Mais non. L'homme vêtu de cet uniforme galonné d'or m'offrit un fauteuil ancien au dossier droit et à son tour disparut. J'étais à peine assis depuis une minute qu'une porte s'ouvrit et qu'un domestique, s'inclinant, m'introduisit dans une grande pièce dorée aux meubles splendidement décorés. L'homme s'éclipsa aussi vite qu'il était apparu, et je me trouvai tout seul sur un canapé ancien, avec une enfilade de pièces vides, aux portes ouvertes, en face de moi. Il régnait un tel silence que j'aurais pu percevoir le moindre toussotement discret à plusieurs pièces de distance. Alors des pas fermes approchèrent et je me levai d'un bond pour saluer avec une certaine hésitation un monsieur majestueux en uniforme. Mais non, ce n'était pas encore lui. Je compris assez de ce qu'il me dit pour deviner que le président m'envoyait ses compliments et qu'il allait être libre dans quelques instants, à la fin d'une conférence avec les ministres. Dix minutes plus tard des pas fermes rompirent de nouveau le silence : cette fois-ci, un homme à galons et épaulettes d'or entra. Je me levai vivement et fis un profond salut. L'homme s'inclina encore plus bas et, après m'avoir conduit à travers plusieurs salles et jusqu'en haut d'un escalier au tapis moelleux, il me laissa dans une toute petite

pièce que meublaient un fauteuil et un divan de cuir. Un petit monsieur vêtu de blanc entra, et je me demandai avec résignation où il avait l'intention de me conduire. Il ne me conduisit nulle part, mais il me salua aimablement et resta debout. C'était le président Bustamante Rivero.

Le président savait à peine deux fois plus d'anglais que je ne savais d'espagnol. Quand nous nous fûmes adressé les salutations d'usage et qu'il m'eut invité du geste à m'asseoir, notre vocabulaire commun fut épuisé. On peut arriver à exprimer bien des choses par des signes et des gestes, mais pas à demander la permission de construire un radeau dans un port militaire du Pérou. Tout ce que je devinai, c'était que le président ne me comprenait pas, et il s'en rendit compte lui-même encore plus nettement, car au bout d'un moment il disparut pour revenir avec le ministre de l'Air. Celui-ci, le général Reveredo, était un homme vigoureux et sportif, dans un uniforme d'aviateur orné d'ailes sur la poitrine. Il parlait magnifiquement l'anglais, avec un accent américain.

Je m'excusai du malentendu et expliquai que ce n'était pas dans le champ d'aviation que je demandais à être admis, mais dans le port militaire. Le général se mit à rire et m'expliqua qu'il avait seulement été appelé comme interprète. Fragment par fragment, ma théorie fut traduite au président, qui écoutait avec attention et, par l'intermédiaire du général, posait des questions fort pertinentes. Finalement, il dit :

– S'il est possible que les îles du Pacifique aient d'abord été découvertes par des Péruviens, le Pérou doit s'intéresser à cette expédition. Dites-moi en quoi nous pouvons vous aider ; nous nous efforcerons de le faire.

Je demandai un emplacement dans l'enceinte militaire où nous eussions l'autorisation de construire le radeau, le droit d'accéder aux chantiers, des facilités pour importer l'équipement et un endroit pour l'entreposer, l'usage d'une cale sèche, l'aide du personnel de la Marine, et un

remorqueur pour nous tirer vers le large au moment de notre départ.

– Que demande-t-il ? interrogea le président, avec tant d'impatiente curiosité que je devinai sa question.

– Pas grand-chose, répondit Reveredo en m'adressant un clin d'œil.

Satisfait, le président fit de la tête un signe d'approbation.

Avant la fin de l'audience, Reveredo promit que le ministre des Affaires étrangères recevrait le jour même un ordre personnel du président et que le ministre de la Marine, Nieto, aurait la liberté de nous accorder l'aide que nous avions sollicitée.

– Dieu vous protège tous ! dit le général, riant et secouant la tête.

Un secrétaire entra et me conduisit auprès de l'officier de garde qui m'attendait.

Ce jour-là, les journaux de Lima publièrent un paragraphe sur l'expédition norvégienne qui devait partir du Pérou à bord d'un radeau. Ils annonçaient en même temps qu'une expédition scientifique suédo-finlandaise avait terminé ses études parmi les Indiens des forêts vierges, dans les régions de l'Amazone. Deux membres suédois de ce groupe avaient gagné le Pérou en canoë et venaient d'arriver à Lima. L'un d'eux était Bengt Danielsson, de l'université d'Uppsala, qui allait maintenant étudier les Indiens des montagnes dans la région péruvienne.

Je découpai le paragraphe et j'étais à l'hôtel en train d'écrire à Herman au sujet de l'emplacement de notre chantier, quand un coup frappé à ma porte m'interrompit. Celui qui entra était un grand garçon en vêtements de toile blanche, tout bronzé par le soleil. Son casque enlevé, on avait l'impression que sa barbe rousse flamboyante avait brûlé son visage et grillé ses maigres cheveux. Il arrivait de la forêt vierge, mais sa vraie place était évidemment dans une salle de conférences.

« Bengt Danielsson », pensai-je.

– Bengt Danielsson, dit l'homme, en se présentant.

« Il a entendu parler du radeau », pensai-je ensuite, et je le priai de s'asseoir.

– J'ai entendu parler de vos projets de radeau, dit le Suédois.

« Et maintenant il vient démolir ma théorie, en bon ethnologue qu'il est », pensai-je encore.

– Et maintenant je viens vous demander si vous avez pour moi une place à bord, dit-il paisiblement. Je m'intéresse à la théorie de la migration.

Je ne savais rien de cet homme, sauf que c'était un savant et qu'il arrivait tout droit des profondeurs de la forêt vierge. Mais un Suédois solitaire qui avait le cran de s'embarquer sur un radeau avec cinq Norvégiens ne devait pas être une poule mouillée. Même son impressionnante barbe ne parvenait pas à cacher son tempérament placide et sa bonne humeur.

Bengt fut le sixième membre de l'équipage, car nous avions encore une place vacante. Et il était le seul à savoir l'espagnol. Pendant que l'avion de transport, quelques jours plus tard, remontait vers le nord en suivant la côte, je regardais de nouveau avec respect la mer bleue illimitée au-dessous de nous. Elle semblait flotter, sans attaches, dans le firmament. Bientôt nous serions serrés tous les six comme des microbes sur un simple point, là-bas, où il y avait tant d'eau qu'elle semblait déborder le long de l'horizon occidental. Nous allions nous trouver perdus dans un monde désert, sans pouvoir nous écarter les uns des autres de plus de quelques pas. En tout cas, pour le moment, nous avions de l'espace. Herman était en Équateur, occupé à réceptionner notre bois. Knut Haugland et Torstein Raaby venaient d'arriver à New York en avion. Erik Hesselberg était à bord d'un navire d'Oslo à destination de Panama. Moi-même j'étais en train de voler vers Washington, et Bengt, prêt à partir, dans un hôtel de Lima, où il attendait de faire connaissance avec les autres.

Il n’y avait pas deux de ces garçons qui se fussent rencontrés auparavant et ils étaient tous de types très différents. Au moins, par cela même, il se passerait quelques semaines avant que nous en eussions assez d’écouter mutuellement nos histoires. Aucun nuage annonciateur de basse pression et de mauvais temps ne présentait pour nous de plus grand danger qu’un orage psychologique entre six hommes parqués sur un radeau à la dérive pendant des mois. En de pareilles circonstances, une bonne plaisanterie a souvent autant de vertus qu’une ceinture de sauvetage.

À Washington régnait encore la rigueur de l’hiver, avec froid et neige. Nous étions en février. Bjoern s’était attaqué au problème de la T.S.F. et avait éveillé l’intérêt de la Ligue américaine des Amateurs de Radio pour les messages qui pourraient arriver du radeau flottant. Knut et Torstein s’occupaient des transmissions qui devaient se faire d’une part au moyen d’appareils à ondes courtes spécialement construits pour nous, d’autre part à l’aide d’un matériel ayant servi pendant la guerre au sabotage secret. Il fallait penser à mille choses, petites et grandes, si nous voulions réaliser tous les projets que nous comptions mener à bien au cours de la traversée.

Et les piles de papier s’accumulaient dans les archives : des formulaires militaires ou civils, blancs, jaunes et bleus, en anglais, en espagnol, en français, en norvégien. À notre époque pratique, un voyage à bord d’un radeau coûte à l’industrie du papier la valeur d’un demi-sapin. Des lois et des règlements nous lient les mains partout, et il faut défaire les nœuds un par un.

– Je parie que notre correspondance doit peser dix kilos, dit un jour Herman d’un ton découragé, tandis qu’il était penché de nouveau sur la machine à écrire.

– Douze, dit brièvement Torstein. Je l’ai pesée.

Ma mère devait avoir la notion très nette des conditions dramatiques dans lesquelles s'effectuaient nos préparatifs, car elle m'écrivit : *Je ne souhaite plus qu'une chose, c'est de vous savoir tous les six sains et saufs à bord du radeau.*

Un jour arriva un télégramme de Lima. Herman, happé par une lame et lancé à terre, avait de sérieuses blessures et le cou déboîté. Il était en traitement à l'hôpital.

Torstein Raaby prit aussitôt l'avion avec Gerd Vold, l'ancienne secrétaire de la Norvège libre de Londres, si connue et si populaire parmi les saboteurs norvégiens parachutistes, et qui nous aidait maintenant à Washington. Ils trouvèrent Herman un peu mieux ; il avait été suspendu par la tête une demi-heure, pendant que les docteurs lui tordaient la vertèbre atlas pour la redresser. Les rayons X montraient que l'os supérieur du cou avait été fêlé et déplacé. Sa magnifique santé lui sauva la vie et, couvert de bleus, raide et rhumatisant, il s'en revint bientôt vers les chantiers de la Marine, où il avait rassemblé les troncs et mis en train les travaux. Il devait cependant subir un traitement médical pendant plusieurs semaines, et nous nous demandions s'il serait en état de faire le voyage avec nous. Quant à lui, il n'en douta pas un instant, malgré le rude accueil qu'il avait reçu du Pacifique.

Erik arriva par avion de Panama ; Knut et moi, de Washington, vînmes nous joindre à lui, et nous fûmes ainsi tous réunis à Lima, notre point de départ.

Dans l'arsenal gisaient maintenant les grands troncs de balsa abattus dans la forêt de Quivedo. C'était vraiment un spectacle émouvant. Nos matériaux de construction, troncs fraîchement coupés, bambous jaunes, feuilles de bananier vertes, formaient un gros tas au milieu des rangées menaçantes de sous-marins gris et de contre-torpilleurs. Six Nordiques à la peau blanche et vingt marins bruns, avec du sang inca dans les veines, brandissaient des haches et de longues machettes, serraient des cordes et des nœuds. Des officiers de marine en bleu et or, tirés à quatre épingles,

fixaient d’un air ébahi les pâles étrangers et les matériaux végétaux qui, soudain, avaient fait leur apparition au milieu de l’arsenal.

Pour la première fois depuis des centaines d’années, on construisait un radeau de balsa dans la baie de Callao. Les légendes incas nous racontent que dans ces eaux côtières, les Indiens avaient appris du clan disparu de Kon-Tiki à manœuvrer de semblables radeaux, mais l’histoire nous apprend que plus tard des hommes de notre propre race leur défendirent de les employer. Voyager ainsi, disait-on, pouvait coûter des vies humaines. Les descendants des Incas ont, comme nous, évolué avec le temps ; ils portent un pli à leur pantalon et sont protégés par les canons de leur Marine. Les bambous et le balsa appartiennent à un passé primitif ; ici encore la marche du progrès conduit à la cuirasse et à l’acier.

Cet arsenal ultramoderne nous fournit une aide précieuse. Avec Bengt comme interprète et Herman comme chef des travaux, nous eûmes à notre disposition les ateliers de charpentier et ceux où l’on fabriquait les voiles, ainsi que la moitié d’un entrepôt pour ranger notre équipement et un petit pont flottant d’où l’on put faire tomber le bois dans l’eau quand commença la construction.

Neuf des plus gros troncs furent jugés de taille à former le radeau même. De profondes encoches donnèrent prise aux cordes qui devaient les relier. Ni clous, ni rivets, ni fil de fer ne devraient être utilisés. Nous posâmes d’abord les neuf troncs côte à côte sans les relier, afin de leur laisser prendre leur position de flottaison naturelle. Le plus long, de quatorze mètres, placé au milieu, dépassait fortement aux deux bouts. Les autres furent disposés symétriquement de chaque côté, de sorte que l’embarcation avait une dizaine de mètres, avec une proue faisant saillie comme un soc de charrue émoussé. À l’arrière le radeau était taillé en ligne droite, sauf les trois troncs du milieu, qui dépassaient un peu pour servir de base à un bloc de balsa épais et court,

posé par le travers et muni de tolets pour le long aviron de queue. Quand les neuf pièces de bois eurent été solidement reliées par des cordes de chanvre de trois centimètres, séparées les unes des autres, des troncs supplémentaires furent attachés dessus perpendiculairement, à des intervalles d'environ quatre-vingt-dix centimètres. Le radeau proprement dit était maintenant achevé, les troncs ayant été laborieusement mis en place au moyen de trois cents bouts de corde de différentes longueurs, chacun retenu par un nœud solide. Le pont de bambou fendu, fixé sur le tout par panneaux séparés, fut couvert de nattes de jonc tressé. Vers le milieu du radeau, mais plus près de l'arrière, nous construisîmes une petite cabine de bambou. Elle était ouverte sur le côté, avec des murs en tiges tressées et un toit auquel d'épaisses feuilles de bananier superposées servaient de tuiles. En avant de la cabine nous dressâmes deux mâts côte à côte. Ils étaient en bois de manguier dur comme fer et s'inclinaient l'un vers l'autre, de façon à se croiser près du sommet. La vergue où l'on hissa la grande voile carrée consistait en deux cannes de bambou liées ensemble pour avoir force double.

Les neuf gros troncs qui devaient nous transporter sur la mer furent épointés à l'avant, à la manière indigène, ce qui leur permettrait de fendre l'eau plus facilement, et nous fixâmes des fargues très basses à l'avant au-dessus du niveau de la surface liquide. À cinq divers endroits, où se présentaient des intervalles assez grands entre les troncs, nous plaçâmes de solides planches de pin, épaisses de deux centimètres et demi et larges de soixante, qui s'enfonçaient verticalement dans l'eau à un mètre cinquante de profondeur. Maintenues en place par des coins et des cordes, elles formaient de toutes petites quilles parallèles. Bien avant le temps des grandes découvertes, les Incas employaient ces dérives pour empêcher leurs radeaux de bois plats d'être poussés de côté par les vents et les courants. Autour du pont, ni bastingage ni rebord

protecteur, mais de chaque côté était fixé un long et mince tronc de balsa, où les pieds trouvaient une retenue.

Dans son ensemble, la construction était une copie fidèle des vieilles embarcations du Pérou et de l'Équateur, à part les fargues, qui d'ailleurs se révélèrent dans la suite complètement inutiles. Après cela, naturellement, nous nous considérions comme bien libres d'arranger les détails à notre guise, tant qu'ils n'exerçaient aucune influence sur l'embarcation même. Nous savions que ce radeau serait tout notre monde pendant les mois qui s'étendaient devant nous, et que par conséquent le moindre détail pouvait se révéler décisif à l'épreuve du temps.

Nous donnâmes donc au petit pont le plus de variété possible. Les panneaux de bambou ne couvraient pas tout le radeau, mais formaient plancher en face de la cabine, du côté tribord, où elle était ouverte. Son côté bâbord était une sorte d'arrière-cour pleine de caisses d'équipement solidement amarrées, de façon à dégager un passage. À l'avant et à l'arrière, les neuf troncs géants restaient découverts. Quand nous tournions autour de la cabine, nous descendions des bambous jaunes et des nattes sur les troncs gris, pour escalader ensuite de l'autre côté les piles de notre cargaison. Cela ne faisait pas beaucoup de pas, mais l'effet psychologique de cette irrégularité variait un peu la promenade et compensait l'étroitesse de notre liberté de mouvement. Nous avions même placé une plate-forme de bois en haut du mât, non pas tant pour avoir un poste d'observation quand nous approcherions enfin d'une terre que pour nous donner l'occasion de grimper là-haut en cours de route, histoire de voir la mer sous un autre angle.

Lorsque le radeau eut commencé à prendre forme, vert par ses feuilles fraîches et doré par ses bambous mûrs, tranchant mieux que jamais dans la multitude des bateaux de guerre, le ministre de la Marine en personne vint nous inspecter. Nous étions très fiers de notre embarcation, telle qu'elle apparaissait là, petit souvenir tout neuf du temps

des Incas parmi les grands monstres modernes. Mais le ministre fut complètement terrifié par ce qu'il vit. Il me convoqua dans son bureau pour me faire signer un papier qui déchargeait la Marine de toute responsabilité quant à l'objet que nous avions construit dans son arsenal. Et au maître du port j'en dus signer un autre attestant que si je quittais le havre avec des hommes et une cargaison, ce serait à mes risques et périls.

Plus tard, une série d'experts des marines étrangères et de diplomates obtinrent l'autorisation de venir à leur tour à l'arsenal inspecter le radeau. Ils ne se montrèrent pas plus encourageants, et quelques jours après je fus convoqué par l'ambassadeur d'une des grandes puissances.

– Avez-vous encore vos parents ? me demanda-t-il.

Comme je répondais affirmativement, il me regarda dans les yeux et me dit d'une voix creuse, pleine de sinistres présages :

– Votre mère et votre père auront beaucoup de chagrin quand ils apprendront votre mort.

À titre privé, il me supplia de renoncer au voyage pendant qu'il en était temps. Un amiral qui avait examiné notre embarcation l'avait assuré que nous n'arriverions jamais vivants au bout de la traversée. D'abord, les dimensions du radeau ne convenaient pas. Trop petit pour résister à une grosse mer, il était cependant assez long pour être soulevé par deux vagues à la fois et, en pareil cas, sous le poids des hommes et de la cargaison, les troncs fragiles céderaient. Pis encore, le plus grand exportateur de balsa du pays lui avait déclaré qu'après avoir parcouru un quart de la distance, ce bois poreux s'imprégnerait d'eau à tel point que nous coulerions.

Tout cela s'annonçait mal. Comme nous ne voulions point renoncer à nos projets, il nous fit présent d'une Bible pour le voyage. En somme, nous n'avions guère reçu d'encouragements des experts qui avaient examiné le radeau. Des tempêtes et peut-être des cyclones nous

balaieraient par-dessus bord et détruiraient l’embarcation plate et découverte qui, livrée à elle-même, dériverait en cercles sous l’action des vents ou des courants marins. Même dans une mer clémente, nous serions sans cesse arrosés d’eau salée, qui nous écorcherait la peau des jambes et gâterait tout à bord. Si nous additionnions ce que les différents experts, à tour de rôle, nous avaient signalé comme étant le défaut essentiel de la construction, il n’y avait pas un bout de cordage, pas un nœud, pas une mesure, pas un morceau de bois qui ne serait cause de notre perte. On tint de gros paris sur le nombre de jours pendant lesquels notre embarcation résisterait, et un attaché naval au ton cavalier paria tout le whisky que les membres de l’expédition pourraient boire dans le reste de leur existence s’ils atteignaient vivants une île du Pacifique.

Le comble, ce fut lorsqu’un navire norvégien arriva au port et que nous emmenâmes à l’arsenal le capitaine, escorté d’un ou deux de ses plus expérimentés loups de mer. Nous étions impatients de connaître leurs réactions. À notre grand désappointement, ils s’accordèrent tous pour dire que la maladroite embarcation à la proue émoussée ne tirerait aucun secours de la voile. Le capitaine soutint en outre que, même si nous réussissions à flotter, il faudrait un an ou deux pour que le courant de Humboldt nous fît traverser l’océan. Le quartier-maître examina nos amarrages et secoua la tête. Inutile de nous tracasser l’esprit. Il ne se passerait pas quinze jours avant que chaque corde fût usée, car une fois en mer les gros troncs ne cesseraient pas de monter et de descendre en se frottant les uns contre les autres. À moins d’employer du fil de fer ou des chaînes, nous pourrions tout aussi bien plier bagage.

Il était difficile de réduire à néant de pareils arguments. Il suffisait qu’un seul fût juste pour que nous n’eussions plus la moindre chance de réussir. Je crains de m’être demandé bien des fois si nous savions ce que nous faisions. Je ne pouvais réfuter ces avertissements, n’étant pas marin moi-

même. Mais j'avais pourtant en main un atout, sur lequel se fondait notre voyage. Je conservais au fond du cœur la certitude qu'une civilisation préhistorique s'était propagée du Pérou jusqu'aux îles polynésiennes à une époque où des radeaux comme le nôtre étaient les seules embarcations de cette côte. Et j'en tirais la conclusion générale que si le bois de balsa avait flotté et si les cordes avaient tenu pour Kon-Tiki en l'an 500, ils en feraient autant pour nous maintenant, du moment que nous nous attachions aveuglément à copier le radeau ancien sans y rien changer. Bengt et Herman épousaient à fond cette théorie ; au reste, pendant que les experts se lamentaient, tous mes compagnons prenaient la chose avec un calme parfait et menaient à Lima la vie la plus agréable du monde. Un soir seulement, Torstein me demanda un peu anxieusement si j'étais sûr que les courants de l'océan allaient du bon côté. Nous sortions du cinéma et venions de voir Dorothy Lamour danser en jupe de paille sous les cocotiers parmi des jeunes filles indigènes, sur une île délicieuse du Pacifique.

– Voilà où il faut que nous allions ! s'écria Torstein. Et gare à toi si les courants ne nous poussent pas du côté que tu dis !

Comme le jour du départ approchait, nous nous rendîmes au bureau ordinaire des passeports pour avoir la permission de quitter le pays. Bengt se mit à notre tête pour servir d'interprète.

– Quel est votre nom ? demanda d'un air important un petit employé, en jetant par-dessus ses lunettes un regard méfiant sur l'énorme barbe de Bengt.

– Bengt Emerick Danielsson, répondit respectueusement notre truchement.

L'homme plaça un long formulaire dans sa machine à écrire.

– Par quel bateau êtes-vous arrivé au Pérou ?

– Ma foi, répondit Bengt, en se penchant vers le petit homme effaré, je ne suis pas venu par un navire de ligne, je suis venu en canoë.

L'employé en resta muet d'étonnement et tapota le mot « canoë » dans un des espaces blancs de la feuille.

– Et par quel bateau quittez-vous le Pérou ?

– Ma foi, répéta poliment Bengt, je ne quitte pas le Pérou par bateau, je le quitte par radeau.

– Très bien trouvé ! cria l'employé d'un ton furieux, en arrachant la feuille de la machine. Vous plairait-il de répondre à ma question convenablement ?

Quelques jours avant que nous nous embarquions, la nourriture, l'eau et tout notre équipement furent installés à bord. Nous avions pris des provisions pour six hommes pendant quatre mois, sous la forme de solides petites boîtes de carton contenant des rations militaires. Herman eut l'idée de faire bouillir de l'asphalte et d'en mettre une couche lisse autour de chaque carton. Puis nous versâmes du sable par-dessus pour qu'ils ne se collent pas entre eux, et nous les rangeâmes bien serrés sous le pont de bambou. Ils remplissaient exactement l'espace ménagé entre ce pont et les neuf traverses basses qui le supportaient.

À une source cristalline dans les montagnes nous remplîmes d'eau cinquante-six petits bidons d'un contenu total de onze hectolitres. Et nous les fixâmes entre les traverses de façon que la mer pût continuellement clapoter autour. Sur le pont de bambou on amarra le reste de l'équipement, ainsi de grands paniers d'osier pleins de fruits, de racines et de noix de coco.

Knut et Torstein prirent un coin de la cabine pour la T.S.F. et, à l'intérieur, entre les traverses, nous fixâmes huit caisses. Deux étaient destinées aux instruments scientifiques et aux pellicules photographiques ; les six autres nous furent attribuées, à condition que chacun de nous ne prît comme objets personnels que ce qui pouvait trouver place dans sa propre caisse. Comme Erik emportait

plusieurs rouleaux de papier à dessin et une guitare, il dut pourtant ranger ses chaussettes dans celle de Torstein. Quatre ouvriers de l'arsenal transportèrent la caisse de Bengt. Elle ne contenait que des livres : il s'était arrangé pour y faire entrer soixante-treize ouvrages de sociologie et d'ethnologie. Ayant placé par-dessus les caisses nos nattes et nos paillasses, nous fûmes prêts à prendre la mer.

Un remorqueur tira le radeau hors de la darse et le promena dans le port un moment, afin qu'on pût vérifier si la cargaison était convenablement répartie, puis il le conduisit au Yacht Club de Callao, où des invités et diverses personnes qui lui portaient intérêt devaient assister à son baptême la veille du départ.

Le 27 avril fut hissé le pavillon norvégien, et le long d'une vergue, à la tête du mât, ondoyèrent les pavillons des pays étrangers qui avaient donné à l'expédition un appui matériel. Le quai était noir de gens qui attendaient pour voir baptiser l'étrange embarcation. Leur couleur et leurs traits révélaient que beaucoup d'entre eux avaient eu des ancêtres qui avaient navigué le long de la côte sur des radeaux de balsa. Mais on apercevait aussi parmi eux des descendants de vieux Espagnols, les représentants de la Marine et du Gouvernement à leur tête, sans compter les ambassadeurs des États-Unis, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Chine, de la République Argentine et de Cuba, l'ex-gouverneur des colonies anglaises du Pacifique, les ministres suédois et belge, et nos amis de la petite colonie norvégienne, groupés autour du consul général Bahr. Il y avait encore des essaims de journalistes et l'on entendit maints déclics d'appareils photographiques et de caméras ; vraiment, la seule chose qui manquât, c'était une fanfare et une grosse caisse. Nous avions tous l'impression bien nette que maintenant, même si le radeau, à peine sorti de la baie, s'en allait en morceaux, nous aimerions mieux traverser le Pacifique en pagayant chacun sur un tronc que de revenir en arrière.

Gerd Vold, la secrétaire de l’expédition et notre agent de liaison avec le continent, devait employer pour baptiser le radeau du lait de noix de coco : d’une part afin de se conformer aux usages de l’âge de pierre, de l’autre parce qu’à la suite d’un malentendu le champagne avait été logé au fond de la caisse de Torstein. Quand nos amis eurent appris en anglais et en espagnol que le radeau porterait le nom du grand précurseur des Incas – le roi-soleil qui, quinze cents ans auparavant, avait disparu du Pérou dans la direction de l’ouest pour apparaître ensuite en Polynésie –, Gerd Vold baptisa le radeau *Kon-Tiki*. Elle fit craquer si fort la noix de coco contre la poupe que le lait et les graines éclaboussèrent les cheveux de tous ceux qui se tenaient respectueusement autour d’elle.

Puis la vergue de bambou fut hissée et la voile, se déployant, laissa voir la tête barbue de Kon-Tiki, que l’artiste Erik avait peinte au beau milieu. Cet ornement était la reproduction fidèle d’une sculpture en pierre rouge des ruines de Tiahuanaco.

– Ah ! Señor Danielsson ! s’écria d’un air réjoui le contremaître de nos ouvriers de l’arsenal, en voyant la tête barbue sur la voile.

Il avait appelé Bengt señor Tiki pendant deux mois, parce que nous lui avions montré sur un bout de papier la tête de Kon-Tiki. Mais maintenant, il se rendait compte enfin que le vrai nom de Bengt était Danielsson.

Avant de nous embarquer, nous fûmes tous reçus chez le président, qui nous adressa ses adieux, puis nous allâmes faire une excursion dans les noires montagnes, pour nous remplir les yeux de rochers et de pierres avant de nous en aller flotter sur l’océan sans limites. Pendant que nous travaillions au radeau sur la côte, nous avions séjourné dans une pension au milieu d’un bois de palmiers des environs de Lima ; nous allions à Callao et en revenions par une auto du ministère de l’Air, que Gerd avait réussi à emprunter pour les membres de l’expédition. Nous demandâmes

maintenant au chauffeur de nous conduire tout droit dans les montagnes, aussi loin qu’il pourrait le faire en un jour. Nous montâmes donc par des routes désertiques, le long d’anciens canaux d’irrigation du temps des Incas, jusqu’à l’altitude de quatre mille mètres au-dessus du mât de notre radeau. Nous dévorâmes des yeux les rochers, les pics, l’herbe verte, essayant de nous donner une indigestion de montagnes à la seule vue de la tranquille masse des Andes qui s’étendait devant nous. Nous cherchions à nous convaincre que nous en avions assez des pierres et de la terre ferme, que nous mourions d’envie de nous embarquer et d’apprendre à connaître la mer.

CHAPITRE IV

SUR L'OCÉAN

UN DÉPART DRAMATIQUE NOUS SOMMES REMORQUÉS VERS LA HAUTE MER LE VENT – LUTTE CONTRE LES LAMES – DANS LE COURANT DE HUMBOLDT – L'AVION NE NOUS TROUVE PAS – LES TRONCS S'IMPRÉGNENT D'EAU – BOIS CONTRE CORDE – POISSONS VOLANTS – UN SINGULIER COMPAGNON DE LIT – GAFFE DU MAQUEREAU-SERPENT – DES YEUX DANS LA MER FANTÔMES – RENCONTRE AVEC LE PLUS GROS POISSON DU MONDE – CHASSE AUX TORTUES DE MER

Une grande agitation régnait dans le port de Callao le jour où le *Kon-Tiki* devait être remorqué jusqu'à la mer. Le ministre Nieto avait donné l'ordre à un remorqueur de la Marine, le *Guardian Rios,* de nous sortir de la baie et de nous faire dépasser la zone de circulation côtière, pour nous lâcher dans la région où les Indiens du temps passé pêchaient sur leurs radeaux. Les journaux avaient annoncé la nouvelle avec des manchettes rouges et noires, et les gens s'étaient assemblés de bonne heure sur les quais ce matin du 28 avril.

Nous avions tous les six à faire nos petites courses de dernière minute et, quand je descendis sur le quai, il n'y avait que Herman pour garder le radeau. J'arrêtai à dessein l'auto bien avant d'être arrivé : je tenais à arpenter la jetée pour me dégourdir sérieusement les jambes une dernière fois. Puis je sautai sur le radeau–véritable capharnaüm avec

ses caisses de bananes, ses paniers de fruits et ses sacs lancés à bord au dernier moment, qu'il faudrait arrimer solidement dès que nous aurions mis un peu d'ordre. L'air résigné, Herman était assis au milieu de ce fouillis, tenant une cage avec un perroquet vert, présent d'adieu d'une bonne âme de Lima.

– Surveille le perroquet un moment, me dit-il, afin que j'aille à terre boire une dernière chope. Le remorqueur ne sera ici que dans quelques heures.

À peine avait-il disparu dans la fourmilière du quai, que les gens commencèrent à tendre le doigt et à faire des signes. Le remorqueur *Guardian Rios* tournait la pointe à toute vitesse. Il jeta l'ancre derrière une ondoyante forêt de mâts qui bloquait le chemin vers le *Kon-Tiki* et envoya un grand canot à moteur pour nous remorquer entre les bateaux à voiles. Ce canot était archiplein de matelots, d'officiers de marine et d'opérateurs de cinéma. Pendant que se faisaient entendre simultanément des ordres et les déclics des caméras, un solide câble de remorque était attaché à l'avant du radeau.

– Un moment ! criai-je désespérément, de l'endroit où j'étais assis avec le perroquet. Il est trop tôt, il faut attendre les autres – *los expedicionarios,* expliquai-je en tendant le doigt vers la ville.

Mais personne ne comprit. Les officiers se contentèrent de sourire poliment et le nœud à l'avant fut serré d'une façon plus qu'exemplaire. Je défis le cordage et le lançai par-dessus bord avec toutes sortes de gestes et de signes. Le perroquet profita de l'occasion offerte par la confusion générale pour passer le bec entre les barreaux de sa cage et ouvrir la porte. Quand je me retournai, il se promenait gaiement sur le pont de bambou. J'essayai de l'attraper, mais il cria de vilains mots en espagnol et alla se percher sur les régimes de bananes. Tout en ne perdant pas de vue les marins qui essayaient de fixer leur cordage à l'avant, je me livrai à une poursuite enragée du perroquet. Il s'envola

en criant dans la cabine de bambou, où je le coincai et parvins à le saisir par une patte alors qu’il essayait encore une fois de m’échapper. Quand je ressortis pour enfermer dans sa cage mon trophée récalcitrant, les matelots à terre avaient déjà largué les amarres du radeau, et nous dansions au gré de la longue houle qui déferlait sur la jetée. Dans mon désespoir, je saisis une pagaie et cherchai en vain à parer le heurt violent du radeau contre les piliers du quai. Puis le canot à moteur prit son élan, et après un bref cahot le radeau commença son long voyage. Mon seul compagnon était un perroquet qui parlait espagnol et qui, les yeux rivés sur moi, boudait dans sa cage. Les gens à terre poussaient des hourras en agitant leurs mouchoirs, et les cinéastes bronzés du canot à moteur faillirent tomber à l’eau dans leur empressement à saisir tous les détails de ce départ dramatique. Seul et désespéré, je guettais le retour de mes compagnons perdus, mais personne ne venait. Nous arrivâmes ainsi jusqu’au *Guardian Rios* qui, toujours sous pression, se préparait à lever l’ancre. Je grimpai en un clin d’œil son échelle de corde et fis un tel tapage que le départ fut différé et qu’on envoya au quai un canot. Quand il revint, après une longue absence, il était bondé de jolies *señoritas,* mais sans un seul des hommes manquants de l’équipage du *Kon-Tiki*. Cette solution ne me tirait point d’affaire. Aussi, pendant que le radeau fourmillait de charmantes demoiselles, le canot repartait-il à la recherche *de los expedicionarios noruegos*.

Pendant ce temps, Erik et Bengt descendaient tranquillement vers le quai, les bras chargés de choses à lire et de divers objets. Ils remontèrent le flot de gens qui rentraient chez eux et, finalement, furent arrêtés à un barrage de police par un aimable agent qui leur expliqua qu’il n’y avait plus rien à voir. Faisant un geste dégagé avec son cigare, Bengt dit au fonctionnaire que son compagnon et lui ne venaient pas en spectateurs, mais devaient partir eux-mêmes sur le radeau.

– Ça ne sert à rien, dit l'agent, plein de mansuétude, il y a une heure que le *Kon-Tiki* a mis à la voile.

– Impossible, dit Erik, sortant un paquet, voici le fanal.

– Et voilà le navigateur, dit Bengt, et moi je suis le steward.

Ils se frayèrent un chemin, mais le radeau était parti. Ils trottèrent désespérément le long de la jetée, où ils rencontrèrent le reste de la compagnie, également à la recherche ardente du radeau disparu. Ils aperçurent alors le canot qui venait les prendre. Bientôt nous fûmes réunis tous les six, et l'eau écuma autour de notre embarcation pendant que le *Guardian Rios* nous remorquait vers la pleine mer.

Il était alors fort tard dans l'après-midi. Le *Guardian Rios* ne voulait pas nous lâcher avant de nous avoir mis à l'abri de la circulation côtière le lendemain matin. Dès que nous nous fûmes éloignés de la jetée, nous commençâmes à tanguer, et tous les petits bateaux qui nous avaient accompagnés firent demi-tour l'un après l'autre. Seuls quelques grands yachts nous suivirent jusqu'à l'ouverture de la baie, pour voir comment les choses allaient se passer.

Le *Kon-Tiki* sautait derrière le remorqueur comme un bouc furieux tenu en laisse, en fonçant contre les lames au point que l'eau déferlait sur nous de tous côtés. Ce n'était pas très encourageant, car nous avions affaire à une mer calme par rapport à ce qui nous attendait. Au milieu de la baie, le câble cassa, et le bout qui se trouvait de notre côté sombra tranquillement, tandis que le remorqueur continuait son chemin. Nous nous jetâmes sur le bord de l'embarcation pour repêcher le bout de câble, et les yachts essayèrent d'arrêter le remorqueur. Des méduses urticantes, larges comme des cuvettes, montaient et descendaient le long du radeau avec les lames clapotantes ; elles couvraient toutes les cordes d'une gelée visqueuse et cuisante. Profitant d'un coup de roulis, nous nous penchâmes et tendîmes les bras vers la surface de l'eau, jusqu'à ce que nos doigts eussent touché le câble glissant. Au second coup de roulis, nous

eûmes tous la tête dans la mer, tandis que l'eau salée et les méduses géantes se déversaient sur notre dos. Nous crachâmes et jurâmes, tout en détachant les fibres gluantes de nos cheveux, mais au retour du *Guardian Rios,* le bout de câble avait été repêché et il n'y avait plus qu'à l'épisser.

Au moment où nous allions le lancer à bord du remorqueur, nous glissâmes soudain sous son arrière en saillie et, pressés par l'eau, faillîmes nous y écraser. Nous laissâmes tomber tout ce que nous avions entre les mains pour essayer de nous dégager avant qu'il fût trop tard, en poussant de toutes nos forces sur nos cannes de bambou et nos pagaies. Mais nous n'arrivions pas à trouver un bon point d'appui, car dans le creux des lames nous ne pouvions pas atteindre la voûte de fer au-dessus de nous, et quand l'eau montait de nouveau, le *Guardian Rios* plongeait son arrière dans la mer et nous aurait aplatis si nous avions été aspirés sous lui. En haut, sur le pont du remorqueur, les gens couraient et criaient ; enfin l'hélice se mit à tourner, nous dégageant du remous à la dernière seconde. L'avant du radeau avait reçu quelques coups durs et l'amarrage était légèrement gauchi, mais il se redressa tout seul peu à peu.

– Avec un début aussi infernal, cela ne peut manquer de bien finir, fit observer Herman. Si seulement le remorquage pouvait cesser ! Il secoue tant ce malheureux radeau qu'il risque de le démolir.

Le remorquage continua toute la nuit, mais à vitesse réduite, et il n'y eut que de légères anicroches. Les yachts nous avaient fait leurs adieux depuis longtemps et la dernière lumière de la côte disparaissait derrière nous. Nous croisions seulement dans les ténèbres quelques rares fanaux. Nous divisâmes la nuit en plusieurs quarts, afin de pouvoir veiller continuellement sur le câble, ce qui permit à chacun de nous de s'offrir un bon petit somme. Au lever du jour le lendemain, un épais brouillard masquait la côte du Pérou, lors que nous avions devant nous à l'ouest un brillant

ciel bleu. La mer roulait sa longue et calme houle aux mille petites crêtes blanches ; les vêtements, les pièces de bois, tout ce que nous touchions était humide de rosée. Il faisait très frais, et la température de l'eau verte qui nous entourait était extraordinairement basse pour 12 degrés de latitude sud. Nous étions dans le courant de Humboldt, qui apporte de la mer antarctique ses masses glacées et les promène vers le nord, le long de la côte péruvienne, avant de les déverser sous l'équateur. C'est là que Pizarro, Zarate et les autres précurseurs espagnols avaient rencontré pour la première fois les grands radeaux à voiles des Incas, qui dérivaient dans ce courant à cinquante ou soixante milles marins de la côte pour pêcher le thon et les coryphènes (vulgairement appelés dorades par les marins [1]). Toute la journée régnait le vent de terre, mais le soir le vent de mer venait à leur rencontre, aidant ceux qui le désiraient à regagner le rivage.

Le remorqueur était maintenant à la cape et nous tenions soigneusement le radeau assez loin de son bord, le temps de mettre à l'eau notre petit dinghy de caoutchouc gonflé. Dansant sur les lames comme un ballon de football, il nous amena, Erik, Bengt et moi, jusqu'à l'échelle de corde du *Guardian Rios.* Nous grimpâmes à bord et, avec Bengt comme interprète, nous nous fîmes préciser la position sur la carte. Nous étions à cinquante milles de la terre au nord-ouest de Callao, et l'on nous recommanda d'allumer nos fanaux les premières nuits pour ne pas être coulés par les navires côtiers. Plus loin, nous ne rencontrerions plus de bateaux, car aucune ligne de navigation ne traversait cette partie du Pacifique.

Nous prîmes cérémonieusement congé de tout le monde à bord. Bien des regards étranges nous suivirent tandis que nous descendions dans le dinghy puis retournions vers le *Kon-Tiki* en sautillant sur les vagues. Enfin la remorque fut détachée et le radeau se trouva livré à lui-même. Les trente-

cinq hommes du *Guardian Rios,* debout contre le bastingage, nous adressèrent des signes tant qu'il nous fut possible de distinguer leurs silhouettes. Et les six hommes assis sur des caisses à bord du radeau suivirent des yeux le remorqueur tant qu'ils purent le distinguer. Ce fut seulement quand la noire colonne de fumée finit par se dissoudre au-dessus de l'horizon que nous nous regardâmes en hochant la tête.

– Au revoir, au revoir, lança Torstein. Il s'agit maintenant de mettre le moteur en marche, les gars !

Nous rîmes, puis nous tâtâmes le vent. C'était une brise assez légère, qui avait tourné du sud au sud-est. Nous hissâmes la vergue de bambou avec la grande voile carrée. Celle-ci pendit mollement, donnant à la figure de Kon-Tiki un aspect ridé et mécontent.

– Le vieux n'aime pas ça, dit Erik, il devait y avoir des brises plus vives dans sa jeunesse.

– On dirait que nous perdons notre erre, observa Herman, en jetant un morceau de bois par-dessus bord à l'avant.

– Un, deux, trois… trente-neuf, quarante, quarante et un.

Le morceau de bois restait tranquille dans l'eau le long du radeau ; il n'avait pas encore longé la moitié de notre embarcation.

– Il faut nous résigner à l'avoir comme compagnon, conclut Torstein d'un ton optimiste.

– Espérons que la brise du soir ne nous fera pas rebrousser chemin, renchérit Bengt. C'était très amusant de dire au revoir à Callao, mais je préfère me passer de la réception du retour !

Enfin le morceau de bois avait atteint le bout du radeau. Après avoir crié hourra ! nous nous mîmes en devoir d'arrimer tous les objets qui avaient été lancés à bord au dernier moment. Bengt installa un réchaud à pétrole au fond d'une caisse vide et, un moment plus tard, nous nous régalions de cacao bien chaud et de biscuits, puis nous

entamions une noix de coco fraîche. Les bananes n'étaient pas encore tout à fait mûres.

– Nous sommes bien partis maintenant, dit Erik en riant tout bas.

Il se pavanait dans une large culotte en peau de mouton, coiffé d'un énorme chapeau indien, le perroquet sur son épaule.

– Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, ajouta-t-il, ce sont tous ces petits courants contraires peu connus qui peuvent nous lancer droit sur les rochers de la côte si nous n'avançons pas…

Nous examinâmes la possibilité de godiller, mais convînmes qu'il valait mieux attendre le vent.

Et le vent arriva. Il soufflait du sud-est, calme et régulier. Bientôt la voile se gonfla et se tendit en avant comme une poitrine opulente, tandis que la tête de Kon-Tiki débordait d'ardeur combative. Et le *Kon-Tiki* se mit à bouger. En criant : *« Westward ho ! »*, nous halâmes les écoutes et les cordages. L'aviron de gouverne fut plongé dans l'eau et le roulement des services de quart entra en vigueur. Nous jetâmes par-dessus bord à l'avant des boulettes de papier et des copeaux de bois et attendîmes à l'arrière, montre en main.

– Une, deux, trois… dix-huit, dix-neuf–ça y est !

Le papier et les copeaux de bois dansèrent bientôt derrière nous au gré des vagues, comme des perles sur un fil. Nous avancions, mètre par mètre. Le *Kon-Tiki* ne fendait pas l'eau comme un bateau de course à la proue aiguë. Sans pointe, large, lourd et solide, il glissait posément sur les flots. Il ne se pressait pas, mais une fois en route, il continuait son chemin avec une inébranlable résolution.

Pour le moment, l'installation des appareils de gouverne nous posait le plus grand problème. Le radeau était bâti exactement selon la description des Espagnols, mais il n'y avait de nos jours personne qui pût nous faire un cours pratique de navigation à la mode indienne. La question

avait été discutée à fond par les experts, mais avec de maigres résultats. Ils en savaient aussi peu sur le sujet que nous-mêmes. Comme le vent du sud-est augmentait de force, il était nécessaire de maintenir le radeau dans une position telle que la voile fût gonflée de l’arrière. Si le radeau avait trop tourné au vent, il aurait marché à reculons, pendant que la voile aurait pivoté et serait venue taper contre la cargaison, la cabine de bambou et son équipage. C’était une dure bataille, trois hommes luttant contre la voile et trois autres ramant avec l’aviron de gouverne pour pousser le nez de l’embarcation du côté non exposé au vent. Et dès que nous y fûmes parvenus, le barreur dut prendre grand soin d’éviter que le radeau ne se remît en mauvaise posture une minute après.

L’aviron de gouverne, long de six mètres, était posé sans attache entre deux tolets, sur un énorme patin de bois fixé à l’arrière, tout à fait semblable à celui dont nos amis indigènes s’étaient servis pour descendre les troncs sur la Palenque en Équateur. La longue perche en bois de manguier était résistante comme de l’acier, mais si lourde qu’elle aurait coulé à fond si elle était tombée dans la mer. Elle se terminait par une large pale de sapin fixée à l’aide de cordes. Nous avions du mal à bien tenir ce grand aviron quand les lames se jetaient dessus, et l’effort convulsif qu’il fallait fournir pour garder la pale verticale dans l’eau nous fatiguait terriblement les doigts. Nous résolûmes la difficulté en amarrant au manche de l’aviron un bâton transversal, qui jouait un peu le rôle de levier. Cependant le vent ne cessait d’augmenter.

À la fin de l’après-midi, l’alizé soufflait déjà de toutes ses forces. Il soulevait la mer en lames bouillonnantes qui nous chassaient de l’arrière. Nous nous rendîmes enfin compte, pour la première fois, que l’océan lui-même venait à notre rencontre ; les choses sérieuses commençaient : à compter de cet instant, nous tournions le dos au reste du monde, toutes communications coupées. La réussite ne dépendait

plus que du comportement des troncs de balsa en pleine mer. Nous savions que désormais nous n'aurions jamais le vent du large ni la possibilité de retourner en arrière. Nous étions entrés dans la zone des alizés et chaque jour nous emmènerait plus loin. La seule chose à faire était d'avancer à pleines voiles ; si nous avions essayé de nous diriger vers la côte du Pérou, nous n'aurions pu que dériver à reculons. Il ne restait qu'à voguer vent arrière, notre proue dirigée vers le coucher du soleil. Somme toute, c'était là notre dessein : suivre le soleil dans son cours, comme nous pensions que Kon-Tiki et les vieux adorateurs du soleil l'avaient fait lorsqu'ils avaient été chassés du Pérou.

Nous notions avec un sentiment de triomphe et de soulagement la façon dont le radeau escaladait les premières crêtes des lames menaçantes qui venaient vers nous en écumant. Mais il était impossible de retenir fermement l'aviron quand les vagues mugissantes le délogeaient des tolets ou le poussaient de côté, faisant pivoter le barreur comme un acrobate désemparé. Même deux hommes à la fois ne pouvaient s'en rendre maîtres sous la pression des vagues. Nous eûmes l'idée d'attacher la pale par des cordes à chaque flanc du radeau, tandis que d'autres cordes maintenaient l'aviron dans les tolets. Il conservait ainsi une certaine liberté de mouvement et en même temps pouvait affronter les plus terribles lames, si seulement nous avions la force de ne pas lâcher prise.

Comme les vagues se creusaient davantage, il nous apparut clairement que nous étions dans la partie la plus rapide du courant de Humboldt. La houle était certainement due à un effet de courant, pas seulement au vent. L'eau qui nous entourait était partout verte et froide ; les montagnes dentelées du Pérou avaient disparu derrière nous dans des bancs épais de nuages. Quand l'obscurité s'étendit sur l'océan, notre premier duel contre les éléments commença. Nous n'étions pas encore sûrs de la mer ; nous nous demandions si elle se montrerait amie ou ennemie dans

l’intime voisinage que nous venions d’établir avec elle. Au milieu des ténèbres qui nous engloutissaient, chaque fois que le sifflement d’une lame proche étouffait soudain le bruit général des flots et que nous voyions derrière nous une crête blanche s’avancer au niveau du toit de la cabine, nous nous cramponnions au radeau, nous attendant à être écrasés sous des montagnes d’eau. Mais c’était toujours la même surprise, le même soulagement. Le *Kon-Tiki* soulevait calmement son arrière et, impassible, le dressait vers le ciel, tandis que les masses liquides redoutées roulaient le long de ses bords. Puis nous plongions dans le creux et attendions la prochaine attaque. Les plus grandes lames venaient souvent par deux ou trois, après une longue série de plus petites vagues. Quand deux grandes lames se succédaient de trop près, la seconde se brisait sur notre arrière au moment précis où il était encore soulevé par la première. Il fallait donc absolument que l’homme de quart eût autour de la taille des cordes dont les bouts fussent fixés au radeau. Car nous n’avions aucun bastingage. La tâche était de maintenir la voile gonflée, en tournant notre poupe vers les vagues et le vent. Nous avions amarré une vieille boussole marine dans une caisse à l’arrière, de façon qu’Erik pût régler la direction et calculer la position ou la vitesse. Pour le moment, nous ne savions pas trop où nous nous trouvions, car le ciel était couvert de nuages et nous n’avions d’autre horizon qu’un chaos de lames déferlantes. Les deux hommes qui prenaient le quart en même temps devaient employer toutes leurs forces dans leur lutte contre l’aviron dansant, pendant que les autres essayaient d’attraper un bout de sommeil dans la cabine de bambou. À l’arrivée d’une forte lame, les barreurs laissaient l’aviron de gouverne maintenu par ses cordes et d’un bond se suspendaient à l’une des traverses de bambou du toit de la cabine, tandis que les masses d’eau, déferlant de l’arrière, se ruaient avec un bruit de tonnerre avant de disparaître entre les troncs ou par-dessus les bords du radeau. Puis il

fallait de nouveau s’élancer vers l’aviron, avant que l’embarcation eût viré et que la voile se mît à faseyer. Car si le radeau avait reçu les lames de côté, les plus grandes se seraient déversées tout droit dans la cabine. Au lieu qu’en l’abordant par l’arrière, elles disparaissaient aussitôt entre les troncs en saillie et n’arrivaient que rarement jusqu’aux murs de la cabine. Les pièces de bois arrondies de la poupe laissaient passer l’eau comme à travers les dents d’une fourchette. L’avantage d’un radeau, c’est évidemment que plus il a de fissures, mieux il flotte : à travers les fentes de notre plancher, l’eau pouvait fuir mais ne montait jamais.

Vers minuit, nous vîmes le fanal d’un bateau qui se dirigeait vers le nord. À trois heures, un autre passa dans la même direction. Nous agitâmes notre petite lampe à pétrole et, avec une torche électrique, nous adressâmes des signaux aux voyageurs inconnus, mais ils ne durent pas nous voir. Leurs lumières s’en allèrent lentement vers le nord et disparurent dans la nuit. À bord, les gens étaient loin de se douter qu’un vrai radeau inca bondissait sur les vagues tout près d’eux. De même qu’à bord du radeau, nous étions loin de nous douter que c’était le dernier bateau, la dernière trace humaine que nous verrions avant d’avoir atteint l’autre côté de l’océan.

Comme des mouches, nous nous accrochions deux par deux à l’aviron de gouverne, et nous sentions l’eau froide de la mer couler de nos cheveux, tandis que l’aviron, nous rouant de coups par-devant et par-derrière, nous meurtrissait tout le corps et que nos mains devenaient raides à force de se cramponner. Nous fûmes à rude école. Ces premiers jours et ces premières nuits firent des terriens que nous étions de vrais loups de mer. Pendant vingt-quatre heures, chaque homme eut successivement deux heures de barre et trois heures de repos. Nous nous arrangions pour que toutes les heures un homme bien dispos vînt relever celui des deux barreurs qui était là depuis deux heures.

Chaque muscle du corps était tendu à l’extrême lorsqu’il fallait maîtriser la barre. Quand nous n’en pouvions plus de pousser, nous allions de l’autre côté et tirions ; et quand les bras et la poitrine étaient meurtris sous la pression, nous tournions le dos à l’aviron qui nous pétrissait, nous couvrait de bleus devant et derrière. Dès que la relève nous avait enfin délivrés, nous nous glissions dans la cabine de bambou et, une corde attachée autour des jambes, nous tombions endormis avec nos vêtements pleins d’eau salée sur nous, sans même avoir la force d’entrer dans nos sacs de couchage. Presque au même instant, nous semblait-il, quelqu’un tirait brutalement sur la corde ; trois heures s’étaient écoulées et il fallait sortir de nouveau pour relever l’un des deux barreurs.

La nuit suivante fut encore pire ; les lames augmentaient encore de violence. Les deux heures de lutte contre l’aviron de gouverne devenaient trop longues ; un homme n’était plus bon à grand-chose pendant la seconde moitié du quart, les lames le faisaient danser de tous côtés, tandis que l’eau se déversait à bord. Alors nous décidâmes de ne prendre qu’une heure de barre et une heure et demie de repos. Les premières soixante heures passèrent ainsi, dans une lutte incessante contre l’assaut des vagues qui déferlaient sur nous l’une après l’autre, sans arrêt. De grandes et de petites lames, des lames pointues et des lames arrondies, des lames en travers et des lames superposées.

Celui de nous qui souffrit le plus fut Knut. Nous l’avions dispensé de la barre, mais il dut sacrifier à Neptune et subit un vrai martyre dans son coin de cabine.

Perché maussadement dans sa cage, le bec pendant, le perroquet battait des ailes chaque fois que survenait un coup de tangage inattendu et que des vagues venant de l’arrière éclaboussaient le mur. Le *Kon-Tiki* ne roulait pas énormément. Il prenait les lames avec plus de stabilité que ne l’aurait fait un bateau de mêmes dimensions, mais il était impossible de prévoir de quel côté le pont allait

pencher la fois suivante, et nous n’avons jamais appris à nous mouvoir avec aisance sur ce bouchon qui tanguait autant qu’il roulait.

La troisième nuit, la mer se calma un peu, bien que le vent soufflât toujours. Vers quatre heures vint une lame retardataire, inattendue, qui arriva en écumant dans l’obscurité et fit faire un tour complet au radeau, avant que les barreurs eussent pu se ressaisir. La voile, au risque de se déchirer, frappait contre la cabine, menaçant de la mettre en pièces. Tout le monde dut se précipiter sur le pont pour sauver la cargaison et haler les écoutes et les étais, dans l’espoir de remettre le radeau dans la bonne direction, ce qui permettrait à la voile de se gonfler à nouveau paisiblement vers l’avant. Mais le *Kon-Tiki* ne voulait pas obéir. Il voulait aller à reculons, voilà tout. Nous avions beau tirer, pousser, ramer, le seul résultat de nos efforts fut que deux hommes faillirent passer par-dessus bord quand la voile les happa dans l’obscurité.

La mer était nettement plus calme. Courbatus et endoloris, les paumes des mains écorchées, les yeux pleins de sommeil, nous ne valions pas cher. Il était préférable de ménager nos forces, au cas où le temps exigerait un combat plus terrible encore. On ne sait jamais. Alors nous ferlâmes la voile et l’enroulâmes autour de la vergue de bambou. Le *Kon-Tiki* se mettait en travers des lames et flottait dessus comme un bouchon. Après avoir arrimé solidement les objets à bord, nous rampâmes tous les six vers la petite cabine et, serrés les uns contre les autres, nous dormîmes comme des marmottes.

Nous ne nous doutions pas que nous avions passé par les plus durs moments de barre du voyage. Ce ne fut qu’en plein océan que nous découvrîmes la façon simple et ingénieuse dont les Incas manœuvraient un radeau.

Nous ne nous réveillâmes qu’au grand jour, quand le perroquet se mit à siffler, à crier et à danser sur son perchoir. La mer restait houleuse, mais les crêtes des lames

étaient longues et régulières, et non plus follement enchevêtrées comme la veille. La première chose que nous remarquâmes fut la présence du soleil, qui dardait ses rayons sur le pont de bambou jaune et donnait à la mer autour de nous un aspect amical et gai. Qu'importait si les lames s'élevaient très haut, puisqu'elles nous laissaient tranquilles ? Qu'importait si elles se dressaient en face de notre nez, puisque nous savions qu'une seconde après, le radeau, franchissant la crête écumante, l'aplatirait à la manière d'un rouleau compresseur, tandis que la montagne d'eau dangereuse se contenterait de nous soulever et passerait sous le plancher en gargouillant. Les vieux maîtres du Pérou savaient ce qu'ils faisaient lorsqu'ils ne voulaient ni d'une coque creuse, qui peut se remplir d'eau, ni d'une embarcation trop longue, qui ne prend pas les vagues une à une. Un rouleau compresseur en liège, voilà, tout compte fait, ce qu'était le radeau.

Erik releva notre position à midi et constata que pendant notre trajet à la voile nous avions fortement dévié vers le nord le long de la côte. Nous étions encore dans le courant de Humboldt, à cent milles marins de la terre. La grande question était de savoir si nous ne rencontrerions pas des remous perfides au sud des Galápagos, ce qui pourrait avoir de fatales conséquences, car sous l'effet des forts courants allant vers la côte de l'Amérique centrale, nous pourrions être balayés dans toutes les directions. Mais si nos calculs étaient exacts, le courant principal devait nous conduire vers l'ouest avant même que nous eussions atteint le nord des Galápagos. Le vent soufflait toujours du sud-est. Hissant la voile et réussissant enfin à tourner l'arrière du radeau vers le vent, nous continuâmes nos quarts à l'aviron de gouverne.

Knut s'était maintenant remis des tortures du mal de mer. Torstein et lui grimpèrent tour à tour sur la vacillante tête de mât, où ils firent des expériences avec de mystérieuses antennes de T.S.F. qu'ils envoyaient dans les airs par ballon

ou par cerf-volant. Soudain, du coin de la cabine réservé à l’appareil, l’un des deux cria qu’il entendait la station navale de Lima nous appelant. On nous annonçait que l’avion de l’ambassadeur des États-Unis était en route pour venir nous dire un dernier adieu et voir quel aspect nous avions en mer. Peu de temps après, nous obtînmes un contact direct avec l’opérateur de l’avion, puis un petit bavardage vraiment inattendu avec la secrétaire de l’expédition, Gerd Vold, qui était à bord de l’appareil. Nous donnâmes notre position aussi exactement que cela nous était possible et envoyâmes pendant des heures des signaux indiquant notre direction. La voix dans l’éther devenait plus forte ou plus faible, selon que les cercles décrits par l’*Army-119* se rapprochaient ou s’éloignaient de nous. Mais nous n’entendîmes pas le vrombissement des moteurs et nous ne vîmes jamais l’avion. Découvrir notre radeau plat dans le creux des vagues présentait de grandes difficultés, et notre propre vision avait d’étroites limites. Finalement, l’avion dut nous abandonner et retourner vers la côte. Ce fut la dernière fois qu’on essaya de nous trouver.

La mer demeura forte les jours suivants, mais les lames avaient beau siffler, elles arrivaient régulièrement du sud-est, ce qui rendait la manœuvre à la barre plus facile. Nous prenions désormais les vagues et le vent par la gauche, de sorte que le barreur était moins arrosé et que le radeau, plus stable, ne virait plus de bord. Mais nous remarquions avec inquiétude que l’alizé du sud-est et le courant de Humboldt nous envoyaient jour après jour tout droit dans la direction des contre-courants qui entourent les îles Galápagos. Et nous allions si vite vers le nord-ouest que notre moyenne quotidienne était de cinquante-cinq à soixante milles ; nous notâmes même, un jour, une pointe de soixante et onze milles.

– Comment vit-on sur les Galápagos ? demanda prudemment Knut en regardant notre carte, où une ligne de petits ronds marquant nos positions successives semblait un

doigt malicieux tendu vers le maudit archipel.

– Pas trop bien, répondis-je. Il paraît que l'Inca Tupak Yupanqui y était allé à partir de l'Équateur juste avant l'époque de Christophe Colomb, mais ni lui ni aucun indigène ne s'y était installé, parce qu'il n'y avait pas d'eau.

– O.K., dit Knut. Alors j'espère bien que nous n'irons pas là.

Nous étions tellement habitués à sentir la mer danser autour de nous que nous n'y faisions plus attention. Tant pis si nous tournoyions un peu au-dessus de quelque mille brasses d'eau, du moment que nous et le radeau restions à la surface. La seule question était de savoir combien de temps nous pourrions y rester. On voyait sans peine que les troncs s'imprégnaient d'eau. La traverse de l'arrière était plus gorgée encore que les autres. Il suffisait de la presser du doigt pour la faire suinter. Je cassai en cachette un bout de ce bois détrempé et le jetai par-dessus bord. Il coula doucement et disparut sans se presser dans les profondeurs. Plus tard, je vis deux ou trois de mes compagnons en faire autant, quand ils croyaient que personne ne les regardait. Ils contemplaient d'un air pensif le bout de bois qui sombrait dans l'eau verte.

Nous avions marqué au départ la ligne de flottaison du radeau, mais dans cette mer agitée il était impossible de voir où nous en étions, car tantôt les troncs se soulevaient quasi hors de l'eau, tantôt ils plongeaient jusqu'à disparaître. En enfonçant un couteau dans la traverse, nous nous aperçûmes à notre vive satisfaction que le bois était sec à un pouce de la surface. Nous calculâmes que si l'infiltration continuait à la même allure, le radeau flotterait encore au-dessous de cette surface liquide au moment où nous serions près d'aborder une terre. Nous espérions d'ailleurs que la sève à l'intérieur du bois serait imperméable et empêcherait l'eau de pénétrer plus avant.

Une autre menace troubla un peu nos esprits pendant les premières semaines : les cordes. En plein jour, nous étions si occupés que nous n'y pensions guère, mais quand la nuit

tombait et que nous étions couchés sur le sol de la cabine, nous avions plus de temps pour réfléchir, sentir, écouter. Pendant que nous reposions là, chacun sur sa paillasse, nous observions que notre natte de jonc se soulevait selon le libre jeu des troncs, qui ajoutaient au balancement du radeau leurs mouvements propres. Quand l'un montait, l'autre descendait. Ils ne bougeaient pas beaucoup, pourtant cela suffisait à nous donner l'impression d'être sur le dos d'un grand animal en train de respirer, et nous préférions nous étendre dans le sens de leur longueur.

Les deux premières nuits furent les plus terribles, mais nous étions alors trop fatigués pour nous inquiéter. Plus tard, les cordes se gonflèrent un peu dans l'eau, atténuant tant bien que mal le jeu des neuf troncs.

Néanmoins, on ne pouvait trouver à bord de surface plane qui restât parfaitement immobile sur ses supports. Quand la substructure tanguait ou roulait, tout le reste bougeait aussi. Le pont de bambou, le double mât, les quatre murs tressés de la cabine et le toit couvert de feuilles – tous amarrés à l'aide de cordes – se tordaient et se soulevaient dans des directions opposées. Si un coin émergeait, l'autre s'enfonçait, et si une moitié du toit tirait ses lattes vers l'avant, l'autre moitié les tirait vers l'arrière. Enfin, si nous regardions par l'ouverture de la cloison, la vie et le mouvement semblaient encore décuplés par la mer, laquelle faisait des bonds pour rejoindre le ciel qui tournait tranquillement sur son orbe.

Les cordes subissaient tout l'effort. Des nuits entières nous pouvions les entendre craquer et grincer, gémir et parler. C'était autour de nous comme un chœur plaintif où, selon son épaisseur et sa tension, chaque corde émettait sa propre note.

Tous les matins nous les inspections. Il nous est même arrivé de pencher la tête au-dessous du bord pendant que deux camarades nous tenaient fermement les chevilles, pour vérifier l'état de celles qui se trouvaient tout en bas.

Mais les cordes résistaient. Au bout de quinze jours, elles seront usées, avaient prédit les marins à qui nous en avions parlé au Pérou. Malgré l'unanime opinion des experts, nous n'avions jusque-là découvert aucun signe d'usure. Nous étions déjà loin sur la mer lorsque l'explication de ce fait nous sauta aux yeux ; le balsa était un bois si tendre que les cordes s'y enfonçaient peu à peu, ce qui les mettait à l'abri.

Au bout d'une semaine environ, la mer s'apaisa et nous remarquâmes que de verte elle devenait bleue. La dérive commençait à nous diriger ouest-nord-ouest au lieu de nord-ouest ; nous considérions cela comme un faible indice annonçant que nous étions sortis du courant côtier et que nous pouvions avoir l'espoir d'être emportés vers le grand large.

Dès le premier jour nous avions remarqué qu'il y avait quantité de poissons autour du radeau, mais nous étions alors trop occupés par la manœuvre de la barre pour songer à pêcher. Le second jour, nous rencontrâmes dans un banc épais de sardines, et peu après un requin bleu de huit pieds, roulant sur lui-même, mit en l'air son ventre blanc et vint se frotter contre l'arrière du radeau où Herman et Bengt, leurs pieds nus dans l'eau, étaient à la barre. Il joua un moment autour de nous, mais disparut quand nous nous approchâmes, le harpon à la main.

Le lendemain nous reçûmes la visite de thons, de bonites et de coryphènes, ces fausses dorades. Un grand poisson volant étant tombé à bord avec un bruit mat, nous l'employâmes comme appât et prîmes aussitôt deux grosses dorades pesant dix à quinze kilos pièce. Nous avions à manger pour plusieurs jours. Pendant nos quarts, nous pouvions voir cent variétés de poissons que nous ne connaissions même pas ; un jour, nous nous trouvâmes au milieu d'un banc de marsouins qui semblait ne devoir jamais finir. Les dos noirs roulaient, se tassaient les uns contre les autres le long du radeau et, si loin que nous pussions voir de la tête du mât, ils surgissaient sur toute

l’étendue de la mer. Plus nous approchions de l’équateur, en nous éloignant de la côte, plus les poissons volants abondaient. Arrivés enfin dans les eaux bleues où la mer, calme et ensoleillée, se déroulait majestueusement, à peine frisée par de légères bouffées de vent, nous les vîmes briller comme une pluie de fusées qui jaillissaient de l’onde et volaient en ligne droite jusqu’au moment où, leur puissance de vol épuisée, ils disparaissaient sous la surface des flots.

Si la nuit nous sortions la petite lampe à pétrole, des poissons volants de toutes tailles, attirés par la lumière, se précipitaient au-dessus du radeau. Ils se heurtaient souvent contre la cabine de bambou ou contre la voile et tombaient sur le pont, tout perdus. Ne pouvant prendre d’élan en nageant, ils gigotaient, impuissants, comme des harengs aux grands yeux, gênés par leurs longues nageoires pectorales. Plus d’une fois, il nous arriva d’entendre une explosion de vigoureux langage quand l’un de nous sur le pont recevait en pleine figure, sans s’y attendre, le froid impact d’un poisson volant. Ils se déplaçaient toujours à grande vitesse, le museau en avant et, s’ils vous attrapaient, la peau vous cuisait et vous picotait sévèrement. Mais la victime oubliait vite l’attaque involontaire, malgré ses inconvénients, car une riche et délicieuse provende nous arrivait ainsi par la voie des airs. Le poisson volant remplaçait le poulet rôti. Nous en faisions frire pour le petit déjeuner et je ne sais si c’était la qualité de leur chair, la préparation culinaire ou notre appétit, mais une fois que nous les avions débarrassés de leurs écailles, ils nous faisaient songer à de petites truites.

Le premier devoir du cuisinier en se levant le matin était d’aller ramasser sur le pont tous les poissons volants qui s’étaient échoués pendant la nuit. On en trouvait toujours une demi-douzaine au moins, et la récolte fut une fois de vingt-six pièces superbes. Un jour où Knut manœuvrait la poêle à frire, il éprouva la déception de sa vie à l’instant où un poisson volant lui attrapa la main au lieu d’aller atterrir

tout droit dans la graisse à friture. Et Torstein ne se rendit vraiment compte de notre intime voisinage avec la mer qu'en trouvant un matin au réveil une sardine sur son oreiller. Il y avait si peu de place dans la cabine que Torstein avait la tête dans l'ouverture de la porte, et il mordait à la jambe quiconque lui marchait sur la figure sans le vouloir en sortant la nuit. Il prit la sardine par la queue et lui confia d'un ton convaincant que toutes les sardines avaient son entière sympathie. La nuit suivante, nous recroquevillâmes consciencieusement nos jambes pour laisser de la place à Torstein ; puis il se produisit un incident qui le décida à transporter sa paillasse au sommet des ustensiles de cuisine, dans le coin de la T.S.F.

C'était quelques nuits plus tard. Le ciel était couvert et il faisait très noir. Torstein avait placé tout près de sa tête la lampe à pétrole, afin que ceux qui allaient prendre le quart ou en revenir pussent voir où mettre les pieds quand ils passaient par-dessus son corps. Vers quatre heures, il fut réveillé par la chute de la lampe et par quelque chose de froid et d'humide qui lui battait les oreilles. « Un poisson volant », pensa-t-il, cherchant à tâtons l'animal pour le jeter au loin ; il attrapa quelque chose de long et de visqueux, qui se tortillait à la façon d'un serpent, mais il lâcha prise comme s'il s'était brûlé. Le visiteur inconnu se détourna pour se diriger vers Herman, tandis que Torstein essayait de rallumer la lampe. À son tour, Herman sursauta, et je pensai à l'*octopus,* la pieuvre géante qui hante ces eaux la nuit. Quand la lampe fut allumée, Herman, triomphant, tenait serré par le cou un long poisson mince qui se tortillait entre ses mains comme une anguille. D'environ un mètre, aussi fin qu'un serpent, ce poisson avait des yeux noirs sans vie et un long museau terminé par une gueule rapace pleine de grandes dents pointues, tranchantes comme des couteaux, qui avaient la propriété de se replier dans le palais pour faire place à ce qu'il avalait. Sous la poigne de Herman, il vomit tout à coup un poisson blanc aux gros yeux, long de

vingt centimètres, et, un moment après, il en rejeta un autre semblable. C'étaient visiblement deux poissons des grandes profondeurs, très déchiquetés par les dents du maquereau-serpent. La peau mince de ce dernier était d'un bleu violet sur le dos et couleur d'acier sur le ventre ; elle se détachait par plaques dès qu'on y touchait.

Bengt se réveilla enfin au bruit que nous faisions. Nous tînmes la lampe et le long poisson sous son nez. À moitié somnolent encore, il se redressa dans son sac de couchage et dit solennellement :

– Non, les poissons comme ça n'existent pas.

Sur quoi il se retourna et se rendormit.

Bengt n'était pas loin d'avoir raison. Il apparut plus tard que, nous six autour de la lampe dans la cabine de bambou étions les premiers hommes à voir ce poisson vivant. Son squelette seulement a été trouvé en de rares endroits des côtes de l'Amérique du Sud et des îles Galápagos. Les ichtyologues l'appellent *gempylus,* ou maquereau-serpent, et pensent qu'il vit à une grande profondeur, car personne avant nous n'a eu le privilège de le voir. Mais s'il est impossible de l'apercevoir de jour, où ses gros yeux sont aveuglés par le soleil, il en va tout autrement la nuit lorsqu'il remonte à la surface des eaux, ainsi que nous nous en sommes bien rendu compte, nous autres du radeau. Une semaine après que ce poisson si rare eut échoué dans le sac de couchage de Torstein, nous reçûmes une autre visite. Il était cette fois encore quatre heures du matin et la nouvelle lune s'était couchée, de sorte qu'il faisait sombre, mais les étoiles brillaient. La manœuvre de la barre ne donnait pas de peine ; à la fin de mon quart, je fis une inspection du radeau, voulant vérifier si tout était en ordre pour la relève. J'avais une corde autour de la taille, comme le barreur en avait toujours, et, la lampe à la main, je longeais prudemment le tronc de bordage pour faire le tour du mât. Le bois étant humide et glissant, j'entrai en fureur quand quelqu'un saisit à l'improviste la corde derrière moi et tira

brusquement dessus, manquant de me faire perdre l'équilibre. Je me retournai, indigné, brandissant ma lampe, mais il n'y avait personne. On tira une seconde fois sur la corde, et je vis quelque chose de brillant qui serpentait sur le pont. C'était un nouveau *gempylus ;* celui-ci avait planté les dents si profondément dans la corde que plusieurs s'y brisèrent avant que je fusse arrivé à le dégager. Sans doute la lueur du falot avait-elle brillé le long de la corde claire, et notre visiteur des profondeurs avait-il sauté dessus, dans l'espoir d'un repas long et savoureux. Il a fini ses jours dans un bocal de formol.

La mer contient beaucoup de surprises pour celui dont le plancher est au niveau de l'eau et qui avance lentement, sans faire de bruit. Un chasseur qui se fraie un chemin dans les bois en brisant des branches peut revenir sans avoir vu de gibier. Si au contraire il s'assoit doucement sur une souche et attend, il ne tardera sans doute pas à ouïr des susurrements, des craquements, puis à voir des yeux curieux le regarder entre les feuilles. Il en est ainsi en mer. Nous avons l'habitude de la sillonner dans de grands rugissements de moteur et autres coups de piston, l'eau écumant avec fracas autour de notre proue. Et à notre retour nous assurons qu'il n'y a rien à voir sur l'océan.

Aucun jour ne passait sans que nous eussions la visite d'hôtes mus par la curiosité, qui faisaient mille contorsions autour de nous, et certains, comme les dorades et les pilotes, devenaient si familiers qu'ils accompagnaient le radeau jour et nuit.

Quand les étoiles scintillaient dans le ciel foncé des tropiques, la phosphorescence de la mer rivalisait avec elles. Le plancton évoquait si bien une nuée de petites braises rondes qu'involontairement nous retirions nos jambes nues dès que les boulettes luisantes se déversaient autour de nos pieds sur l'arrière du radeau. En les attrapant, nous nous sommes aperçus que c'étaient des espèces de petites crevettes lumineuses. Plus d'une fois enfin, en de

telles nuits, nous avons sursauté parce que deux yeux ronds et brillants, surgissant soudain de la mer à côté du radeau, nous fixaient sans faire un mouvement, comme pour nous hypnotiser. Nos visiteurs étaient souvent des pieuvres géantes qui venaient flotter à la surface de l’eau, leurs yeux verts diaboliques luisant dans l’obscurité comme du phosphore. Mais quelquefois les yeux brillants appartenaient à des poissons venus eux aussi des grandes profondeurs, qui montaient à la faveur de la nuit et restaient fascinés par la lueur de notre lampe. Plusieurs fois, quand la mer était calme, l’eau noire autour du radeau se remplissait soudain de têtes rondes de soixante à quatre-vingt-dix centimètres de diamètre qui, sans bouger, nous regardaient de leurs grands yeux de feu. En d’autres nuits, des boules lumineuses de mêmes dimensions devenaient visibles sous la surface de l’eau, lançant des éclairs à intervalles réguliers, comme des lampes électriques qu’on aurait allumées puis éteintes tour à tour.

Nous finissions par nous habituer peu à peu à la présence sous notre plancher de ces animaux des mers profondes, mais néanmoins nous étions toujours aussi surpris chaque fois qu’un nouveau spécimen surgissait. Vers deux heures, par une nuit couverte où l’homme de barre avait du mal à distinguer la mer noire du ciel noir, il aperçut dans l’eau une faible lueur qui bientôt prit la forme d’un grand animal. Il était impossible de dire si la lueur provenait d’un banc de plancton incrusté sur l’énorme corps ou si celui-ci offrait de lui-même une surface phosphorescente, mais le scintillement dans l’eau noire donnait à cette créature spectrale des contours vagues et ondoyants. Tantôt elle paraissait ronde, tantôt ovale ou triangulaire, ou encore elle se divisait en deux parties qui allaient et venaient séparément sous le radeau. Finalement, il y eut trois de ces grands fantômes brillants, décrivant lentement des cercles au-dessous de nous. C’étaient de véritables monstres, car les parties visibles avaient déjà de six à huit mètres

d’envergure, et nous nous hâtâmes de nous grouper sur le pont pour suivre leur danse fantastique, qui dura pendant des heures. Mystérieux et silencieux, nos compagnons luisants se tenaient à bonne distance sous la surface de la mer, surtout du côté tribord, où se trouvait le falot, mais il leur arrivait aussi de rester sous le radeau ou d’apparaître du côté bâbord. Le scintillement de lumière qui délimitait leur dos laissait voir qu’ils dépassaient la taille d’un éléphant, mais ce n’étaient pas des baleines, car ils ne montaient jamais pour respirer. Étaient-ce des raies géantes, dont la forme changeait chaque fois qu’elles se tournaient sur le côté ? Ces mystérieuses créatures ne se troublaient pas si nous tenions la lumière à la surface de l’eau pour les attirer, afin d’essayer de mieux les distinguer. Comme tous les gnomes et fantômes qui se respectent, ils disparurent dans les profondeurs aux premières clartés de l’aube.

Nous n’eûmes d’explication acceptable de la visite nocturne des trois monstres brillants qu’après avoir reçu un jour et demi plus tard en plein midi une autre visite. C’était le 24 mai et nous flottions sur une houle agréable par 95 degrés ouest et 7 degrés sud. Nous venions de jeter par-dessus bord les déchets de deux grandes dorades que nous avions pêchées de bonne heure le matin. Je prenais un petit bain rafraîchissant à l’avant du radeau, suspendu à un bout de corde, l’œil aux aguets, quand j’aperçus soudain un gros poisson brun d’environ deux mètres de long qui avançait vers moi dans l’eau cristalline. Je sautai vivement sur le bord du radeau et, assis au soleil, je regardai passer tranquillement le visiteur, mais un cri sauvage de Knut, qui se trouvait à l’arrière, caché par la cabine, me fit tressaillir. « Un requin ! Un requin ! » Sa voix finit par se fêler sur une note aiguë, et, comme la présence quotidienne des requins autour de nous ne suscitait d’habitude aucune émotion, nous comprîmes qu’il s’agissait de quelque chose d’extraordinaire et nous nous précipitâmes à la rescousse.

Notre camarade, accroupi au bord du radeau, était en train de laver son pantalon dans les vagues, quand, levant un instant les yeux, il avait vu devant lui la face la plus grande et la plus hideuse qu’aucun de nous eût jamais aperçue. Cette tête monstrueuse atteignait une telle grosseur et une telle laideur qu’un spectre n’aurait pas pu nous impressionner davantage. Elle était large et plate comme celle d’une grenouille, avec de petits yeux placés latéralement et des mâchoires de crapaud d’un mètre et demi d’ouverture, agrémentées de longues franges aux coins. Un corps énorme la prolongeait, mais la longue queue pointue et la mince nageoire caudale, dressée en l’air, prouvaient que l’animal n’appartenait à aucune espèce de baleine. Il semblait brunâtre dans l’eau, bien qu’il fût entièrement couvert de petites taches blanches.

Le monstre s’approchait sans hâte par-derrière, nageant paresseusement. Il grimaçait comme un bouledogue et battait l’air de sa queue. La grande et ronde nageoire dorsale sortait de l’eau et de temps en temps aussi la nageoire caudale. Quand l’animal se trouvait dans le creux d’une lame, l’eau bouillonnait autour du large dos comme autour d’un écueil immergé. Devant cette gueule fabuleuse nageaient en éventail une foule de pilotes zébrés ; à l’énorme corps s’accrochaient fermement de grands rémoras et d’autres parasites qui voyageaient ainsi à travers les flots ; l’ensemble avait l’air d’une collection zoologique rassemblée autour de quelque chose qui paraissait un récif flottant.

Une dorade de dix kilos, accrochée à six de nos plus gros hameçons, pendait à l’arrière du radeau comme appât pour les requins, et un essaim de pilotes s’étaient élancés pour la flairer, sans y toucher, puis étaient retournés précipitamment vers leur seigneur et maître, le roi de la mer. Tel un monstre automatique, ce dernier se mit en branle et, à une allure tranquille, glissa vers l’appât, misérable bout de proie pour sa gueule. Nous essayâmes de

haler la dorade, et le monstre marin la suivit lentement jusqu'au bord du radeau. Bien qu'elle lui heurtât la gueule, il ne desserrait pas les mâchoires, comme s'il avait hésité à se donner du mal pour un si maigre morceau. Une fois près de toucher le radeau, il se frotta contre le lourd aviron de gouverne, que le barreur venait à peine de soulever hors de l'eau, et nous eûmes alors ample occasion d'étudier l'animal : je crus que nous devenions fous, car nous poussions des éclats de rire idiots et des cris délirants devant la vue qui s'offrait à nous. Walt Disney lui-même, malgré toute son imagination, n'aurait pu créer un monstre marin plus hallucinant que celui qui, soudain, sa gueule terrifiante au bord du radeau, nous regardait de ses petits yeux.

Le monstre était un requin-baleine, le plus grand requin et le plus grand poisson connu au monde. Il est extrêmement rare, mais des spécimens dispersés ont pu être observés çà et là dans les mers tropicales. Sa longueur moyenne est de quinze mètres et selon les zoologues il pèse ses quinze tonnes. On dit que de grands spécimens peuvent atteindre une longueur de vingt mètres ; un « bébé » pris au harpon avait un foie de trois cents kilos et une collection de trois mille dents dans sa vaste gueule.

La taille du nôtre était telle qu'aux moments où il se mettait à nager en cercles autour et au-dessous du radeau, sa tête apparaissait à bâbord quand sa queue en était encore à émerger à tribord. Et il avait l'air si incroyablement grotesque, inerte et stupide, que nous ne pouvions nous empêcher de rire aux éclats, tout en nous rendant compte qu'il avait assez de force dans la queue, s'il nous attaquait, pour réduire en miettes à la fois les troncs de balsa et les cordes qui les reliaient. Il décrivait des cercles de plus en plus serrés, juste au-dessous du radeau, mais nous ne pouvions faire autre chose qu'attendre les événements. Puis il passa gentiment sous l'aviron de gouverne, qu'il souleva en le faisant glisser le long de son dos. Nous étions tout prêts, harpons à la main, mais nos dards nous semblaient

des cure-dents par rapport à l’énorme bête. Rien n’indiquait que ce léviathan aurait jamais l’idée de nous quitter ; il nous suivait comme un chien fidèle, tout près du radeau. Aucun de nous n’eût songé à la possibilité d’une chose pareille ; l’image de ce monstre marin nageant derrière nous semblait tellement irréelle que nous n’arrivions pas à la prendre au sérieux.

Pour dire le vrai, il ne rôda autour de nous que pendant une heure, mais la visite nous parut durer une journée entière. À la fin c’en fut trop pour Erik, qui se tenait à un bout du radeau avec un harpon de huit pieds ; entraîné par nos cris malencontreux, il leva très haut son arme. Au moment où l’animal glissait lentement vers lui et comme la large tête arrivait juste au-dessous d’un coin du radeau, il porta vers le bas entre ses jambes écartées, de toute sa force d’ours, un coup terrible, enfonçant profondément son fer dans le crâne cartilagineux. Il fallut une seconde ou deux au requin géant pour comprendre ce qui lui arrivait. Alors, avec la rapidité de l’éclair, le paisible idiot se transforma en une masse de muscles d’acier. La ligne siffla en passant par-dessus bord, et nous crûmes voir une cascade quand le géant leva la tête pour replonger dans l’abîme. Les trois hommes qui se trouvaient près d’Erik furent jetés pêle-mêle à la renverse, et deux d’entre eux écorchés et brûlés par la ligne qui filait à toute vitesse. Cette ligne, assez solide pour tirer un canot, s’accrocha au bord du radeau et se cassa instantanément comme un bout de ficelle.

Quelques secondes plus tard, le manche brisé du harpon remontait à la surface à deux cents mètres de là. Nous nous attendions à ce que le monstre revînt en arrière comme un sous-marin furieux, mais nous ne le revîmes jamais.

Nous étions alors dans le courant sud-équatorial, allant vers l’ouest à quatre cents milles marins au sud des Galápagos. Il n’y avait plus de danger de dériver dans les contre-courants de ces îles, et le seul contact que nous eûmes avec l’archipel fut la visite de quelques grosses

tortues de mer qui avaient dû s'égarer loin des côtes. Un jour nous en vîmes une énorme se débattre à la surface de l'eau, sa tête et l'une de ses grandes nageoires émergeant seules. Quand la houle remonta, nous vîmes aussi des reflets verts et jaunes juste sous l'animal, et nous découvrîmes qu'il était engagé dans un combat mortel contre des dorades. La bataille n'avait lieu en apparence que d'un côté : douze à quinze dorades à grosse tête, brillamment colorées, attaquaient le cou et les nageoires de la tortue, essayant apparemment de l'épuiser, car elle ne pouvait pas rester indéfiniment la tête et ses petits ailerons rentrés dans sa carapace.

La tortue, voyant le radeau, plongea et se dirigea tout droit vers nous, poursuivie par les poissons scintillants. Au moment où elle se préparait à grimper à bord, elle nous aperçut. Si nous avions eu plus d'expérience, nous aurions pu sans difficulté la capturer, pendant que l'énorme carapace pagayait tranquillement le long de l'embarcation. Mais nous perdîmes trop de temps à la regarder, et quand le lasso fut prêt, l'animal gigantesque avait déjà dépassé notre proue. Nous lançâmes à l'eau le petit dinghy de caoutchouc ; Herman, Bengt et Torstein se mirent à poursuivre la bête dans cette coquille de noix guère plus grande que ce qui nageait devant. En sa qualité de cuistot, Bengt voyait déjà par l'imagination de somptueux plats de viande et de délicieuses soupes. Mais plus vite ils ramaient, plus vite la tortue fuyait, juste sous la surface de l'eau, et ils n'étaient pas à cent mètres du radeau que déjà elle avait disparu sans laisser de trace. Ils avaient du moins fait une bonne action. Car à son retour le petit dinghy de caoutchouc jaune avait tout le banc de brillantes dorades à ses trousses. Elles tournèrent autour de cette nouvelle proie, et la plus hardie essaya de mordre les pales des avirons qui plongeaient dans l'eau comme des nageoires ; pendant ce temps, la paisible tortue échappait à ses ignobles persécuteurs.

[1]. Ne pas confondre ces coryphènes ou dorades des mers chaudes, grands poissons aux reflets métalliques verts et dorés, avec la dorade des mers d’Europe.

CHAPITRE V

À MI-CHEMIN

EXPÉRIENCES QUOTIDIENNES LA QUESTION DE L'EAU POTABLE LA POMME DE TERRE ET LA CITROUILLE RÉVÈLENT UN SECRET – COCOS ET CRABES – JOHANNÈS – NOUS NAVIGUONS DANS LA SOUPE DE POISSON – PLANCTON – PHOSPHORESCENCE COMESTIBLE – RELATIONS AVEC LES BALEINES – FOURMIS ET BERNACLES – FAVORIS DE L'ESPÈCE NAGEANTE –DORADES CAPTURE DE REQUINS – LE « KON-TIKI » DEVIENT UN MONSTRE MARIN – PILOTES ET RÉMORAS – PIEUVRES VOLANTES – VISITEURS INCONNUS – LE PANIER DE SCAPHANDRIER – THONS ET BONITES FAUX RÉCIF – SECRET DE LA DÉRIVE INDIENNE – À MI-CHEMIN

Les semaines s'écoulaient. Nous n'apercevions ni trace de bateau ni aucun débris flottant révélant que nous n'étions pas seuls au monde. Tout l'océan nous appartenait, toutes les portes de l'horizon s'ouvraient devant nous, la vraie paix et la vraie liberté nous tombaient du ciel. Nous avions l'impression que la brise saline et la pureté bleue qui nous entouraient nettoyaient le corps et l'âme.

Pour nous, voyageurs sur radeau, les grands problèmes de l'homme civilisé devenaient illusoires, de simples produits pervertis de l'esprit humain. Seuls les éléments comptaient. Et les éléments semblaient ignorer le petit radeau. Ou peut-être l'acceptaient-ils comme un objet naturel qui ne brisait pas l'harmonie de la mer mais s'adaptait aux courants et aux vagues comme les oiseaux et les poissons. Au lieu

d'être un ennemi menaçant qui, l'écume à la bouche, se jetait sur nous, l'océan s'était changé en un ami digne de confiance qui, fermement et sûrement, nous aidait à avancer. Tandis que le vent et les vagues nous servaient de propulseurs, le courant au-dessous de nous entraînait le radeau vers le but.

Si un bateau avait croisé notre chemin un jour ou l'autre, on nous aurait vus en train de danser tranquillement à la surface d'une immense plaine ondulée couverte de petites crêtes blanches, tandis que l'alizé gonflait la voile couleur de rouille dans la direction de la Polynésie. À l'arrière du radeau on aurait aperçu un homme hâlé et barbu, sans aucun vêtement, qui luttait comme un désespéré avec le grand aviron de queue tout en tirant dans un cordage embrouillé, ou bien qui, par beau temps, assis sur une caisse, somnolait au soleil en tenant tranquillement l'aviron avec les orteils.

Quand cet homme-là n'était pas Bengt, on aurait trouvé celui-ci à plat ventre au seuil de la cabine, plongé dans l'un des soixante-treize ouvrages de sociologie de sa bibliothèque. D'autre part, Bengt, nommé chef cuistot, avait la responsabilité de fixer les rations quotidiennes. Quant à Herman, on pouvait le trouver un peu partout à n'importe quelle heure du jour et de la nuit – au sommet du mât avec ses instruments météorologiques ; sous le radeau pour vérifier l'état d'une dérive centrale à travers ses lunettes de plongeur ; ou s'occupant de ballons ou d'étranges appareils de mesure dans le dinghy à la remorque. Étant notre chef technique, il était chargé des observations météorologiques et hydrauliques.

Knut et Torstein avaient toujours à faire avec leurs batteries de piles sèches (mais mouillées), leurs fers à souder et leurs schémas de circuits. Il fallait tout leur entraînement, acquis pendant la guerre, pour faire marcher le petit poste de T.S.F. à un pied au-dessus du niveau de la mer, malgré l'humidité et les embruns. Chaque nuit, à tour

de rôle, ils envoyaient nos bulletins météorologiques et nos rapports dans l'éther ; des amateurs de T.S.F. qui les captaient par hasard les transmettaient à l'Institut météorologique de Washington ou à d'autres destinataires.

Erik était souvent en train de raccommoder la voile ou d'épisser des cordages, à moins qu'il ne sculptât du bois ou ne fît quelques esquisses d'hommes barbus et de poissons étranges. Tous les jours à midi il s'emparait du sextant, grimpait sur une caisse pour observer le soleil et calculer le chemin parcouru depuis la veille. Personnellement j'étais très occupé par le journal de bord, les rapports, le plancton, la pêche et les films.

Chacun avait sa sphère de responsabilité, personne n'empiétait sur celle du voisin. Chacun passait deux heures de jour et de nuit à la barre. Les tâches culinaires étaient réparties selon un roulement journalier. Il y avait peu de lois et de règles à bord, sauf que le barreur devait avoir la nuit une corde autour de la taille, que la ceinture de sauvetage ne devait pas changer de place, que tous les repas devaient être consommés en dehors de la cabine et qu'il fallait utiliser comme « petit endroit » le bout du tronc de poupe. S'il y avait une importante décision à prendre, nous nous réunissions en *pow-wow* à la manière peau-rouge et discutions la question.

Un jour normal à bord du *Kon-Tiki* commençait quand l'homme du dernier quart de nuit secouait pour le réveiller le chef cuistot qui, à moitié endormi encore, se postait dans le soleil du matin sur le pont humide de rosée pour attraper des poissons volants. Nous les faisions frire sur le petit réchaud à pétrole placé au fond d'une caisse qui nous servait de cuisine et qui, solidement amarrée à la porte de la cabine, se trouvait en général à l'abri des alizés, ceux-ci battant presque toujours le bord opposé. C'était seulement quand le vent et les vagues jonglaient trop avec la flamme du réchaud que la caisse de bois prenait feu. Un jour que le cuistot s'était endormi, toute la caisse devint un brasier et

les flammes se propagèrent jusqu'au mur même de la cabine. Mais l'incendie fut rapidement éteint, la fumée n'ayant pas tardé à remplir la cabine. Nous n'avions jamais besoin d'aller chercher de l'eau bien loin à bord du *Kon-Tiki*.

L'odeur de poisson frit parvenait rarement à réveiller les ronfleurs de la cabine. Le cuistot devait le plus souvent les piquer avec une fourchette ou chanter : *Y a d' la soupe, y a du rata !* d'une voix si fausse que personne ne pouvait supporter de l'entendre plus longtemps. Si des nageoires de requin ne longeaient pas le bord du radeau, nous commencions la journée par un rapide plongeon dans le Pacifique, suivi du petit déjeuner en plein air.

La nourriture à bord était irréprochable. Nous expérimentions deux régimes culinaires, l'un dans la tradition des maîtres coqs du XXe siècle, l'autre fidèle aux usages de Kon-Tiki et du Ve siècle. Torstein et Knut avaient adopté le premier, qui se limitait aux élégants petits paquets de vivres spéciaux que nous avions réussi à loger dans le creux entre les troncs et le pont de bambou. Le poisson et la nourriture marine n'avaient jamais été le fort de ces deux-là. De temps en temps, à quelques semaines d'intervalle, nous défaisions les amarres qui fixaient le pont de bambou pour sortir de nouvelles provisions que nous arrimions avec des cordes solides devant la porte de la cabine. La couche d'asphalte qui protégeait les cartons tenait bon, tandis que les boîtes de conserve les plus hermétiquement fermées étaient pénétrées et gâtées par l'eau qui clapotait constamment autour de nos provisions.

Lors de sa traversée, Kon-Tiki n'avait ni asphalte ni boîtes de conserve ; néanmoins la question de la nourriture ne dut présenter pour lui aucune difficulté. À cette époque comme à la nôtre, l'approvisionnement consistait en ce que les hommes emportaient de la terre et en ce qu'ils pouvaient se procurer au cours du voyage. Nous avons le droit de supposer que Kon-Tiki, lorsqu'il quitta le Pérou après sa

défaite au bord du lac Titicaca, n’avait devant lui que deux solutions. Avec l’espoir de trouver un pays nouveau et plus paisible, il a très bien pu s’aventurer en plein océan pour suivre dans sa course le soleil, astre sacré aux yeux de son peuple qu’il incarnait peu ou prou. Mais on peut aussi émettre l’hypothèse qu’il voulait simplement remonter la côte sud-américaine et fonder plus au nord un royaume où ses persécuteurs ne pourraient l’atteindre. Une fois à l’abri des dangereux récifs de la côte et des tribus ennemies du rivage, il devint, comme nous, une proie facile pour les vents alizés et le courant de Humboldt ; au pouvoir de ces éléments, il dériva vers le couchant en décrivant le même large demi-cercle.

Quels que fussent les plans de ces adorateurs du soleil au moment où ils durent fuir leur pays natal, ils se munirent certainement de vivres pour le voyage. La viande et le poisson séchés formaient, avec les patates, la base de l’alimentation primitive. Quand les navigateurs en radeau s’embarquèrent sur la côte déserte du Pérou, ils devaient avoir à bord d’amples provisions d’eau. Au lieu de vases d’argile, ils employaient généralement d’énormes calebasses qui supportaient bien les chocs et les secousses, ou de gigantesques cannes de bambou, encore mieux adaptées au radeau ; ils en transperçaient les nœuds pour y verser de l’eau par un petit trou, qu’ils bouchaient ensuite soit au moyen d’une cheville, soit avec de la poix ou de la résine. Trente à quarante de ces énormes cannes pouvaient être arrimées sous le pont, le long du radeau ; elles y étaient à l’abri et au frais, baignées par l’eau de mer–à une température de vingt-six à vingt-sept degrés dans le courant équatorial. Pareille provision équivalait au double de celle que nous avions pu consommer nous-mêmes pendant tout le voyage, et il eût été possible de l’augmenter encore en fixant d’autres cannes de bambou sous l’embarcation, où elles n’auraient rien pesé et n’auraient pas occupé de place.

Nous nous sommes aperçus qu'au bout de deux mois l'eau douce commençait à se gâter et prenait mauvais goût. Mais à ce moment-là on a dépassé la partie de l'océan où la pluie est rare, et les averses régulières permettent de renouveler les réserves. La ration était d'un litre un quart par homme et par jour ; il arrivait assez souvent qu'elle ne fût pas consommée.

Même si nos prédécesseurs avaient quitté la terre avec une quantité de vivres insuffisante, ils se seraient bien débrouillés tant qu'ils auraient flotté dans le courant, où le poisson abonde. Il ne se passa guère de jours pendant la traversée sans que vinssent nager autour du radeau des proies qu'il était facile d'attraper. Et presque tous les matins des poissons volants sautaient à bord de leur propre gré. Parfois même de grosses bonites – nourriture délicieuse – nageant dans les lourdes vagues qui déferlaient sur nous par-derrière, restaient sur le radeau une fois que l'eau avait disparu entre les troncs comme par une passoire. Mourir de faim était impossible.

Les anciens indigènes devaient savoir ce que bien des naufragés ont découvert pendant la guerre – qu'en mâchonnant du poisson cru pour en extraire l'humidité, on apaise sa soif. On peut aussi obtenir un jus appréciable en pressant des morceaux de poisson dans un linge ; si l'animal est gros, il suffit tout simplement de tailler dans sa chair des trous qui se remplissent vite du mucus des glandes lymphatiques. Le goût n'en est pas fameux si l'on a autre chose à boire, mais le pourcentage en sel de cet extrait est si faible qu'il désaltère parfaitement.

Nous réduisions de beaucoup notre besoin en eau par des bains fréquents immédiatement suivis d'un séjour à l'ombre de la cabine où nous nous allongions tout mouillés. Si un requin se promenait majestueusement autour du radeau, il suffisait de s'étendre sur les troncs de l'arrière, les doigts et les orteils bien agrippés aux cordes. On recevait ainsi des

douches d’eau cristalline du Pacifique, qui vous rafraîchissaient à intervalles réguliers.

Lorsqu’on souffre de la soif par les grosses chaleurs, on croit généralement que le corps a besoin d’eau, ce qui peut conduire à dilapider ses provisions sans aucun profit. Pendant les jours réellement torrides des tropiques, on a beau ingurgiter de l’eau tiédasse jusqu’à en avoir le cœur soulevé, on reste toujours aussi altéré. Ce n’est pas de liquide que le corps a besoin alors, c’est de sel. Les rations étudiées que nous avions à bord comprenaient des tablettes de sel qu’il fallait veiller à prendre les jours où il faisait particulièrement chaud, parce que la transpiration évacue le sel du corps. Nous avons vécu des jours comme ceux-là, quand le vent tombait et que le soleil dévorait le radeau. Même si nous avalions coup sur coup d’énormes gorgées, au point que l’eau finissait par gargouiller dans notre estomac, notre gorge en exigeait méchamment davantage. Ayant ajouté vingt à quarante pour cent d’eau de mer à notre ration d’eau douce, nous fûmes surpris de constater que ce mélange saumâtre étanchait notre soif. Nous avions longtemps le goût de l’eau de mer dans la bouche, mais nous n’en ressentions aucun malaise ; en outre, cela nous permettait d’augmenter considérablement notre ration d’eau.

Un matin que nous prenions le petit déjeuner, une vague inattendue éclaboussa notre bouillie d’avoine et nous apprit gratuitement que le goût d’avoine enlevait à l’eau de mer une bonne part de son amertume.

Les vieux Polynésiens avaient conservé le souvenir de quelques traditions curieuses : à les en croire, leurs aïeux, arrivant par les mers, apportaient avec eux des feuilles d’une certaine plante qu’ils mâchaient pour se désaltérer et grâce à laquelle ils pouvaient, si c’était nécessaire, absorber de l’eau de mer sans en être malades. Cette plante ne poussait pas dans les îles du Pacifique, elle devait donc provenir du pays d’origine de leurs ancêtres. Les historiens

polynésiens insistent tellement sur ce fait que des savants modernes ont examiné de près la question et en sont venus à la conclusion que la seule plante connue produisant un pareil effet est la coca, qui ne pousse qu'au Pérou. On sait par ailleurs que dans le Pérou préhistorique cette plante, qui contient la cocaïne, était régulièrement utilisée par les Incas et leurs prédécesseurs, comme le montrent les découvertes faites dans les tombes préincas. Pendant leurs épuisantes randonnées en montagne et leurs voyages en mer, ils se munissaient de provisions de feuilles de coca, qu'ils mâchaient toute la journée pour dissiper soif et fatigue. Mâchonner ces feuilles permet par-dessus le marché de boire impunément de l'eau de mer, du moins pendant une période limitée.

Nous n'avons pas fait l'essai des feuilles de coca à bord du *Kon-Tiki,* mais nous avions à l'avant de grands paniers d'osier pleins d'autres plantes, qui ont laissé des traces plus profondes dans les îles du Pacifique. Les paniers étaient amarrés à l'abri du mur de la cabine et, à mesure que le temps s'écoulait, des pousses jaunes et des feuilles vertes débordaient les parois de la vannerie. C'était comme un petit jardin tropical à bord du radeau de bois. Quand les premiers Européens débarquèrent dans les îles polynésiennes, ils trouvèrent de grandes plantations de patates sur l'île de Pâques, à Hawaii, en Nouvelle-Zélande. La même espèce était cultivée aussi dans d'autres îles, mais seulement en Polynésie. Elle restait inconnue dans la partie du monde située plus à l'ouest. La pomme de terre était une des cultures les plus importantes de ces îles écartées où, à part cela, les indigènes se nourrissent surtout de poisson. Maintes légendes polynésiennes tournent autour de cette plante. D'après la tradition, elle aurait été importée par Tiki lui-même, pas moins, venu avec sa femme Pani d'une terre lointaine, où la pomme de terre était un important article de nourriture. Les légendes de la Nouvelle-Zélande racontent que la patate fut transportée à travers l'océan sur des

embarcations qui n’étaient pas des pirogues, mais consistaient en « pièces de bois reliées par des cordes ».

Or, comme on le sait, l’Amérique, avant l’arrivée des Européens, était le seul lieu du monde où poussait la pomme de terre. Et l’espèce que Tiki apportait aux îles, l’*ipomœa batatas,* était exactement celle que les Indiens du Pérou cultivaient depuis des temps immémoriaux. Les patates sèches représentaient la provision de voyage par excellence pour les navigateurs polynésiens comme pour les indigènes du vieux Pérou. Dans les îles du Pacifique la patate ne pousse que si elle est soigneusement cultivée par l’homme, et comme elle ne supporte pas l’eau de mer, il est vain de vouloir expliquer son expansion dans ces îles éloignées les unes des autres en prétendant qu’entraînée par les courants venus du Pérou, elle a parcouru huit mille kilomètres sans perdre son pouvoir de germination. Cet essai d’explication paraît encore plus dénué de valeur si l’on songe au fait, signalé par les philologues, que dans toutes ces îles largement disséminées le nom de la patate est *kumara,* et que les anciens Indiens du Pérou l’appelaient eux-mêmes ainsi. Le nom a suivi la patate à travers les mers.

Une autre plante polynésienne cultivée que nous avions à bord était la lagénaire, *lagenaria vulgaris,* dont la peau est aussi importante que le fruit, car les Polynésiens, après l’avoir fait sécher au feu, l’employaient pour contenir l’eau. Cette plante typique de jardin potager ne peut pas non plus s’être répandue à l’état sauvage à travers l’océan. Les anciens Polynésiens l’avaient donc en commun avec la population primitive du Pérou. Des calebasses taillées dans cette plante, transformées en récipients à eau, ont été trouvées dans des tombes préhistoriques de la côte péruvienne, où les pêcheurs s’en servaient des siècles avant l’arrivée des premiers étrangers dans les îles du Pacifique. Leur nom polynésien, *kimi,* fait partie du

vocabulaire des Indiens de l’Amérique centrale, berceau de la civilisation du Pérou.

Outre notre modeste provision de fruits exotiques choisis au hasard et que nous mangeâmes en quelques semaines, avant qu’ils eussent pourri, nous avions à bord un échantillon de celui qui, avec la patate, a joué le plus grand rôle dans l’histoire du Pacifique : deux cents noix de coco, dont nous tirâmes de l’exercice pour nos dents ainsi qu’une boisson rafraîchissante. Plusieurs se mirent vite à germer, et au bout de dix semaines en mer nous eûmes une douzaine de bébés cocotiers de trente centimètres de haut dont les bourgeons avaient déjà éclos, donnant naissance à d’épaisses feuilles vertes. Le cocotier poussait avant l’époque de Christophe Colomb à la fois sur l’isthme de Panama et dans l’Amérique du Sud. D’après le chroniqueur Aviedo, il était très répandu sur la côte péruvienne du Pacifique au moment de l’arrivée des Espagnols. À cette époque, il existait depuis longtemps dans les îles polynésiennes. Les botanistes ne peuvent pas dire de façon irréfutable dans quelle direction il se propagea. En tout cas on est certain aujourd’hui que même la noix de coco, malgré sa fameuse enveloppe, ne peut traverser l’océan sans l’aide des hommes. Les noix que nous avions à bord dans des paniers restèrent mangeables et capables de germer pendant toute la traversée. Mais nous en avions mis une moitié sous le pont, parmi les provisions spéciales que mouillaient les vagues, et celles-ci se gâtèrent toutes sans exception. Or aucune noix de coco ne peut flotter plus vite qu’un radeau de balsa poussé par le vent. Ou c’étaient les yeux de la noix de coco qui s’imbibaient et se ramollissaient, de telle sorte que l’eau de mer passait à travers, ou bien les vidangeurs répandus sur tout l’océan veillaient à ce qu’aucun objet comestible flottant ne pût aller d’un monde à l’autre.

Quelquefois, par les jours calmes, il nous arrivait de passer à côté d’une plume d’oiseau, voguant toute blanche sur les flots bleus. À des milliers de milles marins de la terre la plus proche, nous rencontrâmes des pétrels isolés et d’autres oiseaux de mer capables de dormir sur l’eau. Si, nous approchant de la petite plume, nous la regardions de près, nous nous apercevions qu’elle portait deux ou trois passagers naviguant à leur aise sous le vent. Quand ils voyaient que l’embarcation qui était sur le point de les croiser allait plus vite que la leur et offrait plus de place, ces voyageurs arrivaient à une allure folle au ras de l’eau et montaient à notre bord, laissant la plume continuer son chemin. Le *Kon-Tiki* fourmilla bientôt de ces passagers clandestins. C’étaient de petits crabes pélagiques. Pas plus gros qu’un ongle, sauf exception : un vrai régal pour les Goliath du radeau, quand nous arrivions à en attraper.

Ces petits crabes étaient les guetteurs de la mer, ils ne se faisaient pas prier dès qu’ils apercevaient quelque chose à manger. Si un poisson volant, tombé entre les troncs, restait un jour inaperçu du cuisinier, il était couvert le lendemain de huit à dix petits crabes qui se servaient tout seuls avec leurs pinces. Le plus souvent, ils fuyaient avec effroi notre approche, mais à l’arrière, dans un petit trou du bois, vivait un crabe tout à fait apprivoisé que nous avions appelé Johannès.

Comme le perroquet, qui était l’amusant favori de tous, le crabe Johannès fut bientôt admis dans notre petite société. Chaque homme de quart avait pour lui une miette de biscuit ou un morceau de poisson ; si nous nous penchions vers son trou, il venait immédiatement au seuil de sa porte et tendait la main. Il nous prenait les miettes des doigts avec ses pinces et retournait chez lui où, installé à l’entrée du trou, il se bourrait de nourriture comme un écolier gourmand.

Les crabes s’accrochaient comme des mouches aux noix de coco trempées qui fermentaient, ou attrapaient le plancton apporté à bord par les vagues. Ces minuscules

organismes furent un aliment agréable pour nous aussi, les Goliath du radeau, à partir du moment où nous sûmes en attraper à chaque prise de quoi faire une bouchée.

Il est évident qu’il doit y avoir quelque chose de très nutritif dans ce plancton presque invisible, qui flotte en quantité incalculable dans les courants de l’océan. Les poissons et les oiseaux de mer qui n’en mangent pas eux-mêmes vivent de poissons ou d’autres animaux marins qui s’en nourrissent, quelle que soit leur taille. Le plancton est un nom générique qui désigne en réalité des milliers d’espèces de petits organismes visibles ou invisibles. Certains sont des plantes (phytoplancton), d’autres sont des œufs de poisson détachés, ou de petites créatures vivantes (zooplancton). Le plancton animal vit du plancton végétal, et le plancton végétal vit de l’ammoniaque, des nitrites et des nitrates formés par le plancton animal mort.

En même temps qu’ils vivent l’un de l’autre, ils constituent la nourriture de tout ce qui se meut dans la mer et sous la mer. Ce qu’ils ne peuvent offrir par leur taille, ils l’offrent par le nombre. Un verre de bonne eau à plancton contient des milliers de ces minuscules organismes. Plus d’une fois des gens sont morts de faim en mer parce qu’ils n’avaient pas trouvé de poisson assez gros pour être pris au harpon, au filet ou à l’hameçon. En pareil cas, ils ignoraient qu’ils naviguaient dans une soupe au poisson cru fortement diluée. Si, en dehors des hameçons et des filets, ils avaient eu à leur disposition un simple ustensile pour passer la soupe qui les entourait, ils y auraient trouvé un dépôt très nourrissant – le plancton. Un jour à venir, peut-être, les hommes auront l’idée de récolter ce produit de la mer, comme ils ont eu il y a longtemps celle de récolter du grain sur la terre. Isolément, le grain ne sert à rien non plus, mais en grandes quantités il devient un aliment essentiel.

Le biologiste de la mer, le docteur ès sciences A. D. Baïkov, nous avait envoyé un filet convenant aux créatures que nous voulions pêcher. Ce filet, qui comptait près de trois

mille mailles par pouce carré, était une sorte d’entonnoir en soie, de cinquante centimètres de diamètre, disposé sur un anneau de fer circulaire. Nous le laissions traîner derrière le radeau. Notre butin variait naturellement, comme toutes les autres pêches, selon l’heure et le lieu. Il diminuait dans les mers plus chaudes, vers l’ouest, et nous obtenions les meilleurs résultats la nuit, parce que beaucoup d’espèces semblaient s’enfoncer plus profondément dans l’eau quand le soleil brillait.

N’aurions-nous pas eu d’autres manières de passer le temps sur le radeau, que déjà nous nous serions suffisamment divertis à mettre le nez dans notre filet à plancton. Non que l’odeur en fût agréable, ni la vue appétissante, car la substance recueillie était un horrible mélange. Mais parce que si nous étendions ce plancton sur une planche et examinions séparément chacune des petites créatures qui le composaient, nous avions devant nous des formes et des couleurs fabuleuses, d’une infinie variété.

La plupart étaient de minuscules crustacés en forme de crevettes (copépodes) ou des œufs de poisson détachés, mais on trouvait aussi des larves de poisson et de crustacés, de curieux crabes en miniature de toutes les couleurs, des méduses, et mille sortes de petites créatures qui semblaient sortir du film *Fantasia* de Walt Disney. Certaines avaient l’air de fantômes à franges découpés dans de la Cellophane, tandis que d’autres ressemblaient à des oiseaux au bec rouge revêtus d’une carapace au lieu de plumes. Il n’y a pas de limite aux inventions extravagantes de la nature dans le monde du plancton ; un artiste surréaliste se sentirait dépassé.

Sous l’équateur, dans les parages où le courant de Humboldt tourne vers l’ouest, nous pouvions retirer du filet, à quelques heures d’intervalle seulement, plusieurs livres de bouillie. Entassé, le plancton avait l’air d’un gâteau fait de couches colorées, brune, rouge, grise et verte selon les différents champs que nous avions traversés. Par les nuits

phosphorescentes, on aurait dit que nous tirions de l'eau un sac de bijoux étincelants. Mais dès que nous nous en étions emparés, le trésor des pirates se métamorphosait en millions de petites crevettes scintillantes et de larves phosphorescentes, qui brillaient dans l'obscurité comme des charbons ardents. Quand nous les versions dans un panier, la masse molle coulait comme une bouillie magique de vers luisants. Le butin de notre nuit paraissait aussi répugnant de près qu'il avait été beau de loin. Pourtant, toute mauvaise qu'en était l'odeur, on s'apercevait que le goût en était délicieux dès qu'on avait le courage de mettre dans sa bouche une cuillerée de ce mélange lumineux. S'il consistait en crevettes naines, on croyait manger du pâté de crevettes, de homard ou de crabe. S'il contenait surtout des œufs, il avait le goût de caviar ou parfois de l'huître. Le plancton végétal, immangeable au contraire, était soit si menu qu'il passait avec l'eau à travers les mailles du filet soit si épais que nous pouvions le saisir à la main. Des cœlentérés du genre méduse, semblables à des boules de verre, et des méduses d'un demi-pouce donnaient l'impression d'être des morceaux de peau flottant dans cette bouillie. C'était amer et il fallait les jeter. À part cela tout pouvait se manger, cru ou cuit à l'eau fraîche, comme une soupe. Les goûts diffèrent. Deux hommes à bord trouvaient le plancton délicieux, deux autres le trouvaient simplement bon, mais sa seule vue suffisait à rebuter les deux derniers. Au point de vue nutritif il vaut les grands crustacés et, bien épicé, convenablement préparé, ce peut être un mets de premier ordre pour ceux qui aiment la nourriture marine.

Que ces organismes contiennent assez de calories a été prouvé par le rorqual bleu, le plus grand animal du monde, qui ne vit que de plancton. Notre méthode de pêche, avec le petit filet que mordillaient souvent des poissons affamés, nous semblait pitoyablement primitive pour peu qu'il nous arrivât d'apercevoir une baleine qui, en lançant ses jets

d’eau, filtrait le plancton à travers sa barbe de Celluloïd. Un jour nous perdîmes le filet dans la mer.

– Pourquoi ne feriez-vous pas comme elle, vous autres mangeurs de plancton ? dirent d’un ton méprisant Torstein et Bengt, nous montrant un cétacé en train de souffler. Vous n’avez qu’à remplir vos bouches, et à chasser l’eau par vos moustaches !

De divers bateaux j’avais vu au loin des baleines, et j’en avais vu également quelques-unes d’empaillées dans des muséums, mais ce corps géant ne m’avait jamais donné la même impression que les vrais animaux à sang chaud, par exemple un cheval ou un éléphant. Biologiquement, bien entendu, j’avais accepté la baleine comme un mammifère, mais dans son essence elle me semblait un grand poisson froid. Notre impression fut différente quand de grosses baleines passèrent tout près de notre radeau. Un jour que nous mangions, comme d’habitude, si près du bord de l’embarcation que nous n’avions qu’à nous pencher pour rincer nos timbales, nous tressaillîmes en entendant quelque chose souffler derrière nous comme un cheval qui nage, et une énorme baleine vint nous regarder fixement, si près que nous vîmes l’intérieur de son évent briller comme un soulier verni. C’était étrange d’entendre vraiment respirer sur la mer, où toutes les créatures vivantes se promènent silencieusement sans poumons, les ouïes frémissantes ; tellement étrange que nous éprouvâmes un sentiment chaleureux pour notre cousine issue de germains, qui comme nous s’était aventurée si loin sur la mer. Au lieu du froid requin-baleine à tête de crapaud, qui n’avait même pas l’esprit de lever le nez pour respirer une bouffée d’air pur, nous avions devant nous un animal qui ressemblait au jovial hippopotame bien nourri du jardin zoologique, et qui respira un grand coup – ce qui me le rendit infiniment sympathique – avant de disparaître dans la mer.

Nous reçûmes bien souvent la visite de marsouins et autres petits cétacés à dents, qui en grandes troupes gambadaient autour de nous à la surface de l’eau, mais de temps en temps arrivaient aussi de gros cachalots et des baleines géantes, isolées ou par petits groupes. Elles pouvaient passer comme des navires à l’horizon, tout en lançant leurs jets d’eau, ou mettre le cap sur notre embarcation. La première fois qu’une grande baleine changea de direction pour foncer droit vers le radeau, nous pûmes craindre un instant la collision. À son approche, nous l’entendions inspirer et souffler lourdement, par longs coups, quand elle roulait la tête hors de l’eau. Aussi différente d’un poisson qu’une chauve-souris peut l’être d’un oiseau, elle avait l’air d’un énorme et disgracieux animal terrestre à la peau épaisse, qui aurait eu du mal à se frayer un chemin dans la mer. Elle arriva du côté bâbord, où nous étions groupés, sauf un camarade qui, se tenant à la tête du mât, nous cria qu’il en voyait sept à huit autres prendre la même direction.

Le gros front noir et brillant de la première visiteuse n’était plus qu’à deux mètres de nous quand il s’enfonça dans l’eau, et nous vîmes alors l’énorme masse d’un beau bleu-noir glisser tranquillement sous le radeau, juste au-dessous de nos pieds. Elle resta un moment immobile et, en regardant l’énorme dos bombé du mammifère, bien plus long que notre embarcation, nous n’osions pas respirer. Puis elle plongea lentement dans l’eau bleutée et disparut. Cependant la troupe entière s’était approchée, mais aucun de ses membres ne fit attention à nous. Les baleines qui ont abusé de leur force gigantesque pour couler des baleinières en leur administrant un coup de queue se trouvent presque toujours avoir été attaquées d’abord. Toute la matinée nous les eûmes autour de nous, dans les endroits les plus inattendus, soufflant et respirant, mais ne frôlant même pas le radeau ni l’aviron de gouverne. Elles semblaient tout heureuses de s’ébattre dans les flots ensoleillés. Vers midi,

comme à un signal donné, la troupe plongea et disparut pour de bon.

Ce n'étaient pas seulement des baleines que nous pouvions observer du radeau. En soulevant la natte sur laquelle nous dormions, il nous était facile, par les fentes entre les troncs, de plonger le regard dans l'eau bleue transparente ; il suffisait alors de ne pas bouger pendant un moment pour voir frétiller une nageoire pectorale ou une nageoire dorsale, ou même un poisson entier. Si ces fentes avaient été plus larges d'un pouce, nous aurions pu pêcher confortablement tout en restant couchés.

Les poissons qui se montraient les plus fidèles étaient les pilotes et les dorades. À partir du moment où une première dorade voulut bien se joindre à nous dans le courant de Callao, il ne se passa pas de jour pendant la traversée sans que nous en eussions toute une escorte à nos basques. Nous ne savions pas ce qui les attirait, ou le plaisir de nager sous un toit flottant, ou la nourriture qu'on pouvait trouver dans notre jardin d'algues et de bernacles pendus en guirlandes sur tous les troncs et l'aviron de gouverne. Ce jardin avait commencé par être un simple revêtement de verdure bien lisse, mais des touffes d'algues avaient poussé avec une vitesse surprenante, de sorte que le *Kon-Tiki,* marchant cahin-caha sur les vagues, avait l'air d'un dieu marin barbu. Cette verdure devenait l'abri recherché du menu fretin et de nos passagers clandestins, les crabes.

Pendant un certain temps nous subîmes des invasions de petites fourmis noires. Elles avaient dû loger dans quelque tronc et, une fois en mer, l'humidité qui pénétrait à l'intérieur du bois les en avaient chassées en direction de nos sacs de couchage. Elles pénétraient partout, nous piquaient et nous tourmentaient si bien que nous en venions à penser qu'elles finiraient par nous chasser du radeau. Mais peu à peu, comme l'humidité augmentait, elles s'aperçurent que la mer n'était pas leur élément, et

quelques spécimens isolés seulement subsistaient à la fin de la traversée.

En dehors des crabes, les animaux qui se plaisaient le plus à bord étaient les bernacles, qui pouvaient avoir de deux à trois centimètres de long. Ils se multipliaient par centaines, surtout du côté à l'abri du vent, et à peine avions-nous mis les vieux dans la marmite que de nouvelles larves se hâtaient d'éclore. Ces bestioles avaient un goût frais et délicat. Nous faisions aussi de la salade avec les algues, mais c'était moins bon. Nous ne vîmes jamais les dorades se nourrir dans notre jardin potager, mais, leurs ventres brillants en l'air, elles nageaient constamment sous les troncs.

Les dorades des mers du Sud, nom vulgaire des coryphènes, sont des poissons tropicaux multicolores d'un mètre à un mètre trente-cinq, de forme plate et dotés d'une large tête : l'un des spécimens que nous prîmes mesurait un mètre quarante-trois et trente-sept centimètres de tête. Les couleurs de ce poisson sont merveilleuses. Dans l'eau, la dorade brille, bleue et verte comme une mouche à viande, dans un scintillement de nageoires dorées. Mais lorsque nous en tirions une à bord, nous avions droit à un étrange spectacle. Pendant son agonie, ce poisson changeait graduellement de couleur, il devenait d'abord d'un gris argent tacheté de noir, et finalement d'un blanc argenté uniforme. Les métamorphoses duraient quatre ou cinq minutes, puis les anciennes couleurs réapparaissaient lentement. Même dans l'eau, les coryphènes changent parfois de couleur comme un caméléon, et souvent nous découvrions une nouvelle espèce de poisson brillant, couleur de cuivre, qui, vu de plus près, se révélait n'être rien d'autre que notre vieille amie la dorade.

Son haut front, qui lui donne l'aspect d'un bouledogue aplati, coupait la surface de l'eau chaque fois que l'animal de proie s'élançait comme une torpille derrière un banc de poissons en fuite. Dans les moments où elle était de bonne

humeur, la dorade se tournait sur son côté plat, prenait son élan pour sauter en l'air comme une crêpe, puis retombait à la surface avec un flac-flac régulier, en faisant jaillir sous elle une colonne d'eau. À peine touchait-elle la mer qu'elle bondissait de nouveau, coup sur coup, par-dessus la houle. Mais si elle était de mauvaise humeur, par exemple quand nous la tirions à bord, elle pouvait mordre. Torstein boita quelque temps avec un chiffon autour de son gros orteil : il avait égaré le bout de son pied dans la gueule d'une dorade, qui avait profité de l'occasion pour la refermer et se mettre à mastiquer avec véhémence. Au retour de notre voyage, nous avons appris que les coryphènes attaquent et dévorent parfois les baigneurs. C'est peu flatteur pour nous, qui avons pris des bains tous les jours sans éveiller chez ces poissons le moindre intérêt. Mais ce sont en effet de terribles bêtes de proie : nous avons trouvé dans leurs ventres des pieuvres et des poissons volants entiers.

Les poissons volants avaient l'air d'être le plat favori des dorades. Si quelque chose clapote à la surface de l'eau, elles se jettent dessus aveuglément. Plus d'un matin, lorsque, somnolents encore et clignotant des yeux, nous sortions de la cabine pour tremper dans la mer une brosse à dents, nous sursautions en voyant bondir à notre barbe une bête de trente livres qui, rapide comme l'éclair, émergeait de dessous le radeau pour venir flairer l'instrument d'un air déçu. Et quand nous étions paisiblement en train de déjeuner au bord du radeau, il arrivait qu'une dorade, en sautant, nous éclaboussât de si belle façon que notre personne et notre assiette en recevaient une vraie douche.

Un jour que nous dînions, Torstein fut le héros de la plus formidable histoire de pêche qui se puisse rêver. Il avait posé sa fourchette et mis sa main dans la mer quand, avant que nous eussions compris ce qui se passait, l'eau se mit à bouillonner, et une grosse dorade tomba au beau milieu de notre petite société. Torstein avait saisi sans s'en douter un bout de ligne qui flottait près du radeau, et à l'autre bout

était accrochée une dorade qu'Erik avait ferrée quelques jours plus tôt et qui avait cassé sa ligne.

Tous les jours sans exception, six ou sept dorades nous suivaient en décrivant des cercles autour et au-dessous du radeau. Les mauvais jours, il n'y en avait que deux ou trois, mais il pouvait en arriver trente à quarante le lendemain. En général, il suffisait de prévenir le cuisinier vingt minutes à l'avance si nous voulions du poisson frais pour le dîner. Il attachait une ligne à un court bâton de bambou et fixait à l'hameçon la moitié d'un poisson volant. Une dorade arrivait comme la foudre, fendant l'eau de sa tête énorme pour attraper l'hameçon, avec deux ou trois compagnes dans son sillage. C'était un poisson magnifiquement sportif ; fraîchement pêché, il a une chair ferme et délicieuse tenant à la fois de la morue et du saumon. Elle se conservait bien pendant deux jours, ce qui nous suffisait, tant il y avait de poissons dans la mer.

Nous fîmes connaissance avec les pilotes d'une autre manière. Les requins nous les amenaient et nous les laissaient en héritage après leur mort. Nous n'étions pas depuis longtemps en mer quand le premier requin nous rendit visite. Et bientôt ses congénères nous firent des visites presque quotidiennes. Il leur arrivait parfois de venir inspecter le radeau, puis ils continuaient leur course à la recherche d'une proie, après avoir tourné une ou deux fois autour de nous. Mais, en général ils suivaient notre sillage, juste derrière l'aviron de gouverne, tantôt à bâbord, tantôt à tribord, sans faire le moindre bruit, en donnant de temps en temps un petit coup de queue pour se maintenir à l'allure tranquille du radeau. Sous la surface de l'eau et à la lumière du soleil, leurs corps bleu-gris paraissaient brunâtres ; ils montaient ou descendaient avec les vagues, de sorte que leur nageoire dorsale pointait toujours d'une façon menaçante. Par gros temps, les lames pouvaient soulever le requin bien au-dessus de notre propre niveau, et nous avions de lui une vue de côté, comme s'il avait été dans une

boîte de verre, tandis qu'il s'avançait dignement vers nous, son escorte affairée de pilotes encadrant sa tête. Pendant quelques secondes on aurait dit que le grand poisson et ses compagnons allaient s'inviter à bord, mais le radeau s'inclinait gracieusement sous le vent, montait sur la crête d'une nouvelle vague et retombait de l'autre côté.

Au début du voyage, nous avions un grand respect pour le requin, à cause de sa réputation et de son aspect terrifiant. Il y a une force effrénée dans ce corps dynamique, qui n'est qu'un faisceau de muscles d'acier, et une impitoyable voracité dans la large tête plate aux petits yeux verts de chat ; son énorme gueule pourrait avaler un ballon de football. Dès que l'homme de barre criait : « Requin à tribord ! » ou « Requin à bâbord ! », nous nous plantions sur le côté du radeau, armés de harpons et de gaffes. Il se contentait généralement de rôder autour de nous, sa nageoire dorsale tout près des troncs. Et notre respect à son égard augmenta lorsque nous constatâmes que les gaffes se pliaient comme des spaghetti contre la cuirasse en papier de verre de son dos, tandis que les pointes de nos harpons se brisaient dans l'ardeur du combat. Si nous arrivions à lui percer la peau et à pénétrer dans ses cartilages ou ses muscles, nous n'obtenions d'autre résultat qu'une lutte frénétique qui faisait bouillonner l'eau autour de nous, jusqu'au moment où il se dégageait et disparaissait, laissant simplement une tache d'huile à la surface.

Pour épargner la pointe de notre dernier harpon, nous liâmes ensemble un paquet de nos plus gros hameçons et les cachâmes à l'intérieur d'une dorade. Nous lançâmes cet appât par-dessus bord, au bout d'une prudente multiplication de lignes d'acier attachées à notre propre corde de sauvetage. Lentement, tranquillement, le requin s'approcha et, levant le museau au-dessus de l'eau, il ouvrit d'un seul coup sa gueule en forme de croissant, dans laquelle disparut la dorade. Il fut aussitôt accroché. Au cours

de la lutte, le monstre eut beau fouetter l'eau en écume, nous tînmes bon et, malgré sa résistance, nous halâmes le gaillard jusqu'aux troncs de l'arrière, où il attendit ce qui allait arriver en se contentant d'ouvrir la gueule, comme pour nous intimider avec ses rangées parallèles de dents de scie. Nous profitâmes d'une lame pour le faire rouler sur les troncs tout glissants d'algues, et après avoir passé une corde autour de sa nageoire caudale, nous nous écartâmes précipitamment et restâmes hors de sa portée jusqu'à la fin de la danse guerrière.

Dans le crâne cartilagineux de notre premier requin nous trouvâmes l'une de nos pointes de harpon et nous pensâmes que la blessure avait peut-être affaibli son ardeur au combat. Mais plus tard nous pêchâmes des séries de requins par la même méthode, et ce fut toujours aussi facile. Le requin a beau être effroyablement lourd à manœuvrer, et parfois donner de violentes secousses, il est vite découragé et dompté ; il ne déployait jamais toute sa force gigantesque si, tirant la ligne bien serrée, nous ne le laissions pas gagner un pouce dans cette lutte à mort. Les requins que nous prenions avaient en général deux à trois mètres de long, il y en avait des bleus et des bruns. Ces derniers ont par-dessus leur masse de muscles une peau si épaisse que, même en frappant de toutes ses forces, on n'arrive pas toujours à y enfoncer un couteau pointu. La peau du ventre est aussi impénétrable que celle du dos. Les seuls points vulnérables sont les cinq ouïes placées de chaque côté juste à la base de la tête.

Quand nous halions un requin, des rémoras noirs et visqueux étaient le plus souvent accrochés à son corps. Par une sorte de suçoir en forme de disque qui se trouve au sommet de leur tête, ils y étaient même si bien accrochés que nous n'arrivions pas à les détacher en les tirant par la queue. Mais ils pouvaient se détacher eux-mêmes et aller se fixer ailleurs en une seconde. Et s'ils en avaient assez de se suspendre à leur ancien hôte, qui ne manifestait pas

l’intention de retourner à la mer, ils disparaissaient d’un saut entre les fentes du radeau pour nager à la recherche d’un autre requin. Quand le rémora ne trouve pas de requin, il s’accroche, en attendant, à un autre poisson. Sa longueur variait généralement entre un doigt et un pied. Nous avons expérimenté le vieux procédé qu’emploient quelquefois les indigènes quand ils peuvent attraper un rémora vivant. Ils attachent une ligne à sa queue et le laissent partir. L’animal essaye alors de fixer son suçoir sur le premier poisson qu’il voit, et s’y colle si fermement que le pêcheur qui a de la chance peut haler à la fois la queue du rémora et le poisson. Nous n’eûmes pas cette veine. Chaque fois que nous laissions partir un rémora avec une ligne à sa queue, il se contentait de se coller à un tronc du radeau, croyant avoir trouvé là un requin d’une grosseur extraordinaire. Et nous avions beau tirer sur la ligne, il n’en démordait pas. Nous acquîmes ainsi peu à peu tout un chargement de ces bestioles, qui pendillaient obstinément au milieu de nos coquillages et nous accompagnèrent d’un bout à l’autre du Pacifique.

Mais le rémora, laid et stupide, ne devint jamais pour nous un agréable favori comme son compagnon plus intelligent et plus vif, le pilote. Le pilote, en forme de cigare, est un petit poisson zébré qui nage rapidement par bancs, à la tête du requin. On lui a donné ce nom parce qu’on croyait qu’il pilotait son ami à moitié aveugle. En réalité, il reste simplement le compagnon du requin, et n’exécute de mouvements indépendants que s’il aperçoit de la nourriture dans le champ de sa propre vision. Le pilote escortait son maître et seigneur jusqu’à la dernière seconde. Comme il ne pouvait pas, à l’instar du rémora, se coller à la peau du géant, il était complètement désemparé quand celui-ci disparaissait en l’air pour ne plus revenir. Il errait çà et là comme un fou, et toujours revenait serpenter autour de la proue du radeau, à l’endroit où le requin avait disparu. Voyant que le temps passait et que le grand poisson ne

réapparaissait point, il se mettait en quête d'un autre seigneur. Or aucun n'était plus à sa portée que le *Kon-Tiki*.

Si, nous penchant par-dessus le bord, nous mettions la tête dans l'eau transparente, l'embarcation nous semblait le ventre d'un monstre marin ayant l'aviron de gouverne pour queue et pour nageoires les dérives, entre lesquelles les pilotes adoptés nageaient côte à côte, sans remarquer la tête humaine autour de laquelle l'eau bouillonnait, sinon qu'un ou deux s'écartaient comme des flèches et levaient le nez, pour revenir ensuite, imperturbablement, reprendre leur place dans les rangs des infatigables nageurs.

Nos pilotes faisaient la patrouille en deux détachements, la plupart nageant entre les dérives ; d'autres, en gracieuse formation d'éventail, juste devant la proue. De temps en temps, ils allaient attraper au passage quelque petite proie comestible, et après les repas, quand nous lavions notre vaisselle dans la mer, on aurait dit que nous avions vidé au milieu des déchets toute une boîte à cigares de poissons zébrés. Ils examinaient les moindres débris et, pourvu qu'il ne s'agît pas de nourriture végétale, avalaient tout. Ces drôles de petits poissons se blottissaient ensuite sous nos ailes protectrices avec une si enfantine confiance que nous éprouvions, comme le requin, un sentiment paternel envers eux. Ils devinrent ainsi les favoris du *Kon-Tiki,* où ils étaient investis d'un caractère tabou.

Nous avions certainement dans notre suite des pilotes encore enfants, car ils avaient à peine un pouce de long, tandis que la plupart atteignaient six pouces. Quand le requin-baleine fila comme l'éclair après avoir reçu dans le crâne le harpon d'Erik, quelques-uns de ses anciens pilotes passèrent chez le vainqueur ; ils avaient jusqu'à deux pieds de long. Après une série de victoires, le *Kon-Tiki* eut bientôt une suite de quarante ou cinquante pilotes, et beaucoup d'entre eux appréciaient tant notre paisible marche en avant et nos déchets quotidiens qu'ils nous suivirent pendant des milliers de kilomètres.

Mais de temps en temps il y en avait d'infidèles. Un jour que j'étais à l'aviron de gouverne, je remarquai soudain que la mer bouillonnait du côté sud, et je vis un immense banc de dorades qui arrivaient sur l'eau comme des torpilles d'argent. Elles ne venaient pas, selon leur habitude, allongées sur leur côté plat, en faisant paisiblement clapoter l'eau, mais à une vitesse frénétique, volant plus que nageant. Comme un vrai tourbillon, les fugitives fouettaient en écume blanche la houle bleue ; derrière elles un dos noir zigzaguait tel un bateau de course. Les dorades effilées se précipitèrent vers le radeau et plongèrent, tandis qu'une centaine se dirigeaient vers l'est, en un banc tassé. Derrière nous, la mer n'était plus qu'une masse de couleurs scintillantes. Le dos brillant se souleva au-dessus de la surface liquide, plongea en une courbe gracieuse sous le radeau, et se mit à poursuivre le banc des fuyardes. C'était un infernal gaillard de requin bleu, qui paraissait avoir près de vingt pieds de long. Lorsqu'il eut disparu, un bon nombre de nos pilotes avaient filé aussi. Ils avaient trouvé un héros marin plus excitant avec qui faire campagne.

L'habitant des mers contre lequel les gens compétents nous avaient surtout mis en garde était l'*octopus,* la pieuvre géante qui pouvait fort bien investir le radeau. La National Geographical Society de Washington nous avait montré des rapports et de dramatiques photographies au magnésium, provenant d'une partie du courant de Humboldt où ces pieuvres séjournent volontiers et montent la nuit à la surface de l'eau. Elles sont si voraces que si l'une, mordant à l'appât, reste accrochée à l'hameçon, une autre s'empresse de dévorer sa compagne captive. Elles ont des tentacules qui peuvent venir à bout d'un gros requin et laisser de vilaines traces sur les plus grosses baleines, et un diabolique bec d'aigle caché au milieu de leurs énormes bras. On nous avait rappelé qu'elles flottaient dans l'obscurité où seuls étaient visibles leurs yeux phosphorescents, et que si elles n'avaient pas envie de

monter à bord, leurs bras étaient assez longs pour explorer les moindres recoins du radeau. La perspective de sentir de froids tentacules nous tirer la nuit par le cou hors de nos sacs de couchage ne nous plaisait nullement, et nous nous étions tous pourvus de machettes en forme de sabre au cas où une pareille étreinte nous réveillerait. Rien ne nous paraissait plus désagréable au moment de notre départ, d’autant que les gens de mer du Pérou avaient abordé le même sujet et nous avaient montré sur la carte que les plus dangereux parages à ce point de vue se trouvaient en plein courant de Humboldt.

Pendant longtemps nous ne vîmes aucune trace de pieuvre, ni à bord, ni dans la mer. Mais un matin nous reçûmes le premier avertissement qu’elles rôdaient dans ces eaux. Au lever du soleil, en effet, nous trouvâmes à bord la progéniture d’un octopus, un petit bébé de la grosseur d’un chat. Il était venu tout seul sur le radeau au cours de la nuit et gisait mort, les bras entortillés autour du bambou à la porte de la cabine. Une sorte d’encre noire épaisse avait sali le pont et formait une mare autour du cadavre. Nous écrivîmes dans le livre de bord une page ou deux en utilisant ce liquide qui ressemblait à de l’encre de Chine, puis nous lançâmes le bébé par-dessus bord pour le plaisir des dorades.

Nous vîmes dans cet incident le signe précurseur de plus importantes visites nocturnes. Si le bébé pouvait grimper sur le radeau, son progéniteur affamé pourrait sans doute en faire autant. Nos ancêtres durent éprouver la même impression quand, assis dans leurs bateaux de Vikings, ils pensaient au Fantôme de la mer. Mais l’incident suivant nous dérouta complètement. Un matin nous trouvâmes une jeune pieuvre encore plus petite sur le toit de palmes. Elle ne devait pas y avoir grimpé d’elle-même, car il n’y avait de taches d’encre que dans une petite zone circulaire au milieu du toit. Et ce n’était pas un oiseau de mer qui l’y avait laissée tomber, car elle était complètement intacte, sans

marques de bec. Nous en vînmes à conclure qu’elle avait dû être lancée sur le toit par une lame, mais aucun des hommes de quart ne se rappelait avoir observé cette nuit-là de vague aussi forte. Au fur et à mesure que les nuits passaient, nous trouvions à bord un nombre croissant de jeunes pieuvres, dont les plus petites avaient la taille de notre médius.

Même quand la mer avait été calme, nous en récoltions chaque matin une ou deux sur le pont, au milieu des poissons volants. Et elles étaient bien de l’espèce diabolique, avec huit longs bras couverts de suçoirs, et deux autres encore plus longs armés au bout de crocs piquants comme des épines. Nous apercevions, par les nuits sombres, des yeux phosphorescents flotter à la surface de l’eau, et une fois même nous vîmes la mer bouillonner comme si une grosse roue avait roulé dessus, tandis qu’un certain nombre de nos dorades essayaient de s’échapper en bondissant désespérément dans les airs. Mais pourquoi les grandes pieuvres ne venaient-elles jamais à bord, alors que les petites étaient de constantes visiteuses, voilà une énigme dont nous n’eûmes la solution que deux mois plus tard – deux mois féconds en expériences – au bout desquels nous sortîmes du champ d’action mal famé des octopus.

De jeunes pieuvres continuaient à nous rendre visite. Un matin ensoleillé, nous vîmes briller un banc de bestioles qui jaillit de l’eau et traversa l’air comme un grain chargé de grosses gouttes de pluie, tandis que la mer bouillonnait de dorades en chasse. Nous crûmes d’abord à un banc de poissons volants, car nous en avions déjà eu de différentes sortes à bord. Mais quand les animaux inconnus s’approchèrent, comme certains voguaient par-dessus le radeau à une hauteur de quatre ou cinq pieds, il y en eut un qui, après avoir heurté la poitrine de Bengt, tomba sur le pont. C’était une petite pieuvre. Notre étonnement fut grand. Nous la mîmes dans un seau de toile rempli d’eau. Elle eut beau s’élancer vers le bord, elle ne put prendre

assez d’élan dans ce petit espace pour en sortir plus qu’à moitié. C’est un fait connu que la pieuvre nage ordinairement selon le principe de l’avion à réaction. Elle pompe l’eau avec force par un tube fermé sur le côté de son corps, puis fait des sauts en arrière à toute vitesse ; et, tous ses tentacules pendant en grappe derrière sa tête, elle prend la forme d’un poisson. Elle a sur les côtés deux plis de peau dont elle se sert pour se diriger dans l’eau. Mais nous venions de voir que de jeunes pieuvres sans défense, mets favori de nombreux poissons, peuvent échapper à leurs poursuivants en se lançant en l’air comme des poissons volants. Elles ont réalisé l’avion à réaction avant que le génie humain l’eût inventé. Elles pompent l’eau de la mer de toutes leurs forces et atteignent ainsi une vitesse inouïe, puis elles s’élèvent au-dessus de la surface de l’eau en déployant leurs membranes comme des ailes. Une fois que notre attention se fut portée sur ce fait, nous les vîmes souvent naviguer ainsi pendant cinquante à soixante mètres, tantôt isolées, tantôt par groupes de deux ou trois. Que les pieuvres fendent l’air comme des poissons volants a été une nouveauté pour tous les zoologues que nous avons rencontrés par la suite.

Quand j’étais reçu chez des indigènes du Pacifique, j’ai souvent mangé de la pieuvre. On dirait un mélange de gomme et de homard. À bord du *Kon-Tiki,* les pieuvres venaient en dernier dans le choix du menu. Si nous en attrapions gratis sur le pont, nous préférions les changer contre autre chose. Nous les mettions comme appât au bout d’une ligne pour attraper du gros. Les bonites et les thons qui, au contraire, venaient en tête du menu, aimaient fort les jeunes pieuvres.

Mais le radeau ne rencontrait pas seulement de vieilles connaissances. Notre journal contient beaucoup de notations du genre suivant :

11/5. *Aujourd'hui, un énorme animal est monté deux fois à la surface pendant que nous dînions sur le bord du radeau. Il a battu l'eau d'une façon terrible, puis a disparu. Nous n'avons aucune idée de ce que c'était.*

6/6. *Herman a vu un gros poisson de couleur foncée, avec une queue mince et des sortes de piquants, qui a sauté plusieurs fois hors de l'eau du côté tribord.*

16/6. *Aperçu un curieux poisson à l'avant, du côté bâbord. Deux mètres de long, largeur maximum : un pied ; museau brun long et mince, large nageoire dorsale près de la tête et une plus petite au milieu du dos, énorme nageoire caudale en forme de faucille. Se tenait près de la surface et nageait par moments en se tortillant comme une anguille. A plongé quand Herman et moi sommes sortis dans le dinghy un harpon à main. Remonté plus tard, mais a plongé de nouveau et a disparu.*

Jour suivant : *Erik était en haut du mât à midi, quand il a vu trente ou quarante poissons bruns de la même espèce que celui d'hier. Cette fois-ci, ils nageaient à toute vitesse du côté bâbord et, grande ombre plate sur l'eau, ils ont disparu à l'arrière.*

18/6. *Knut a observé une bête à l'aspect de serpent, longue de deux à trois pieds et très mince, qui se tenait verticalement dans l'eau, et a plongé en se tortillant à la façon d'une couleuvre.*

En plusieurs occasions nous passâmes devant une grande masse sombre qui restait immobile comme un écueil immergé et pouvait avoir les dimensions du plancher d'une pièce moyenne. C'était probablement la raie géante à la réputation inquiétante, mais elle ne bougeait pas et nous

n’avons jamais pu nous en approcher assez pour bien distinguer sa forme.

Avec une pareille société dans l’eau, le temps ne paraissait jamais long. C’était moins drôle quand il fallait plonger soi-même dans la mer pour inspecter les dérives sous le radeau. Un jour l’une se détacha, glissa et alla se prendre dans les cordes sans que nous pussions l’atteindre. Herman et Knut étaient les plus habiles à plonger. Herman le fit deux fois et allongé au milieu des dorades et des pilotes, il tira de son mieux sur la pièce de bois. Il venait de remonter pour la seconde fois et s’était assis à bord du radeau pour reprendre haleine quand nous avisâmes un requin d’au moins deux mètres qui n’était plus qu’à trois mètres de ses jambes et montait des profondeurs vers ses orteils à une allure régulière. Peut-être faisions-nous injure au requin, mais nous le soupçonnions de mauvaises intentions et nous lui enfonçâmes un harpon dans le crâne. Il en fut offensé : une lutte qui fit gicler l’eau de tous côtés s’ensuivit, avec le résultat que le requin disparut, laissant une couche d’huile à la surface, tandis que la dérive restait prise sous le radeau.

Erik eut alors l’idée de fabriquer un panier plongeant. Nous n’avions pas beaucoup de matériaux à notre disposition, mais nous possédions des bambous, des cordes et un vieux panier assez mal en point qui avait contenu des noix de coco. Nous l’agrandîmes vers le haut avec des bambous et des cordes tressées, puis nous le fîmes descendre le long du radeau. Nos jambes si tentantes étaient cachées dans le panier ; en admettant même que ce simple tressage de cordes n’eût qu’un effet psychologique sur nous et sur le poisson, nous pouvions en tout cas, si quelque animal aux intentions hostiles s’élançait vers nous, vivement nous blottir dans le panier et nous faire sortir de l’eau par nos compagnons restés sur le pont.

Ce panier-plongeon ne fut pas seulement utile, il devint pour nous une source de divertissements. Il nous fournit en effet un moyen excellent d'étudier l'aquarium flottant que nous avions sous notre plancher.

Quand la mer se contentait de rouler de calmes ondes, nous grimpions dans le panier à tour de rôle et nous nous faisions descendre en pleine eau jusqu'à ce que le souffle nous manquât. Il y a dans la mer un étrange éclairage sans ombres. Dès que nous avions les yeux sous la surface, la lumière ne semblait plus provenir d'une direction unique, comme dans notre monde habituel. Elle venait d'en bas comme d'en haut, le soleil n'émettait plus de rayons, il était présent partout. Le fond du radeau, si nous levions les yeux, nous apparaissait brillamment illuminé, avec ses neuf gros troncs, son réseau de cordes baigné d'une lumière magique, sa couronne ondoyante d'algues d'un vert printanier décorant jusqu'à l'aviron de gouverne.

Les pilotes, semblables à des zèbres en peau de poisson, nageaient cérémonieusement en rangs d'oignons tandis que les grandes dorades, avides de proies, tournaient en cercles avec des mouvements vigilants et saccadés.

La lumière tombait çà et là sur le bois rouge gonflé de sève d'une dérive qui saillait par une fente, et à laquelle restaient accrochées paisiblement des colonies de bernacles dont les ouïes frangées de jaune se mouvaient à un rythme régulier, en quête d'oxygène ou de nourriture. Si quelqu'un s'en approchait de trop près, elles refermaient vivement leurs coquilles bordées de rouge et d'or et gardaient porte close jusqu'à ce que le danger fût passé. Pour nous, qui étions habitués sur le pont à la brûlure du soleil tropical, la lumière là-dessous nous semblait merveilleusement limpide et reposante. Même quand nous regardions en bas, vers les profondeurs infinies de la mer où règne la nuit éternelle, cette nuit même nous paraissait d'un bleu clair des plus agréables sous l'effet de la réfraction des rayons solaires. À notre étonnement, nous apercevions des poissons très loin

dans ces profondeurs bleues, alors que nous n'étions nous-mêmes qu'à peine au-dessous de la surface de l'eau. C'étaient parfois des bonites, ou d'autres espèces que nous n'arrivions pas à reconnaître de si loin. Quelquefois elles formaient d'immenses bancs, et nous nous demandions souvent si tout le courant marin n'était qu'une longue procession de poissons ou si ces compagnons de route n'étaient là que pour faire un brin de conduite au *Kon-Tiki*.

Ce que nous préférions, c'était plonger au moment où les grands thons aux nageoires dorées nous rendaient visite. De temps en temps ils arrivaient par bancs, mais le plus souvent deux ou trois seulement tournaient autour de nous plusieurs jours de suite, à moins que nous ne fussions assez adroits pour les attraper à l'hameçon. Sur le radeau ils avaient simplement l'air de grands et lourds poissons bruns, sans le moindre ornement, mais si nous descendions dans leur propre élément, ils changeaient spontanément de couleur aussi bien que de forme. La métamorphose était si troublante que nous devions remonter plusieurs fois à nos places pour vérifier la parenté de tel poisson capturé avec celui que nous observions vu à travers l'eau. Les grands gaillards ne faisaient pas du tout attention à nous, ils continuaient impassibles leurs manœuvres majestueuses ; mais ils avaient maintenant une merveilleuse élégance, dont nous n'avons vu l'égale chez aucun poisson, et leurs couleurs, devenues métalliques, étaient à présent teintées de violet pâle. Puissantes torpilles d'argent et d'acier, aux proportions parfaites et à la forme effilée, il leur suffisait de remuer légèrement une ou deux nageoires pour faire glisser dans l'eau leurs soixante-dix à quatre-vingts kilos avec une grâce consommée.

Plus nous voyions de près la mer et ses habitants, plus nous nous y sentions chez nous. Et nous apprenions à respecter les anciens peuples primitifs qui vivaient dans une étroite intimité avec le Pacifique et le connaissaient d'un point de vue si différent. Nous avons maintenant évalué son

contenu en sel et donné aux thons et aux dorades des noms latins. Mais je crains que l'image que ces gens se faisaient de la mer ne fût plus exacte que la nôtre.

Il n'y a pas beaucoup de points de repère en plein océan. Les vagues et les poissons, le soleil et les étoiles allaient et venaient. Nous ne supposions pas qu'une terre d'aucune sorte pût exister dans l'espace de huit mille kilomètres qui séparaient les îles polynésiennes du Pérou. Vers le 100° Ouest, nous fûmes donc fort surpris en nous apercevant qu'un écueil était marqué sur la carte, juste en face de nous, dans la direction que nous suivions. Il y était indiqué par un petit cercle, et comme la carte datait de l'année même, nous cherchâmes la référence dans *Sailing Directions for South America.* Nous lûmes : « Il a été rapporté en 1906, puis en 1926, que des brisants existent à six cents milles marins au sud-ouest des Galápagos, latitude 6° 42' Sud, longitude 99° 43' Ouest. En 1927, un bateau à vapeur a passé à un mille à l'ouest de cette position sans apercevoir aucun signe de brisants, et en 1934 un autre a passé sans rien voir non plus. Le bateau à moteur le *Cowrie,* en 1935, n'a pas trouvé le fond à cent soixante brasses de cette position. »

Selon les cartes, l'endroit était donc considéré comme inquiétant, mais étant donné qu'un radeau court moins de risques à trop s'approcher d'un écueil qu'un navire à fort tirant d'eau, nous décidâmes de nous diriger vers le point marqué, afin de voir ce qui s'y trouvait. Le récif était un peu plus au nord que notre dérive naturelle, nous mîmes donc l'aviron de gouverne à tribord et orientâmes pareillement la voile carrée, de sorte que l'avant pointait *grosso modo* vers le nord et que nous recevions les lames et le vent par la droite. Le résultat fut qu'un peu plus du Pacifique que d'habitude jaillit dans nos sacs de couchage, tandis qu'au même moment le temps fraîchissait considérablement. Mais nous nous aperçûmes, à notre satisfaction, que le *Kon-Tiki* pouvait être manœuvré d'une façon sûre et régulière sous

un angle étonnamment large par rapport à la direction du vent, à condition que celui-ci fût modéré autour de nous. Sinon la voile aurait tourné et nous aurions dû nous livrer à une affolante acrobatie pour reprendre le contrôle du radeau. Pendant deux jours et deux nuits nous le maintînmes dans la direction nord-nord-ouest. La mer devenait mauvaise car l'alizé oscillait à présent entre le sud-est et l'est, mais nous étions portés par toutes les vagues qui se jetaient sur nous. Nous avions posté une vigie au sommet du mât, d'où nous pouvions voir l'horizon s'élargir chaque fois que l'océan nous soulevait. Les crêtes écumantes montaient à deux mètres au-dessus du toit de notre cabine et s'élevaient encore plus haut si deux vagues puissantes venaient à se rejoindre, lançant une tour d'eau sifflante qui pouvait s'écrouler dans la direction la plus inattendue. À l'arrivée de la nuit, nous barricadâmes la porte avec des caisses de provisions, mais notre repos fut bien humide. À peine étions-nous endormis qu'un premier craquement se produisit dans le mur de bambou, et tandis que mille jets liquides se pulvérisaient à travers le treillis, une cascade écumante nous arrosa, nous et nos provisions.

« Téléphonez au plombier », dit une voix ensommeillée, tandis que nous nous courbions pour permettre à l'eau de s'écouler par le plancher. Le plombier ne vint pas, et nous prîmes pas mal de bains dans nos lits cette nuit-là. Pendant le quart de Herman, une grande dorade atterrit même à bord sans le vouloir.

Le lendemain, les vagues furent moins désordonnées, l'alizé s'étant décidé à souffler de l'est pendant un certain temps. Nous nous relayâmes au sommet du mât, car nous pouvions nous attendre à voir dès la fin de l'après-midi le point indiqué. Il y eut ce jour-là encore plus d'animation que d'habitude. Sans doute parce que nous étions davantage en éveil.

Dans l’après-midi, un grand espadon s’approcha du radeau. Il devait bien y avoir deux mètres entre les deux nageoires pointues qui sortaient de l’eau, et l’éperon était presque aussi long que le corps. Le superbe poisson fit une volte autour du barreur et disparut derrière les crêtes des vagues. Pendant que nous prenions un déjeuner plutôt mouillé et salé, une grande tortue de mer, tête et nageoires dehors, fut soulevée par une lame écumante juste en face de notre nez. Quand cette lame céda la place à deux autres, la tortue avait disparu, aussi brusquement qu’elle était venue. Nous vîmes dans le même temps les ventres, brillants et vert pâle, d’une troupe de dorades qui évoluaient dans l’eau sous le reptile à cuirasse. Les parages étaient extraordinairement riches en tout petits poissons volants d’un pouce de long, qui voguaient par bancs considérables et tombaient souvent à bord. Nous aperçûmes en outre des stercoraires isolés et nous reçûmes les visites régulières de frégates aux queues fourchues, semblables à des hirondelles géantes, qui allaient et venaient au-dessus du radeau. Ces oiseaux sont généralement considérés comme le signe qu’une terre est proche, et l’optimisme à bord s’accrut.

« Peut-être y a-t-il tout de même un récif ou un banc de sable », pensèrent quelques-uns d’entre nous. Et le plus optimiste proclama : « Peut-être trouverons-nous une petite île verdoyante – on ne sait jamais, puisque personne, jusqu’à présent, n’y est allé voir. Dans cette hypothèse, nous aurions découvert une terre nouvelle – l’île Kon-Tiki ! »

À partir de midi, Erik monta de plus en plus souvent sur la caisse de cuisine pour regarder à travers le sextant. À 18 h 20, il annonça notre point : 60° 42’ de latitude Sud et 99° 42’ de longitude Ouest. Nous étions à un mille à l’est du récif. La vergue de bambou fut amenée et la voile roulée sur le pont. Le vent venait de l’ouest et devait nous conduire doucement au point voulu. Quand le soleil disparut, happé soudain par la mer, la pleine lune se mit à briller de tout son

éclat, et la surface de l'océan se couvrit d'un horizon à l'autre d'ondes noires et argentées. La visibilité était bonne, surtout de la tête du mât. Nous apercevions partout des lames en longues rangées, mais pas de ressac régulier indiquant un récif ou un banc de sable. Aucun de nous ne voulait se coucher ; nous avions trop envie de regarder, et deux ou trois hommes à la fois étaient suspendus au mât. Tout en dérivant vers le centre de l'espace indiqué, nous sondâmes le fond. Les sondes de plomb que nous possédions à bord étaient fixées au bout d'une ligne de soie de cinquante-quatre fils mesurant au total plus de cinq cents brasses, et même si la corde, à cause de la marche du radeau, ne descendait pas verticalement, le plomb allait en tout cas jusqu'à une profondeur d'au moins quatre cents brasses. Et toujours pas de fond, ni à l'est, ni à l'ouest, ni entre les deux. Nous jetâmes un dernier regard sur la surface de la mer et, nous étant assurés que nous pouvions considérer l'aire désignée, bien explorée par nous, comme exempte d'écueils d'aucune sorte, nous rétablîmes la voile et posâmes l'aviron à sa place habituelle, de sorte que le vent et les vagues furent de nouveau sur notre bâbord arrière. Le radeau reprit sa direction naturelle. Les lames allaient et venaient ainsi qu'auparavant entre les fentes des troncs arrière. Nous pouvions maintenant dormir et manger des aliments secs, même quand les vagues nous assaillaient pour de bon et faisaient rage plusieurs jours de suite, tandis que l'alizé hésitait entre l'est et le sud-est.

Pendant notre petit tour vers le récif imaginaire, nous en avions appris beaucoup sur l'efficacité des dérives comme quille et quand plus tard, au cours du voyage, Herman et Knut plongèrent ensemble sous le radeau pour sauver la cinquième dérive, nous en apprîmes encore plus sur ces curieuses pièces de bois : nous découvrîmes en effet quelque chose que personne n'a compris depuis que les Indiens eux-mêmes ont abandonné ce sport oublié. Que la dérive fasse office de quille et permette au radeau de

naviguer dans une direction qui n'est pas celle du vent, cela va de soi. Mais quand les anciens Espagnols prétendaient que dans une forte proportion les Indiens dirigeaient leurs radeaux de balsa au moyen de « certaines dérives qu'ils enfonçaient dans les fentes entre les pièces de bois », cela nous paraissait invraisemblable, et tous ceux qui s'étaient occupés du problème partageaient notre impression. Puisque la dérive se trouve serrée dans une fente étroite, elle ne peut pas être tournée à droite et à gauche et servir de gouvernail.

Nous découvrîmes le secret en question de la manière suivante. Le vent restant stable et la mer s'étant de nouveau apaisée, le *Kon-Tiki* avait gardé la même direction pendant plusieurs jours sans qu'il fût besoin de toucher à l'aviron de gouverne, solidement amarré. Nous enfonçâmes la dérive récupérée dans une fente à l'arrière, et en un moment le *Kon-Tiki*, qui allait vers l'ouest, mit le cap quelques degrés plus au nord-ouest, puis il continua fermement et tranquillement dans cette nouvelle direction. Il reprenait l'ancienne dès que nous sortions la dérive de la fente. Si nous ne la tirions qu'à moitié, il ne changeait de cap qu'à demi. En nous contentant de soulever ou d'abaisser la dérive sans toucher à l'aviron de gouverne, nous pouvions donc effectuer des changements de direction. Telle était l'ingénieuse méthode des Incas.

Ils avaient imaginé un système simple, en tenant compte de ce fait que la pression du vent sur la voile se transmettait de la même façon aux deux parties du radeau situées devant et derrière l'axe du mât, ces deux parties formant en quelque sorte les deux « bras » du système. Si l'ensemble des dérives de l'arrière offrait plus de résistance, la proue tournait sous l'action du vent ; c'était au contraire la poupe qui tournait si la résistance des dérives de l'avant était prépondérante. Les dérives rapprochées du mât produisaient moins d'effet, la force s'exerçant alors sur un bras plus court. Lorsqu'on recevait le vent directement à

l’arrière, les dérives cessaient d’agir et alors il était impossible de maintenir le radeau stable sans manœuvrer continuellement l’aviron de gouverne. Si le radeau présentait toute sa longueur au vent, il ne pouvait non plus obéir aisément aux vagues. Enfin, comme la porte de la cabine et l’endroit où nous prenions nos repas étaient à tribord, nous recevions toujours les lames à bâbord.

Nous aurions pu continuer le voyage en nous contentant de faire monter et descendre une dérive dans une fente au lieu de tirer sur les cordes de l’aviron de queue, mais nous étions si habitués maintenant à la manœuvre de ce dernier que nous préférions nous en servir pour gouverner, n’utilisant la dérive que pour fixer la direction générale à suivre.

Nous avancions sans nous en rendre compte, pas plus que nous n’avions vu l’écueil qui existait seulement sur la carte.

C’était le quarante-cinquième jour de traversée. Nous avions passé du soixante-dix-huitième degré de longitude au cent huitième, et nous étions exactement à mi-chemin des îles qui étaient notre but. Il y avait quatre mille kilomètres entre nous et l’Amérique à l’est, comme entre nous et la Polynésie à l’ouest. Les terres les plus proches étaient les Galápagos à l’est-nord-est et l’île de Pâques au sud, toutes deux à plus de mille kilomètres sur l’océan infini. Nous n’avions pas vu un seul bateau dans ces parages, et nous n’en vîmes jamais aucun, car notre chemin ne coupait aucune des routes de navigation ordinaires du Pacifique.

Mais nous n’avions pas réellement l’impression d’avoir franchi de si énormes distances. Nous ne nous apercevions pas que l’horizon glissait avec nous, notre propre monde flottant restant toujours le même : un cercle surmonté par la voûte du ciel, avec le radeau comme centre, tandis que les mêmes étoiles roulaient au-dessus de nous nuit après nuit.

CHAPITRE VI

LE PACIFIQUE TRAVERSÉ

UNE EMBARCATION AMUSANTE PROMENADE DANS LE DINGHY – SANS POINTS DE REPÈRE – SUR MER DANS UNE CABINE DE BAMBOU À LA LONGITUDE DE L'ÎLE DE PÂQUES – LE MYSTÈRE DE L'ÎLE AUX STATUES – ÉTRANGES PERRUQUES EN PIERRE ROUGE LES « LONGUES-OREILLES » –TIKI CONSTRUIT UN PONT – NOMS DE LIEUX – NOUS PÊCHONS LE REQUIN À LA MAIN – LE PERROQUET UN APPEL RADIO – EN NAVIGUANT D'APRÈS LES ÉTOILES TROIS LAMES – UNE TEMPÊTE – CARNAGE EN MER, CARNAGE À BORD – UN HOMME TOMBE À LA MER NOUVELLE TEMPÊTE – « KON-TIKI » SE DÉLABRE –MESSAGES DE LA POLYNÉSIE

Quand la mer n'était pas trop mauvaise, il nous arrivait de nous écarter du radeau dans le dinghy de caoutchouc pour prendre des photographies. Je n'oublierai jamais la première fois que deux de mes camarades, tentés par une mer très calme, se hasardèrent à une promenade dans ce petit objet en forme de ballon. À peine s'étaient-ils dégagés du radeau qu'ils lâchèrent leurs petits avirons pour s'esclaffer. Portés par la houle, disparaissant et apparaissant tour à tour parmi les vagues, ils riaient si fort chaque fois qu'ils nous apercevaient que les éclats de leur gaieté paraissaient retentir d'un bout à l'autre de l'océan désert. Assez ahuris, nous regardâmes autour de nous et ne vîmes rien de comique en dehors de nos têtes barbues et ébouriffées ; mais comme leur aspect était familier aux deux occupants

du dinghy, nous finîmes par nous demander s’ils n’avaient pas perdu la raison. Un coup de soleil peut-être. Ils riaient tellement qu’ils eurent du mal à remonter sur le radeau. Tout haletants, les yeux pleins de larmes, ils nous prièrent d’aller voir à notre tour.

Deux d’entre nous, dont j’étais, sautèrent dans le dinghy qui dansait sur les vagues, et une lame nous écarta du radeau. Immédiatement nous fûmes saisis d’un rire irrésistible. Nous dûmes regrimper dare-dare sur le *Kon-Tiki* et tranquilliser les deux derniers qui ne l’avaient pas encore quitté, car ils croyaient que nous étions tous devenus fous à lier.

C’était la vision à bonne distance de nous-mêmes et de notre fière embarcation qui produisait cette impression désopilante. Depuis que nous naviguions en pleine mer, nous ne nous étions jamais regardés du dehors. Les troncs disparaissaient derrière les plus petites vagues, et tout ce que nous pouvions voir émerger par moments, c’était la petite cabine basse avec sa large ouverture et son toit de feuilles hérissées. On aurait dit un vieux fenil norvégien à la dérive, rempli d’individus à mine patibulaire, hâlés et barbus. Nous aurions éprouvé le même besoin spontané de rire si nous avions vu quelqu’un pagayer derrière nous dans une baignoire. La moindre houle montant jusqu’à mi-hauteur du mur de la cabine semblait vouloir se déverser à travers la porte largement ouverte sur les gaillards hirsutes qui, étendus par terre, bayaient aux corneilles. Mais quand la ridicule embarcation remontait de nouveau à hauteur d’œil, les vagabonds étaient toujours là, secs, barbus et intacts comme devant. Qu’une lame plus haute vînt à se présenter, la cabine, la voile et le mât tout entier disparaissaient parfois derrière la montagne d’eau, mais tout aussi sûrement la cabine et ses habitants réapparaissaient l’instant d’après.

L’impression était affolante, et nous avions du mal à comprendre comment les choses avaient pu marcher si bien à bord de cette singulière embarcation.

La fois suivante, quand nous fîmes de nouveau un petit tour en dinghy, histoire de rire un peu, un désastre faillit nous atteindre. Les vagues et le vent étaient plus forts que nous ne l’avions supposé, et le *Kon-Tiki* se frayait un chemin à travers la houle à une allure dont nous ne nous rendions pas compte. Il nous fallut ramer de toutes nos forces pour essayer de rattraper le radeau, qui ne pouvait ni s’arrêter ni retourner en arrière. Les camarades à bord du *Kon-Tiki* eurent beau amener la voile, le vent avait assez de prise sur la cabine de bambou pour entraîner le radeau de balsa vers l’ouest, si vite que nous pouvions à peine le suivre sur notre bouchon de caoutchouc avec nos petits joujoux d’avirons. Chacun n’avait qu’une pensée : ne pas se séparer. Nous vécûmes d’horribles minutes avant d’arriver à rejoindre le radeau fugitif et à regrimper chez nous, près des camarades.

À partir de ce jour il fut strictement interdit d’aller se promener dans le dinghy sans l’attacher à une longue corde fixée à la proue du radeau, ce qui permettait aux camarades restés à bord de le haler si nécessaire. Nous ne nous éloignions donc jamais beaucoup de l’embarcation, sauf quand le vent était faible et que le Pacifique ondoyait doucement. Nous jouissions de telles conditions à mi-chemin de la Polynésie, en ces jours où le tout-puissant océan paraissait se courber en arc autour de la terre. Nous pouvions alors sans danger quitter le *Kon-Tiki* et faire un petit tour à rames dans l’espace bleu entre ciel et mer. En voyant la silhouette de notre embarcation devenir de plus en plus petite au fur et à mesure qu’elle s’éloignait et la grande voile se réduire à un vague petit carré noir, il arrivait qu’un sentiment de solitude s’insinuât doucement en nous. Le bleu de la mer se fondait avec le bleu du ciel, et nous avions parfois l’impression d’être suspendus dans l’espace ;

tout notre univers était si vide, si bleu ; il n’y avait d’autre point de repère que le soleil tropical, chaud et doré, qui nous brûlait le cou. À l’horizon, la voile lointaine du radeau solitaire nous attirait comme un aimant. Nous retournions en arrière et, en remontant sur le *Kon-Tiki,* nous nous sentions chez nous, dans ce monde qui nous était familier, à bord et pourtant sur un sol ferme et sûr. Dans la cabine nous trouvions de l’ombre, en même temps qu’une odeur de bambou et de feuilles de palmier fanées. La pureté bleue ensoleillée du dehors nous était servie en dose à notre mesure par l’ouverture de la cabine. L’habitude nous attachait à cet abri qui avait fini par nous paraître agréable, jusqu’au moment où le grand bleu pur nous attirait de nouveau dehors.

L’effet psychologique qu’avait sur nos esprits cette branlante cabine était frappant. Elle ne mesurait que huit pieds sur quatorze et, pour diminuer la pression du vent et déjouer les attaques de la mer, elle était si basse qu’il était impossible de s’y tenir debout. Les murs consistaient, comme on sait, en fortes cannes de bambou attachées ensemble et étayées par des haubans ; un solide treillis la couvrait. Les lattes vertes et noires, avec leurs franges de feuillage tombant du toit, reposaient les yeux comme ne l’aurait jamais fait une cabine peinte en blanc. Bien que du côté tribord le mur fût ouvert sur un tiers de sa longueur et que les autres murs, de même que le toit, ne pussent empêcher le soleil ou la lune d’y pénétrer, ce primitif abri nous donnait un plus grand sentiment de sécurité que ne nous en auraient inspiré dans les mêmes conditions des cloisons peintes et des hublots fermés. Nous cherchâmes l’explication de ce fait curieux et nous arrivâmes à la conclusion suivante : notre conscience n’a pas l’habitude d’associer une cabane de bambou couverte de feuilles de palmier à une traversée. Il n’y avait aucun lien naturel entre le grand océan ondoyant et le toit de palmes qui flottait sur lui. Par conséquent, ou la cabine devait avoir l’air déplacée

parmi les vagues, ou les vagues devaient avoir l’air déplacées autour de la cabine. Tant que nous restions à bord, la cabine de bambou et sa jungle portative semblaient la seule réalité, tandis que les lames agitées donnaient presque l’impression d’une image de rêve. Mais, vues du dinghy de caoutchouc, la cabine et les lames intervertissaient les rôles. À bord, tandis que le radeau de balsa passait par-dessus les vagues comme une mouette et laissait l’eau s’écouler par l’arrière si l’une d’elles venait à s’y briser, nous avions une inébranlable confiance en la partie sèche de notre territoire : celle où se dressait la cabine. Plus le voyage durait, plus nous nous sentions tranquilles dans notre petit antre sympathique. Nous regardions les lames crêtées de blanc qui dansaient devant notre porte comme si elles avaient fait partie d’un film impressionnant, mais ne présentant pour nous aucun danger. Bien que le mur béant ne fût qu’à cinq pieds du bord sans défense de l’embarcation et à un pied et demi à peine au-dessus de la ligne de flottaison, dès que nous nous étions glissés dans la cabine, nous avions l’impression que la mer était à des lieues de nous et que nous habitions au fond d’une jungle bien éloignée des périls marins. Étendus sur le dos, nous regardions le curieux toit dont les lattes avaient l’air de s’entortiller comme branches au vent, et nous respirions avec plaisir les odeurs sauvages de bois brut, de bambou et de palmes fanées.

Quelquefois aussi, nous allions pendant la nuit nous regarder du dinghy. Des vagues noires se dressaient partout comme des tours, et les étoiles, en myriade scintillante, tiraient de faibles reflets du plancton. Le monde était simple, rien que des étoiles dans la nuit. Qu’on fût en 1947 avant ou après le Christ n’avait aucune importance. Nous vivions, et cela, nous le sentions avec force. Nous comprenions qu’avant l’âge de la technique les hommes avaient eu une vie bien pleine – oui, plus pleine et plus riche que celle des modernes. Le temps et l’évolution cessaient

d’exister ; les choses qui étaient vraiment réelles et qui comptaient avaient toujours été les mêmes, le restaient aujourd’hui, le resteraient toujours. Nous étions comme engloutis dans la commune mesure absolue de l’histoire : des ténèbres inviolées et infinies sous une multitude d’étoiles. Devant nous le *Kon-Tiki* émergeait des vagues pour plonger ensuite derrière des masses d’eau noires qui se dressaient entre nous et lui. Au clair de lune une singulière atmosphère enveloppait le radeau. Des pièces de bois brillantes avec leurs franges d’herbes marines, la silhouette noire comme du charbon d’une voile carrée de Viking, une cabine de bambou effiloché qu’éclairait à l’arrière une lampe à pétrole – le tout évoquait plutôt une illustration de conte de fées que la vraie réalité. De temps en temps le radeau disparaissait complètement derrière une masse noire ; puis il se relevait et se découpait en ombre chinoise contre les étoiles, tandis qu’une eau scintillante se déversait des troncs.

En humant l’atmosphère autour du radeau solitaire, nous pouvions sans peine voir en imagination toute une flottille d’embarcations semblables disparaissant à l’horizon, en formation d’éventail pour augmenter les chances de trouver une terre, portant les premiers hommes qui avaient traversé l’océan. L’Inca Tupak Yupanqui, qui avait rangé sous sa domination à la fois le Pérou et l’Équateur, partit avec une armada de plusieurs milliers d’hommes sur des radeaux de balsa, juste avant l’arrivée des Espagnols, à la recherche d’îles qui, selon les bruits courant alors, étaient au large des côtes. Il en trouva deux, que certains supposent être les Galápagos, et après huit mois d’absence, il parvint à regagner l’Équateur avec ses nombreux pagayeurs. Kon-Tiki et sa suite avaient certainement voyagé en adoptant une formation analogue des centaines d’années auparavant, mais, ayant découvert les îles polynésiennes, ils n’avaient pas eu besoin d’entreprendre une nouvelle traversée pénible pour rentrer chez eux.

Quand nous remontions à bord du radeau, il nous arrivait souvent, assis en cercle autour de la lampe à pétrole, de parler des navigateurs du Pérou qui avaient fait les mêmes expériences que nous quinze cents ans auparavant. La lampe projetait d'énormes ombres d'hommes barbus sur la voile, et nous pensions aux hommes blancs portant barbe que l'architecture et la mythologie nous permettent de suivre du Mexique jusqu'au Pérou, en passant par l'Amérique centrale et les régions situées au nord-ouest de l'Amérique du Sud. Là, cette merveilleuse civilisation disparut comme par enchantement avant l'arrivée des Incas, pour réapparaître avec la même soudaineté sur les îles perdues dont nous approchions maintenant. Ces instructeurs errants appartenaient-ils à une race civilisée d'au-delà l'océan Atlantique, qui en des temps reculés, de la même manière simple, aurait navigué en suivant les courants marins et les vents alizés des îles Canaries au golfe du Mexique ? C'était en somme une distance beaucoup plus courte que la nôtre, et nous avions cessé de considérer la mer comme une barrière infranchissable. Beaucoup de savants ont soutenu, à l'aide d'arguments puissants, que les grandes civilisations indiennes, des Aztèques du Mexique aux Incas du Pérou, sont nées de soudaines impulsions venues de l'est à travers les mers ; au contraire, les Indiens américains, d'une manière générale, sont des peuples asiatiques de chasseurs et de pêcheurs, qui au cours de vingt mille ans ou plus se sont peu à peu infiltrés de Sibérie en Amérique. Chose étrange, on ne distingue pas trace d'une évolution graduelle dans les hautes civilisations qui s'étendirent à une certaine époque du Mexique au Pérou. Plus les archéologues creusent profondément, plus haute apparaît la civilisation exhumée, jusqu'à un point déterminé où elle semble avoir surgi de nulle part, au beau milieu de tribus primitives.

Et ces hautes civilisations ont surgi ainsi aux lieux mêmes où arrivait le courant de l'Atlantique, dans les déserts hostiles de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, au lieu de fleurir dans les régions plus tempérées où, autrefois comme aujourd'hui, les conditions étaient plus favorables à leur développement.

On constate le même fait dans les îles du Pacifique. C'est l'île la plus proche du Pérou, l'île de Pâques, qui porte les traces les plus profondes de civilisation, bien que l'insignifiante petite terre soit sèche et stérile, et parmi toutes les îles polynésiennes la plus éloignée de l'Asie.

Cette île légendaire se trouvait à mi-chemin de notre traversée. Nous avions pour nous embarquer choisi au hasard un point au milieu de cette côte du Pérou qui avait vu partir les anciens radeaux. Si nous avions quitté la terre plus au sud, plus près de la ville en ruine de Kon-Tiki, Tiahuanaco, nous aurions eu le même vent, mais un courant plus faible, qui nous aurait portés droit vers l'île de Pâques.

Ayant dépassé le 110° Ouest, nous nous trouvions désormais en pleines eaux polynésiennes : à tel point même que la polynésienne île de Pâques était à présent plus près que nous du Pérou. Nous étions à la hauteur de l'avant-poste des îles du Pacifique, centre de la plus ancienne civilisation insulaire. Et quand, à la tombée du jour, notre étincelant guide céleste disparaissait à l'ouest derrière la mer, avec tout son spectre de couleurs, le doux vent alizé faisait revivre pour nous les histoires relatives à l'île mystérieuse. Pendant que le ciel nocturne effaçait toute notion du temps, des têtes de géants barbus se projetaient de nouveau sur la voile.

Mais là-bas au sud, dans l'île aux statues, des têtes de géants plus grandes encore, taillées dans la pierre, avec des barbes pointues et des traits d'hommes blancs, semblaient méditer un secret séculaire. Elles étaient déjà là quand les premiers Européens avaient découvert l'île en 1722, et elles y étaient déjà vingt-deux générations polynésiennes

auparavant, à l’époque où les ancêtres des habitants actuels, débarquant de leurs pirogues, exterminèrent tous les adultes qu’ils trouvèrent sur cette île curieusement civilisée. Les têtes géantes sont restées pour tous les premiers symboles des mystères insolubles du passé. Çà et là, sur les pentes de l’île dénudée, leurs formes énormes se découpent contre le ciel, colosses de pierre magnifiquement taillés dans un seul bloc, aussi haut qu’une maison de trois ou quatre étages. Par quels moyens les hommes d’une époque si reculée sont-ils arrivés à sculpter, transporter et ériger ces statues gigantesques ? Comme si ce problème ne suffisait pas, ils ont réussi par-dessus le marché à poser en équilibre, comme autant de perruques colossales, des blocs de pierre rouge au sommet de chaque tête, à douze mètres au-dessus du sol. Que signifiait tout cela, et quelles connaissances mécaniques avaient donc ces architectes disparus, qui se rendaient maîtres de techniques jugées encore ardues par les ingénieurs d’aujourd’hui ?

Si nous rassemblons toutes les pièces du puzzle, le mystère de l’île de Pâques n’est somme toute peut-être pas insoluble, à condition de l’examiner dans son cadre ; et en y logeant les navigateurs en radeaux du Pérou. L’ancienne civilisation a laissé dans cette île des traces que la dent rongeuse du temps n’a pas réussi à détruire.

L’île de Pâques est le sommet d’un volcan éteint. Des routes pavées, construites par les anciens habitants de l’endroit, conduisent à des lieux d’embarquement bien conservés, qui prouvent que le niveau de la mer autour de l’île était alors le même qu’aujourd’hui. Il est possible de voir le reste d’un continent submergé ; le rocher en question n’est qu’une petite île désertique, et cette île était aussi petite, aussi isolée à l’époque où elle représentait le centre de la civilisation polynésienne.

Au centre de cette terre en forme de cône s’ouvre le cratère éteint du volcan, et c’est dans ce cratère que se trouvent la carrière et l’extraordinaire atelier des sculpteurs.

Ils sont restés exactement tels qu'il y a des centaines d'années les ont laissés les anciens artistes et architectes pascuans, quand ils s'enfuirent précipitamment vers la pointe orientale de l'île, où, selon la tradition, les nouveaux arrivants exterminèrent tous les adultes de leur communauté. La soudaine interruption de leur travail donne une idée très exacte de ce que devait être un jour ouvrable ordinaire dans le cratère de l'île. Les haches des sculpteurs, en pierre dure comme du silex, sont éparpillées dans la carrière et montrent que ce peuple civilisé ignorait autant le fer que l'ignoraient les sculpteurs du temps de Kon-Tiki quand, chassés du Pérou, ils laissèrent derrière eux sur le plateau des Andes leurs gigantesques statues. Dans ces deux lieux que tout sépare, on trouve des ateliers naturels où des hommes blancs à face barbue taillaient dans le flanc des montagnes des blocs de trente à quarante pieds de long, à l'aide de haches en pierre. Et dans les deux cas, des blocs gigantesques, pesant un bon nombre de tonnes, ont été transportés pendant des kilomètres sur un sol raboteux avant d'être posés debout comme d'énormes figures humaines, ou placés les uns sur les autres pour former de mystérieux murs en terrasses.

De nombreux géants de pierre non terminés restent toujours là où ils avaient été commencés, dans les cavités creusées le long des parois du cratère de l'île de Pâques, et nous connaissons grâce à eux les différents stades du travail qui les a vus naître. Le plus grand, qui était presque achevé quand les constructeurs durent fuir, a vingt-deux mètres de long. S'il avait été fini et mis debout, sa tête aurait atteint le niveau d'une maison de huit étages. Chaque figure était taillée dans un seul bloc, et les niches où les sculpteurs travaillaient autour de la statue couchée nous montrent qu'il n'y en avait pas beaucoup à l'œuvre en même temps. Étendues sur le dos, les bras repliés et les mains sur le ventre, exactement comme les colosses de pierre du Pérou, les statues de l'île de Pâques étaient

achevées dans les moindres détails avant d'être sorties de l'atelier et transportées à destination. Au dernier stade à l'intérieur du cratère, le géant ne tenait plus à la montagne que par une étroite arête ; on enlevait alors celle-ci à coups de hache après avoir étayé la statue avec des galets.

La majeure partie de ces statues étaient ensuite tirées jusqu'au fond du cratère et placées debout contre la paroi en pente. Mais un certain nombre des plus grands colosses étaient hissés jusqu'au bord du cratère, puis basculés au-dehors et transportés pendant des lieues à travers un pays accidenté avant d'être dressés sur une plate-forme de pierre et coiffés d'un bloc de lave rouge monumental. Ce transport a beau paraître un mystère, on ne peut nier qu'il ait eu lieu, ni que les architectes qui disparurent du Pérou aient laissé dans les montagnes des Andes des colosses de taille égale, prouvant eux aussi une compétence absolue dans leur art. Bien que les monolithes soient plus grands et plus nombreux dans l'île de Pâques, et que les sculpteurs y aient acquis un style tout à fait original, c'est à l'évidence la même civilisation évanouie qui a érigé d'analogues statues de forme humaine dans beaucoup d'autres îles du Pacifique plus ou moins proches de l'Amérique, et partout les monolithes étaient transportés de carrières fort éloignées de l'emplacement des temples. Dans les îles Marquises, j'ai entendu raconter des légendes relatives à la façon dont s'effectuait le transport de ces pierres colossales, et comme ces récits correspondaient exactement aux histoires des indigènes narrant le transport des piliers de pierre jusqu'à l'énorme portail du temple de Tongatabu, on peut affirmer que le même peuple employa la même méthode à l'un et l'autre endroit.

Le travail du sculpteur dans la carrière demandait beaucoup de temps mais ne mobilisait que quelques hommes du métier. Le transport s'effectuait plus vite, mais il exigeait un grand nombre de bras. La petite île de Pâques était alors riche en poissons et entièrement cultivée, avec

de vastes plantations de patates péruviennes ; les gens compétents considèrent qu'en ses grands jours elle a dû nourrir une population de sept ou huit mille personnes. Il fallait environ mille hommes pour hisser les énormes statues hors du cratère escarpé, et cinq cents suffisaient ensuite à les tirer plus loin dans l'île.

Les câbles, inusables, étaient faits de raphia tressé avec d'autres fibres végétales ; fixés sur un bâti de bois, ils permettaient à la multitude de traîner le colosse sur des rondins et des galets rendus glissants par adjonction de fécule de colocase. C'est un fait avéré que les anciens peuples civilisés des îles du Pacifique étaient très experts en l'art de tresser cordages et câbles, et qu'on l'était encore plus au Pérou, puisque les premiers Européens y trouvèrent des ponts suspendus de plusieurs centaines de mètres, passant par-dessus des torrents et des gorges au moyen de câbles tressés de même section que le torse d'un homme.

Quand le colosse arrivait à l'endroit choisi et qu'il fallait le mettre debout, une nouvelle difficulté surgissait. La foule, ayant construit un plan incliné provisoire en pierre et en sable, poussait le géant les pieds en avant jusqu'en haut du plan. Une fois que la statue avait atteint le sommet, elle basculait par-dessus l'arête vive et glissait en contrebas, où les pieds s'engageaient dans une fosse préparée à cet effet. Pendant que le plan incliné était encore là, tout contre la tête du géant, on ajoutait à celle-ci un cylindre de pierre qu'on avait fait monter en le roulant sur la paroi en pente. Dans divers endroits de l'île des plans inclinés attendent encore les statues colossales qui ne sont jamais venues. La technique était admirable, mais nullement mystérieuse, si l'on cesse de sous-estimer aussi bien l'intelligence des hommes du passé que la somme de temps et de matériel humain dont ils disposaient.

Mais pourquoi sculptait-on ces statues ? Et pourquoi était-il nécessaire d'aller chercher dans une carrière lointaine, à plus d'une lieue, l'espèce de pierre d'un rouge spécial qu'on

posait sur la tête du colosse ? Dans l'Amérique du Sud et aux îles Marquises, toute la statue était souvent de cette pierre rouge, qu'on ne trouvait qu'en quelques lieux retirés. Les coiffures rouges étaient une marque de distinction à laquelle, en Polynésie comme au Pérou, les personnages de haut rang attachaient une grande importance.

Cherchons d'abord qui ces statues pouvaient bien représenter. Quand les premiers Européens débarquèrent dans l'île, ils virent sur le rivage, chose exceptionnelle parmi ces populations, de mystérieux hommes blancs aux longues barbes ondoyantes : les descendants des femmes et des enfants de la première race locale, qu'avaient épargnés les envahisseurs. Les indigènes eux-mêmes déclaraient qu'un petit nombre de leurs ancêtres étaient blancs ; les autres, bruns. Ils calculaient que les derniers avaient immigré en Polynésie vingt-deux générations auparavant, tandis que les premiers étaient arrivés de l'est dans de grandes embarcations il y avait déjà vingt-sept générations (c'est-à-dire quatre cents à cinq cents ans après Jésus-Christ). Les survivants de la race venue de l'est avaient reçu le nom de « Longues-Oreilles », parce qu'ils allongeaient artificiellement leurs oreilles en y suspendant des poids, de façon à les faire pendre jusqu'aux épaules. C'étaient ces mystérieux « Longues-Oreilles » qui avaient été massacrés à l'arrivée des « Courtes-Oreilles » dans l'île de Pâques – où toutes les statues de pierre avaient de longues oreilles pendant jusqu'aux épaules, à l'image de ceux qui les avaient sculptées.

Or les légendes incas du Pérou rapportent que le roi-soleil Kon-Tiki régnait sur des hommes blancs que les Incas appelaient « Longues-Oreilles », parce que leurs lobes, artificiellement allongés, leur pendaient le long du col. Les Incas soulignent que ce sont les Grandes-Oreilles du roi-soleil qui érigèrent les statues géantes abandonnées dans la cordillère des Andes, avant d'être exterminés ou mis en fuite lors de la bataille du lac Titicaca.

En résumé : les « Longues-Oreilles » de Kon-Tiki, ces hommes blancs du Pérou, avaient disparu en emportant avec eux une ample expérience dans l'art de sculpter d'énormes statues de pierre ; implantés dans l'île de Pâques, ils continuèrent à pratiquer leur art, qu'ils portèrent d'emblée à la perfection ; aussi n'a-t-on relevé sur cette petite île aucune trace d'évolution de style qui signe ces étranges chefs-d'œuvre.

Il existe souvent une plus grande ressemblance entre les statues de pierre géantes du Pérou et celles de certaines îles du Pacifique qu'entre les monolithes des différentes îles. Dans les Marquises et à Tahiti, ces statues portaient le nom générique de Tiki et elles représentaient les ancêtres honorés par l'histoire des îles, lesquels après leur mort avaient passé au rang de dieux. Et là réside probablement l'explication des curieuses coiffures rouges. Comme nous l'avons dit, sur toutes les îles polynésiennes vivaient des individus éparpillés et même des familles entières à la peau blanche et aux cheveux roux ; d'après les insulaires, c'étaient justement ceux-là qui descendaient du premier peuple blanc des îles. On célébrait en certains endroits des fêtes religieuses où les participants se teignaient la peau en blanc et les cheveux en rouge pour ressembler à leurs aïeux. Lors de certaines cérémonies annuelles de l'île de Pâques, on rasait la tête de l'ordonnateur pour la peindre en rouge. Au reste, les monumentales calottes de pierre rouge des statues géantes de cette île ont la forme caractéristique des coiffures locales, surmontées d'une boule ronde qui rappelait le traditionnel chignon des hommes.

De même qu'elles avaient de longues oreilles parce que les sculpteurs en avaient eux-mêmes, leurs perruques étaient rouges parce que les sculpteurs avaient les cheveux roux. Leur menton pointait en avant parce que les sculpteurs portaient la barbe. Enfin elles avaient les traits caractéristiques de la race blanche, le nez droit et mince et les lèvres nettement dessinées, parce que les sculpteurs

n’appartenaient pas à la race malaise venue de l’ouest. Pour le reste, si elles avaient la tête énorme, les jambes menues et les mains croisées sur le ventre, cela venait tout simplement de ce qu’on avait coutume de les représenter ainsi au Pérou. Le seul ornement qu’arboraient les statues de l’île de Pâques était une ceinture ornée de motifs analogues à ceux qui se peuvent voir sur toutes les statues des anciennes ruines de Kon-Tiki, au bord du lac Titicaca. Cette ceinture arc-en-ciel est l’emblème du dieu solaire. Selon un mythe familier à l’île Mangareva, le dieu avait enlevé sa ceinture magique, l’arc-en-ciel, et s’en était servi comme d’une échelle pour descendre du ciel et venir peupler Mangareva de ses enfants à la peau blanche. Le soleil était donc l’ancêtre primitif en Polynésie comme au Pérou.

Assis sur le pont, le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, nous aimions à nous redire l’étrange histoire de l’île de Pâques, bien que notre radeau fût au cœur de l’océan et que, par conséquent, nous ne pussions voir de cette île que son nom sur la carte. La façon dont on l’appelle, parmi beaucoup d’autres indices, peut d’ailleurs servir d’indicateur – et nous renvoie là encore vers l’est.

Si nous lisons sur la carte « île de Pâques », c’est parce que des Hollandais l’ont découverte par hasard un dimanche de Pâques. Du coup, nous avons oublié que les natifs qui déjà y vivaient désignaient leur pays par des noms plus instructifs et plus suggestifs. On donne des tas de petits noms à un enfant chéri, et l’île n’en a pas moins de trois en polynésien.

L’un de ces noms est Te-Pito-te-Henua, qui signifie « le nombril des îles ». La métaphore indique nettement qu’elle occupe une situation particulière par rapport aux autres îles situées plus à l’ouest. Selon les Polynésiens, c’est sa plus ancienne dénomination. Sur la côte est, près du lieu de débarquement traditionnel des premiers Longues-Oreilles, une sphère de pierre soigneusement façonnée est appelée «

le nombril d’or » et considérée comme le nombril de l’île même.

Ceux qui connaissent la mentalité poétique des Polynésiens comprendront que ce nom se rapporte à la découverte des îles, qu’ils assimilent à une naissance. L’île de Pâques serait ainsi le symbole de la naissance des îles en même temps que le lien avec la mère patrie.

Le second nom est Rapa-Nui, qui veut dire « Grand Rapa », tandis que Rapa-Iti ou « Petit Rapa » désigne une autre île de mêmes dimensions, située à l’ouest, au large de l’île de Pâques. Mais c’est une habitude chez tous ces peuples d’appeler leur premier foyer Grand Rapa, tandis que le suivant est nommé Nouveau Rapa ou Petit Rapa, même si les deux lieux sont d’égale importance. D’ailleurs, si l’on se réfère à leurs traditions, les indigènes de Petit Rapa viennent bien de Grand Rapa, l’île de Pâques, la plus proche de l’Amérique – ce qui ne fait que corroborer la thèse d’une immigration en provenance de l’est.

Le troisième et dernier nom de l’île clé est Mata-Kito-Rani, « l’œil qui regarde le ciel ». Au premier abord on peut hésiter, car l’île de Pâques, relativement basse, ne regarde pas plus le ciel que certaines îles pourvues de hautes montagnes – par exemple Tahiti, les Marquises ou Hawaii. Mais *Rani,* le ciel, a un double visage pour les Polynésiens. Il désigne aussi le pays d’origine des ancêtres, la terre sacrée du dieu solaire, le royaume montagneux que Tiki avait dû quitter. Que l’île de Pâques, véritable avant-poste des autres îles du Pacifique, ait été appelée « l’œil qui regarde le ciel » est tout à fait significatif. Et d’autant plus frappant qu’un nom analogue, Mata Rani, « l’œil du ciel », est celui d’un endroit de la côte péruvienne sis juste en face de l’île de Pâques, au pied de la vieille ville en ruine de Kon-Tiki dans la cordillère des Andes.

L’île de Pâques à elle seule nous fournissait d’abondants sujets de conversation, en ces heures nocturnes où, assis sur le pont, nous devisions sous les étoiles, avec

l’impression d’avoir pris part à la préhistoire. Il nous semblait que depuis les jours de Kon-Tiki nous n’avions rien fait que voguer sous le soleil ou les étoiles, à la recherche de terres inconnues.

Notre respect craintif pour les vagues et la mer commençait à s’émousser. Nous les connaissions, nous savions comment elles traitaient le radeau. Même le requin faisait partie du tableau quotidien ; ses réactions nous étaient familières. S’il longeait notre embarcation, nous ne songions plus à prendre le harpon à main ni à nous écarter du bord. Au contraire, nous avions plutôt envie de le saisir par sa nageoire dorsale pendant qu’il glissait impassible le long des troncs. Nous en vînmes même à inventer une forme toute nouvelle de sport : le duel homme-requin sans l’intervention d’aucun engin de pêche.

Nos débuts avaient été modestes. Nous attrapions plus de dorades que nous n’en pouvions manger. Afin de faire perdurer, sans gaspiller la nourriture, une forme de distraction appréciée, nous eûmes l’idée de pêcher sans hameçon, pour le simple amusement des dorades et de nous-mêmes. Nous attachions à une ficelle des poissons volants inutilisés et les traînions à la surface de l’eau. Les dorades s’élançaient sur ces proies, nous tirions, elles tiraient, et nous jouissions alors d’une belle représentation de cirque, car si une dorade lâchait prise, une autre prenait sa place. C’était là pour nous un divertissement de premier ordre ; quant aux dorades, elles finissaient toujours par obtenir le poisson.

Nous nous livrâmes au même jeu avec les requins. Nous mettions au bout d’une corde un morceau de poisson, ou bien nous accrochions à une ligne un sac contenant les restes de notre repas. Au lieu de se tourner sur le dos, le requin sortait son museau de l’eau et s’avançait, la gueule grande ouverte, pour profiter de l’aubaine. Nous ne pouvions résister au plaisir de tirer sur la corde à l’instant même où il allait faire claquer sa mâchoire. Déçu, mais

arborant une indescriptible expression de patience obtuse, il revenait à la charge en ouvrant à nouveau la gueule, prêt à saisir l’appât convoité, qui sautait hors de sa portée dès qu’il croyait être en mesure de le gober. À la fin, le monstre venait presque cogner notre bordage et, tel un chien qui fait le beau, il avait l’air de mendier la nourriture que nous laissions pendre sous son nez. Nous avions l’impression de donner à manger à l’hippopotame d’un jardin zoologique. Tant et si bien qu’un jour de la fin juillet, au bout de trois mois de mer, on put lire dans le journal la note suivante :

Nous nous sommes liés d’amitié avec le requin qui nous a escortés aujourd’hui. Pendant le déjeuner nous l’avons nourri de restes que nous jetions tout droit dans sa gueule ouverte. Lorsqu’il nage ainsi à côté de nous, il nous fait l’effet d’un chien moitié féroce, moitié bon enfant. On ne peut nier que les requins aient l’air sympathique tant qu’on ne s’égare pas dans leur gueule. Du moins nous amuse-t-il fort de les avoir autour de nous, sauf quand nous prend l’envie d’un bain de mer.

Un jour, une canne de bambou, munie d’une ligne à laquelle nous avions accroché un sac de nourriture pour requins et que nous avions posée en attente au bord du radeau, fut emportée par une lame. Déjà elle flottait à une centaine de mètres derrière l’embarcation, quand soudain elle se dressa verticalement et courut après le radeau, comme si elle avait voulu se remettre gentiment à sa place toute seule. Comme elle était près de nous rejoindre, nous vîmes qu’un requin de dix pieds nageait dessous, la laissant émerger tel un périscope. Il avait avalé le sac et la ligne sans la couper. La canne nous rattrapa bientôt, puis passa tranquillement à côté de nous et disparut.

Nous avions beau être arrivés à considérer le requin avec d’autres yeux, nous ne perdîmes jamais le respect de ses six rangées de dents, coupantes comme des rasoirs, en embuscade dans son énorme gueule.

Un jour, Knut eut sans le vouloir une petite séance de natation en compagnie d’un requin. Il nous était interdit de nous éloigner pendant notre bain, à cause de la dérive du radeau comme à cause des requins. Mais ce jour-là la mer était particulièrement calme et nous venions d’attraper tous les requins qui nous avaient suivis : une rapide trempette fut autorisée. Knut plongea le premier. Il s’était quelque peu éloigné avant de remonter à la surface pour revenir en nageant le crawl. À ce moment, nous vîmes du mât une ombre plus grande que son corps monter des profondeurs derrière lui. Nous lançâmes un cri d’alarme avec le plus de calme possible, afin de ne pas l’effrayer, et il se dirigea de toutes ses forces vers le bord du radeau. Mais l’ombre appartenait à un nageur encore plus remarquable qui, issu tout droit des grands fonds, gagnait sur Knut. Ils atteignirent l’embarcation en même temps. Un requin de six pieds glissa littéralement sous le ventre de Knut, pendant que celui-ci grimpait à bord, et s’arrêta non loin du radeau. Nous lui fîmes cadeau d’une bonne petite tête de dorade pour le remercier de n’avoir pas happé notre camarade.

C’est d’ailleurs l’odeur plus que la vue de l’appât qui excite la voracité des requins. Pour en faire l’expérience, nous nous sommes assis un jour les jambes dans l’eau. Après s’être lentement approchés de nous à moins d’un mètre, ils nous tournaient tranquillement le dos. Mais s’il y avait la moindre goutte de sang dans l’eau, par exemple lorsque nous venions de nettoyer du poisson, leurs nageoires s’animaient et ils fondaient sur nous comme des mouches. Quand nous leur jetions des viscères de requin, ils étaient pris d’une véritable frénésie et n’hésitaient pas à dévorer sauvagement le foie de leur parent. Si nous mettions alors un pied dans l’eau, ils s’élançaient comme

des fusées et, ne trouvant plus le pied que nous avions précipitamment retiré, plantaient leurs dents aiguës dans le bois du radeau. Mais nous avons pu noter chez les différents sujets une grande variété de réactions, car le requin est au total une créature qui se laisse gouverner par ses émotions.

Au dernier degré de nos relations avec le requin, nous finîmes par lui tirer la queue. Tirer la queue des animaux est considéré comme une forme inférieure de sport, mais cette opinion doit provenir de ce que personne ne l'a pratiquée sur le requin. C'est en réalité un divertissement des plus mouvementés.

Pour attraper un requin par la queue, il fallait d'abord lui donner à manger. Il était toujours prêt à sortir carrément la tête de l'eau si on lui offrait un bon morceau, généralement contenu dans un sac. Le nourrir à la main n'est pas amusant. Un ours apprivoisé ou un chien plantent les dents aussitôt dans la viande que vous leur tendez et arrivent à en déchirer quelques lambeaux, sinon à vous arracher tout ce que vous leur offrez. Mais si vous tenez une belle dorade à une distance prudente de la tête d'un requin, il monte à la surface et, sans qu'on ait senti la moindre secousse, une large moitié de l'appât disparaît et il ne vous reste qu'une simple queue de poisson entre les mains. Nous avions bien du mal à partager une dorade en deux avec un couteau, tandis qu'en une fraction de seconde le requin, par un rapide mouvement latéral de ses dents de scie triangulaires dépeçait l'épine dorsale et le reste, comme ferait une machine à coudre les saucisses. Quand il se tournait ensuite tranquillement, prêt à plonger, sa queue, frétillant au-dessus de l'eau, était facile à saisir. La peau offre autant de prise que du papier de verre, et l'extrémité de son appendice offre une échancrure qui semble n'être faite que pour permettre de mieux l'attraper. Une fois qu'on le tenait par là, on ne risquait plus de lâcher. Il suffisait alors de tirer d'un coup sec sur la queue avant que l'animal se fût ressaisi, de façon à l'arrimer par-dessus bord. Pendant une

seconde ou deux le requin n’y comprenait rien, puis il se mettait à se tordre et à se débattre mollement avec la partie antérieure de son corps. Un requin ne peut remuer vite sans l’aide de sa queue. Après quelques secousses désespérées, pendant lesquelles il fallait tenir bon, l’animal sans défense se décourageait et rendait les armes. Quand son ventre en arrivait à se relâcher, c’était fini. Attendant la suite des événements, il pendait comme ankylosé, et nous devions en profiter pour le haler de toutes nos forces. Nous arrivions rarement à sortir de l’eau plus de la moitié du lourd poisson, mais alors il se ranimait et faisait le reste de la besogne tout seul. Au prix de quelques violentes contorsions, il arrivait à retourner sa tête et à la poser sur les troncs. Tout en tirant sérieusement, il importait alors de s’écarter le plus vite possible, si l’on voulait sauver ses jambes. Car à ce moment le requin n’était pas d’humeur aimable. Bondissant dans tous les sens, il frappait avec sa queue comme avec un marteau contre le mur de bambou. Il n’épargnait plus ses muscles de fer. L’énorme gueule s’ouvrait largement et les rangées de dents claquaient en l’air, essayant de saisir tout ce qui se trouvait à leur portée. Il pouvait arriver que cette danse guerrière se terminât par une chute par-dessus bord, plus ou moins involontaire, et que le requin disparût à jamais après son humiliante défaite. Mais en général il se jetait au hasard sur les troncs de l’arrière, jusqu’à ce que nous eussions réussi à passer un nœud coulant autour de la racine de sa queue, ou qu’il eût cessé pour toujours de faire jouer ses dents infernales.

Le perroquet était ravi chaque fois que nous avions un requin sur le pont. Il sortait de la cabine et, grimpant vivement le long du mur de bambou, allait chercher sur le toit de palmes un bon poste d’observation à l’abri du danger. Une fois perché là, il secouait la tête ou sautillait d’un bout à l’autre du faîte en criant d’enthousiasme. Il était vite devenu un excellent marin, toujours débordant de gaieté. Nous comptions que nous étions sept à bord, nous

six et le perroquet vert. Le crabe Johannès, animal à sang froid, dut accepter d'être considéré comme un simple accessoire. La nuit, le perroquet rentrait dans sa cage sous le plafond de la cabine, mais le jour il se pavanait sur le pont, se suspendait aux haubans et aux étais, exécutant les tours d'acrobatie les plus enchanteurs. Au commencement, nous avions placé des tendeurs sur les étais du mât, mais comme cela usait les cordes, nous les remplaçâmes par des nœuds coulants ordinaires. Quand les étais se relâchaient sous l'action du vent et du soleil, tout le monde devait s'y mettre pour maintenir le mât. En bois de manguier aussi dur que du fer, il aurait pu frotter contre les cordages et les user. Au moment le plus critique, pendant que nous tirions et halions, le perroquet se mettait à crier de sa voix fêlée : « Hisse ! Hisse ! ho, ho, ho, ha, ha, ha ! » Et s'il nous faisait rire, il riait lui-même aux éclats de sa propre plaisanterie, tout en tournoyant autour des agrès.

Il avait d'abord été un fléau pour les opérateurs de T.S.F. Au moment où, assis dans leur coin, ils étaient agréablement absorbés par leur appareil, et peut-être sur le point d'entrer en contact avec l'Oklahoma, leurs écouteurs magiques restaient muets. En vain tournaient-ils les boutons, aucun son ne leur parvenait. Le perroquet avait réussi à couper l'antenne d'un bon coup de bec.

Ce fut l'une de ses occupations favorites les premiers temps, alors que le fil aérien était attaché à un ballon. Mais un jour, notre favori tomba sérieusement malade. Faisant grise mine dans sa cage, il ne voulut toucher à aucune nourriture pendant quarante-huit heures. Sa fiente était toute brillante de bouts d'antenne dorés. Les opérateurs regrettèrent alors leurs injures et le perroquet regretta ses méfaits. À partir de ce jour, Torstein et Knut devinrent ses amis préférés et il ne voulut plus dormir ailleurs que dans le coin radio. Quand il était arrivé à bord, sa langue natale était l'espagnol, mais Bengt prétendait qu'il le parlait avec l'accent norvégien, avant même d'être en mesure d'imiter

les expressions favorites de Torstein, d’une saveur toute nordique.

La bonne humeur et le brillant coloris du perroquet firent nos délices pendant deux mois, mais un jour une grosse lame, arrivant de l’arrière, l’emporta juste comme il descendait du mât. Quand nous nous aperçûmes que notre ami était tombé à la mer, il était trop tard. Le *Kon-Tiki* ne pouvait ni tourner ni s’arrêter. Si quelque objet passait par-dessus bord, il n’y avait pas moyen de revenir en arrière pour le récupérer.

La perte du perroquet eut un effet déprimant sur nous le premier soir ; nous savions que la même chose, exactement, nous arriverait si nous tombions du radeau lors d’un quart de nuit solitaire.

Nous rendîmes plus stricts nos règlements de sûreté. Pour les veilles nocturnes nous sortîmes des cordes de sauvetage toutes neuves, et nous nous rappelâmes mutuellement qu’il ne fallait pas nous imaginer que nous étions sauvés parce que les choses avaient bien marché pendant toutes ces semaines. Un pas imprudent, un mouvement irréfléchi pouvaient nous envoyer, même en plein jour, rejoindre notre ami le perroquet.

Nous avions plusieurs fois remarqué de grandes coquilles d’œuf de pieuvre, flottant comme des œufs d’autruche ou des crânes blancs sur la houle bleue. Une fois même nous avions vu la pieuvre se tortiller dessous. Estimant que ces boules neigeuses étaient à notre portée, nous pensâmes d’abord qu’il serait facile d’aller s’en emparer avec le dinghy. Nous eûmes la même idée le jour où, la ligne à plancton s’étant cassée, le filet se mit à dériver dans notre sillage. Nous débordâmes le dinghy, attaché à une corde pour faciliter le retour. Mais nous constatâmes à notre surprise qu’une fois éloignés du *Kon-Tiki,* nous étions à ce point freinés par la corde plongée dans l’eau qu’il était exclu de pousser au-delà du point que nous venions d’atteindre. À peine nous approchions-nous de l’objet désiré que la corde

entière sortait de l’eau et que le *Kon-Tiki* nous entraînait vers l’ouest. « Une fois à la mer, c’est fini » : telle était une leçon qui s’incrustait peu à peu dans notre esprit.

Le perroquet laissa un vide dans le coin de la T.S.F. ; mais le soleil brillait le lendemain sur le Pacifique et notre chagrin fut de courte durée. Nous pêchâmes beaucoup de requins les jours suivants, et nous trouvâmes dans leurs ventres, parmi les têtes de thon et d’autres curiosités, des becs noirs et courbés de perroquets. Ce n’est qu’après les avoir examinés de plus près que nous nous aperçûmes que ces becs provenaient de pieuvres digérées.

Les deux opérateurs de T.S.F. avaient eu devant eux une rude besogne dès leur arrivée à bord. Le jour même où nous étions entrés dans le courant de Humboldt, l’eau de mer s’était mise à suinter des boîtes de piles, de sorte qu’ils avaient dû calfeutrer avec de la toile le coin du fragile appareil, pour préserver ce qu’il était possible de préserver en haute mer. Le problème se posa ensuite de savoir comment ils adapteraient une antenne assez longue au petit radeau. Ils essayèrent d’abord d’envoyer le fil en l’air au moyen d’un cerf-volant, mais un coup de vent fit disparaître l’objet, qui fut happé par une lame. Ils eurent alors recours à un ballon, mais le soleil tropical creva le ballon, qui sombra à son tour dans la mer. Puis il fallut réparer les dégâts causés par le perroquet. Par-dessus le marché, quinze jours de navigation dans le courant de Humboldt nous furent nécessaires avant que nous fussions sortis de la zone morte de la cordillère des Andes, où les ondes courtes sont muettes et sans vie comme l’air dans une boîte de conserve vide.

Mais une nuit les ondes se frayèrent brusquement passage, et l’appel de Torstein fut entendu par hasard d’un amateur de T.S.F. de Los Angeles qui manipulait son transmetteur pour essayer d’entrer en contact avec un confrère de Suède. L’homme voulut savoir quelle sorte de poste nous avions et, ayant obtenu une réponse

satisfaisante à sa question, il demanda à Torstein qui il était et où il habitait. Quand il apprit que la demeure de Torstein était une cabine de bambou en plein Pacifique, il y eut sur la ligne quelques étranges petits déclics, jusqu'à ce que Torstein eût fourni plus de détails. Après s'être ressaisi, l'homme des ondes nous dit qu'il était opérateur de cinéma, que son nom était Hal, celui de sa femme Anna, et que, Suédoise d'origine, elle ne manquerait pas d'apprendre à nos familles que nous étions vivants et bien portants.

Cela nous parut étrange de penser qu'un inconnu qui s'appelait Hal, un opérateur de cinéma perdu dans le fourmillement de Los Angeles, serait la seule personne au monde, en dehors de nous, à savoir où nous étions et que tout allait bien. Hal, *alias* Harold Kempel, et son ami Frank Cuevas, veillèrent désormais chaque nuit à tour de rôle pour guetter les signaux du radeau, et Herman reçut des télégrammes reconnaissants de la direction du Bureau météorologique des États-Unis, qui le félicitait de ses messages journaliers en code, émis à partir d'une région sur laquelle on n'avait que très peu de renseignements et pas de statistiques. Plus tard, Knut et Torstein établirent presque toutes les nuits des contacts avec d'autres amateurs radio, qui purent transmettre nos souvenirs en Norvège par l'intermédiaire d'un certain Egil Berg, de Notoddin.

Pendant quelques jours, au milieu de l'océan, il y eut trop d'eau salée dans le coin de la T.S.F., et le poste cessa complètement de marcher. Nos deux opérateurs dans tous leurs états faisaient nuit et jour des prodiges à l'aide de leurs tournevis et autres fers à souder ; leurs correspondants amateurs croyaient le radeau bel et bien perdu. Mais une nuit, le signal LI 2B surgit dans l'éther, et aussitôt l'appareil transmetteur émit des bourdonnements sans fin, tandis que plusieurs centaines de sans-filistes américains se précipitaient simultanément sur les boutons et répondaient à l'appel.

Si l'on se hasardait à fourrer son nez dans le coin des opérateurs radio, on avait l'impression de s'être assis sur un nid de guêpes. L'humidité pénétrait partout et, malgré le morceau de caoutchouc brut qui recouvrait le tronc de balsa servant de siège au radio, on sentait des secousses électriques dans la partie postérieure du corps et à la pointe des doigts dès qu'on touchait la clé Morse. Si l'un de nous, les non-initiés, essayait de chiper un crayon dans le coin bien équipé de la T.S.F., ses cheveux se dressaient sur sa tête, tandis que de longues étincelles jaillissaient du bout de crayon. Seuls Torstein, Knut et le perroquet parvenaient à se glisser sans dommage dans ce coin-là, et nous avions placé un carton indiquant où commençait pour les autres la zone dangereuse.

Une nuit, à une heure avancée, sous la lumière de la lampe, Knut était en train de bricoler dans le coin de la T.S.F., quand il vint me tirer brusquement par la jambe pour m'annoncer qu'il avait parlé à quelqu'un qui habitait les environs d'Oslo et s'appelait Christian Amundsen. Un record d'amateur, car notre petit émetteur à ondes courtes (13 900 kc par seconde) avait une puissance qui ne dépassait pas six watts, celle d'une petite lampe de poche. C'était le 2 août, et nous avions parcouru plus de soixante degrés autour du globe, de sorte que nous étions aux antipodes d'Oslo.

Le roi Haakon devait fêter le lendemain ses soixante-quinze ans : nous lui envoyâmes directement du radeau un message de félicitations. Le jour suivant, Christian se fit entendre de nouveau et nous traduisit la réponse du roi, qui nous souhaitait bonne chance et plein succès pour le reste de la traversée.

Nous ne sommes pas non plus près d'oublier un autre épisode, qui apporta un peu de variété dans notre vie à bord. Nous avions deux appareils photographiques, et Erik s'était muni d'un paquet de révélateurs, pour que nous pussions refaire les photographies ratées. Après la visite du

requin-baleine, il ne put résister à l'envie de faire fondre sa poudre dans l'eau, en se conformant soigneusement aux instructions données, puis il développa deux films. Les négatifs avaient l'aspect de photographies prises de trop loin, rien que des taches et des bandes sombres. Les films étaient perdus. Nous envoyâmes un message demandant conseil. Il fut recueilli par un amateur de Hollywood qui, après avoir téléphoné à un laboratoire, revint nous dire que notre révélateur devait être trop chaud ; il ne fallait pas employer d'eau à plus de 16°, sinon les négatifs seraient ridés.

Nous le remerciâmes et nous constatâmes que la température du courant maritime atteignait 27°. Herman était un ingénieur du froid : je le priai, par plaisanterie, d'abaisser la température de l'eau à 16°. Il me demanda la petite bouteille d'acide carbonique qui faisait partie des accessoires du dinghy déjà gonflé et, après quelques tours de passe-passe dans une bouilloire enveloppée d'un sac de couchage et d'une veste de laine, la barbe embroussaillée de notre ingénieur se couvrit soudain de givre, et il nous présenta au fond de son récipient un gros morceau de glace bien blanche.

Erik reprit ses travaux de développement ; cette fois avec des résultats excellents.

Si les paroles transmises par les ondes courtes à travers les régions éthérées étaient un luxe inconnu à l'époque primitive de Kon-Tiki, les vagues au-dessous de nous restaient les mêmes que dans le passé. Elles emportaient régulièrement le radeau de balsa vers l'ouest, comme elles avaient emporté d'autres radeaux quinze siècles auparavant.

Le temps était devenu un peu plus capricieux, avec des averses intermittentes, depuis que nous nous approchions des îles, et l'alizé avait changé de direction. Il était toujours arrivé du sud-est jusqu'à ce que nous fussions au milieu du courant équatorial ; puis il avait tourné peu à peu vers l'est.

Nous avions, le 10 juin, atteint notre position la plus septentrionale, avec une latitude de 6° 19’ Sud. Nous étions alors si près de l’équateur qu’on aurait dit que nous allions passer au nord du groupe des Marquises et disparaître complètement dans l’océan sans trouver de terre. Mais l’alizé, tournant de l’est au nord-est, nous conduisit ensuite en ligne courbe vers les latitudes du monde insulaire.

Bien des fois, le vent et la mer restaient stables pendant des jours interminables, et nous finissions par oublier qui devait être de quart, sauf la nuit, quand le veilleur était seul sur le pont. Ces jours-là, on ne détachait pas les amarres de l’aviron et la voile du *Kon-Tiki* se gonflait sans notre intervention. La nuit, l’homme de quart pouvait s’asseoir tranquillement à la porte de la cabine et regarder les étoiles. Les constellations changeaient-elles de position ? Il était toujours temps de sortir pour voir si c’était l’aviron de queue ou le vent qui avait tourné.

Il est incroyablement facile de gouverner d’après les étoiles, une fois qu’on les a vues se déplacer dans le ciel pendant plusieurs semaines. D’ailleurs, il n’y avait pas grand-chose à regarder la nuit en dehors d’elles. Nous savions, d’une nuit à l’autre, où nous pouvions nous attendre à voir les différentes constellations. Lors de notre montée vers l’équateur, la Grande Ourse s’était levée si claire à l’horizon du nord que nous avions eu peur d’apercevoir l’étoile polaire, qui apparaît au moment où, venant du sud, on traverse la Ligne. Mais au fur et à mesure que s’établissait l’alizé du nord-est, la Grande Ourse s’enfonçait derrière l’horizon.

Les anciens Polynésiens furent de grands navigateurs. Ils relevaient la position du soleil pendant le jour et des étoiles pendant la nuit. Leur connaissance des corps célestes était stupéfiante. Ils savaient que la terre est ronde, et ils avaient des noms pour désigner ces abstractions que sont l’équateur, les méridiens, les tropiques du Cancer et du Capricorne. À Hawaii, ils découpaient des cartes marines

dans l’écorce de grosses calebasses, et en certaines autres îles on faisait des cartes détaillées avec des branches tressées ; des coquillages indiquaient les îles et des brindilles les courants repérés. Les Polynésiens connaissaient cinq planètes, qu’ils appelaient étoiles voyageuses et qu’ils distinguaient des étoiles fixes, lesquelles formaient une liste de quelque deux cents noms. Dans l’ancienne Polynésie, un bon navigateur savait parfaitement dans quelles parties du ciel se levaient les différentes étoiles, où elles seraient aux différentes heures de la nuit et aux différentes époques de l’année. Il savait quelle étoile culminait au-dessus de chaque île et parfois lui donnait son nom.

Ils avaient compris non seulement que le ciel étoilé est comme une boussole géante dont l’aiguille tournerait de l’est à l’ouest, mais encore que les étoiles au-dessus de leurs têtes leur montraient à quelle distance ils se trouvaient du nord ou du sud.

Après avoir exploré et rangé sous leur domination leur domaine actuel, c’est-à-dire toute la partie de l’océan tournée vers l’Amérique, les Polynésiens établirent entre les îles un trafic qui se maintint pendant plusieurs générations. D’après les traditions historiques, quand des chefs tahitiens allaient à Hawaii, qui était située à près de quatre mille kilomètres au nord et à plusieurs degrés à l’ouest, leur barreur se dirigeait d’abord vers le nord d’après le soleil et les étoiles. Au moment où les astres lui indiquaient qu’il avait atteint la latitude de Hawaii, il tournait à angle droit et gouvernait vers l’ouest, jusqu’à ce que les oiseaux et les nuages vinssent lui révéler la proximité de l’archipel.

D’où les Polynésiens tiraient-ils leur vaste savoir astronomique et aussi leur calendrier, calculé avec une précision étonnante ? Certainement pas des peuples mélanésiens ou malais de l’ouest. Mais la vieille race d’ « hommes blancs et barbus » précisément, qui en Amérique avait enseigné aux Aztèques, aux Mayas et aux Incas leur

prodigieuse civilisation, était elle-même arrivée à établir un calendrier curieusement semblable et à se constituer un savoir identique sur les astres – science à laquelle l'Europe de ces temps-là était loin d'atteindre.

En Polynésie, comme au Pérou, l'année du calendrier commençait le jour où la constellation des Pléiades réapparaît pour la première fois au-dessus de l'horizon, et dans les deux régions cette constellation est considérée comme la patronne de l'agriculture.

Au Pérou, sur les pentes du continent qui descendent vers le Pacifique, en plein sable du désert, se dressent encore aujourd'hui les ruines d'un observatoire astronomique d'une grande ancienneté, laissées par le même peuple mystérieux qui sculptait des colosses de pierre, érigeait des pyramides, cultivait les patates, les lagénaires, et commençait l'année avec le retour des Pléiades. Kon-Tiki connaissait les étoiles quand il s'était engagé sur l'océan Pacifique.

La nuit du 2 juillet, il ne fut plus question pour l'homme de quart d'observer en paix le ciel étoilé. Après plusieurs jours de légère brise du nord-est, nous devions lutter contre un vent fort et une vilaine mer. Tard dans la soirée, par un brillant clair de lune, le vent redevint propice à la navigation. Nous mesurâmes notre vitesse en comptant les secondes qu'il nous fallait pour dépasser un bout de bois lancé devant nous, et nous nous aperçûmes que nous établissions un record de lenteur. Alors que notre vitesse moyenne était « de douze à dix-huit bouts de bois » – unité de mesure qui faisait désormais partie du jargon du bord –, nous étions descendus à six, et derrière le radeau tourbillonnait un curieux sillage phosphorescent.

Quatre hommes ronflaient dans la cabine de bambou, pendant que Torstein tripotait sa clé Morse et que j'étais à la barre. Juste avant minuit j'aperçus une houle déchaînée qui, de tous les points de mon champ visuel, accourait furieusement vers nous, et que suivaient deux rangées de lames plus hautes encore, dont je pouvais distinguer ici et là

les crêtes blanches. Si nous n'avions pas reçu peu après leur assaut, j'aurais pu croire que j'avais affaire à un ressac causé par des brisants. Je poussai un cri d'avertissement quand la première lame se dressa comme un mur au clair de lune, et je mis le radeau en position de recevoir le coup.

Dès qu'elle nous atteignit, le *Kon-Tiki* souleva de côté son arrière et se mit à escalader la crête écumante qui s'effondrait déjà en bouillonnant. Nous passâmes à travers les tourbillons d'écume, tandis que la lourde vague roulait au-dessous de nous. L'avant à son tour se redressa et nous glissâmes à reculons dans un large creux. Un instant après se dressait sur nous une nouvelle muraille liquide ; cette fois encore nous fûmes soulevés vivement dans les airs et des masses d'eau se brisèrent sur notre proue. Le radeau prenant les vagues de biais, il était impossible de le faire tourner assez vite. La lame suivante jaillit des bandes d'écume comme un mur brillant, qui se brisa par le faîte en nous atteignant. Quand il s'effondra, je ne vis d'autre solution que de m'accrocher le plus fermement possible à un pieu de bambou saillant du toit de la cabine ; je retins mon souffle en sentant que nous étions projetés vers le ciel et qu'autour de moi de mugissantes masses d'écume emportaient tout. Une seconde après, nous et le *Kon-Tiki* étions de nouveau sur l'eau et glissions doucement par-dessus le dos d'une vague. Puis la mer reprit son aspect ordinaire. Les trois grands murs de lames couraient devant nous, tandis qu'à l'arrière une file de noix de coco sautillaient dans la mer au clair de lune.

La dernière vague avait donné un tel coup à la cabine que Torstein avait été renversé dans le coin de la T.S.F. et que les autres s'étaient réveillés en sursaut, effrayés par le bruit, tandis que l'eau ruisselait entre les troncs et à travers le mur. À bâbord, le treillis de bambou béait tel un petit cratère, et le panier de plongeur avait été aplati contre l'avant, mais en dehors de cela, le reste avait tenu le coup. Nous n'avons jamais pu nous expliquer d'une façon certaine

d'où venaient ces trois vagues, à moins que ce ne fussent des lames de fond, ce qui n'est pas rare dans ces parages.

Deux jours plus tard nous eûmes notre première tempête. Pour commencer, l'alizé s'éteignit complètement, et les nuages blancs, légers comme des plumes, qui voguaient au-dessus de nos têtes dans l'azur, furent bientôt masqués par un banc épais de nuages noirs arrivant du sud. Ensuite vinrent des rafales, de directions si imprévues qu'il était impossible à l'homme de quart de rester maître de l'aviron. Nous avions beau nous hâter de tourner notre arrière dans la nouvelle direction du vent, pour permettre à la voile de se gonfler en sécurité, d'autres rafales tout aussi violentes et tout aussi capricieuses suivaient bientôt, qui venaient détruire la courbe majestueuse de la voile, l'obligeant à pivoter et à faseyer, au péril de l'équipage et de la cargaison. Puis, annonciateur de la tourmente, le vent gagna soudain de force, tandis que des nuages noirs s'avançaient vers nous ; la brise qui subsistait entre les rafales fraîchit et finit par devenir un véritable ouragan.

En un temps incroyablement court, les lames autour de nous atteignirent une hauteur de cinq mètres, tandis que certaines, isolément, allaient jusqu'à six et sept mètres, de sorte qu'elles atteignaient le niveau de la tête du mât quand nous plongions dans les creux. Il nous fallait nous agripper au pont, pliés en deux, pendant que le vent secouait les murs de bambou et hurlait dans les agrès.

Pour protéger le coin de la T.S.F., nous tendîmes de la toile sur tout le mur arrière et le côté bâbord de la cabine. Les pièces détachées de la cargaison furent solidement arrimées ; enfin nous amenâmes la voile et l'enroulâmes autour de la vergue de bambou. Le ciel s'était couvert de nuages, la mer était devenue noire et menaçante ; à perte de vue apparaissaient des crêtes blanches. De longues traces d'écume morte rayaient le dos des lames allongées du côté du vent ; aux endroits où s'effondraient les vagues, des taches vertes, semblables à des plaies, moussaient un

bon moment dans l'eau bleu-noir. En se brisant, les crêtes échevelées par le vent déversaient leurs embruns, comme une pluie salée, à quoi se mêlait la douche des averses successives qui fouettaient autour de nous presque à l'horizontale la surface de la mer, désormais invisible, et l'eau qui coulait de nos cheveux et de nos barbes avait un goût saumâtre. Nus et transis, nous rampions sur le pont, veillant à ce que tout le gréement fût en ordre pour parer à la tempête. Au moment où, après avoir envahi l'horizon, elle nous cerna avant de livrer un premier assaut, l'anxiété se lisait dans tous les regards. Mais dès qu'elle se fut abattue sur nous pour de bon et que nous vîmes avec quelle souple aisance le *Kon-Tiki* passait par-dessus les obstacles, elle nous procura un genre de sport passionnant. Nous prenions plaisir à la fureur des éléments, que le radeau de balsa maîtrisait avec tant d'élégance, montant au sommet des vagues comme un bouchon, et laissant toujours à quelques pouces au-dessous de lui la plus lourde masse de cette eau déchaînée. Par un temps pareil, la mer rappelle beaucoup la montagne. On a l'impression de se trouver perdu en pleine tempête sur quelque haut plateau désert, nu et gris : bien que nous fussions au cœur des tropiques, les montées et les descentes du radeau évoquaient une sorte de course à ski parmi la neige et les rochers.

L'homme de quart devait tenir les yeux bien ouverts. Quand les lames les plus escarpées passaient sous la moitié avant du radeau, les troncs de l'arrière sortaient carrément de l'eau, mais la seconde suivante ils y replongeaient pour escalader la prochaine crête. Chaque fois, les vagues se succédaient de si près que l'une tenait encore notre proue en l'air à l'instant où l'autre arrivait déjà ; les pesantes nappes d'eau s'abattaient sur l'homme de quart, mais une seconde après la proue se redressait et le flot disparaissait sous le pont comme à travers les dents d'une fourchette.

Nous avions calculé que par mer assez calme, où sept secondes s’écoulaient en moyenne entre les vagues les plus hautes, nous recevions à l’arrière environ deux cents tonnes d’eau en vingt-quatre heures, ce dont nous ne nous apercevions guère, car cette eau se contentait de couler tranquillement autour des jambes du barreur, pour disparaître ensuite tout aussi tranquillement entre les troncs. Mais dans une grosse tempête, plus de dix mille tonnes se déversaient à bord pendant le même temps, puisque des masses variables pouvant dépasser deux mètres cubes tombaient sur le radeau toutes les cinq secondes et s’y brisaient parfois dans un bruit de tonnerre. Le barreur, dans l’eau jusqu’à la taille, avait l’impression de remonter le courant d’un rapide. Le radeau tremblait un moment, mais la cruelle charge qui pesait sur sa proue s’en allait bientôt par-dessus bord en grandes cascades.

Herman sortait constamment son anémomètre pour mesurer la force de l’ouragan ; de telles tempêtes pouvaient durer vingt-quatre heures, puis mollissaient peu à peu en une brise soutenue, accompagnée d’averses intermittentes, mais suffisantes pour maintenir la mer en effervescence tandis que nous roulions allègrement vers l’ouest. Pour obtenir des mesures exactes au milieu des hautes vagues, Herman devait grimper au sommet du mât oscillant où il avait bien du mal à se tenir.

Quand le temps se calma, on aurait dit que les gros poissons qui nous entouraient étaient devenus complètement fous. L’eau était pleine de requins, de thons, de dorades, sans compter quelques bonites éperdues, tous se tortillant sous les pièces de bois du radeau et parmi les vagues les plus proches. C’était une lutte incessante et mortelle. De grands poissons, le dos arqué, se poursuivaient et filaient comme des flèches, tandis qu’autour de nous l’eau se teintait constamment de rouge sombre. Les principaux combattants étaient les thons et les dorades ; celles-ci arrivaient par grands bancs serrés qui évoluaient

pourtant avec plus d'aisance et de rapidité que d'habitude. Les thons jouaient le rôle d'assaillants ; souvent, un poisson de cent cinquante à deux cents livres bondissait hors de l'eau, une tête ensanglantée de dorade dans la gueule. Mais si quelques dorades isolées fuyaient à toute vitesse les thons qui les poursuivaient, le banc, lui, ne cédait pas un pouce de terrain, bien que plusieurs de ses membres, des blessures béantes à la nuque, fissent de terribles contorsions. De temps en temps les requins aussi, comme aveuglés par la rage, se battaient avec d'énormes thons, qui rencontraient en eux des adversaires supérieurs.

On ne voyait plus un seul des paisibles « pilotes ». Ils avaient dû être dévorés par les thons en fureur, ou bien s'étaient cachés à l'abri du radeau, ou encore avaient fui loin du champ de bataille. Nous n'osions pas mettre la tête dans l'eau pour regarder.

J'eus une fameuse émotion – dont je ne pus m'empêcher de rire ensuite – pendant que j'étais à l'arrière en train de satisfaire un besoin naturel. Nous étions habitués à être secoués par les vagues dans notre water-closet, mais recevoir d'une façon inattendue, comme cela m'arriva, une violente poussée dans le postérieur, poussée administrée par quelque chose de large, de froid et de lourd, qu'on pouvait prendre, ma foi, pour une tête de requin, voilà qui semblait contraire à toutes les prévisions raisonnables. Avant d'avoir recouvré mes esprits, j'avais grimpé sur l'étai du mât, avec l'impression qu'un méchant squale s'accrochait à moi. Herman, que le rire faisait se plier en deux par-dessus l'aviron de gouverne, put enfin me confier que c'était un énorme thon qui, avec ses soixante-dix kilos d'animal à sang froid, avait flairé au passage ma nudité. Plus tard, pendant le quart de Herman et celui de Torstein, le même poisson essaya de sauter à bord, profitant des vagues qui déferlaient sur l'arrière. Par deux fois, le gros gaillard s'échoua à l'extrémité des troncs, mais chaque fois

il réussit à s'enfuir avant que nous eussions pu saisir son corps glissant.

Une vague nous apporta une bonite affolée. Avec ce poisson et un thon pris la veille, nous décidâmes de pêcher, afin de mettre un peu d'ordre dans le chaos sanglant qui nous entourait.

Notre journal relate :

Un requin d'un mètre quatre-vingts s'est précipité le premier sur l'appât et nous l'avons halé à bord. À peine remis à l'eau, l'hameçon s'est trouvé avalé par un requin de deux mètres quarante, que nous avons réussi à prendre lui aussi. Un troisième requin, d'un mètre quatre-vingts cette fois, nous a échappé au moment où nous le faisions passer par-dessus le bord. Le suivant – deux mètres quarante – s'est terriblement débattu. Il avait la tête au-dessus des troncs quand, coupant nos quatre lignes d'acier, il est parvenu à replonger dans les flots. Un nouvel hameçon a amené un requin de deux mètres dix. Il devenait dangereux de se tenir pour pêcher sur les troncs glissants de l'arrière, car les trois requins capturés continuaient à lancer la tête en l'air et à claquer des mâchoires longtemps après qu'on aurait pu les croire morts. Les tirant par la queue, nous les avons entassés sur le pont avant, mais ensuite un grand thon, pris à son tour, nous a donné plus de mal qu'aucun requin à l'instant d'être hissé à bord. Il était si gras et si lourd qu'aucun de nous ne pouvait le soulever par la queue.

La mer était toujours aussi pleine de dos de poissons, tous lancés dans une danse frénétique. Un nouveau requin s'est trouvé pris, mais il s'est échappé au dernier moment. Puis nous en avons halé un d'un mètre quatre-vingts, suivi par un autre d'un mètre cinquante, puis par un autre d'un mètre quatre-vingts et un dernier de deux mètres dix.

Partout où nous allions sur le pont, de gros requins nous barraient le chemin, fouettant convulsivement le sol de leurs queues ou heurtant la cabine de bambou tout en lançant des coups de dents çà et là. Épuisés déjà comme nous l'étions après toutes ces nuits de tempête, nous finissions par ne plus distinguer les requins morts de ceux qui, bien vivants, nous guettant de leurs yeux verts de chat, essayaient de nous mordre si nous nous approchions. Quand nous eûmes neuf requins à bord, nous nous arrêtâmes, tant nous étions fatigués d'avoir, pendant cinq heures, tiré nos lourdes lignes et lutté contre les monstres récalcitrants.

Le lendemain, il y avait moins de thons et de dorades, mais tout autant de requins. Nous nous remîmes à pêcher, mais nous y renonçâmes vite en constatant que tout le sang frais qui coulait du radeau en attirait un plus grand nombre. Nous jetâmes alors dans la mer les cadavres et lavâmes tout le pont. Comme les nattes de bambou avaient été déchirées par les dents des squales aussi bien que par leur peau rugueuse, nous nous débarrassâmes des plus atteintes et des plus ensanglantées, pour les remplacer par des nattes de bambou doré toutes neuves, dont nous avions des piles amarrées sur le pont avant.

Ces soirs-là, une fois couchés, nous ne cessions de voir en imagination d'avides gueules grandes ouvertes dans une mare de sang. L'odeur de la chair de requin restait attachée à nos narines. Nous pouvions en manger, il suffisait de faire partir le goût d'ammoniaque en mettant les morceaux de poisson à mariner pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de mer. Mais la bonite et le thon étaient infiniment meilleurs.

Le second soir de cette pêche, j'entendis pour la première fois un camarade émettre l'opinion qu'il serait bien agréable de s'étendre confortablement sur l'herbe dans une île plantée de cocotiers, et qu'il lui tardait de voir autre chose que des poissons froids et des vagues.

Le temps redevint calme, néanmoins il ne fut jamais aussi stable ni aussi sûr qu'auparavant. D'imprévisibles rafales apportaient quelquefois d'abondantes averses, dont la vue, d'ailleurs, nous faisait plaisir, parce que notre provision d'eau commençait à sentir le marécage. Au moment où la pluie tombait le plus fort, nous recueillions l'eau qui coulait du toit de la cabine et nous nous mettions tout nus sur le pont, pour bien savourer le luxe d'être débarrassés par cette bonne douche du sel qui nous collait au corps.

Les pilotes frétillaient à leurs places habituelles, mais nous ne pouvions savoir si c'étaient des anciens ayant échappé au carnage ou des nouveaux venus dont nous avions hérité pendant la bataille.

Le 21 juillet, le vent tomba soudain pour la seconde fois. Pendant un moment régna un calme absolu, oppressant, dont nous connaissions par expérience la signification. En effet, après quelques violentes rafales de l'est, de l'ouest et du sud, le vent, plus frais, tourna franchement au sud, où des nuages noirs et menaçants montaient à l'horizon. Herman était dehors avec son anémomètre et avait déjà mesuré plus de quatorze mètres par seconde, quand le sac de couchage de Torstein dégringola hors du radeau. Et ce qui arriva pendant les secondes suivantes prit moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

En essayant de saisir le sac au vol, Herman fit un pas imprudent et tomba à la mer. Nous entendîmes au milieu du fracas des lames un faible cri d'appel, et nous vîmes la tête de Herman et son bras qui nous faisait signe, en même temps qu'un objet verdâtre indistinct tourbillonnait autour de lui. Il tournait désespérément pour regagner le radeau, ballotté par les grandes vagues qui le poussaient au loin vers bâbord. Torstein, qui se tenait à la barre, et moi-même, qui étais à l'avant, fûmes les premiers à l'apercevoir et nous nous sentîmes glacés d'horreur. Nous hurlâmes : « Un homme à la mer ! » de toute la force de nos poumons, tout en nous précipitant vers le matériel de sauvetage le plus

proche. Les autres n'avaient pas entendu le cri de Herman, à cause du bruit des vagues, mais en un rien de temps la plus grande animation régna parmi nous. Herman était un excellent nageur et, tout en comprenant aussitôt que sa vie était en danger, nous gardions le faible espoir qu'il réussirait à gagner le radeau avant qu'il fût trop tard.

Torstein, qui en était le plus près, se jeta sur le cabestan de bambou autour duquel nous enroulions la corde dont nous nous servions pour amarrer le canot. Pour l'unique fois pendant le voyage, celle-ci s'accrocha. Tout cela fut l'affaire de quelques secondes. Herman était encore au niveau de l'arrière du radeau, à quelques mètres, et il pouvait encore espérer arriver jusqu'à la pale de l'aviron de gouverne et s'y agripper, mais elle lui échappa des doigts. En un instant il se trouva précisément à l'endroit où l'expérience nous avait appris qu'on ne pouvait rien récupérer. Pendant que Bengt et moi mettions le dinghy à l'eau, Knut et Erik lancèrent la ceinture de sauvetage qui, pourvue d'une longue ligne, était suspendue toute prête à un coin du toit de la cabine, mais le vent était si fort qu'il la rejeta. Après plusieurs lancements infructueux, Herman était déjà loin derrière, nageant de toutes ses forces pour se maintenir à la vitesse du radeau, mais la distance qui l'en séparait ne faisait qu'augmenter. Il mettait son dernier espoir dans le dinghy. Sans l'amarre qui le freinait, le petit bateau de caoutchouc aurait pu rejoindre le nageur, mais peut-être ne serait-il jamais retourné vers le *Kon-Tiki.* En tout cas, trois hommes dans un dinghy avaient plus de chances de s'en tirer qu'un homme seul à la mer.

Alors nous vîmes soudain Knut plonger dans les vagues la tête la première. Il tenait la ceinture de sauvetage d'une main et nageait de son mieux. Chaque fois que la tête de Herman apparaissait au sommet d'une vague, Knut avait disparu ; chaque fois que Knut remontait, Herman n'était plus là. Enfin nous aperçûmes les deux têtes côte à côte ; ils avaient nagé à la rencontre l'un de l'autre et s'accrochaient à la ceinture de sauvetage. Knut agita le bras et tous les

quatre nous saisîmes la ligne à laquelle était attachée la ceinture et halâmes de toutes nos forces, le regard fixé sur le grand objet sombre qui ondoyait derrière nos deux camarades. Un animal mystérieux poussait au-dessus des vagues un grand triangle verdâtre, ce qui n'avait pas manqué d'éveiller chez Knut une certaine émotion dans l'instant où il nageait vers Herman. Seul Herman savait que ce triangle ne faisait pas partie d'un requin ni d'aucun autre monstre marin. C'était un coin gonflé du sac de couchage imperméable de Torstein. Mais le sac ne flotta pas longtemps après que les deux camarades eurent été remontés à bord sains et saufs. Quelle que fût la créature qui l'entraîna dans les profondeurs, elle venait de manquer une meilleure proie.

– Bien content de ne pas avoir été là-dedans, conclut Torstein en reprenant l'aviron de gouverne.

Nous n'échangeâmes guère d'autres plaisanteries ce soir-là. Nous sentîmes tous pendant un bon moment un frisson nous glacer la moelle des os. À ce frisson se mêlait pourtant une chaude gratitude, parce que nous étions encore six à bord.

Bien des choses aimables furent dites à Knut, par Herman d'abord, par les autres ensuite.

Nous n'eûmes guère le temps de réfléchir à ce qui venait de se passer, car les rafales augmentaient de force pendant que le ciel s'assombrissait au-dessus de nos têtes, et avant la nuit arriva une nouvelle tempête. Nous finîmes par faire pendre la ceinture de sauvetage à la traîne derrière le radeau, afin qu'on eût quelque chose à quoi s'agripper si un coup de vent vous lançait dans l'eau. Puis, quand la nuit vint, ce furent des ténèbres complètes, qui cachaient à la fois le radeau et la mer. Tout en roulant avec des bonds désordonnés dans l'obscurité, nous n'entendions et ne sentions que la tempête hurlant dans les mâts et les haubans ; il nous semblait que sous la pression des rafales notre souple cabine de bambou allait voler par-dessus bord.

Mais elle était couverte de toile et bien étayée. Les troncs du *Kon-Tiki,* que ballottaient les vagues, montaient et descendaient comme les touches d'un piano. Et nous éprouvions chaque fois le même étonnement à constater que les cascades, au lieu de se déverser par les larges fentes du plancher, venaient battre l'air humide à la façon d'un soufflet.

Pendant cinq jours entiers le temps varia entre la pleine tempête et une brise légère ; la mer se creusait en larges vallées que les vagues gris-bleu, dont le vent allongeait et aplatissait les dos, remplissaient d'une fumée d'écume. Enfin, le cinquième jour, une fente bleue apparut dans le ciel et, et tandis que la tempête passait son chemin, la méchante couverture de nuages noirs fit place à l'azur, partout victorieux. Nous nous en tirions avec l'aviron de gouverne cassé, la voile déchirée, et nos dérives toutes branlantes entre les troncs parce que les cordes qui les avaient fixées étaient complètement usées. Mais ni nous ni la cargaison n'avions subi de dommage.

Après ces deux tempêtes, le *Kon-Tiki* était certes un peu désarticulé. L'effort pour franchir les lames escarpées avait tendu les cordes qui, frottant contre les troncs toujours en mouvement, avaient usé peu à peu le bois de balsa. Nous remerciâmes la Providence, heureux d'avoir suivi la prescription des Incas et de ne pas avoir employé de fils de fer, qui pendant l'ouragan auraient tout simplement scié le radeau et l'auraient réduit en allumettes. De même, si nous nous étions servis de balsa très sec, flottant haut dans un premier temps, le radeau, saturé d'eau de mer, aurait depuis longtemps sombré. C'était la sève du bois vert qui empêchait l'infiltration à travers les troncs poreux. Mais il y avait maintenant tant de jeu dans les cordes qu'il eût été dangereux de mettre le pied entre deux pièces de bois qui, en se rapprochant brutalement, pouvaient fort bien le broyer à l'improviste. À l'avant et à l'arrière, où il n'existait pas de pont de bambou, nous devions plier les genoux

quand nous nous tenions les pieds écartés sur deux troncs à la fois. À l'arrière, les pièces de bois étaient quant à elles glissantes comme des feuilles de bananier à cause des algues mouillées. Bien que nos pas eussent fini par tracer un sentier dans la verdure et que l'homme de quart se tînt sur une large planche, on risquait facilement de perdre l'équilibre chaque fois qu'une lame venait à frapper le radeau. Du côté bâbord un des neuf troncs géants battait jour et nuit à coups sourds contre les traverses. Il y avait aussi des grincements terribles dans les cordages qui reliaient les deux mâts par le sommet, car, reposant sur des troncs différents, les emplantures se mouvaient indépendamment l'une de l'autre.

Nous épissâmes et amarrâmes l'aviron de gouverne avec de longs morceaux de bois de manguier dur comme fer et, grâce au talent de voiliers d'Erik et de Bengt, Kon-Tiki ne tarda pas à redresser la tête et à tendre à nouveau fièrement la poitrine vers la Polynésie, tandis que l'aviron de gouverne dansait doucement dans des vagues amollies par le beau temps.

Mais les dérives ne redevinrent jamais tout à fait ce qu'elles avaient été auparavant ; elles n'affrontaient plus la pression de l'eau avec leur pleine force : étant moins solidement fixées sous le radeau, elles cédaient. Il était inutile d'essayer d'inspecter les cordes du dessous, que des algues recouvraient complètement. En soulevant le pont de bambou, nous vîmes que seules trois des principales cordes étaient cassées. Elles avaient été posées de travers, tout contre la cargaison, qui les avait usées. Les troncs avaient naturellement absorbé un grand poids d'eau, mais comme la cargaison s'était allégée, l'un compensait l'autre. La plus grande partie de nos provisions de vivres et d'eau potable avait déjà été consommée, et les opérateurs de la T.S.F. avaient du jeter par-dessus bord un bon nombre de leurs batteries sèches.

Malgré la dernière tempête, il était évident que nous pourrions tenir bon pendant la courte distance qui nous séparait encore des îles, droit devant. Maintenant une tout autre question se posait : comment allait finir le voyage ?

Le *Kon-Tiki* poursuivrait inexorablement sa course vers l'ouest, jusqu'au moment où sa proue heurterait un solide rocher ou quelque autre masse fixe qui l'arrêterait. Le voyage, pourtant, ne prendrait vraiment fin que le jour où nous aurions réussi à débarquer sains et saufs sur une des îles qui constituent la Polynésie.

En sortant de la dernière tempête, nous ne savions pas trop où nous aboutirions. Nous étions à égale distance des Marquises et du groupe des Tuamotu, mais dans une position qui pouvait parfaitement nous faire passer entre les deux archipels sans même nous permettre de les voir. L'île des Marquises la plus proche était à trois cents milles au nord-ouest, et la première des Tuamotu à trois cents milles au sud-ouest. Le vent et le courant restaient variables, avec une dominante ouest : autrement dit, ils nous conduisaient droit vers le vaste espace de mer libre qui séparait les deux archipels.

L'île la moins éloignée au nord-ouest n'était autre que Fatuhiva, la petite terre montagneuse revêtue de jungle où j'avais vécu dans une hutte bâtie sur pilotis au bord de l'eau, et où j'avais entendu un vieillard raconter de si vivantes histoires au sujet du héros ancestral Kon-Tiki. Si notre radeau arrivait à cette grève, j'y trouverais bien des gens de connaissance, mais probablement pas le vieux conteur lui-même. Il devait être parti depuis longtemps pour un autre monde, avec l'espoir d'y retrouver le vrai Kon-Tiki.

En avançant vers les chaînes montagneuses du groupe des Marquises, où les îles sont très écartées les unes des autres et où la mer se déchaîne avec un bruit de tonnerre contre des rochers aux parois verticales, il nous faudrait bien ouvrir les yeux pour chercher les entrées des rares

vallées, qui finissent toujours par une étroite bande de grève.

Dans les Tuamotu, au contraire, les nombreuses îles sont rapprochées les unes des autres et couvrent une vaste superficie de mer. Mais ce groupe est connu aussi sous le nom d'archipel Plat ou Dangereux, parce qu'il est entièrement fait de coraux, qui forment de traîtres écueils sous-marins ou des atolls plantés de palmiers, dont l'altitude ne dépasse pas deux ou trois mètres au-dessus du niveau de la mer. Un anneau de petits récifs protège chaque atoll et présente un grand danger pour la navigation. Bien que des coralliaires aient construit les atolls du groupe des Tuamotu et que les îles Marquises soient des volcans éteints, la même race polynésienne habite les deux archipels et les familles royales de l'un et de l'autre considèrent Tiki comme leur ancêtre originel.

Dès le 3 juillet, alors que nous étions encore à mille milles marins des premières îles, la nature elle-même sut nous annoncer, comme elle l'avait fait pour les primitifs voyageurs péruviens des temps reculés, qu'il y avait vraiment une terre en face de nous. Jusqu'à une distance d'un bon millier de milles du Pérou, nous avions aperçu de petits vols de frégates. Elles avaient disparu vers le 100° Ouest et après cela nous n'avions plus vu que des pétrels, qui ont la mer pour demeure. Mais le 3 juillet, au 125° Ouest, les frégates refirent leur apparition, et désormais nous en vîmes régulièrement de petites troupes. Elles volaient haut dans le ciel, et parfois fondaient sur les crêtes des vagues, afin de happer les poissons volants au moment où ils sautaient en l'air pour essayer d'échapper à un banc de dorades. Comme ces oiseaux ne venaient pas de l'Amérique, qui se trouvait derrière nous, ils devaient venir d'une autre terre, en avant.

Le 16 juillet, la nature parla d'une façon plus claire encore. Un requin de deux mètres soixante-dix, que nous avions halé à bord, rejeta une grosse étoile de mer mal digérée

qu’il avait dû gober récemment près d’une côte.

Et le lendemain nous eûmes la première visite certaine envoyée par les îles de la Polynésie.

Ce fut un grand moment à bord quand nous aperçûmes à l’horizon occidental deux grands fous qui bientôt volèrent assez bas au-dessus de notre mât. Leur envergure était de cinq pieds ; ils décrivirent d’abord plusieurs cercles au-dessus de nous, puis replièrent leurs ailes et se posèrent sur l’eau le long du radeau. Des dorades, arrivées à toute vitesse, tournèrent d’un air curieux autour des volatiles nageurs, mais ni les uns ni les autres ne se touchèrent. C’étaient les premiers messagers vivants qui venaient nous souhaiter la bienvenue. Ils ne partirent pas le soir venu, mais restèrent posés sur la mer, et après minuit nous pûmes les entendre voler en cercles autour du mât en poussant des cris rauques.

Les poissons volants qui tombaient à bord étaient maintenant d’une espèce différente, beaucoup plus grande ; je les reconnus pour en avoir pêché de semblables avec les indigènes sur la côte de Fatuhiva.

Pendant trois jours et trois nuits nous flottâmes précisément tout droit vers cette île, mais un fort vent de nord-est vint alors nous pousser dans la direction des atolls des Tuamotu. Il nous avait fait sortir du courant équatorial sud, et nous ne pouvions plus compter sur les courants marins. Un jour ils étaient là, un autre jour ils n’y étaient plus. Ils coulaient comme d’invisibles rivières, qui se ramifiaient à travers tout l’océan. Si le courant était rapide, il y avait d’habitude plus de houle, et la température de l’eau baissait d’un degré. Quant à sa direction et à sa force, nous nous en rendions compte chaque jour par la différence entre la position qu’avait calculée Erik la veille et celle que lui indiquaient ses mesures du jour.

Au seuil de la Polynésie le vent se retira tout à fait, après nous avoir confiés à une branche faible du courant qui, à notre vive inquiétude, prenait la direction des terres polaires

antarctiques. Ce ne fut pas le calme plat (nous ne l'eûmes jamais pendant le voyage), et quand le vent était sans force, nous hissions tous les chiffons que nous avions pour recueillir le peu qui en venait. Nous n'avons pas un seul jour fait marche arrière vers l'Amérique, et notre plus petit parcours en vingt-quatre heures fut de neuf milles – alors que notre vitesse tout au long du voyage atteignait quarante-deux milles et demi par jour.

D'ailleurs, l'alizé n'eut pas le courage de nous abandonner tout à fait. Il reprit de nouveau du service et se remit à pousser bravement notre embarcation délabrée qui se préparait à entrer dans une partie du monde nouvelle et inconnue.

Chaque jour de plus grandes troupes d'oiseaux venaient tournoyer autour de nous sans but. Un soir, au moment où le soleil allait s'enfoncer dans la mer, nous perçûmes nettement parmi eux une grande agitation. Ils partaient à tire-d'aile vers l'ouest sans faire la moindre attention à nous ni aux poissons volants. Et du mât nous pûmes constater qu'après nous avoir dépassés ils suivaient tous la même direction. Peut-être apercevaient-ils du haut des airs quelque chose que nous ne voyions pas. Peut-être était-ce un instinct sûr qui les faisait fuir. Mais d'évidence, ils volaient tout droit vers l'île la plus proche où ils nichaient.

Nous tournâmes l'aviron de gouverne et mîmes le cap dans la direction exacte qu'ils avaient prise. Même quand l'obscurité fut tombée, nous continuâmes d'entendre les cris des retardataires qui nous dépassaient. C'était une nuit magnifique ; pour la troisième fois depuis le début de la traversée, la lune était presque pleine.

Le lendemain, il y avait encore plus d'oiseaux au-dessus de nous, mais nous n'avions pas besoin d'attendre que de nouveau le chemin nous fût indiqué par eux le soir. Cette fois nous avions repéré à l'horizon un étrange nuage immobile. Les autres nuages n'étaient que de petits flocons blancs, qui surgissaient au sud et qui, traversant avec l'alizé

la voûte céleste. allaient disparaître vers l’ouest. À Fatuhiva j’avais fait la connaissance de ces nuages flottants apportés par les vents réguliers, et à bord du *Kon-Tiki* nous en avions vu nuit et jour voguer au-dessus de nous. Mais le nuage solitaire à l’horizon du sud-ouest ne bougeait pas, il se dressait comme une immobile colonne de fumée, pendant que passaient autour de lui les légers flocons blancs. Cumulus est le nom savant de ce genre de nuages. Les Polynésiens ne le connaissent pas, mais ils savent que sous ces nuages-là se trouve toujours une terre. En effet, quand le soleil tropical darde ses rayons sur le sable brûlant, il se forme un courant d’air chaud et humide qui va se condenser dans les couches plus froides de l’atmosphère.

Nous gouvernâmes vers ce nuage jusqu’à ce qu’il eût disparu après le coucher du soleil. Le vent restait stable et, sans qu’on eût recours à l’aviron de gouverne, fermement amarré, le *Kon-Tiki* maintenait tout seul sa direction, comme il arrive si souvent en mer par beau temps. L’homme de quart n’avait maintenant qu’à rester assis sans bouger de la planche luisante d’usure installée au sommet du mât, pour guetter le moindre signe indiquant la forme d’une terre.

Il y eut cette nuit-là au-dessus de nous des cris d’oiseaux assourdissants. Et la lune était presque pleine.

CHAPITRE VII

ARRIVÉE AUX ÎLES

PREMIÈRE VUE DE LA TERRE NOUS ÉVITONS PUKA-PUKA – JOUR DE FÊTE AU SEUIL DU PARADIS – LES PREMIERS INDIGÈNES NOUVEL ÉQUIPAGE À BORD DU « KON-TIKI » – KNUT DESCEND À TERRE UNE BATAILLE PERDUE D'AVANCE – DE NOUVEAU VERS LE LARGE EAUX DANGEREUSES – DE TAKUME À RAROÏA À LA DÉRIVE VERS LE CHAUDRON DES SORCIÈRES À LA MERCI DES VAGUES – NAUFRAGE ÉCHOUÉS SUR UN RÉCIF DE CORAIL UNE ÎLE DÉSERTE

Dans la nuit du 29 au 30 juillet, une atmosphère étrange et nouvelle régna autour du *Kon-Tiki*. Peut-être le vacarme des oiseaux de mer annonçait-il qu'il se préparait quelque chose. Nous pouvions sentir l'approche de la terre dans ce ramage à multiples voix tout plein d'agitation, qui succédait au morne craquement des cordes inertes, seul bruit que, pendant trois mois, nous eussions entendu au milieu du mugissement de la mer. Et la lune paraissait plus ronde et plus large que jamais à l'homme de quart qui, de la tête du mât, la voyait voguer au-dessus de lui. Dans notre imagination elle baignait des cimes de palmiers et des scènes romantiques ; elle ne brillait certainement pas avec une lumière aussi jaune sur les poissons à sang froid.

À six heures, Bengt descendit du mât, réveilla Herman et se coucha. Quand Herman fut en haut du mât craquant et oscillant, le jour avait commencé à poindre. Dix minutes

plus tard, il redescendait l’échelle de corde et me secouait par la jambe.

– Viens voir ton île !

Son visage rayonnait. Je me levai d’un bond, suivi de Bengt, qui ne dormait pas encore profondément. Serrés l’un derrière l’autre, nous montâmes le plus haut possible, jusqu’à la traverse du mât. Il y avait beaucoup d’oiseaux autour de nous, et au ciel une sorte de voile, faiblement coloré de bleu violacé, qui se reflétait dans la mer comme un dernier reste de la nuit expirante. Mais à l’orient une lueur rouge gagnait peu à peu dans la direction du sud-est, formant bientôt un fond pourpre sur lequel se détacha une ombre légère, semblable à un coup de crayon bleu tracé juste au ras de l’eau.

La terre ! Une île ! L’ayant dévorée des yeux, nous réveillâmes les autres, qui sortirent ensommeillés et jetèrent de tous côtés des regards ahuris, comme s’ils se fussent attendus à voir notre avant heurter une grève. Les oiseaux criards formaient un pont à travers le ciel dans la direction de l’île lointaine, qui se découpait de plus en plus nettement contre l’horizon au fur et à mesure que le fond rouge, ne cessant de s’élargir, virait à l’or à l’approche du soleil et du plein jour.

Notre première idée fut que l’île n’était pas où elle aurait dû être. Et comme elle n’avait pas pu changer de place, c’était certainement le radeau qui avait été happé pendant la nuit par un courant allant vers le nord. Nous n’avions qu’à jeter un coup d’œil sur la mer pour nous apercevoir immédiatement, à la direction des vagues, que nous avions perdu dans l’obscurité nos chances d’atterrir. Dans notre position actuelle, le vent ne nous permettait plus de conduire le radeau vers l’île. Les parages de l’archipel des Tuamotu sont pleins de violents courants locaux, qui serpentent dans toutes les directions lorsqu’une terre les refoule ou qu’ils subissent les puissants effets de flux et de reflux qu’induisent récifs et atolls.

Nous avions repris l'aviron de gouverne, tout en sachant bien que c'était inutile. À six heures et demie, le soleil sortit de la mer et monta tout droit, comme c'est toujours le cas sous les tropiques. L'île, qui se trouvait seulement à quelques milles de distance, offrait l'aspect d'un ruban de forêt de faible hauteur rampant le long de l'horizon. Les arbres se serraient derrière une étroite grève de couleur claire, qui à intervalles réguliers disparaissait derrière les vagues. Selon les calculs d'Erik, c'était Puka-Puka, l'avant-poste du groupe des Tuamotu. Les *Sailing Directions for Pacific Islands 1940,* nos deux cartes et les observations d'Erik nous donnaient quatre positions tout à fait différentes pour cette île, mais comme il n'y en avait pas d'autres dans le voisinage, celle que nous apercevions ne pouvait être que Puka-Puka.

Il n'y eut pas d'exclamations de joie à bord. Après avoir orienté la voile et fixé l'aviron, nous nous tînmes en groupe silencieux au sommet du mât ou sur le pont, fixant cette terre qui venait de surgir au beau milieu de la mer infinie, toute-puissante. Enfin nous possédions la preuve visible que nous avions vraiment fait du chemin pendant tous ces mois, que nous n'avions pas simplement tourné en rond au centre du même éternel horizon circulaire. Il nous semblait pourtant que l'île était mobile, que c'était elle qui avait soudain pénétré dans ce cercle de mer bleue et vide. La pensée que nous avions vraiment atteint la Polynésie nous remplissait d'une calme et chaude satisfaction, à laquelle se mêlait une faible déception passagère, parce qu'il fallait nous résigner à considérer cette île comme une sorte de mirage, tout en continuant notre chemin vers l'ouest.

Juste après le lever du soleil, une épaisse colonne de fumée noire s'éleva au-dessus des arbres vers le milieu de l'île. Nous la suivîmes des yeux en pensant que les indigènes étaient en train de préparer leur petit déjeuner. Nous ne nous doutions pas que des guetteurs nous avaient aperçus et nous envoyaient des signaux de fumée pour

nous inviter à débarquer. Vers sept heures une faible odeur de bois brûlé chatouilla nos narines. Cela réveilla immédiatement en moi des souvenirs endormis de feu sur la grève de Fatuhiva. Une demi-heure plus tard, nous sentîmes distinctement une odeur de bois fraîchement coupé et de forêt. L'île avait commencé à diminuer et se trouvait maintenant derrière nous, de sorte que nous recevions d'elle des bouffées de brise. Pendant un quart d'heure, Herman et moi restâmes accrochés à la tête du mât, laissant la chaude odeur de feuilles et de verdure filtrer à travers nos narines. C'était la Polynésie, cette merveilleuse et riche odeur de terre sèche après quatre-vingt-treize jours d'air salin au milieu des vagues ! Déjà Bengt ronflait de nouveau dans son sac de couchage. Erik et Torstein méditaient, allongés sur le dos. Knut rentrait et sortait pour renifler l'odeur de feuilles, tout en jetant quelques mots dans le journal de bord.

À huit heures et demie, Puka-Puka sombra dans la mer, mais jusqu'à onze heures nous pûmes voir, en grimpant sur le mât, une vague raie bleue au-dessus de l'horizon à l'est. Puis cette raie disparut à son tour, et un grand cumulus, planant immobile sous le ciel, fut tout ce qui révéla désormais l'endroit où était situé Puka-Puka. Les oiseaux ne se montraient plus. Ils tournaient volontiers le dos au vent quand ils rentraient tard chez eux le soir, le ventre plein. Les dorades aussi se raréfiaient d'une façon frappante, et il n'y avait de nouveau sous le radeau qu'un nombre réduit de pilotes.

Ce soir-là, Bengt nous confia qu'il soupirait après une table et une chaise, car il commençait à se lasser de lire couché tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre. Mais il se consolait d'avoir manqué la première île à la pensée qu'il avait encore trois livres à dévorer. Torstein eut soudain envie d'une pomme, et moi-même je me réveillai dans la nuit parce que je crus sentir une odeur de côtelettes et d'oignons. Finalement ce n'était qu'une chemise sale.

Dès le lendemain matin nous remarquâmes deux nouveaux nuages qui montaient à l'horizon, comme la fumée de deux locomotives. La carte nous apprit que les noms de ces atolls étaient Fangahina et Angatau. D'après la direction du vent, le nuage qui couronnait Angatau se trouvait dans la position la plus favorable pour nous : aussi, mettant le cap dessus, nous amarrâmes l'aviron de gouverne pour jouir librement du calme merveilleux de l'océan. Par ce beau temps, la vie était si délicieuse sur le pont de bambou du *Kon-Tiki* que nous absorbions avec ivresse toutes les impressions, sachant que le voyage, quelle que pût en être l'issue, touchait à sa fin.

Pendant trois jours et trois nuits nous naviguâmes vers le nuage d'Angatau ; il faisait un temps superbe, l'aviron maintenait tout seul la direction voulue, et le courant ne nous jouait pas trop de tours. Le quatrième matin, quand, après le quart de quatre à six heures, Torstein vint relever Herman, celui-ci lui raconta qu'il avait cru voir au clair de lune les contours d'une île plate. Un moment après, le soleil se leva et Torstein mit la tête à la porte de la cabine en criant :

– Terre à l'avant !

Nous nous précipitâmes sur le pont, et ce que nous vîmes nous fit hisser tous nos pavillons. D'abord le norvégien à l'arrière, puis le français au sommet du mât, puisque nous nous dirigions vers une possession française. Bientôt la collection complète de drapeaux du *Kon-Tiki* ondoya au vent – l'américain, l'anglais, le péruvien et le suédois, sans compter le drapeau du club des Explorateurs. Tout le monde dut reconnaître que le radeau était joliment paré. Cette fois-ci, l'île avait une position idéale, juste sur notre chemin, à peine plus loin de nous que ne l'avait été Puka-Puka quand celle-ci avait surgi à l'aube quatre jours auparavant. Pendant que le soleil montait verticalement dans le ciel, nous pûmes voir une lueur vert clair très haut dans la brume au-dessus de l'île. C'était le reflet du paisible lagon

qu’entourait le récif. Quelques atolls plats projettent des mirages de ce genre à plusieurs milliers de pieds en l’air, indiquant ainsi leur position aux marins bien des jours avant que l’île même soit visible à l’horizon.

Vers dix heures, nous reprîmes en main l’aviron de gouverne ; il fallait maintenant décider sur quelle partie de l’île nous mettrions le cap. Nous pouvions déjà distinguer les cimes d’arbres les unes des autres et voir briller au soleil des rangées de troncs qui se découpaient contre le fond obscur du couvert.

Nous savions qu’entre la terre et nous se dressait un dangereux banc de corail submergé, piège tendu à tout ce qui approchait de cette île innocente. La grande houle libre venant de l’ouest s’y heurtait et, perdant leur équilibre, d’énormes masses d’eau jaillissaient alors vers le ciel puis retombaient avec un bruit de tonnerre sur les récifs aigus. D’innombrables bateaux, pris dans le ressac, se sont brisés en mille morceaux contre la muraille submergée qui défend les atolls des Tuamotu.

En mer nous ne voyions rien de ce piège sournois. Comme nous suivions la direction de la houle, nous n’apercevions que le dos brillant des vagues disparaissant vers l’île les unes après les autres. Le banc de corail sur lequel écumait un vrai chaudron de sorcières nous était caché par des rangées de hautes lames. Mais aux deux bouts de l’île, où la grève apparaissait de profil, nous nous rendions compte qu’à deux ou trois cents mètres au large, la mer n’était qu’une masse blanche bouillonnante sautant très haut dans l’air.

Nous nous dirigeâmes de façon à raser le bord extérieur du chaudron des sorcières, au sud de l’île, espérant qu’une fois là nous arriverions à longer le banc de corail et à gagner le côté abrité de la pointe ou, en tout cas, à trouver un endroit assez peu profond pour qu’il nous fût possible d’y jeter une ancre de fortune et d’y attendre, protégés par l’île, que le vent eût tourné.

Vers midi nos jumelles nous permirent de voir que la végétation du rivage consistait en jeunes cocotiers verdoyants, dont les cimes se serraient derrière la haie ondoyante d’un luxuriant sous-bois. De grands blocs de corail étaient éparpillés sur le sable clair. En dehors de quelques oiseaux blancs voguant au-dessus des palmiers, il n’y avait aucun signe de vie.

À deux heures, nous nous étions tant rapprochés de l’île que nous commencions à la longer, juste au bord des menaçants récifs. Nous entendions de plus en plus fort le rugissement des lames qui s’y brisaient, rugissement semblable au fracas d’une chute d’eau régulière, et bientôt ce fut comme si, à quelques centaines de mètres par tribord, un train express infiniment long avait passé sur des rails parallèles à notre direction. Maintenant nous pouvions voir aussi les embruns neigeux que projetait de temps en temps le dos frisé des vagues, tout près de nous, juste à l’endroit où rugissait le « train ».

Deux hommes manœuvraient à présent le lourd aviron de gouverne. Étant postés derrière la cabine de bambou, à l’arrière, ils ne voyaient rien venir. En sa qualité de chef de navigation, Erik, debout sur la caisse de cuisine, dirigeait leurs mouvements. Notre plan, nous l’avons dit, était de raser le plus possible le banc dangereux. De la tête du mât, nous cherchions dans ces récifs une fente ou une ouverture où nous pourrions essayer de faire glisser le radeau. Le courant, nous poussant maintenant le long du mur de corail, favorisait nos desseins. Les dérives relâchées nous permettaient de marcher sous un angle d’environ 20° des deux côtés du vent qui suivait la ligne des récifs.

Pendant qu’Erik dirigeait notre course en zigzags, passant aussi près des récifs qu’il était possible sans risquer d’être happé par le ressac, Herman et moi avions pris place dans le dinghy attaché à sa corde. Quand le radeau virait vers l’île, la traction à la corde nous rapprochait tellement du tonnerre des brisants que nous apercevions l’espace d’un

instant comme un mur d'eau verdâtre ; et au moment où les lames se retiraient, le banc de corail avait l'air d'une barrière de fer rouillé toute déchiquetée. Aussi loin que nous pussions voir, il n'y avait ni ouverture ni passage. Alors Erik orienta la voile en serrant les écoutes de bâbord et en relâchant celles de tribord, tandis que les barreurs suivaient le mouvement à l'aviron, et le *Kon-Tiki,* tournant le nez vers le large, s'éloigna de la zone dangereuse en attendant la prochaine bordée.

Chaque fois que le radeau se dirigeait vers le banc puis s'en écartait, nous deux dans le dinghy avions la gorge serrée, car il nous semblait que les vagues devenaient de plus en plus enragées. Et chaque fois nous étions convaincus qu'Erik s'était trop avancé, qu'il n'y avait aucun espoir de sortir le *Kon-Tiki* des lames qui allaient l'aspirer vers l'infernal banc couleur de rouille. Mais chaque fois Erik s'en tirait par une élégante manœuvre : le *Kon-Tiki* se retrouvait en pleine mer, sauvé des griffes du ressac. Nous longions l'île d'assez près pour distinguer les détails du rivage, sans cependant pouvoir atteindre ce paradis, protégé par la douve écumante qui nous en séparait.

Vers trois heures, la forêt de cocotiers s'ouvrit, et à travers une vaste clairière nous eûmes la vue directe d'un lagon bleu lisse comme un miroir. Mais les récifs qui l'entouraient étaient toujours aussi compacts et montraient leurs dents rouge sang au milieu de l'écume. Il n'y avait pas de passage, et la forêt de cocotiers se referma pendant que nous continuions à longer l'île avec le vent dans le dos. Plus tard elle s'ouvrit de nouveau et il nous fut possible de voir le cœur de cette terre. Il consistait en un ravissant et brillant lagon d'eau salée, semblable à un petit lac de montagne, qu'entouraient d'ondoyants cocotiers et des plages lumineuses. La verte et séduisante île elle-même formait un large anneau de sable doux enfermant l'hospitalier plan d'eau, mais autour de ce premier anneau en était un

second, couleur de rouille – l'épée qui défendait l'entrée du paradis.

Toute la journée nous zigzaguâmes le long d'Angatau, et nous eûmes pour ainsi dire toute cette splendeur à notre porte. Le soleil dardait ses rayons sur les cocotiers. Ce n'était sur l'île que joie paradisiaque. Comme nos manœuvres commençaient à se faire monotones, Erik prit sa guitare ; debout sur le pont et coiffé d'un énorme chapeau péruvien contre le soleil, il se mit à chanter des chansons polynésiennes sentimentales, tandis que Bengt servait un excellent dîner au bord du radeau. Nous ouvrîmes une vieille noix de coco du Pérou et bûmes à la prospérité des jeunes noix que nous voyions pendre aux arbres. La paix régnant sur la forêt de cocotiers profondément enracinée qui brillait devant nous, sur les oiseaux blancs qui planaient au-dessus des cimes verdoyantes, sur le lagon transparent et le sable doux, la méchanceté des brisants rouges, leur canonnade et leur roulement de tambour : tout cet ensemble produisait une impression formidable sur nous six, qui venions du large. Une impression qui ne s'effacera point. Il n'y avait pas de doute, nous étions maintenant arrivés de l'autre côté ; nous ne trouverions jamais d'île plus typiquement polynésienne. Que nous pussions y débarquer ou non, nous étions en tout cas dans les mers du Sud ; et une vaste étendue d'eau s'étendait derrière nous.

Le hasard voulut que ce jour de fête le long d'Angatau fût notre quatre-vingt-dix-septième à bord. Chose curieuse, ces quatre-vingt-dix-sept jours étaient ce qu'à New York nous avions considéré comme le temps minimum nécessaire, dans des conditions théoriquement idéales, pour atteindre les îles polynésiennes les plus proches.

Vers cinq heures de l'après-midi, nous passâmes devant deux huttes aux toits de palmes, construites au milieu des arbres. Il n'y avait ni fumée ni aucun signe de vie.

Vers cinq heures et demie, nous nous approchâmes de nouveau du récif à l’extrémité ouest de l’île, voulant jeter un dernier coup d’œil aux alentours dans l’espoir de trouver un passage. Le soleil était maintenant si bas qu’il nous aveuglait, et nous vîmes un petit arc-en-ciel à l’endroit où la mer se brisait contre le banc de corail, à deux ou trois cents mètres de la dernière pointe de l’île, qui se découpait en silhouette devant nous. C’est alors que nous pûmes apercevoir sur la grève un groupe de silhouettes noires immobiles. Soudain, l’une s’avança lentement vers l’eau, tandis que plusieurs autres filaient à toute vitesse à la lisière des bois. C’étaient des êtres humains ! Nous nous approchâmes autant que nous l’osions ; le vent était tombé, de sorte que nous avions l’impression d’être près d’atteindre le côté abrité de l’île. À ce moment-là, nous vîmes mettre à l’eau une pirogue. Deux individus y sautèrent et s’éloignèrent en pagayant de l’autre côté des récifs. Puis la pirogue vira de bord et, soulevée par les lames, se lança à travers un passage taillé dans la barrière de corail pour venir tout droit à notre rencontre.

Là était donc l’ouverture cherchée, notre seul espoir. Nous pouvions maintenant distinguer le village entre les troncs de cocotiers. Mais déjà les ombres s’allongeaient.

Les deux hommes de la pirogue nous adressèrent des signes. Nous y répondîmes avec empressement, et ils gagnèrent encore de vitesse. L’embarcation était une pirogue polynésienne à bout-dehors, et les deux silhouettes brunes en gilets de flanelle pagayaient assises, la figure tournée vers l’avant. Maintenant allaient commencer les difficultés de langage ! Moi seul à bord connaissais quelques mots du vocabulaire des îles Marquises, appris pendant mon séjour à Fatuhiva ; mais faute de pratique, il est difficile de conserver, dans les pays du nord, la maîtrise de la langue polynésienne.

Nous éprouvâmes donc un certain soulagement quand, la pirogue ayant accosté le radeau et les deux indigènes étant montés à bord, l'un d'eux s'écria en anglais, avec un large sourire et la main tendue :

– *Good night !*

– *Good night,* répondis-je avec étonnement. *Do you speak english ?*

L'homme eut de nouveau un sourire qui découvrit toutes ses dents et inclina la tête :

– *Good night,* répéta-t-il, *good night.*

C'était tout son vocabulaire en langue étrangère, et par là il en imposait énormément à son modeste camarade, resté à l'arrière-plan, le visage rayonnant, tout fier d'avoir un ami aussi « calé ».

– *Angatau ?* demandai-je en montrant l'île.

– *H'angatau,* répondit l'homme avec un signe de tête affirmatif.

Erik triomphait. Il avait eu raison, nous étions bien à l'endroit que lui avait indiqué le soleil.

– *Maimaï hi iouta,* essayai-je.

Selon mon savoir acquis à Fatuhiva, cela voulait dire quelque chose comme : « Voudrais aller à terre. »

Ils tendirent tous les deux le doigt vers le passage dans le récif. Sur quoi nous posâmes l'aviron et décidâmes de tenter notre chance.

À ce moment, quelques bouffées de vent plus frais nous arrivèrent de l'île. Un petit nuage de pluie planait au-dessus du lagon. Le vent menaçait de nous éloigner et nous remarquâmes que le *Kon-Tiki* n'obéissait à l'aviron que sous un angle trop fermé pour nous permettre d'atteindre l'entrée du passage. Nous essayâmes de trouver le fond, mais la corde de l'ancre n'était pas assez longue. Il fallut recourir aux pagaies, et le plus vite possible, avant que le vent eût une trop forte prise sur nous. Nous amenâmes rapidement la voile et chacun de nous prit sa grande pagaie. Je voulus en donner de supplémentaires aux deux

indigènes, qui pour le moment savouraient les cigarettes que nous venions de leur offrir. Mais ils répondirent énergiquement non de la tête, indiquèrent la direction et prirent un air étonné. Je leur expliquai par signes que nous devions tous pagayer et je répétai les mots : « Voudrais aller à terre. » Alors le plus débrouillard des deux se pencha en avant, fit avec la main le geste de tourner une manivelle et dit :

– Brrrrrrrrrrrr… !

Personne ne pouvait s'y méprendre ; il nous demandait de mettre le moteur en marche. Les indigènes croyaient se trouver sur le pont d'un bateau lourdement chargé. Nous les emmenâmes à l'arrière pour leur montrer que nous n'avions pas d'hélice sous les troncs. Ils n'en revenaient pas. Du coup ils laissèrent leurs cigarettes et vinrent prendre place à nos côtés. Désormais quatre sur chaque bord, nous plongeâmes vigoureusement nos pagaies dans l'eau. Au même instant le soleil sombra derrière la pointe, et les bouffées de vent venant de l'île fraîchirent. Nous ne semblions pas avancer d'un pouce. Les indigènes, l'air soudain effrayés, sautèrent dans la pirogue et disparurent. La nuit s'annonçait et nous étions là, tout seuls, à pagayer désespérément pour ne pas dériver de nouveau vers le large.

L'obscurité tombait déjà sur l'île quand quatre pirogues arrivèrent en dansant après avoir traversé le récif, et bientôt il y eut à bord une foule de Polynésiens ; tous voulaient nous serrer la main et avoir des cigarettes. Avec ces gens qui connaissaient les lieux, il n'y avait plus de danger. Ils ne tenaient pas à nous perdre de vue en nous laissant dériver au large. Nous irions à terre ce soir-là !

Rapidement nous attachâmes des cordes à l'arrière de toutes les pirogues, et les quatre solides embarcations se disposèrent en forme d'éventail, comme un attelage de chiens. Knut sauta dans le dinghy et trouva une place de chien de trait au milieu, quant à nous, munis de nos

pagaies, nous nous postâmes sur les deux bords du radeau. Ainsi commença, pour la première fois, une lutte contre le vent d'est, que nous avions eu derrière nous pendant si longtemps.

Ce fut la nuit noire jusqu'au lever de lune, et le vent était frais. À terre, les habitants du village avaient amassé des branches et allumé un grand feu pour nous montrer la direction du passage. Le tonnerre des brisants nous entourait dans l'obscurité, avec la même régularité de cascade, et parut d'abord s'amplifier. Nous ne pouvions voir les hommes des pirogues qui nous tiraient, mais nous les entendions chanter de toute la force de leurs poumons d'entraînantes chansons de guerre en polynésien. Nous savions que Knut était de la partie, car chaque fois que la musique locale s'éteignait, nous percevions la voix de notre camarade, qui se lançait tout seul dans des chansons populaires norvégiennes entre deux chœurs exotiques. Pour compléter cette étrange symphonie, nous autres du radeau entonnâmes à notre tour une chanson américaine. Ainsi blancs et bruns peinaient à leurs pagaies, riant et chantant.

Nous débordions d'entrain. Quatre-vingt-dix-sept jours ! Arrivée en Polynésie ! Il y aurait ce soir une fête dans le village… Les indigènes pousseraient des cris et des acclamations. Angatau ne voyait débarquer d'étrangers qu'une fois l'an, quand la goélette de service venait de Tahiti chercher le copra. Oui, il y aurait ce soir à terre une fête autour du feu !…

Mais le vent persistait furieusement. Nous donnions tant d'efforts que tout notre corps en était endolori. Les voix se turent. Les hommes ne pouvaient plus que ramer. Le feu ne se rapprochait pas, ses flammes nous semblaient seulement plus basses ou plus hautes selon que nous montions ou descendions avec les vagues. Trois heures s'écoulèrent ; il était maintenant neuf heures du soir. Peu à peu nous commençâmes à reculer. Nous étions à bout de forces.

Nous fîmes comprendre aux indigènes que nous avions besoin d'une aide plus importante en nombre. Ils nous expliquèrent qu'ils étaient beaucoup sur le rivage, mais que l'île ne possédait en tout et pour tout que quatre pirogues pouvant aller sur mer.

Knut émergea de l'obscurité dans le dinghy. Il avait une idée : il irait chercher d'autres indigènes dans sa petite embarcation où, en se serrant comme des harengs, cinq ou six hommes pourraient à la rigueur prendre place.

C'était trop risqué. Knut ne connaissait pas les lieux, il ne trouverait jamais l'ouverture du banc de corail dans cette nuit noire. Alors il proposa d'emmener le *leader* des indigènes, qui lui indiquerait le chemin. Je n'approuvai pas davantage ce plan, car cet homme n'avait aucune expérience de la manœuvre d'un dinghy, au reste peu maniable, à travers un passage étroit et dangereux. Mais je priai Knut de m'amener celui-ci, qui pagayait devant nous ; je voulais lui demander ce qu'il pensait de la situation. Il était évident que par nos seuls moyens nous n'arriverions plus à empêcher la dérive.

Knut disparut de nouveau dans l'obscurité. Au bout de quelque temps, comme il ne revenait pas avec l'homme, je les appelai, mais je ne reçus pas de réponse, sinon celle d'un chœur jacassant de Polynésiens. Knut restait invisible. À ce moment nous devinâmes ce qui s'était passé. Au milieu du brouhaha, de l'agitation, du tumulte, Knut, n'ayant pas compris mes instructions, était parti pour l'île avec le chef. Tous nos appels ne servaient à rien, car il se trouvait maintenant dans les parages où le tonnerre, le long de la barrière de corail, couvrait tous les autres bruits.

Nous prîmes vivement une lampe Morse et un homme grimpa sur le mât pour faire des signaux qui voulaient dire : « Reviens. Reviens. »

Mais personne ne revint.

Avec deux hommes de moins et un troisième au sommet du mât, nous reculions de plus belle, et nous étions tous sérieusement fatigués. Nous lançâmes dans l'eau des objets servant de points de repère ; ils nous confirmèrent que nous allions lentement, mais régulièrement, dans la mauvaise direction. Le feu rapetissait, le bruit des brisants diminuait. Et plus nous nous éloignions de l'abri que formait la forêt de cocotiers, plus l'éternel vent d'est avait prise sur nous. Nous connaissions ses humeurs : nous l'avions eu au large. Force nous était d'admettre qu'il n'y avait plus d'espoir. Nous dérivions vers la pleine mer. Il fallait pourtant continuer à pagayer sans relâche. Il fallait freiner la dérive de toutes nos forces, jusqu'à ce que Knut fût de retour à bord sain et sauf.

Cinq minutes passèrent. Dix minutes. Trente minutes. Le feu se faisait de plus en plus petit, et quand nous glissions dans le creux des vagues, il lui arrivait parfois de disparaître tout à fait. Le fracas des brisants se réduisit bientôt à un murmure lointain. La lune se leva, nous aperçûmes vaguement la lueur de son disque derrière les cimes des arbres, mais le ciel paraissait brumeux et charriait quelques nuages.

Nous pouvions entendre devant nous les indigènes tenir des conciliabules à voix basse. Soudain nous remarquâmes qu'une de leurs pirogues avait disparu après avoir jeté sa remorque à la mer. Les hommes des trois autres embarcations, fatigués et apeurés, ramaient plus mollement. Le *Kon-Tiki* s'en allait vers le large.

Bientôt les trois remorques qui restaient en place se relâchèrent et les trois pirogues abordèrent le radeau. Un des indigènes vint à bord et nous dit tranquillement en hochant la tête :

– *Loua.* (À terre.)

Il regardait avec inquiétude le feu, qui maintenant restait invisible pendant de longs intervalles, et jetait ensuite par instants des lueurs semblables à des étincelles. Le vent nous emportait vite. Nous n'entendions plus les brisants,

mais seulement le mugissement habituel de la mer et les cordes du *Kon-Tiki* qui vibraient et gémissaient.

Nous comblâmes les indigènes de cigarettes et je griffonnai à la hâte un billet qu'ils donneraient à Knut s'ils le trouvaient. Voici quelle en était la teneur :

Que deux indigènes t'amènent dans une pirogue, avec le dinghy à la remorque. Ne reviens pas *seul dans le dinghy.*

Nous comptions que les serviables insulaires ne demanderaient pas mieux que de nous ramener Knut à condition toutefois qu'il fût possible de se lancer en pleine mer – et s'ils jugeaient l'entreprise déraisonnable, ce serait pure folie de la part de Knut de s'aventurer sur l'océan dans le dinghy, avec l'espoir de rattraper le radeau fugitif.

Les indigènes prirent le bout de papier, sautèrent dans leurs pirogues et disparurent au milieu de l'obscurité. Ce que nous entendîmes en dernier fut la voix aiguë de notre premier ami criant poliment :

– Good night !

Il y eut un murmure admiratif des linguistes moins accomplis, puis un silence absolu régna, vierge de tout bruit insolite, comme au temps où nous étions à quatre mille kilomètres de la terre la plus proche.

Il était inutile de nous obstiner à pagayer à quatre sous la pression du vent, mais nous continuâmes nos signaux lumineux. Nous n'osions plus envoyer le mot « Reviens », nous nous contentions de projeter de temps en temps une lueur. Une obscurité profonde nous enveloppait. La lune ne faisait que de rares apparitions à travers la masse des nuages – sans doute le cumulus d'Angatau qui planait sur nous.

À dix heures, nous abandonnâmes le dernier petit espoir de revoir Knut. Assis au bord du radeau, nous mâchonnions quelques biscuits, tout en nous relayant pour envoyer des signaux du haut de notre mât, qui semblait bien maigre sans sa grande voile ornée de la tête de Kon-Tiki.

Nous décidâmes de laisser la lampe Morse allumée toute la nuit, tant que nous ne saurions pas où était Knut. Nous nous refusions à croire qu'il avait été pris par le ressac. Knut retombait toujours sur ses pattes, qu'il s'agît de sabotage d'eau lourde ou de brisants. Il était certainement vivant. Mais cela nous contrariait diantrement de le laisser derrière nous parmi ces hommes bruns, sur une île isolée du Pacifique. Quelle guigne ! Après cette longue traversée, tout ce que nous avions pu faire était de raser la terre, d'abandonner un de nos camarades sur une île perdue et de repartir. À peine les premiers Polynésiens étaient-ils venus à bord nous souhaiter la bienvenue en souriant, qu'ils avaient dû se sauver précipitamment, pour ne pas être pris eux-mêmes dans la course sauvage, effrénée, du *Kon-Tiki* vers l'ouest. Les cordes vibrèrent terriblement cette nuit-là. Aucun de nous ne fit mine de vouloir dormir.

Il était dix heures et demie. Bengt descendait du mât pour être relayé, quand nous tressaillîmes tous. Nous avions entendu nettement des voix sur la mer. Oui, cela recommençait. On parlait en polynésien. Nous appelâmes dans l'obscurité de toute la force de nos poumons. On nous répondit – à plusieurs voix… parmi lesquelles celle de Knut ! Nous étions fous d'émotion ; la fatigue n'existait plus ; notre ciel s'était éclairci. Qu'importait si nous nous éloignions d'Angatau ! Il y avait d'autres îles dans la mer. Maintenant, les neuf troncs de balsa, si épris de voyage, pouvaient aller où ils voulaient, tant que nous serions tous les six réunis à bord.

Trois pirogues émergèrent de l'obscurité portées par la houle et Knut fut le premier à sauter sur le cher vieux *Kon-Tiki*. Six hommes bruns l'y suivirent. Des explications eussent fait perdre du temps ; les indigènes devaient recevoir des cadeaux et repartir pour leur périlleux voyage de retour. Sans voir ni lumière ni terre et avec un ciel à peine étoilé, il leur faudrait pagayer contre le vent et les vagues jusqu'à ce qu'ils pussent apercevoir la lueur de leur

feu. Nous les récompensâmes largement avec des vivres, des cigarettes et d'autres présents, et tous nous serrèrent la main cordialement pour un dernier adieu.

Ils étaient visiblement inquiets à notre sujet ; ils tendaient le doigt vers l'ouest, en nous indiquant que nous allions vers de dangereux récifs. Le chef avait les larmes aux yeux et m'embrassa tendrement sur le menton, ce qui me fit remercier le ciel d'avoir une barbe. Puis ils se glissèrent dans leurs pirogues, et nous, les six camarades, nous retrouvâmes de nouveau seuls sur le radeau.

Abandonnant le *Kon-Tiki* à ses caprices, nous nous disposâmes à écouter l'histoire de Knut.

Il s'était bien embarqué dans le dinghy en compagnie du meneur. L'indigène manœuvrait lui-même les petits avirons et se dirigeait vers l'ouverture du récif quand Knut, à sa surprise, aperçut les signaux lumineux du *Kon-Tiki* lui demandant de revenir. Il fit signe au rameur de retourner en arrière, mais l'homme refusa. Knut s'étant emparé de l'aviron, l'indigène le lui arracha des mains. Avec le tonnerre des brisants autour d'eux, ce n'était pas le moment d'entamer une lutte. Ils avaient bondi à travers l'ouverture entre les récifs et, après avoir continué un moment leur chemin de l'autre côté, avaient été soulevés sur un solide bloc de corail qui faisait partie de l'île. De nombreux indigènes avaient traîné le dinghy en haut de la grève, et Knut s'était retrouvé sous les palmiers, entouré d'une foule d'indigènes qui papotaient dans un jargon inconnu. Des hommes bruns nu-pieds, des femmes et des enfants de tous âges vinrent palper l'étoffe de sa chemise et de son pantalon. Ils portaient pour leur part de vieux vêtements européens en guenilles, mais il n'y avait pas de blancs dans l'île.

Knut mit la main sur quelques gaillards qui lui semblaient particulièrement costauds, et leur fit signe qu'ils devaient l'accompagner dans le dinghy. Sur ces entrefaites arriva en se dandinant un homme grand et gros, que Knut supposa

être le chef, car, coiffé d'une vieille casquette d'uniforme, il parlait d'une voix forte et impérative. Tout le monde s'effaçait sur son passage. Knut expliqua en norvégien et en anglais qu'il avait besoin d'hommes pour regagner le radeau avant que nous eussions disparu. Le chef avait l'air rayonnant mais ne comprenait rien. Sans se soucier des véhémentes protestations de Knut, la foule, poussant des cris de joie, l'entraîna jusqu'au village, où il fut reçu par des chiens et des cochons, et par de jolies filles du Pacifique qui lui apportaient des fruits. Il était évident que les indigènes se préparaient à lui rendre son séjour chez eux le plus agréable possible, mais Knut ne se laissa point tenter ; il songeait avec mélancolie au radeau qui s'en allait vers l'ouest. L'intention des insulaires était nette. D'abord, ils désiraient follement notre compagnie ; et puis, il y a toujours un tas de bonnes choses dans les bateaux des blancs. S'ils arrivaient à garder Knut, l'étrange embarcation portant tout le reste de l'équipage finirait bien par débarquer elle aussi. Aucun bateau n'abandonnerait un homme blanc sur une île perdue comme Angatau.

Après quelques curieuses aventures, Knut parvint à se dégager et, toujours entouré d'admirateurs et d'admiratrices, à descendre jusqu'au dinghy. Son langage et ses gestes internationaux ne pouvaient plus rester incompris : les insulaires se rendirent compte qu'il devait et voulait retourner en pleine nuit jusqu'à la bizarre embarcation qui était si pressée de repartir.

Alors, essayant une ruse, ils prétendirent par signes que nous allions arriver à terre de l'autre côté de la pointe. Knut resta quelques minutes perplexe, mais à ce moment des voix fortes se firent entendre sur la grève, où les femmes et les enfants entretenaient le feu vacillant. Les trois pirogues étaient revenues, et les hommes apportaient le billet pour Knut. Il se trouvait dans une situation désespérée. Il recevait l'instruction formelle de ne pas s'en aller seul sur la mer, et

tous les indigènes refusaient catégoriquement de l’accompagner.

Il y eut une discussion bruyante parmi les insulaires. Ceux qui avaient vu le radeau comprenaient parfaitement bien qu’on ne pouvait retenir Knut en lui faisant espérer le retour de ses camarades. Finalement, à force de promesses et de menaces aux intonations internationales, Knut décida les équipages de trois pirogues à l’accompagner à la poursuite du *Kon-Tiki*. Et ils s’embarquèrent dans la nuit tropicale, avec le dinghy dansant à la remorque, tandis que les autres insulaires, immobiles sur la grève, regardaient leur nouvel ami blond disparaître aussi vite qu’il était venu.

Quand la houle soulevait les pirogues, Knut et ses compagnons pouvaient voir les faibles signaux lumineux du radeau. Les longues et sveltes embarcations polynésiennes, renforcées latéralement par des plaques effilées, fendaient l’eau comme des couteaux, mais l’attente parut éternelle à Knut avant qu’il sentît de nouveau sous ses pieds les troncs épais du *Kon-Tiki*.

– As-tu passé de bons moments à terre ? demanda Torstein d’un air peu envieux.

– Oh ! oh ! si tu avais vu ces filles, *hula !* répondit Knut pour le taquiner.

Nous laissâmes tranquilles la voile et l’aviron et, nous glissant dans la cabine de bambou, nous dormîmes tous comme des marmottes.

Pendant trois jours nous dérivâmes sur la mer sans apercevoir une seule terre.

Nous allions droit vers les fatals récifs de Takume et de Raroïa, qui dans l’ensemble barraient quarante à cinquante milles de mer en face de nous. Nous faisions des efforts désespérés pour passer au nord de ces dangereux brisants, et les choses semblaient marcher assez bien quand une nuit l’homme de quart vint précipitamment nous réveiller tous.

Le vent avait tourné. Nous dérivions vers le récif de Takume. Il avait commencé à pleuvoir, ce qui empêchait toute visibilité. Le récif ne pouvait pas être loin.

Nous tînmes en pleine nuit un conseil de guerre. Nos vies étaient en jeu. Passer au nord devenait un vain espoir, il fallait au contraire faire route vers le sud. Nous orientâmes la voile et disposâmes l'aviron pour nous lancer dans une navigation dangereuse avec l'instable vent du nord derrière nous. Si le vent d'est revenait avant que nous eussions dépassé la ligne du récif, qui s'étendait sur environ quatre-vingts kilomètres de long, nous serions lancés parmi les brisants et complètement à leur merci.

Nous convînmes de ce qu'il faudrait faire en cas de naufrage. Nous resterions à bord du *Kon-Tiki* coûte que coûte. Personne ne grimperait au mât, d'où l'on risquerait de tomber alors comme tombent des fruits pourris ; par contre, nous nous cramponnerions aux étais quand les lames se déverseraient à bord. Nous plaçâmes sur le pont, sans l'y amarrer, le radeau de caoutchouc, auquel nous fixâmes un petit poste transmetteur imperméable, quelques vivres, des bouteilles d'eau et des provisions de médicaments. Il serait vraisemblablement jeté à terre lui aussi si nous franchissions les récifs sains et saufs mais les mains vides. À l'arrière du *Kon-Tiki* nous attachâmes une longue corde avec un flotteur, qui risquait également d'être emporté à terre par les vagues et nous permettrait, le cas échéant, de tirer par-dessus le récif le radeau de bois échoué. Puis nous nous couchâmes, laissant l'homme de quart seul sous la pluie.

Tant que dura le vent du nord, nous glissâmes lentement, mais en sécurité, le long du récif de corail embusqué à l'horizon. Mais un après-midi le vent disparut : à son retour, il avait tourné à l'est. D'après les calculs d'Erik, nous étions déjà trop loin pour passer au large de la pointe sud du récif de Raroïa. Nous essaierions de la doubler et de nous mettre

à l’abri avant de continuer notre chemin vers les autres récifs.

Ce soir-là nous étions en mer depuis cent jours.

Tard dans la nuit je me réveillai, inquiet et agité. Il y avait quelque chose d’insolite dans le mouvement des vagues. Et l’allure même du *Kon-Tiki* différait de ce qu’elle était d’habitude dans les mêmes conditions. Nous étions devenus sensibles à tous les changements qui pouvaient affecter le mouvement des troncs. Ma première pensée fut que nous étions en train d’être « aspirés » par la côte dont nous approchions, et sans cesse je sortais sur le pont pour grimper au mât. Il n’y avait de visible que la mer. Mais je n’arrivais pas à dormir tranquillement.

Le temps passa. À l’aube, juste avant six heures, Torstein descendit du mât en toute hâte. Il pouvait voir devant nous une rangée de petites îles couvertes de cocotiers. Avant de rien faire d’autre, nous orientâmes le plus possible l’aviron vers le sud. Ce que Torstein avait vu devait être un groupe de petits atolls qui forme comme un collier de perles derrière le récif de Raroïa. Un courant filant vers le nord nous avait probablement emportés.

À sept heures trente, les îlots boisés apparurent, sagement rangés à l’horizon de l’ouest. Les plus au sud étaient à peu près en face de notre proue, et de là parsemaient tout l’horizon à notre droite et vers le nord, pour finir par disparaître en pointillés. Les plus proches étaient à une distance de quatre ou cinq milles marins.

De la tête du mât, une vue d’ensemble nous montra que l’avant avait beau pointer vers l’île qui se trouvait à l’extrémité de la rangée, la dérivation était si forte que nous n’avancions pas dans cette direction. Nous allions en diagonale droit vers le récif. Avec des dérives bien fixées, nous aurions pu nous en tirer. Mais des requins nous suivaient de près, et il était impossible de plonger sous le radeau pour amarrer les dérives branlantes avec de nouvelles cordes.

Nous comprîmes que nous n'avions plus que quelques heures à rester sur le *Kon-Tiki*. Il fallait les employer en préparatifs pour notre naufrage inévitable sur le récif de corail. Tous furent instruits de ce qu'ils auraient à faire ; chacun de nous apprit quelles seraient les limites de sa sphère de responsabilité, en sorte que nous ne risquerions pas, au moment où les secondes auraient un grand prix, de courir çà et là en nous marchant sur les pieds. Le *Kon-Tiki* tanguait terriblement sous la poussée du vent. Sans aucun doute, nous nous trouvions déjà dans le remous créé par le récif : certaines vagues avançaient, tandis que d'autres étaient rejetées en arrière après avoir battu en vain contre le mur des brisants.

Nous marchions toujours à pleine voile dans l'espoir d'arriver à nous dégager. Tandis que nous nous approchions en biais du récif, nous vîmes du mât que tout le collier d'îlots couverts de cocotiers était relié par une sorte de terrasse de corail à demi submergée au récif extérieur qui faisait office de jetée et contre lequel la mer, toute blanche d'écume, venait se fracasser en immenses geysers. L'atoll de Raroïa est de forme ovale et a un diamètre d'une quarantaine de kilomètres, non compris les récifs adjacents de Takume. Son plus grand côté fait tout entier face à la haute mer vers l'est, d'où nous arrivions. Le récif même, qui s'étend d'un horizon à l'autre, n'est dégagé que sur quelques centaines de mètres ; derrière lui, des rangées d'îlots idylliques entourent un paisible lagon.

C'était avec des sentiments mêlés que nous voyions le bleu Pacifique impitoyablement déchiré et lancé vers le ciel tout le long de l'horizon en face de nous. Je savais ce qui nous attendait ; j'avais visité le groupe des Tuamotu auparavant et, bien en sécurité à terre, j'avais contemplé le spectacle magnifique du grand océan se brisant contre les récifs. De nouveaux récifs et de nouvelles îles surgissaient constamment au sud. Nous devions être à peu près au milieu du mur de corail.

À bord du *Kon-Tiki,* les préparatifs pour la fin du voyage étaient achevés. Les objets de valeur avaient été attachés dans la cabine ; les papiers et les documents mis dans des sacs imperméables, ainsi que les films et tous les objets qui n'auraient pas supporté l'eau de mer. La cabine fut entièrement recouverte de toile, et nous employâmes pour la fixer des cordes particulièrement solides.

Quand nous nous rendîmes compte que tout espoir était vraiment perdu, nous soulevâmes le pont de bambou et tranchâmes toutes les cordes qui tenaient les dérives. Ce fut une rude besogne que de retirer ces dérives, qui étaient couvertes d'une couche serrée de bernacles. Après quoi, le radeau n'ayant plus comme calaison que l'épaisseur des troncs, il serait possible de le faire passer sans trop de peine par-dessus le récif. Sans dérives, et la voile présentant le flanc, il serait complètement livré au vent et aux vagues.

Nous fixâmes à l'ancre fabriquée par nous la plus longue amarre qui fût en notre possession et nouâmes celle-ci au mât du côté bâbord, afin que le *Kon-Tiki,* une fois l'ancre jetée, pût s'engager dans le ressac par l'arrière. Quant à l'ancre même, elle consistait en bidons à eau remplis de batteries de T.S.F. usées et de divers débris lourds, le tout maintenu par des traverses croisées en solide bois de manguier.

L'ordre numéro un, qui primait tout, fut : Accrochez-vous au radeau ! Quoi qu'il advînt, nous devions nous cramponner à bord et laisser les neuf grands troncs supporter la poussée contre le récif. Nous aurions déjà assez à faire pour résister au poids de l'eau. Au lieu que si nous sautions dans la mer, nous deviendrions les victimes sans défense du ressac, qui nous ballotterait sur les coraux coupants. Le radeau de caoutchouc lui-même ne résisterait pas aux vagues et chavirerait ; et si nous le chargions de nos corps, il se déchirerait pareillement sur les coraux. Mais nos rondins de bois, eux, seraient tôt ou tard lancés sur le

rivage, et nous suivrions le même chemin, à condition de nous y cramponner ferme.

Ensuite, tout le monde fut prié, pour la première fois depuis cent jours, de mettre des souliers et de préparer les ceintures de sauvetage. Celles-ci ne serviraient d'ailleurs pas à grand-chose, car si un homme tombait à la mer, il ne périrait pas noyé mais déchiré par les coraux. Nous eûmes enfin le temps de prendre nos passeports et les quelques dollars qui nous restaient. Ce n'était pas le manque de temps qui nous inquiétait.

Les heures pendant lesquelles, peu à peu, nous approchions de l'issue fatale furent bien angoissantes. Un silence impressionnant régnait à bord ; nous allions et venions dans la cabine et sur le pont, échangeant à peine quelques phrases laconiques et nous occupant de nos affaires. Nos physionomies graves prouvaient que personne ne doutait de ce qui nous attendait ; et notre absence de nervosité disait assez la confiance que nous avions fini par avoir dans le radeau. Puisqu'il avait été capable de traverser l'océan, il s'arrangerait bien pour nous porter à terre sains et saufs.

L'intérieur de la cabine n'était qu'un chaos de cartons, de vivres et de diverses provisions arrimées. Torstein avait à peine trouvé la place de se glisser dans le coin de la T.S.F. et faisait marcher le transmetteur à ondes courtes. Nous étions maintenant à huit mille kilomètres de notre ancienne base de Callao, où l'École navale péruvienne avait entretenu un contact permanent avec nous, et nous étions encore plus loin de Hal, de Frank et des autres amateurs de radio des États-Unis. Mais par une heureuse chance nous étions entrés en rapport la veille avec un amateur très expert, qui avait un poste à Rarotonga, dans les îles Cook, et nos opérateurs, contrairement à leur habitude, étaient convenus d'un contact supplémentaire avec lui de grand matin. Pendant que nous dérivions vers le récif, Torstein manœuvrait son bouton et appelait Rarotonga.

Voici les annotations du journal de bord :

8 h 15 : *Nous approchons lentement de la terre. Nous pouvons maintenant, du côté bâbord, distinguer à l'œil nu des cocotiers.*

8 h 45 : *Le vent a tourné dans une direction encore plus défavorable, aussi n'avons-nous pas le moindre espoir de passer à côté des brisants. Aucune nervosité à bord, mais de fébriles préparatifs. Sur le récif en face de nous il y a quelque chose qui ressemble à l'épave d'un voilier, mais c'est peut-être un simple tas de bois flottant apporté par les vagues.*

9 h 45 : *Le vent nous pousse tout droit vers l'avant-dernière île que l'on peut apercevoir derrière le récif. Nous pouvons maintenant distinguer nettement le récif en son entier. C'est comme un mur d'enceinte tacheté de blanc et de rouille, qui entoure toutes les îles et le long duquel le ressac bouillonnant d'écume est projeté vers le ciel. Bengt vient de nous servir un repas chaud, le dernier avant la grande aventure. C'est bien une épave qui gît sur le récif. Nous sommes si près que derrière les brisants nous pouvons voir à présent la brillante étendue du lagon et même les contours des îles situées vers son autre rive.*

Comme ceci venait d'être écrit, le sourd bourdonnement du ressac se rapprocha ; il arrivait de tout le récif et remplissait l'air comme des roulements de tambour excitant le *Kon-Tiki* au dernier combat.

9 h 50 : *Bien près maintenant. Dérivons le long du récif à cent mètres à peine. Torstein parle à l'homme de Rarotonga. Tout est paré. Il faut emballer le journal de bord. Bon moral. Ça n'a pas l'air très commode, mais on verra bien !*

Quelques minutes plus tard, l'ancre passa par-dessus bord et attrapa le fond, de sorte que le *Kon-Tiki* pivota, pointant son arrière vers les brisants. Nous eûmes encore à nous quelques précieuses minutes, pendant lesquelles Torstein tourna en tous sens comme un fou le bouton de la T.S.F. Il put avoir Rarotonga. Le ressac tonnait dans l'air, les lames se soulevaient et retombaient avec furie. Tout le monde était à son poste sur le pont, Torstein eut tout juste le temps de transmettre son message. Il annonça que nous dérivions vers le récif de Raroïa. Il pria Rarotonga d'être à l'écoute toutes les heures. Si nous restions silencieux plus de trente-six heures, Rarotonga devait prévenir l'ambassade norvégienne de Washington. Les derniers mots de Torstein furent : « O.K. Plus que cinquante mètres. Nous y allons. Au revoir. » Puis il arrêta le poste, Knut cacheta les papiers, et tous les deux vinrent nous rejoindre précipitamment sur le pont, car il était évident maintenant que l'ancre allait céder.

La houle grossissait, avec des creux profonds entre les lames, et nous sentions le radeau monter et descendre, monter et descendre de plus en plus.

De nouveau retentit l'avertissement : « Cramponnez-vous, ne vous occupez pas de la cargaison, cramponnez-vous ! »

Nous étions maintenant si près des masses d'eau retombantes qu'au lieu d'un mugissement continu, nous entendions comme un coup de tonnerre chaque fois que la lame la plus proche de nous se brisait contre les rochers.

Tout l'équipage était prêt, chacun s'agrippant au cordage qu'il jugeait le plus sûr. Seul Erik rampa au dernier moment dans la cabine ; il restait un numéro du programme qu'il n'avait pas encore exécuté – il n'avait pas trouvé ses souliers !

Personne ne se tenait à l'arrière, car c'était là que se produirait le choc. Les solides étais qui allaient de la tête du mât à la poupe n'inspiraient pas confiance non plus. Si le

mât tombait, ils resteraient à la traîne au bout du radeau, et iraient se perdre parmi les récifs. Herman, Bengt et Torstein avaient grimpé sur les caisses amarrées devant le mur de la cabine, et tandis que Herman s'accrochait aux haubans les plus proches du toit, les deux autres prenaient ceux qui servaient d'habitude à hisser la voile. Knut et moi nous choisîmes l'étai allant de la proue au sommet du mât ; nous pensions que, même si le mât, la cabine et tout le reste passaient par-dessus bord, les gros cordages de la proue ne seraient pas projetés hors du radeau, puisque les vagues se déversaient maintenant à partir de l'avant.

Quand nous eûmes constaté que nous étions happés par les lames, nous coupâmes l'ancre et nous voilà partis. Une vague souleva le *Kon-Tiki* en l'air. Le grand moment était venu ; nous chevauchions sur le dos des lames à une vitesse vertigineuse ; notre embarcation délabrée craquait, gémissait, vacillait. Une sorte d'émotion excitante faisait bouillir le sang dans nos veines. Je me rappelle que, n'ayant pas d'autre inspiration, j'agitai le bras et hurlai : « Hourra ! » de toute la force de mes poumons. Cela me procura un certain soulagement et ne pouvait faire de mal à personne. Les autres crurent certainement que j'étais devenu fou, mais ils rayonnaient d'enthousiasme. Nous bondissions en avant, c'était le baptême du feu du *Kon-Tiki ;* tout finirait bien, nous n'en doutions pas.

Mais notre exaltation fut vite abattue. Une nouvelle lame se leva à l'arrière comme un mur de verre brillant et, comme nous nous enfoncions dans un creux, elle se rua vers nous. Dans la même seconde où je la voyais se dresser à une belle hauteur au-dessus de moi, je sentis un coup violent et fus submergé sous des masses d'eau. J'avais l'impression que mon corps était aspiré, avec une telle force que je dus tendre tous mes muscles et ne penser qu'à une seule chose : tenir bon, tenir. Je crois que dans une situation aussi désespérée, les bras et les jambes seraient arrachés avant que le cerveau leur permît de lâcher prise. Puis je

sentis que la montagne d’eau s’en allait, desserrant son infernale étreinte. Quand elle eut continué sa course avec un assourdissant fracas, je constatai que Knut était toujours à côté de moi, roulé en boule sur lui-même. Vue de derrière, l’énorme lame paraissait presque plate et grise ; elle avait balayé en passant le toit de la cabine qui tenait encore, et les trois autres y étaient restés accrochés.

Nous flottions toujours.

En une seconde, je renouvelai ma prise, nouant les bras et les jambes autour du solide cordage. Knut se laissa tomber et, avec un bond de tigre, alla rejoindre les autres sur les caisses, où la cabine les protégeait un peu. J’entendis des exclamations rassurantes, mais au même instant, je vis se dresser un nouveau mur vert, qui se préparait à tomber sur nous. Criant gare, je me fis aussi petit et aussi ferme que possible. Une seconde fois l’enfer se déchaîna. Le *Kon-Tiki* disparut sous des masses d’eau. La mer mettait toute sa force à tirer et à pousser le pauvre petit ballot qu’est un corps humain. Une seconde vague passa sur nous. Puis une troisième.

J’entendis un cri de triomphe de Knut, qui s’était suspendu à l’échelle de corde.

– Regarde, le radeau tient !

Ces trois lames avaient suffi pour renverser et tordre le double mât et pour mettre à mal la cabine. Nous éprouvions pourtant l’impression d’avoir vaincu les éléments, et l’ivresse de la victoire nous donnait de nouvelles forces.

Je vis alors une lame se dresser à la même hauteur que les précédentes, et de nouveau je hurlai un avertissement à mes camarades, tout en me hâtant de grimper à l’étai le plus haut possible et de m’y cramponner fermement. Mais je disparus moi-même au milieu du mur vert, dont mes camarades, qui étaient à l’arrière et m’avaient vu disparaître, évaluèrent la hauteur à huit mètres ; la crête écumante dansait à environ cinq mètres au-dessus de la partie du mur vitreux où j’avais été englouti. Puis l’énorme

lame les atteignit, et nous n'eûmes tous qu'une seule pensée : tenir bon, tenir, tenir, tenir…

Cette fois, nous avions dû heurter le récif. Je sentis un bizarre tiraillement de l'étai, qui semblait céder et mollir à chaque secousse. Suspendu là, je ne me rendais pas compte si les chocs venaient d'en haut ou d'en bas. La submersion ne dura que quelques secondes, pendant lesquelles nos corps eurent à fournir un travail beaucoup plus épuisant que celui dont ils avaient l'habitude. Il y a d'autres énergies dans la machine humaine que celle des muscles. Je décidai que si je devais mourir, je mourrais dans la position que j'avais prise, comme noué à l'étai. En se retirant avec un bruit assourdissant, la lame révéla un affreux spectacle. Le *Kon-Tiki* était méconnaissable, comme transformé par le coup de baguette d'un méchant magicien. L'embarcation que nous avions connue en mer pendant des semaines et des mois n'existait plus ; en quelques secondes notre sympathique petit domaine était devenu une épave toute disloquée.

Je ne vis qu'un homme sur le radeau en dehors de moi. Il gisait à plat sur l'arête du toit de la cabine, la tête en bas, les bras en croix, tandis que la cabine même avait été renversée comme un château de cartes. Cette forme inerte n'était autre que Herman. En dehors de lui, il n'y avait aucun signe de vie à bord ; et toujours les masses d'eau qui continuaient à se déverser sur le récif !… Le mât de bois dur à tribord s'était brisé comme une allumette, et l'espar supérieur avait écrasé dans sa chute le toit de la cabine. Il pendait maintenant avec tout son gréement par-dessus le récif, du côté tribord. À l'arrière, le bloc de bois sur lequel reposait l'aviron de gouverne était tout de guingois et l'aviron avait volé en éclats. Les solides planches de la proue avaient été emportées comme le couvercle d'une boîte à cigares. Le pont entier avait été arraché et plaqué avec les caisses, les bidons, la toile et le reste de la cargaison contre le mur qui formait le devant de la cabine.

Des bambous brisés et des bouts de corde pendaient de tous côtés ; l'ensemble donnait l'impression d'un complet chaos.

Je sentis un frisson d'angoisse courir dans tout mon corps. À quoi bon m'être cramponné là ? Si je perdais un seul homme ici, à la fin de l'expédition, tout le reste me serait égal, et pour le moment, après le dernier coup de lame, je ne voyais plus qu'une seule forme humaine. À cet instant, le corps plié en deux de Torstein apparut à l'extérieur du radeau. Suspendu comme un singe dans les cordages du sommet du mât, il réussit à reprendre pied sur les troncs, d'où il grimpa jusqu'au fouillis entassé devant la cabine. Herman alors tourna la tête et m'adressa une grimace encourageante, mais ne bougea point. Je demandai en criant où étaient les autres, et la voix calme de Bengt me répondit que tout le monde était à bord. Ils s'accrochaient aux cordages derrière la barricade que formait l'épais treillis du pont de bambou soulevé.

Ce répit dura le peu de temps que le *Kon-Tiki* se trouva en dehors du chaudron des sorcières. Mais une nouvelle lame s'approchait déjà. Pour la dernière fois, je hurlai : « Cramponnez-vous ! » au milieu du tumulte, et ce fut tout ce que je pus faire moi-même, tandis que je disparaissais dans les masses d'eau qui me submergèrent pendant deux ou trois éternelles secondes. J'avais mon compte. Je constatai que l'extrémité des troncs venait heurter le sommet aigu du récif de corail sans pouvoir le franchir. Puis le ressac nous éloigna de nouveau. Je vis aussi que deux de mes camarades étaient aplatis sur le toit de la cabine, mais cette fois-ci aucun ne souriait. Derrière le fouillis de bambou, j'entendis une voix calme crier :

– Ça ne va pas.

Et j'éprouvai le même découragement. Le haut du mât plongeant de plus en plus profondément du côté tribord, je me trouvais maintenant suspendu à une corde lâche, quasi en dehors du radeau. La lame suivante arriva. Après son

passage, j’étais si mortellement fatigué que ma première pensée fut de remonter sur les troncs et de me coucher derrière la barricade. Au moment du reflux, le récif rouge et rugueux se montra pour la première fois à nu devant nous et j’aperçus Torstein qui, toujours accroché à un faisceau de bouts de cordages, se tenait courbé en deux sur les coraux brillants. Knut, debout à l’arrière, allait sauter. Je lui criai qu’il fallait rester sur les troncs, et Torstein, qui avait été emporté malgré lui par une lame, remonta d’un bond comme un chat.

Deux ou trois vagues encore nous submergèrent, mais avec une force décroissante, et je ne me rappelle plus ce qui se passa ensuite, sauf que l’eau affluait et refluait en bouillonnant, et que nous glissions de plus en plus vers le récif rouge au-dessus duquel nous portaient les vagues. À la fin, il n’y eut plus que des tourbillons d’écume et d’embruns, et je pus reprendre ma place à bord, où nous nous efforçâmes tous d’atteindre les arrière-bouts des troncs, qui étaient le plus haut perchés sur le récif.

Au même instant, Knut prit son élan et sauta, tenant le filin qui pendait à l’arrière. Profitant du reflux, il se hâta de patauger parmi les coraux sur une trentaine de mètres ; il s’y tenait en sécurité au bout de la corde quand la lame suivante vint jeter son écume vers lui, s’écroula, puis comme un large ruisseau se retira, laissant à nu la partie plate du récif.

Erik sortit en rampant de la cabine effondrée, ses souliers aux pieds. Si nous avions tous suivi son exemple, nous nous en serions tirés à bon compte. Comme la cabine n’avait pas été emportée, mais s’était simplement couchée, toujours protégée par sa toile, Erik était resté tranquillement étendu au milieu de la cargaison, écoutant les coups de tonnerre qui retentissaient au-dessus de lui pendant que les murs de bambou s’inclinaient sous l’assaut. Bengt avait attrapé une légère contusion au moment de la chute du mât, mais s’était arrangé pour ramper sous la cabine démolie à côté

d'Erik. Nous aurions dû tous les imiter ; mais comment aurions-nous pu deviner que les innombrables amarres et le treillis de bambou resteraient solidement fixés aux troncs principaux malgré la pression de l'eau ?

Erik se tenait tout prêt à l'arrière des troncs et, quand la vague se retira, il sauta à son tour sur le récif. Ce fut ensuite le tour de Herman, puis celui de Bengt. Chaque fois, le radeau était poussé plus loin sur les coraux, et quand vint notre tour, à Torstein et à moi, il s'était si bien échoué que nous n'avions plus aucune raison de le quitter. Tout le monde se mit alors au travail de sauvetage.

Nous nous trouvions maintenant à une vingtaine de mètres du mur diabolique du récif, sur lequel et au-delà duquel les vagues se brisaient les unes après les autres en rangs serrés. Les coralliaires avaient pris soin de construire leur atoll assez haut pour que seul le sommet des vagues pût envoyer un petit courant d'eau salée fraîche dans le lagon qui abondait en poisson. C'était le royaume des coraux, ils s'y livraient à une magnifique débauche de formes et de couleurs.

Bien plus loin à l'intérieur du récif, les autres trouvèrent le radeau de caoutchouc, plein d'eau mais flottant tant bien que mal. Ils le vidèrent et le traînèrent près de notre épave. Nous le chargeâmes du matériel le plus important : appareil de T.S.F., provisions de vivres, bouteilles d'eau.

Après l'avoir tiré à travers le récif, nous en empilâmes le contenu sur un énorme bloc de corail qui avait l'air d'une grande météorite solitaire. Puis nous retournâmes chercher de nouveaux chargements dans l'épave. Nous ne pouvions savoir jusqu'où la mer monterait quand viendrait la marée.

Dans l'eau peu profonde à l'intérieur du récif, nous vîmes soudain quelque chose de brillant étinceler au soleil. En nous approchant, nous découvrîmes que c'étaient deux boîtes en fer-blanc vides. À la vérité, nous nous attendions à trouver tout autre chose ; nous fûmes encore plus surpris en constatant que ces boîtes, toujours bien brillantes, avaient

dû être ouvertes récemment et que l’étiquette portant le mot « ananas » était la même que celle des rations militaires que nous avait confiées le quartier général. C’étaient bel et bien deux de nos propres boîtes de conserve, que nous avions jetées dans la mer après notre dernier repas à bord du *Kon-Tiki*.

Sur le fond inégal que formaient les coupants blocs de corail, nous avions de l’eau tantôt jusqu’aux chevilles, tantôt jusqu’à la poitrine, selon les fentes et les chenaux creusés par les courants. Les anémones de mer et les coraux donnaient au récif l’aspect d’un jardin rocheux couvert de mousses, de cactus et de plantes fossilisées rouges, vertes, jaunes, blanches. Toutes les couleurs y étaient représentées, soit par des coraux ou des algues, soit par des coquillages ; des limaces de mer et des poissons fantastiques y menaient partout leur ballet. Dans les chenaux les plus profonds glissaient de petits requins d’environ quatre pieds de long, mais il suffisait de frapper l’eau avec la paume de la main pour les tenir à distance.

À l’endroit élevé où nous avions échoué, il n’y avait que des flaques d’eau et du corail mouillé ; plus loin devant nous s’étendait le calme lagon bleu. La mer descendait ; aussi voyions-nous des blocs de coraux de plus en plus nombreux surgir autour de nous, tandis que le ressac qui tonnait le long du récif semblait avoir baissé d’un ton. On ne pouvait guère savoir comment les choses se passeraient à la marée montante sur cet étroit rempart. Aussi fallait-il le quitter au plus tôt.

À l’extrémité sud de ce mur d’enceinte à demi submergé s’allongeait une île couverte d’une forêt dense de palmiers. Au nord, juste en face de nous, à six cents ou sept cents mètres, apparaissait une autre île à palmiers, beaucoup plus petite. À l’abri du récif, elle tendait ses cimes vers le ciel d’arbres et déployait au bord du paisible lagon ses plages d’une blancheur de neige. Elle avait l’air d’une corbeille de fleurs aimablement garnie : un vrai coin de paradis.

Ce fut elle que nous choisîmes.

Herman était à côté de moi. Je vis que son visage barbu rayonnait. Sans mot dire, il tendit le doigt et rit doucement. Le *Kon-Tiki,* enveloppé d'embruns, gisait toujours près du bord extérieur du récif. C'était une épave, mais une épave honorable. Tout sur le pont était démoli, mais les neuf troncs de balsa de la forêt de Quivedo étaient restés intacts. Ils nous avaient sauvé la vie. La mer avait simplement exigé une minime partie de la cargaison, mais rien de ce que nous avions entassé à l'intérieur de la cabine. Et nous avions nous-mêmes transporté au sommet d'un grand bloc les objets de valeur.

Depuis que j'avais sauté du radeau, je regrettais sincèrement la vue des pilotes frétillants. Maintenant les grands troncs de balsa gisaient sur le roc dans six pouces d'eau, de brunes limaces de mer montaient seules la garde sous la proue. Les pilotes avaient disparu. Les dorades aussi avaient disparu. Seuls des poissons plats inconnus, ocellés comme des paons et avec des queues sans pointes, allaient et venaient entre les troncs, attirés par la curiosité. Nous étions arrivés dans un monde nouveau. Johannès avait quitté son trou. Sans doute avait-il trouvé une autre cachette par ici.

En jetant un dernier regard sur l'épave, j'avisai un bébé cocotier dans un panier tout aplati. Haut d'un pied et demi, il sortait des yeux d'une noix de coco et deux racines pointaient à travers le fond du panier. Cette noix à la main, je me dirigeai vers l'île. Knut pataugeait devant moi, tenant un modèle réduit du radeau qu'il avait construit non sans peine au cours de la traversée. Nous dépassâmes bientôt Bengt. Il se montrait décidément un excellent cuistot. Une bosse au front et de l'eau de mer plein la barbe, il avançait, plié en deux, poussant une caisse qui dansait chaque fois que les lames envoyaient un courant dans le lagon. Fièrement il souleva le couvercle. C'était la caisse de la

cuisine, dans laquelle se trouvaient en parfait état le réchaud et les ustensiles.

Je n’oublierai jamais ce pataugeage à travers le récif, vers l’île édénique couverte de cocotiers ; elle grandissait en venant à notre rencontre. Quand j’eus atteint la plage ensoleillée, j’enlevai mes souliers et enfonçai mes orteils nus dans le sable tiède et sec. La vue de chacune de mes empreintes sur cette plage vierge qui montait jusqu’à la forêt me causait un plaisir fou. Bientôt les cimes des arbres formèrent une voûte au-dessus de ma tête, et je continuai mon chemin, tout droit vers le centre de l’île. Des noix de coco vertes pendaient sous les touffes de palmes ; çà et là des buissons arboraient des fleurs blanches comme neige, dont l’odeur suave et charmeuse nous faisait presque défaillir. À l’intérieur de l’île deux hirondelles de mer s’en vinrent voltiger sans peur autour de mes épaules. Blanches et légères, elles ressemblaient à des effilochures de nuage. De petits lézards filaient comme des flèches sous mes pieds. Les habitants les plus importants de l’île étaient d’énormes bernard-l’ermite rouge vif, déambulant lourdement dans des coquilles volées grosses comme des œufs qui adhéraient à leurs molles parties postérieures.

J’étais transporté. Je me mis à genoux pour enfoncer profondément les doigts dans ce sable si sec.

Le voyage avait pris fin. Nous étions tous vivants. Nous avions échoué sur une petite île déserte du Pacifique. Et quelle île ! Torstein arriva, lança un sac par terre, s’étendit sur le dos et se mit à contempler les cimes des palmiers et les oiseaux blancs, légers comme du duvet, qui décrivaient silencieusement leurs cercles au-dessus de nous. Bientôt nous étions allongés tous les six. Mais Herman, toujours le plus énergique, ne tarda pas à grimper sur un petit palmier pour cueillir une grappe de noix de coco. Nous détachâmes avec nos machettes le dessus tendre, comme on ouvre un œuf à la coque, et versâmes dans nos gorges la plus délicieuse, la plus rafraîchissante boisson du monde – le lait

frais et sucré que donne ce fruit encore jeune et sans pépins. Des chaînes de brisants arrivait le monotone roulement de tambour de la garde à la porte du paradis.

– Le purgatoire était un peu humide, nota Bengt, mais le ciel est plus ou moins ce que j'imaginais.

Nous restions là, voluptueusement étendus par terre, souriant aux nuages blancs que l'alizé poussait vers l'ouest. Nous n'étions plus entraînés comme eux, nous reposions sur une île immobile, au cœur même de la Polynésie.

Tandis que nous nous étirions avec délice, les vagues là-bas roulaient comme un train le long de l'horizon.

Bengt avait raison : c'était le ciel.

CHAPITRE VIII

AVEC LES POLYNÉSIENS

UNE ROBINSONNADE NOUS CRAIGNONS UNE EXPÉDITION DE SECOURS – TOUT VA BIEN, « KON-TIKI » ! AUTRES ÉPAVES – ÎLES INHABITÉES – COMBAT CONTRE DES ANGUILLES DE MER – LES INDIGÈNES NOUS TROUVENT REVENANTS – UN MESSAGE DU CHEF – LE CHEF VIENT NOUS VOIR LE « KON-TIKI » EST RECONNU – INONDATION – CROISIÈRE PAR VOIE DE TERRE – QUATRE SUR L'ÎLE – INDIGÈNES – RÉCEPTION AU VILLAGE – AÏEUX DESCENDANT DU SOLEIL – FÊTE HULA DOCTEURS SUR LES ONDES – TRAITEMENT DE ROI AUTRE NAUFRAGE – SAUVETAGE À TAHITI RENCONTRE SUR LE QUAI – SÉJOUR ROYAL – SIX COURONNES DE FLEURS

Notre petite île était inhabitée. Nous en connûmes bientôt tous les bouquets de cocotiers, toutes les plages, car elle n'avait que deux cents mètres de diamètre. Le point culminant ne dépassait pas de six pieds le niveau du lagon.

Au-dessus de nos têtes, aux cimes des arbres, pendaient des grappes de noix de coco vertes, dont les coquilles protégeaient contre le soleil tropical le lait frais qu'elles contenaient. Aussi ne risquions-nous pas de souffrir de la soif pendant les premières semaines. Il y avait aussi des noix de coco mûres, quantité de bernard-l'ermite et toutes sortes de poissons dans le lagon ; nous serions donc bien pourvus.

Du côté nord nous trouvâmes les restes d'une vieille croix en bois brut à moitié enterrée dans le sable de corail. On pouvait voir de là, le long du récif, l'épave dégréée près de laquelle nous avions passé en flottant vers notre refuge actuel. Un peu plus loin, toujours vers le nord, se dessinaient sous la brume bleutée les cimes de palmiers appartenant à une autre petite île. Celle qui se trouvait au sud et dont les arbres se montraient particulièrement touffus était beaucoup plus proche. Là non plus il n'y avait aucun signe de vie, mais pour le moment nous avions d'autres préoccupations en tête.

Robinson Hesselberg ne tarda pas à se présenter en boitillant, sous son grand chapeau de paille, les bras pleins de bernard-l'ermite. Knut alluma un peu de bois sec, et bientôt nous pûmes savourer des fruits de mer arrosés de lait de coco, ainsi que du café pour le dessert.

– On est joliment bien à terre, hein, les gars ? s'extasia Knut d'un ton radieux.

Lui seul avait déjà fait cette expérience pendant le voyage. Tout en parlant, il laissa tomber la moitié de la bouillotte d'eau chaude sur les pieds nus de Bengt. Nous étions tous un peu vacillants pendant cette première journée à terre, après cent un jours passés sur le radeau, et nous trébuchions entre les palmiers, tous affairés que nous étions à placer le pied de façon à parer une vague qui ne venait pas.

Quand Bengt nous tendit nos gamelles respectives, Erik eut un sourire épanoui. Je me rappelai qu'après le dernier repas à bord je m'étais penché au-dessus du bord pour laver ma vaisselle comme d'habitude, tandis qu'Erik regardait le récif en disant : « Je crois que je ne vais pas me donner la peine de faire la vaisselle aujourd'hui. » C'était inutile en effet. Quand il reprit ses ustensiles dans la caisse de la cuisine, ils étaient aussi propres que les miens.

Après avoir mangé et nous être étendus un bon moment par terre, nous nous mîmes à réparer l'appareil de radio trempé. Il fallait le faire assez vite pour que Torstein et Knut pussent reprendre les communications aériennes avant que l'homme de Rarotonga eut envoyé la nouvelle de notre triste fin.

La plus grande partie de l'outillage radio avait déjà été apportée à terre, et parmi les objets qui flottaient sur le radeau, Bengt avait trouvé une boîte dont il s'était aussitôt emparé. Une secousse électrique l'ayant fait sauter en l'air, on ne pouvait douter que le contenu de la boîte n'appartînt à la T.S.F. Et, pendant que les opérateurs dévissaient, couplaient et rassemblaient, les autres, dont j'étais, dressaient le camp.

Hors de l'épave nous dégageâmes la voile pleine d'eau, que nous tirâmes sur la « digue ». Nous la déployâmes ensuite entre deux grands palmiers dans une petite clairière donnant sur le lagon, et nous en soutînmes deux coins avec des tiges de bambou que nous avions récupérées flottant autour de l'épave. Une haie très épaisse de buissons de fleurs sauvages la forçait à rester tendue ; de sorte que nous eûmes un toit et trois murs, sans compter la vue sur le lagon étincelant, tandis que nos narines se remplissaient de parfums. L'endroit était des plus agréables, et nous nous y prélassions à qui mieux mieux. Après avoir arraché de gênantes branches de corail qui sortaient du sol, nous nous fîmes des lits avec des feuilles de palmier sèches. En attendant la tombée de la nuit, nous goûtâmes un moment de repos enchanteur, pendant lequel nous apercevions au-dessus de nos têtes la grande figure barbue du bon vieux Kon-Tiki. Sa barbe ne se gonflait plus sous la poussée du vent d'est. Il était maintenant couché immobile, regardant les étoiles qui scintillaient sur la Polynésie.

Aux buissons qui nous entouraient étaient suspendus des drapeaux mouillés et des sacs de couchage, tandis que d'autres objets séchaient sur le sable. Encore un jour dans

cette île ensoleillée et tout serait délicieusement sec. Même nos opérateurs de T.S.F. avaient renoncé à leur travail jusqu'au lendemain, pour laisser le soleil sécher l'intérieur de leur appareil. Nous décrochâmes les sacs de couchage des arbres et nous nous glissâmes dedans, chacun se vantant d'avoir le plus sec. Ce fut Bengt qui gagna, car le sien ne faisait pas flic-floc quand il le retournait. Dieu, comme c'était bon de pouvoir dormir !

À notre réveil le lendemain au lever du soleil, la voile était toute gonflée d'eau de pluie pure comme du cristal. Bengt se chargea de recueillir cette richesse, puis il se dirigea d'un pas nonchalant vers le lagon et attrapa pour le petit déjeuner de curieux poissons qu'il attira dans des chenaux de sable.

Cette nuit-là, Herman avait souffert du cou et du dos, aux endroits où il s'était démoli avant notre départ de Lima, et Erik avait un retour de son lumbago disparu. À part cela, nous nous étions tirés de notre petite excursion sur le récif d'une manière étonnamment bénigne, sauf Bengt, qui avait reçu un coup au front quand le mât était tombé et souffrait d'une légère commotion cérébrale. Quant à moi, je devais avoir un drôle d'aspect, avec mes bras et mes jambes entièrement couverts de bleus, suite au garrottage volontaire que j'avais subi, cramponné à la corde d'étai.

Mais aucun de nous n'était en trop mauvais état pour n'être pas tenté de faire un vivifiant tour de nage dans le clair et brillant lagon. Immense, il s'étendait au loin, tout bleu, ondoyant sous l'alizé, et si large que nous pouvions à peine voir, pris dans une vapeur bleue, le haut d'une rangée de palmiers qui marquaient la courbe de l'atoll de l'autre côté. Mais ici, à l'abri des îles, le vent se contentait de balancer doucement les cimes frangées, et le lagon, immobile miroir, reflétait leur beauté. Cette eau salée était si claire et si pure qu'à neuf pieds de profondeur les coraux aux vives couleurs semblaient frôler la surface, nous

donnant l’impression qu’ils allaient pendant notre bain nous écorcher les orteils.

Il y avait là des variétés infinies de beaux poissons multicolores. C’était dans un monde féerique qu’on se trouvait transporté. L’eau était juste assez tiède pour être rafraîchissante, l’air agréablement adouci et séché par le soleil. Mais il s’agissait de vite regagner le rivage ce jour-là : si Rarotonga n’entendait pas parler du radeau avant la nuit, il diffuserait des nouvelles alarmantes.

Les bobines et diverses parties de l’appareil de T.S.F. étaient disposées au soleil tropical sur des plaques de corail sèches comme de l’os, pendant que Torstein et Knut couplaient et vissaient. La journée s’écoulait, et l’atmosphère devenait de plus en plus fiévreuse. Nous abandonnâmes toutes les autres besognes pour nous grouper autour des opérateurs, dans l’espoir de leur prêter assistance. Il fallait envoyer notre message avant dix heures du soir. Sinon la limite de trente-six heures prendrait fin et l’amateur de radio de Rarotonga diffuserait des appels afin de mettre en branle une expédition aérienne de secours.

Midi arriva, l’après-midi passa, et ce fut le coucher du soleil. Si seulement l’homme de Rarotonga pouvait rester tranquille ! Sept heures, huit heures, neuf heures. Notre tension d’esprit atteignait son paroxysme. Pas un signe de vie dans le transmetteur, mais le récepteur, un NC-173, se mit à siffler quand l’index était au bas de l’échelle ; nous entendîmes alors de faibles sons musicaux, mais pas sur la longueur d’onde de notre amateur. Petit à petit la zone de silence diminua. Une bobine devait sécher peu à peu. Le transmetteur cependant restait toujours comme mort. Partout des étincelles et des courts-circuits.

La dernière heure était entamée. Cela ne pouvait plus continuer ainsi. Nous abandonnâmes le transmetteur habituel pour en essayer un petit ayant servi au sabotage pendant la guerre. Nous l’avions déjà mis en route plusieurs fois au cours de la journée, mais sans résultat. Peut-être

serait-il un peu plus sec maintenant. Toutes les batteries étaient complètement à plat ; nous nous procurâmes l'énergie nécessaire en tournant la manivelle d'un petit appareil à main. C'était pénible et nous quatre, qui étions des profanes en matière de T.S.F., devions nous relayer pour tourner l'infernale machine.

Les trente-six heures seraient bientôt écoulées. Je me rappelle que l'un de nous murmura : « Encore sept minutes… encore cinq », après quoi personne n'osa plus regarder sa montre. Le transmetteur restait aussi muet qu'auparavant, mais le récepteur crachotait vers la bonne longueur d'onde. Soudain il craqua sur la fréquence correspondant à l'homme de Rarotonga, et nous en conclûmes qu'il était en pleine communication avec la station de Tahiti. Un moment plus tard, nous recueillîmes le fragment suivant d'un message envoyé de Rarotonga : « … pas d'avion de ce côté-ci des Samoa. Je suis tout à fait sûr… »

Les sons s'éteignirent. Notre tension d'esprit n'était plus supportable. Que tramait-on là-bas ? Avait-on déjà commencé à envoyer une expédition de secours ? Maintenant, sans doute, des messages nous concernant devaient traverser l'air dans toutes les directions.

Les deux opérateurs travaillaient fébrilement. La sueur ruisselait sur leurs visages et nous étions dans le même état, nous qui tournions la manivelle. Lentement notre antenne commençait à entrer en fonction et Torstein, tout extasié, montrait l'index qui petit à petit se déplaçait sur la graduation quand il manœuvrait la clé Morse. Cela commençait à marcher.

Nous tournâmes furieusement pendant que Torstein appelait Rarotonga. Personne ! Une fois de plus, le récepteur se réveilla, mais Rarotonga ne nous entendait pas. Nous appelâmes Hal et Frank à Los Angeles et l'École navale de Lima, mais là non plus personne ne répondait.

Alors Torstein diffusa un message général, destiné à toutes les stations du monde en état de nous entendre sur notre longueur d'onde spéciale d'amateur.

Ce fut moins infructueux. Dans l'éther une voix faible nous appela lentement. Nous rappelâmes à notre tour pour dire que nous avions entendu. Alors la voix lente, à travers l'éther :

– Mon nom est Paul, j'habite le Colorado ; quel est votre nom et où habitez-vous ?

C'était un amateur. Torstein saisit le bouton, tandis que nous tournions la manivelle, et il répondit :

– C'est le *Kon-Tiki ;* nous avons échoué sur une île déserte du Pacifique…

Paul ne crut pas du tout cette information. Il pensa avoir affaire à un amateur d'une rue voisine qui essayait de le faire marcher et il ne revint pas tout de suite. Nous nous arrachions les cheveux de désespoir. Nous étions là, assis par une nuit étoilée sous les palmiers d'une île déserte, et personne ne voulait entendre ce que nous avions à dire.

Torstein ne se découragea point, il se remit au bouton, répétant inlassablement : « Tout va bien, tout va bien, tout va bien. » Il fallait à tout prix empêcher une expédition de secours de se mettre en route à travers le Pacifique.

Alors nous entendîmes, assez faiblement, dans le récepteur :

– Si tout va bien, pourquoi vous tracassez-vous ?

Puis l'éther redevint silencieux. Ce fut tout.

Nous aurions été capables, dans notre désespoir, de sauter en l'air et de faire tomber toutes les noix de coco de l'île en secouant les arbres. Dieu sait ce que nous aurions fait si Rarotonga et le bon vieux Hal ne nous avaient pas entendus soudain. Hal nous dit qu'il pleurait de joie en retrouvant LI 2B, mais la communication fut brusquement interrompue. Nous étions une fois de plus seuls sur notre île des mers du Sud, et nous retournâmes, épuisés, vers nos lits de feuillage.

Le lendemain nous en prîmes à notre aise et jouîmes pleinement de la vie. Quelques-uns se baignèrent, d'autres pêchèrent ou allèrent explorer le récif à la recherche de créatures marines curieuses, tandis que les plus énergiques nettoyaient le campement et en rendaient les alentours agréables. Sur la pointe tournée vers le radeau, nous creusâmes un trou à la lisière des arbres le bordâmes de feuilles et y plantâmes une noix de coco du Pérou en train de germer. Un monticule de corail fut élevé à côté, juste en face de l'endroit où le *Kon-Tiki* avait échoué.

Notre radeau, poussé en avant par les vagues pendant la nuit, gisait presque à sec parmi les flaques d'eau, encadré par de grands blocs de corail, assez loin à l'intérieur du récif.

Après s'être bien grillés sur le sable chaud, Erik et Herman, de nouveau en bon état, avaient hâte d'aller du côté du sud, dans l'espoir d'atteindre la grande île qui se trouvait par là. Je les mis en garde plus contre les murènes que contre les requins, et tous deux glissèrent dans leur ceinture leur long couteau. Tout récif de corail est le lieu favori de ces effroyables anguilles aux longues dents venimeuses, qui vous arrachent facilement une jambe. Elles se lancent à l'attaque avec la rapidité de l'éclair et sont la terreur des indigènes, qui n'ont pourtant pas peur de nager autour d'un requin.

Nos deux camarades purent patauger tout leur soûl à travers le récif en direction du sud, mais de temps en temps leur chemin était barré par des chenaux plus profonds, dans lesquels ils devaient se jeter et nager. Ils atteignirent la grande île sains et saufs. Étroite et longue, couverte de forêts de palmes, elle courait vers le sud entre des plages ensoleillées qu'abritait le récif. Ils continuèrent tout droit jusqu'à la pointe méridionale de l'île où ils trouvèrent l'épave d'un grand bateau ; il avait quatre mâts et gisait coupé en deux sur le rivage. C'était un vieux navire espagnol qui transportait des rails, et ces rails rouillés étaient éparpillés tout le long du récif. Les deux compères

revinrent par l’autre côté de l’île, mais ne virent pas, de toute leur promenade, la moindre empreinte dans le sable.

Pendant le chemin du retour ils dérangeaient constamment de curieux poissons ; ils essayaient d’en attraper quelques-uns quand ils furent attaqués par huit ou dix grosses murènes. Les voyant arriver dans l’eau transparente, ils sautèrent sur un grand bloc de corail, autour duquel les anguilles se mirent à serpenter. Ces bêtes glissantes avaient la grosseur d’une jambe d’homme à la hauteur du mollet, elles étaient tachetées de vert et de noir comme souvent les serpents venimeux, avec de petites têtes, de méchants yeux de vipère, des dents d’un pouce de long, pointues comme des alênes. Les deux amis frappèrent de leurs couteaux les petites têtes ondoyantes qui s’avançaient vers eux ; ils en coupèrent une et en blessèrent une autre. Le sang dans la mer attira aussitôt une troupe de jeunes requins bleus qui s’attaquèrent à l’anguille morte et à l’anguille blessée, pendant qu’Erik et Herman sautaient sur un bloc de corail voisin et prenaient la fuite.

Le même jour je pataugeais à mon tour vers l’île quand un animal, par un mouvement d’une rapidité prodigieuse, saisit ma cheville et l’enserra fermement. C’était une seiche. Elle n’était pas très grosse, mais j’éprouvai une horrible impression en sentant les froids tentacules autour de mon membre et en échangeant des regards avec les petits yeux méchants placés dans le sac rougeâtre pourvu d’une sorte de bec, qui constituait le corps. Je ramenai ma jambe vers moi de toutes mes forces, mais la seiche, qui n’avait que trois pieds de long, suivit sans lâcher prise. Elle avait dû être attirée par mon bandage. Je me traînai vers la plage en secouant le pied, la répugnante bête toujours accrochée à moi. Ce ne fut qu’au moment où j’eus atteint le bord du sable sec qu’elle me lâcha et se retira lentement à travers l’eau peu profonde, les bras étendus et les yeux dirigés vers le rivage comme prête à une nouvelle attaque si j’avais

envie d’en affronter une. Je lui jetai quelques petits blocs de corail, et elle fila.

Ces expériences variées ne faisaient que mêler un peu d’épices à notre existence paradisiaque. Mais nous ne pouvions passer toute la vie dans notre île ; il fallait songer aux moyens de retourner dans le monde. Au bout d’une semaine, le *Kon-Tiki* avait gagné le milieu du récif, où il était fermement planté, au sec sur des rochers. Les gros troncs avaient brisé de larges plaques de corail dans leur effort pour se frayer un chemin vers le lagon, mais maintenant le radeau gisait inébranlable : ce fut en vain que nous essayâmes tour à tour de le tirer et de le pousser. Si nous étions seulement arrivés à le faire entrer dans le lagon, nous aurions toujours pu fixer le mât et gréer suffisamment l’embarcation pour voguer sous le vent à travers cette eau bienveillante, et voir ce que nous trouverions de l’autre côté. L’île qui avait le plus de chances d’être habitée était celle qui apparaissait le long de l’horizon à l’ouest, où l’atoll tournait vers le côté abrité du vent.

Les jours passaient. Mais un matin deux ou trois camarades vinrent précipitamment nous avertir qu’ils avaient aperçu une voile blanche sur le lagon. À travers les troncs de palmiers nous pûmes distinguer en effet une petite tache qui paraissait curieusement blanche contre l’eau d’un bleu opalin. C’était à l’évidence une voile près de la terre, de l’autre côté de l’atoll. Nous vîmes aussi qu’elle virait de bord. Bientôt une autre apparut.

À mesure que la matinée s’écoulait, elles grandirent et se rapprochèrent. Elles venaient droit vers nous. Nous hissâmes le drapeau français à la cime d’un palmier et fîmes ondoyer notre drapeau norvégien sur une perche. Une des voiles était maintenant si proche que nous pûmes nous rendre compte qu’elle appartenait à une embarcation polynésienne. Le gréement était du type le plus récent. À bord, deux formes brunes nous regardaient. Nous leur adressâmes des signes de la main. Ils y répondirent et

continuèrent à se rapprocher. Alors nous les saluâmes en polynésien.

– *Ia ora na !*

– *Ia ora na !* crièrent-ils en chœur.

L’un d’eux sauta de sa pirogue et, la tirant derrière lui, pataugea vers nous à travers les bas-fonds sablonneux.

Les deux hommes avaient des vêtements blancs et des corps bruns. Ils étaient jambes nues, bien bâtis, et portaient des chapeaux de paille faits à la maison, pour se protéger contre le soleil. Sitôt à terre, ils vinrent à nous d’un air un peu hésitant, mais quand nous leur eûmes souri et eûmes échangé avec eux des poignées de main, ils nous adressèrent un regard radieux, en découvrant des rangées de dents perlées qui en disaient plus que des paroles.

Notre salutation polynésienne avait surpris et encouragé les deux canotiers au même degré que nous avait fait illusion le *good night* de leur compatriote d’Angatau ; ils dévidèrent une longue rapsodie en polynésien avant d’avoir compris que leurs épanchements tombaient dans le vide. Après quoi ils ne dirent plus rien, mais rirent aimablement et nous montrèrent du doigt la seconde pirogue qui approchait.

Trois hommes en descendaient. Quand, pataugeant jusqu’au rivage, ils vinrent nous saluer, il apparut que l’un d’eux savait un peu le français. Nous apprîmes qu’il y avait sur une des îles situées de l’autre côté de l’atoll un village indigène, d’où les Polynésiens avaient repéré notre feu plusieurs nuits auparavant.

Comme l’unique passage conduisant par le récif de Raroïa au cercle d’îles enserrant le lagon traversait leur village, personne ne pouvait gagner ces îles de l’intérieur du récif sans être vu par les habitants de l’endroit. Les vieilles gens en avaient conclu que la lumière aperçue à l’est n’était pas l’œuvre des hommes, qu’elle devait avoir quelque chose de surnaturel. Cette idée avait étouffé en eux tout désir d’y aller voir par eux-mêmes. Mais un morceau de caisse, sur lequel étaient peints des signes, était arrivé en flottant

jusqu’à eux. Deux indigènes, qui avaient vécu à Tahiti et y avaient appris l’alphabet, déchiffrèrent l’inscription et lurent *Tiki* en grosses lettres noires sur la plaque de bois. Dès lors les habitants du village ne doutèrent plus qu’il n’y eût des fantômes sur le récif, puisque, tous le savaient, Tiki était le fondateur depuis longtemps défunt de leur propre race. Mais voilà que des biscuits de marin, des cigarettes, du caca et une boîte contenant un vieux soulier arrivèrent à leur tour. Les indigènes comprirent enfin qu’un naufrage avait eu lieu dans la partie est du récif, et le chef avait envoyé deux pirogues à la recherche des survivants dont on avait vu le feu sur l’île.

Pressé par ses compagnons, l’homme brun qui venait de parler demanda pourquoi le nom de « Tiki » se trouvait inscrit sur la plaque de bois. Nous expliquâmes que « Kon-Tiki » était marqué sur tout notre équipement, parce que c’était le nom de l’embarcation qui nous avait amenés.

Nos nouveaux amis manifestèrent un étonnement bruyant en apprenant que la cargaison avait été sauvée et que l’épave aplatie sur le récif était vraiment l’embarcation dans laquelle nous étions venus. Ils voulurent nous faire monter dans leurs pirogues et nous transporter immédiatement au village. Nous les remerciâmes et refusâmes, car nous tenions à rester là jusqu’à ce que nous eussions dégagé le *Kon-Tiki* du récif. Ils regardèrent d’un air stupéfait les restes du radeau : à coup sûr nous ne pouvions rêver de remettre à flot cette carcasse effondrée ! Finalement, le porte-parole déclara énergiquement que nous devions les accompagner ; le chef leur avait donné l’ordre strict de ne pas rentrer sans nous.

Nous décidâmes alors qu’un de nous irait avec les indigènes comme envoyé auprès du chef et reviendrait nous rendre compte des conditions d’existence sur l’autre île. Nous ne voulions pas laisser le radeau sans surveillance sur le récif, et il nous était impossible d’abandonner tout notre équipement. Ce fut Bengt qui partit avec les indigènes. Les

deux pirogues, après avoir été poussées à l'eau, disparurent bientôt vers l'ouest sous un vent favorable.

Le lendemain, l'horizon fourmillait de voiles blanches. Il semblait que cette fois les indigènes vinssent nous chercher avec toutes les embarcations qu'ils possédaient.

Le convoi vira de bord dans notre direction, et quand il approcha nous vîmes notre bon ami Bengt agiter son chapeau dans la première pirogue, entouré par des figures brunes. Il nous cria que le chef en personne était avec lui, et nous nous rangeâmes respectueusement sur la plage pendant qu'ils avançaient en pataugeant.

Bengt nous présenta au chef en grande cérémonie. Le nom de ce chef, nous dit-il, était Tepiuraïarii Teriifaatau, mais il comprendrait à qui nous nous adressions si nous l'appelions Teka. Nous l'appelâmes donc Teka.

Le chef Teka était un grand et mince Polynésien, aux yeux remarquablement intelligents. C'était un personnage important, un descendant de la vieille lignée royale de Tahiti, et il régnait à la fois sur les îles de Raroïa et sur celles de Takume. Il avait été à l'école à Tahiti, de sorte qu'il parlait français et savait lire et écrire. Il me dit que la capitale de la Norvège s'appelait Christiania, et me demanda si je connaissais Bing Crosby. Il nous raconta que trois bateaux étrangers seulement avaient passé à Raroïa au cours des dix dernières années, mais que le village recevait plusieurs fois par an la visite d'une goélette indigène de Tahiti, faisant le trafic du copra, qui apportait des marchandises et emportait les amandes de coco. Ils attendaient cette goélette depuis quelques semaines ; elle pouvait arriver d'un moment à l'autre.

Le rapport de Bengt, résumé, était qu'il n'y avait ni école, ni T.S.F., ni aucun homme blanc dans Raroïa, mais que les Polynésiens du village avaient fait tout ce qu'ils pouvaient pour notre confort et qu'ils préparaient une grande réception en notre honneur.

La première requête du chef fut de voir le bateau qui nous avait amenés vivants sur le rivage. Nous pataugeâmes vers le *Kon-Tiki* avec une file d'indigènes à nos basques. Quand nous fûmes non loin de l'épave, nos compagnons bruns s'arrêtèrent soudain et poussèrent de bruyantes exclamations, parlant tous à la fois. Nous pouvions maintenant voir nettement les troncs du radeau, et l'un des indigènes s'écria :

– Ce n'est pas un bateau, c'est un *pae-pae !*

– *Pae-pae !* répétèrent-ils tous en chœur.

Indifférents aux éclaboussures, ils galopèrent dans l'eau à travers le récif et grimpèrent sur le *Kon-Tiki*. Ils se glissaient partout comme des enfants excités, palpaient les troncs, les nattes de bambou, les cordages. Le chef montrait autant d'ardeur que les autres ; il revint vers nous et répéta d'un ton interrogateur :

– Le Tiki n'est pas un bateau, c'est un *pae-pae.*

Pae-pae en polynésien signifie radeau ou plate-forme ; dans l'île de Pâques le même mot est employé pour désigner les embarcations indigènes. Le chef nous raconta qu'il n'y avait plus de *pae-pae* comme le nôtre, mais que les anciens du village connaissaient de vieilles traditions à ce sujet. Nos indigènes se criaient mutuellement leur admiration pour les troncs de balsa, mais ils faisaient la grimace devant les cordes. De pareils amarrages ne pouvaient pas durer des mois, à la merci de l'eau salée et du soleil. Ils nous montrèrent avec fierté les cordes de leurs propres embarcations, ils les avaient tressées eux-mêmes avec du chanvre de cocotier, et elles restaient intactes au bout de cinq ans de mer.

Quand nous retournâmes dans notre petite île, elle fut baptisée Fenua Kon-Tiki, ou île de Kon-Tiki. C'était un nom que nous prononcions tous facilement, mais nos amis bruns avaient bien du mal à essayer de prononcer nos courts prénoms nordiques. Ils furent enchantés quand je leur dis qu'ils pouvaient m'appeler Teraï Mateata, nom que le grand

chef de Tahiti m'avait donné en m'adoptant comme « fils », la première fois que j'étais venu dans ces parages.

Les uns sortirent de leurs pirogues des poulets, des œufs et des fruits de l'arbre à pain, tandis que d'autres allaient attraper de gros poissons dans le lagon avec leurs longs harpons à trois dents, et nous eûmes un festin autour du feu de camp. Il fallut narrer toutes nos aventures en mer sur le *pae-pae,* et ils ne se lassaient pas de nous entendre raconter l'épisode du requin-baleine. Chaque fois que nous en arrivions au point où Erik plongeait le harpon dans le crâne du monstre, ils poussaient les mêmes cris d'émotion. Ils reconnaissaient sur-le-champ tous les poissons dont nous leur montrions les esquisses, et nous en donnaient vivement les noms en polynésien. Mais ils n'avaient jamais vu le requin-baleine ni le *gempylus,* pas plus qu'ils n'en avaient entendu parler.

Quand vint le soir, nous tournâmes le bouton de la T.S.F., au grand délice de tout l'auditoire. La musique d'église était ce qu'ils préféraient ; et puis, à notre étonnement, nous tombâmes sur une vraie musique *hula* d'Amérique. Alors ceux d'entre eux qui avaient le plus d'entrain se mirent à se trémousser, les bras au-dessus de la tête, et bientôt toute la compagnie sauta sur ses hanches et dansa le *hula-hula* au rythme de la musique. La nuit, tous campèrent sur la plage autour d'un feu. C'était là une aussi extraordinaire aventure pour les indigènes que pour nous.

À notre réveil le lendemain matin, ils étaient déjà debout, en train de faire frire du poisson fraîchement pêché, tandis que six noix de coco qu'ils venaient d'ouvrir allaient apaiser notre soif matinale.

Le récif tonnait plus que d'habitude ce jour-là ; le vent avait augmenté de force, et les vagues bondissaient en l'air derrière l'épave.

– Le Tiki, dit le chef en montrant l'épave, viendra jusqu'ici aujourd'hui. C'est jour de grande marée.

Vers onze heures l’eau commença d’affluer dans le lagon et, l’utilisant comme un grand bassin, elle monta tout autour de l’île. Plus tard dans la journée arriva le véritable flux. La mer s’élevait comme par gradins et des pans entiers de récif disparaissaient au-dessous de la surface des flots. Les masses liquides s’avançaient des deux côtés de l’île. Elles emportaient de gros blocs de corail et désagrégeaient des bancs de sable qui s’éparpillaient sous le vent comme de la farine ; pendant ce temps, de l’autre côté, elles en érigeaient d’autres. Des bambous détachés de l’épave voguaient sous nos yeux, le *Kon-Tiki* se mit à bouger. Nous avions transporté tout ce qui gisait sur la plage à l’intérieur de l’île, à l’abri de la marée. Bientôt, les plus hautes pointes du récif furent seules visibles ; les plages avaient disparu, l’eau affluant de partout vers les herbages de l’île plate. Cela donnait le frisson. On aurait dit que toute la mer nous envahissait. Le *Kon-Tiki* se mit à flotter en tournoyant, jusqu’au moment où il fut arrêté par d’autres blocs de corail.

Les indigènes s’élancèrent dans l’eau à la nage, avançant avec peine à travers les tourbillons liquides ; d’un banc à l’autre, ils atteignirent le radeau. Knut et Erik les suivirent. Il y avait à bord des cordes toutes prêtes, et quand l’embarcation, roulant par-dessus les derniers blocs de corail, se dégagea violemment du récif, les indigènes sautèrent dessus et essayèrent de la maîtriser. Ils ne connaissaient pas le *Kon-Tiki* et son penchant ingouvernable à pousser vers l’ouest ; aussi furent-ils entraînés impitoyablement avec lui quand il se lança dans le lagon à belle allure. Une fois dans des eaux calmes, le radeau hésita et parut promener des regards interrogatifs sur les alentours, comme pour examiner les possibilités qui s’offraient à lui. Avant qu’il se fût remis en route et qu’il eût découvert le chemin de la sortie, les indigènes avaient réussi à passer le bout d’une corde autour d’un palmier. Et le *Kon-Tiki* resta là, fermement accroché. L’embarcation qui avait traversé terre et mer était venue à bout de toutes les

barrières et se trouvait pour l'heure à l'abri, à l'intérieur de l'atoll protecteur de Raroïa.

Avec des cris de guerre stimulants, dont *« ke-ke-te-huru-huru »* formait le refrain animateur, nous hissâmes par nos efforts combinés le *Kon-Tiki* sur le rivage de l'île portant son nom. Le flux atteignait quatre pieds au-dessus du niveau habituel de la haute mer. Nous avions cru que toute l'île allait disparaître.

Les lames fouettées par le vent se brisaient parfois dans le lagon même et nous ne pouvions faire entrer qu'une petite partie de notre équipement dans les pirogues étroites et mal protégées. Les indigènes durent ensuite retourner au village en toute hâte ; Bengt et Herman les accompagnèrent pour aller voir un petit garçon dont on venait d'apprendre qu'il se mourait dans une hutte. Le gamin souffrait d'un abcès à la tête, et nous avions de la pénicilline.

Le lendemain nous n'étions plus que quatre hommes d'équipage sur l'île de Kon-Tiki. Le vent d'est soufflait si fort que les indigènes ne pouvaient pas traverser le lagon, lui-même semé de formations corallines acérées et de bancs de sable. La mer, après s'être retirée, affluait de nouveau violemment.

Le jour suivant, le calme revint. Il était maintenant possible de plonger sous le *Kon-Tiki* pour s'assurer que les neuf troncs étaient en bon état, même si le récif avait râpé le fond sur un pouce ou deux. Le cordage était si bien enfoncé dans les rainures que quatre seulement de nos cordes avaient été entaillées par les coraux. Nous fîmes un peu d'ordre à bord. Notre fière embarcation prit un meilleur aspect quand le gâchis eut disparu du pont, que la cabine eut été dépliée comme un accordéon, le mât redressé et fixé.

Au cours de la journée, des voiles apparurent à l'horizon. Les indigènes venaient nous chercher ainsi que le reste de la cargaison. Herman et Bengt, qui étaient avec eux, nous racontèrent qu'on avait préparé de grandes fêtes au village.

Ils nous recommandaient, en arrivant à l’autre île, de ne pas quitter les pirogues avant que le chef nous en eût donné le signal.

Sous une brise rafraîchissante, nous traversâmes rapidement le lagon, qui avait là sept milles de large. Ce fut avec une réelle mélancolie que nous vîmes les palmiers familiers de l’île de Kon-Tiki nous adresser de leurs feuilles des signes d’adieu, avant de se fondre en une seule masse et de ne paraître plus, mêlés au récif de l’est, que la cime d’une petite île aux contours vagues, semblable à tant d’autres. Mais en face de nous s’étendaient de grandes terres. Sur l’une d’elles, nous remarquâmes une jetée, et des huttes à moitié cachées par les troncs des palmiers sortait de la fumée.

Le village paraissait mort ; on ne voyait pas une âme. Que préparait-on ? Sur la plage, derrière la jetée en blocs de corail, se tenaient deux formes solitaires, l’une grande et mince, l’autre petite et trapue, solide comme un tonneau. Après avoir atterri, nous les saluâmes. C’était le chef Teka et le vice-chef Tupuhoe. Nous fûmes tous conquis par le grand sourire cordial de Tupuhoe. Teka était un homme d’une intelligence lucide et un diplomate, mais Tupuhoe était un pur enfant de la nature et un bon drille, doué d’une force naturelle et d’un humour qu’on rencontre rarement. Avec son corps vigoureux et ses traits royaux, il incarnait exactement l’image qu’on se fait du chef polynésien. Et il était bien, en réalité, le vrai chef de l’île, mais Teka avait peu à peu acquis la position suprême parce qu’il savait parler français, écrire et compter, ce qui empêchait les villageois d’être roulés quand le schooner de Tahiti venait chercher le copra.

Teka nous expliqua que nous allions marcher tous ensemble jusqu’à la maison de réception, et quand les autres eurent débarqué, nous partîmes en procession solennelle, Herman en tête avec le drapeau flottant sur un manche de harpon, puis moi-même entre les deux chefs.

Le village portait des marques évidentes de son commerce avec Tahiti ; des planches et de la tôle ondulée y avaient été importées par le schooner. Tandis que certaines huttes étaient construites à la vieille façon pittoresque, à l'aide de branches et de feuilles de palmiers tressées, d'autres, faites de planches assemblées à la hâte par des clous, avaient des airs de petits bungalows tropicaux. Une grande bâtisse de ce genre, isolée parmi les cocotiers, était le lieu de réunion du nouveau village ; c'était là que nous devions loger, nous les six blancs. Nous y entrâmes, drapeau en tête, par une petite porte ouvrant sur l'arrière et nous nous dirigeâmes vers le large perron ménagé en façade. Devant nous s'étendait la place, où se tenaient tous ceux qui pouvaient marcher sur deux pieds ou à quatre pattes, femmes et enfants, jeunes et vieux. Et tous étaient profondément sérieux ; même nos joyeux amis de l'île de Kon-Tiki avaient une attitude un peu raide ; ils ne nous adressèrent pas le moindre signe de connaissance.

Quand nous fûmes tous sur le perron, les membres de l'assemblée ouvrirent la bouche en même temps et chantèrent à l'unisson… *La Marseillaise !* Teka, qui connaissait les paroles, conduisait le chant, et cela ne marcha pas trop mal, malgré quelques vieilles femmes qui ne pouvaient atteindre les notes aiguës. Les villageois avaient dû copieusement s'exercer pour arriver à ce résultat. Les drapeaux français et norvégien furent hissés en haut des marches et ainsi prit fin la réception officielle du chef Teka, lequel se retira tranquillement à l'arrière-plan. Ce fut alors le corpulent Tupuhoe qui bondit en avant, en sa qualité de maître des cérémonies. Sur un signe qu'il fit, toute l'assemblée entonna un nouveau chant. Cette fois-ci cela marcha mieux, car l'air et les paroles avaient été composés par eux, et ils savaient chanter leur propre *hula.* La mélodie était si prenante, dans sa touchante simplicité, que nous sentîmes un petit frisson nous parcourir, comme si le Pacifique était venu au-devant de nous. Quelques

personnes conduisaient le chant, auquel le chœur se joignait à intervalles réguliers ; il y avait quelques variations dans la musique, mais les paroles étaient toujours les mêmes :

Salut, Teraï Mateata et vos hommes, qui êtes arrivés à travers les mers sur un pae-pae *jusqu'aux habitants de Raroïa ; salut, puissiez-vous rester longtemps et partager nos souvenirs, de façon que nous soyons toujours ensemble, même lorsque vous partirez pour votre lointain pays. Salut.*

Nous dûmes leur demander un *bis* et, à mesure qu'ils se sentaient moins gênés, une animation de plus en plus grande régnait dans l'assemblée. Alors Tupuhoe me pria de dire quelques mots, d'expliquer pourquoi nous avions traversé les mers sur ce *pae-pae.* Ils comptaient tous là-dessus. Je devais parler en français, et Teka traduirait fragment par fragment.

C'était une réunion d'hommes bruns, incultes, mais extrêmement intelligents, et qui attendaient mes paroles. Je leur racontai qu'étant allé auparavant dans des îles du Pacifique parmi leurs compatriotes, j'avais entendu parler de leur premier chef, Tiki, qui avait conduit leurs ancêtres vers ces îles en venant d'un pays mystérieux, on ne savait plus lequel. Mais dans une terre lointaine appelée Pérou, leur dis-je, avait régné jadis un chef puissant dont le nom était Tiki. Son peuple l'appelait Kon-Tiki, ou Soleil-Tiki, parce qu'il se disait issu du soleil. Tiki et un bon nombre de ses fidèles avaient à la fin disparu de leur pays sur de grands *pae-pae ;* donc, nous six avions pensé qu'ils étaient venus dans ces îles. Comme personne ne voulait croire qu'un *pae-pae* pût faire une pareille traversée, nous étions nous-mêmes partis du Pérou sur un *pae-pae,* et nous étions arrivés ici, donc on pouvait le faire.

Quand mon petit discours eut été traduit par Teka, Tupuhoe fut tout feu tout flamme et s'élança en face de l'assemblée dans une sorte de transe. Il divagua en polynésien, fit de grands gestes avec les bras, tendit le

doigt vers le ciel, puis vers nous, et dans son flot de paroles répéta constamment le mot Tiki. Il parlait si vite qu’il était impossible de suivre le fil de son discours, mais les auditeurs buvaient ses paroles et se montraient visiblement émus. Teka, au contraire, parut très embarrassé quand il dut traduire.

Tupuhoe avait dit que son père et son grand-père, et leurs pères avant eux avaient parlé de Tiki, qu’ils avaient raconté que Tiki, maintenant au ciel, avait été leur premier chef. Mais des hommes blancs avaient affirmé que les traditions de leurs ancêtres étaient menteuses, que Tiki n’avait jamais existé. Il n’était pas du tout dans le ciel, où régnait Jéhovah. Tiki était un dieu païen, auquel il ne fallait plus croire. Mais voici que nous venions vers eux à travers les mers sur un *pae-pae.* Nous étions les premiers blancs reconnaissant que leurs ancêtres disaient la vérité. Tiki avait vécu, en chair et en os, mais aujourd’hui il était mort et au ciel.

Horrifié à la pensée de détruire l’œuvre des missionnaires, je me hâtai d’expliquer que Tiki avait bien existé, c’était tout à fait certain, et que maintenant il était mort en effet. Mais Jéhovah seul savait s’il était aujourd’hui au ciel ou en enfer, car Jéhovah régnait dans les cieux, tandis que Tiki avait été un simple mortel, un grand chef comme Teka et Tupuhoe, peut-être encore plus grand.

Cela eut l’air de satisfaire les hommes bruns ; leurs petits signes de tête et leurs murmures montraient nettement que l’explication tombait sur un bon terrain. Tiki avait vécu, c’était l’essentiel. Qu’il fût maintenant en enfer, personne ne s’en trouvait mal que lui-même ; au contraire, comme le suggéra Tupuhoe, peut-être cela augmentait-il les chances de le revoir.

Trois vieillards sortirent de la foule et voulurent nous serrer la main. C’était eux, bien évidemment, qui gardaient vivant le souvenir de Tiki parmi la population, et le chef nous informa que l’un d’eux connaissait un nombre énorme de traditions et de ballades historiques du temps de ses

aïeux. Je demandai au vieillard en question s'il y avait dans ces traditions quelque allusion à la direction d'où était venu Kon-Tiki. Non, aucun des trois vieillards n'en avait entendu parler. Mais, après de longues et soigneuses réflexions, le plus âgé assura que Tiki avait un proche parent du nom de Maui, et dans une ballade consacrée à Maui, on disait que le héros était venu de *Pura,* mot qui désigne la partie du ciel où le soleil se lève. Si Maui arrivait de Pura, ajouta le vieillard, Tiki arrivait certainement du même lieu, et nous six sur le *pae-pae* nous en arrivions aussi, c'est évident.

Je racontai ensuite aux hommes bruns que dans une île solitaire plus proche de l'île de Pâques, appelée Mangarava, la population n'a jamais appris l'usage des pirogues et, de nos jours encore, continue à naviguer sur de grands *pae-pae*. Les vieillards ne le savaient pas, mais ils savaient que leurs aïeux avaient également de grands radeaux, qui peu à peu ont passé d'usage, et dont il ne reste que le nom et le souvenir. Dans les temps réellement anciens, ajouta le plus vieux, on les avait appelés *rongo-rongo,* mot qui n'existe plus dans la langue actuelle, mais qu'on trouve dans les très anciennes légendes.

Le nom de *Rongo* – transformé en *Lono* dans certaines îles – me parut intéressant, car c'est celui d'un des ancêtres légendaires les plus connus des Polynésiens, qu'on décrit comme ayant une peau claire et de cheveux blonds. Quand le capitaine Cook arriva pour la première fois à Hawaii, il fut reçu à bras ouverts par les insulaires, ceux-ci ayant cru qu'il était leur parent blanc Rongo qui, après une absence de plusieurs générations, était revenu du pays de leurs ancêtres dans son grand bateau à voiles. Enfin, chez les habitants de l'île de Pâques, le mot *rongo-rongo* désignait les mystérieux hiéroglyphes dont les derniers « Longues-Oreilles », qui savaient écrire, avaient perdu le secret.

Tandis que les vieillards avaient envie de gloser à propos de Tiki et des *rongo-rongo,* les jeunes auraient préféré entendre parler du requin-baleine et du voyage à travers

l’océan. Mais le repas attendait, et Teka était fatigué de servir d’interprète.

Tout le village eut alors la permission de venir échanger une poignée de main avec chacun de nous. Les hommes marmottèrent *ia ora na* et nous serrèrent les mains à les désarticuler ; les jeunes filles nous adressèrent en se déhanchant des saluts timides et coquets ; les vieilles femmes jacassaient et montraient du doigt nos barbes ou la couleur de notre peau. La bienveillance rayonnait de chaque visage ; aussi peu importait la confusion linguistique qui régnait. Si nos amis bruns nous disaient quelque chose en polynésien, nous répondions du tac au tac en norvégien, et cela amusait beaucoup tout le monde des deux côtés. Le premier mot indigène que nous apprîmes fut celui qui veut dire « aimer », et comme par-dessus le marché, quand on pouvait montrer du doigt ce qu’on aimait, on était sûr de l’avoir tout de suite, c’était bien simple. Un froncement de nez ajouté au mot « aimer » signifiait « n’aime pas », et sur cette base nous nous tirions d’affaire assez joliment.

Dès que nous eûmes fait connaissance avec les cent vingt-sept habitants du village, une longue table fut dressée pour les deux chefs et pour nous six, puis les jeunes villageoises nous présentèrent les plats les plus délicieux. Tandis que certaines arrangeaient la table, d’autres nous suspendaient autour du cou des couronnes de fleurs ou en plaçaient de plus petites sur nos têtes. Ces fleurs, qui exhalaient un parfum langoureux, étaient, par cette chaleur, une véritable bénédiction.

Alors commença une fête de bienvenue qui dura jusqu’à notre départ, quelques semaines plus tard. Nous ouvrions de grands yeux et l’eau nous venait à la bouche, car les tables étaient chargées de poulets, canards et cochons de lait rôtis, de homards frais, de plats de poissons, de fruits de l’arbre à pain, de papayes et de lait de coco. Nous attaquions les mets, et la foule nous divertissait en chantant

des chansons *hula,* tandis que des jeunes filles dansaient autour de la table.

Nous six, compagnons des bons et des mauvais jours, goûtions à fond tous ces plaisirs, sans trop nous soucier de la drôle d'allure que nous pouvions offrir à nous gorger de nourriture comme des hommes mourant de faim, avec nos barbes ondoyantes et nos couronnes de fleurs dans les cheveux. Quant aux deux chefs, ils profitaient de la vie aussi franchement que nous-mêmes.

Après le repas, les gens du village voulurent nous montrer leurs danses populaires, et ils y mirent les grands moyens. Tandis qu'on nous donnait des sièges dans la salle, ainsi qu'à Teka et Tupuhoe, deux joueurs de guitare s'avancèrent, s'assirent sur les talons et se mirent à gratter d'authentiques mélodies polynésiennes. Deux rangs de danseurs et de danseuses, jupes de palmes bruissantes autour des reins, s'avancèrent en glissant et se déhanchant au milieu du cercle de spectateurs assis par terre et qui chantaient. Il y avait, pour mener le chœur, une première chanteuse pleine d'entrain, une *vahine* d'un embonpoint opulent, dont un bras avait été mangé par un requin. Au début, les danseurs avaient l'air un peu nerveux, trop « spectaculaires », mais quand ils s'aperçurent que les hommes blancs du *pae-pae* ne faisaient pas fi des danses de leurs aïeux, ils ne tardèrent pas à s'animer. Quelques vieilles personnes se joignirent à eux ; elles avaient le rythme dans le sang et connaissaient des danses qui n'étaient certainement plus d'un usage habituel. Quand le soleil eut sombré dans l'océan, l'entrain des danseurs ne cessa d'augmenter, nourri sans cesse par les applaudissements des spectateurs. Ils avaient oublié que six étrangers les regardaient ; nous étions maintenant de leur propre peuple et partagions les mêmes plaisirs.

Le répertoire était sans fin ; une séduisante exhibition en suivait une autre. Finalement, une foule de jeunes gens s'assirent sur les talons, formant un cercle étroit en face de

nous et, à un signe de Tupuhoe, se mirent à battre la mesure par terre avec les paumes de leurs mains. D'abord lentement, puis plus vite, et, le rythme étant devenu parfait, un joueur de tambour vint les accompagner, battant à une folle allure à l'aide de deux baguettes sur un bloc de bois creux, sec comme un os, qui émettait des sons clairs et intenses. Quand le mouvement eut atteint le degré d'animation désiré, le chant commença, et soudain une jeune fille *hula,* collier fleuri et fleurs derrière l'oreille, sauta dans le cercle. Pieds nus, genoux pliés, elle balançait ses hanches au rythme de la musique et courbait les bras au-dessus de sa tête dans le vrai style polynésien. Elle dansait magnifiquement, et bientôt toute l'assemblée battit la mesure avec les mains. Une autre jeune fille sauta dans le cercle, puis une troisième. Elles se mouvaient avec une incroyable souplesse en un rythme merveilleux, glissant l'une autour de l'autre comme des ombres gracieuses. Le sourd battement de mains contre le sol, le chant, le rythme entraînant du tambour de bois se faisaient de plus en plus rapides et la danse de plus en plus folle, tandis que les spectateurs hurlaient et battaient des mains en impeccable cadence.

C'était la vie du Pacifique telle que les anciens temps l'avaient connue. Les étoiles scintillaient, les palmes ondoyaient. La nuit, douce, interminable, était pleine du parfum des fleurs et du chant des grillons. Tupuhoe, rayonnant, me frappa l'épaule :

– *Maitai ?* demanda-t-il

– Oui, *maitai,* répondis-je.

– *Maitai,* demanda-t-il aux autres.

– *Maitai,* répondirent-ils d'un ton convaincu.

– *Maitai,* répéta Tupuhoe, en faisant de la tête un signe d'assentiment et en se montrant lui-même du doigt. Son plaisir paraissait aussi grand que le nôtre.

Teka trouvait également la fête réussie. C’était la première fois, nous apprit-il, que des hommes blancs assistaient au spectacle de leurs danses à Raroïa.

De plus en plus vite roulait le tambour, de plus en plus vite battaient les mains, et suivaient le chant et la danse. À la fin, une des danseuses, cessant de se mouvoir le long du cercle, exécuta sur place des figures d’une folle virtuosité, le haut seul de son corps en mouvement, les bras tendus vers Herman. Celui-ci riait d’un air gêné derrière sa barbe, ne sachant trop quelle contenance prendre.

– Prête-toi au jeu, lui murmurai-je, toi qui danses bien.

Au ravissement de la foule en délire, Herman s’élança dans le cercle et, à demi courbé, imita tous les déhanchements de la *hula.* La jubilation fut indescriptible. Bientôt Bengt et Torstein à leur tour sautèrent dans la danse, se démenant avec ardeur, le visage ruisselant, appliqués à suivre le mouvement dont la frénétique célérité ne faisait que croître, jusqu’à ce que le tambour se lançât dans un solo en forme de bourdonnement prolongé. Alors, les trois vraies danseuses *hula* frissonnèrent comme des feuilles de peuplier au rythme de l’instrument, puis à la fin se laissèrent tomber doucement par terre, et les battements de tambour s’arrêtèrent aussitôt.

La soirée nous était consacrée. Il n’y eut pas de terme à l’enthousiasme.

Le numéro suivant du programme était la danse de l’oiseau, l’une des plus vieilles cérémonies de Raroïa. Hommes et femmes, sur deux rangs, imitent en rythme des troupes d’oiseaux conduites par un meneur qui porte le titre de chef des oiseaux et qui exécute certaines figures curieuses sans pourtant se mêler à la danse. À la fin du numéro, Tupuhoe m’expliqua qu’il était donné en l’honneur du radeau et qu’on allait le répéter, mais que cette fois-ci je serais le meneur de danse. Comme la tâche de ce dernier me paraissait consister à pousser de sauvages hurlements tout en ondulant des hanches et des reins, les mains agitées

au-dessus de la tête, j'enfonçai bien la couronne de fleurs sur mon front et entrai dans le cercle. Tandis que je me courbais en dansant, je vis le vieux Tupuhoe rire à en tomber de son siège, et la musique eut un moment de faiblesse, parce que danseurs et musiciens suivaient l'exemple de Tupuhoe.

Tout le monde alors voulut danser, vieux et jeunes. Le tambour et les batteurs du sol revinrent à la charge, se lançant dans une fougueuse danse *hula-hula.* Ce furent cette fois les jeunes filles *hula* qui donnèrent le rythme, de plus en plus effréné, puis nous fûmes invités à les rejoindre, suivis d'un nombre croissant d'hommes et de femmes, qui tapaient du pied et tournoyaient à une cadence qui, comme toujours, ne cessait de s'accélérer.

Mais il n'y eut pas moyen de faire bouger Erik. Les courants d'air et l'humidité à bord du radeau avaient réveillé son lumbago endormi, et il restait assis comme un vieux capitaine de yacht, raide et barbu, tirant des bouffées de sa pipe. Il ne se laissa pas ébranler par les jeunes *hula* qui essayaient de l'attirer dans le cercle. Il avait mis sa culotte en peau de mouton, celle qu'il avait portée la nuit au cours des relèves les plus froides dans le courant de Humboldt, et, installé sous les cocotiers, sa longue barbe au vent, torse nu, couvert de sa seule culotte de peau, il était la copie fidèle de Robinson Crusoé. L'une après l'autre, de jolies filles essayaient de gagner ses bonnes grâces, mais en vain. Il continuait à fumer gravement sa pipe, une couronne de fleurs dans ses cheveux embroussaillés.

Alors, une matrone bien développée, aux muscles puissants, entra dans le cercle, exécuta quelques pas *hula* plus ou moins gracieux, puis s'avança vers Erik d'un air décidé. Il parut épouvanté, mais l'amazone, lui adressant un sourire aussi engageant qu'une bonne petite coquille de beurre, vint le prendre résolument par le bras et l'enleva de son escabeau. La comique culotte d'Erik était faite d'une peau retournée, poils à l'intérieur ; en outre, un grand trou

laissait passer par-derrière un bout de laine blanche qui avait l'air d'une queue de lapin. Erik, suivant sa partenaire à contrecœur, entra en boitillant dans le cercle, une main tenant sa pipe, l'autre pressée contre l'endroit où son lumbago le faisait souffrir. Lorsqu'il essaya de sautiller, il dut lâcher sa culotte pour sauver sa couronne qui menaçait de tomber, mais ensuite, sa couronne de travers, il dut ressaisir la culotte qui, entraînée par son propre poids, avait tendance à lui dégringoler sur les chevilles. La dame corpulente qui clopinait en face de lui était tout aussi drôle, et des larmes de rire coulaient sur nos barbes. Bientôt, tous ceux qui étaient dans le cercle s'arrêtèrent de danser, et des éclats de rire résonnèrent à travers le bois de cocotiers, pendant que *Hula*-Erik et la femelle poids lourd se risquaient à des pas de leur invention. À la fin, ils furent forcés de s'arrêter, parce que chanteurs et musiciens étaient trop occupés à se tenir les côtes.

La fête continua jusqu'à ce qu'il fît grand jour. Il nous fut alors permis de prendre un moment de repos, après avoir de nouveau échangé des poignées de main avec chacun des cent vingt-sept, cérémonie que nous répétâmes matin et soir pendant tout notre séjour dans l'île. En cherchant bien dans toutes les huttes du village, on finit par rassembler six lits, qu'on plaça côte à côte le long du mur dans la maison de réunion. Nous y dormîmes en rang d'oignons, comme les nains du conte de fées, avec nos couronnes de fleurs parfumées suspendues au-dessus de nos têtes.

Le lendemain, le petit garçon qui avait un abcès à la tête semblait dans une mauvais passe. La température avait grimpé à 40°, et l'abcès, aussi gros qu'un poing d'homme, battait péniblement.

Teka déclara que le village avait perdu beaucoup d'enfants de cette manière, et que, si aucun de nous ne connaissait de remède, le petit garçon n'aurait plus beaucoup de jours à vivre. Nous avions des tubes de pénicilline, mais nous ne savions pas quelle dose un enfant

était capable de supporter. Si le petit garçon mourait pendant notre traitement, les conséquences n'auraient pas manqué d'être désastreuses pour nous.

Knut et Torstein sortirent l'appareil de T.S.F. et lancèrent un message aérien au milieu des plus hauts cocotiers. Quand vint le soir, ils obtinrent le contact avec nos amis invisibles Hal et Frank, qui les écoutaient tranquillement assis chez eux dans leurs chambres à Los Angeles. Frank appela un docteur au téléphone ; par signaux Morse nous indiquâmes tous les symptômes de la maladie et la liste de ce que contenait notre boîte de médicaments. Frank nous communiqua la réponse du docteur, et nous nous rendîmes dans la hutte où le petit Haumata était couché, agité par la fièvre, avec tout le village pleurant et gémissant autour de lui.

Herman et Knut se chargèrent des soins, pendant que les autres étaient plus que suffisamment occupés à mettre les villageois dehors. La mère eut presque une attaque de nerfs quand nous sortîmes un couteau pointu et demandâmes de l'eau bouillante. Tous les cheveux de l'enfant furent rasés soigneusement et l'abcès fut ouvert. Le pus jaillit presque jusqu'au plafond. Plusieurs indigènes furibonds rentrèrent de force et il fallut les chasser. Ce n'était pas drôle. Une fois l'abcès vidé et nettoyé avec un antiseptique, les toubibs improvisés entourèrent la tête d'un bandage et nous commençâmes le traitement à la pénicilline. Pendant deux jours et deux nuits l'enfant en prit toutes les quatre heures. La fièvre atteignit vite son maximum et l'abcès resta ouvert. Chaque soir, le docteur de Los Angeles était consulté. Puis la température du petit garçon tomba soudain, le pus fit place à du plasma, auquel il fallut laisser le temps de se cicatriser ; enfin le gamin, tout rayonnant, eut envie de voir des images du monde étrange de l'homme blanc, où il y avait des automobiles et des vaches et des maisons à plusieurs étages.

Une semaine plus tard, Haumata jouait sur la plage avec les autres gosses, la tête entourée d’un énorme bandage, qu’il reçut bientôt la permission d’enlever.

Cette aventure ayant tourné pour le mieux, les malades ne cessèrent d’affluer dans le village. Maux de dents et troubles d’estomac régnaient partout, vieux et jeunes avaient toujours quelque furoncle à un endroit ou à un autre. Nous adressions les malades au docteur Knut et au docteur Herman, qui vidaient la boîte médicale contenant pilules et pansements. Quelques-uns étaient guéris, d’autres allaient plus mal, et, lorsqu’il n’y eut plus rien dans la boîte, nous fîmes du chocolat cuit et du porridge, qui agirent admirablement sur les femmes nerveuses.

Nous n’étions pas depuis bien longtemps chez nos bruns admirateurs que déjà les fêtes, atteignant leur point culminant, donnaient naissance à une nouvelle cérémonie. Nous devions être adoptés comme citoyens de Raroïa et recevoir des noms polynésiens. Pour ma part, je ne serais plus Teraï Mateata, on pouvait m’appeler ainsi à Tahiti, mais pas chez eux.

Six escabeaux furent disposés au milieu de la place publique, et tout le village sortit de bonne heure, chacun souhaitant avoir la meilleure place dans le cercle des spectateurs. Teka s’assit solennellement au milieu d’eux ; il était bien leur chef, mais pas lorsqu’il s’agissait de vieilles cérémonies locales. C’était alors Tupuhoe qui en prenait la direction.

Nous attendions, silencieux et graves, pendant que le gros Tupuhoe avec son solide bâton noueux approchait lentement, cérémonieusement. Il avait conscience de la solennité du moment. Tous les regards se fixèrent sur lui au moment où, plongé dans ses pensées, il prit place en face de nous. C’était un chef né, un orateur et un acteur brillant.

Il se tourna vers les principaux chanteurs, les joueurs de tambour et les meneurs de danse, les désignant à tour de rôle de son bâton et leur donnant des ordres brefs à voix

basse, d’un ton mesuré. Puis il se tourna de nouveau vers nous, et soudain ouvrit largement ses grands yeux qui, dans son expressive figure cuivrée, brillèrent aussi fort que ses dents. Il leva son bâton et, les mots coulant de ses lèvres comme des pois d’un sac, il récita d’anciennes formules rituelles que seuls les vieux pouvaient comprendre, car elles étaient composées en un dialecte oublié.

Il nous raconta ensuite, avec Teka comme interprète, que Tikaroa était le nom du premier roi qui s’était établi dans l’île et avait régné sur ce même atoll, du nord au sud, de l’est à l’ouest et jusque dans le ciel au-dessus de nos têtes.

Tandis que le chœur chantait la vieille ballade du roi Tikaroa, Tupuhoe posa sa grande main sur ma poitrine et, se tournant vers l’auditoire, déclara qu’il me nommait Varoa Tikaroa : Esprit de Tikaroa.

Quand le chant s’éteignit, ce fut le tour de Herman et de Bengt. La grosse main brune se posa aussi sur leurs poitrines, et ils reçurent les noms de Tupuhoe-Itetahua et de Topakino, deux héros du passé qui avaient combattu un monstre marin et l’avaient tué à l’entrée du récif de Raroïa.

Le joueur de tambour fit entendre quelques roulements vigoureux, et deux hommes bondirent en avant, les reins ceints d’étoffe, une longue lance à la main.

Les pointes de leurs lances dirigées vers le ciel, ils exécutèrent un pas redoublé, levant leurs genoux jusqu’à leurs poitrines, tournant la tête de droite et de gauche. Sur un nouveau battement de tambour, ils firent un saut en l’air et, toujours en rythme parfait, entamèrent une bataille cérémonielle dans le plus pur style chorégraphique. Toute la scène, qui fut brève et frénétique, représentait le combat des héros contre le monstre marin. Ensuite, toujours en grande pompe et avec force chants, Torstein reçut le nom de Maroake, un ancien roi du village actuel, et Erik et Knut ceux de Tane-Matarau et de Tefaunui, deux navigateurs du passé. La longue et monotone récitation qui accompagnait ce baptême était débitée à une vitesse ahurissante, en un

flot de paroles ininterrompu dont l’incroyable rapidité était calculée pour impressionner et amuser à la fois.

La cérémonie était finie. Comme jadis, des chefs blancs et barbus déambulaient parmi les Polynésiens de Raroïa. Deux rangs de danseurs hommes et femmes, avec des jupes en paille tressée et des couronnes un peu branlantes, s’avancèrent vers nous en exécutant des pas de ballet et transférèrent leurs couronnes sur nos fronts. Puis on nous mit des jupes de paille bruissantes, et les réjouissances continuèrent.

Une nuit, les opérateurs de T.S.F., tout vêtus de fleurs maintenant, entrèrent en contact avec l’amateur de Rarotonga, qui leur transmit un message de Tahiti. C’était un cordial salut de bienvenue du gouverneur des territoires français de Polynésie.

Selon des instructions venues de Paris, le gouverneur nous envoyait chercher par le schooner officiel *Tamara,* chargé de nous ramener à Tahiti, sans que nous eussions besoin d’attendre l’arrivée incertaine de la goélette à copra. Tahiti est le centre des colonies françaises du Pacifique et la seule île qui ait des rapports avec le monde en général. C’est à Tahiti que nous devions trouver le bateau régulier qui nous ramènerait dans notre propre patrie.

Les fêtes cependant se poursuivaient à Raroïa. Une nuit, nous entendîmes des hurlements bizarres venant de la mer, et des veilleurs descendirent du haut des cocotiers pour nous annoncer qu’un bateau avait mouillé à l’entrée du lagon. Tournant le dos au côté du vent, nous traversâmes le bois de cocotiers et gagnâmes le coin de la plage le mieux abrité par le récif ; notre regard explora la mer, dont les vagues étaient ici beaucoup moins fortes.

Juste à l’entrée du lagon, nous vîmes les lumières d’un navire. Le ciel était étoilé ; nous pouvions distinguer les contours d’un schooner à large bord et à deux mâts. Était-ce le bateau que nous envoyait le gouverneur ? Pourquoi n’entrait-il pas ?

Les indigènes paraissaient de plus en plus inquiets. À la fin, nous comprîmes pourquoi. Le navire donnait de la bande et risquait de chavirer. Il s'était échoué sur un invisible récif de corail immergé.

Torstein fit des signaux lumineux :

– Quel bateau ?

– Le *Maoae,* lui fut-il répondu par la même voie.

Le *Maoae* était le schooner à copra qui allait d'une île à l'autre. Il venait chercher sa cargaison à Raroïa. Le capitaine et l'équipage, tous Polynésiens, connaissaient bien l'intérieur du récif. Mais le courant était traître dans l'obscurité. Heureusement que le navire se trouvait abrité par l'île et que le temps était calme. Comme la gîte prenait un tour de plus en plus inquiétant, l'équipage sortit le canot de sauvetage. Pour empêcher le schooner de chavirer, on attacha aux mâts de fortes cordes dont les rameurs transportèrent à terre les extrémités que les indigènes fixèrent autour des cocotiers. L'équipage, muni d'autres cordes, se posta ensuite dans la passe, avec l'espoir de pouvoir tirer le *Maoae* quand le flux s'écoulerait hors du lagon.

La population du village mit à la mer toutes ses pirogues pour sauver la cargaison de copra. Il y avait à bord quatre-vingt-dix-neuf tonnes de cette matière précieuse. On transporta les sacs les uns après les autres du navire incliné jusqu'à la terre sèche.

À la haute marée, le *Maoae* resta échoué, cognant et roulant contre les coraux. Des voies d'eau ne tardèrent pas à se faire jour, si bien qu'au lever du jour, il se trouvait dans une position désespérée. L'équipage ne pouvait rien faire ; il était inutile d'essayer de haler ce poids de cent cinquante tonnes hors du récif au moyen du canot et des pirogues. S'il continuait à cogner contre les coraux, il se briserait en morceaux, et si le temps changeait, il serait aspiré par le ressac qui battait l'atoll.

Le *Maoae* n'avait pas de T.S.F. ; nous en avions. Mais avant qu'un navire de sauvetage pût arriver de Tahiti, l'infortuné schooner aurait fait naufrage. Pour la seconde fois ce mois-là, cependant, le monstre de Raroïa se vit frustré de sa proie.

Vers midi, le même jour, le *Tamara* apparut à l'horizon ouest. Il venait nous chercher, et le nouvel équipage ne fut pas peu surpris d'apercevoir, au lieu du radeau attendu, les deux mâts d'un large schooner roulant désespérément sur le récif.

À bord du *Tamara* était l'administrateur français des Tuamotu et Tubua, M. Frédéric Ahnne, que le gouverneur de Tahiti avait envoyé à notre rencontre. Il y avait aussi un cinéaste et un télégraphiste français mais le capitaine et les matelots étaient Polynésiens. M. Ahnne, né à Tahiti de parents français, était un merveilleux homme de mer. Avec le consentement du capitaine tahitien, ravi d'être débarrassé de toute responsabilité dans ces eaux dangereuses, il prit le commandement du navire. Pendant que le *Tamara* évitait une myriade de remous et de récifs submergés, on tendit de fortes remorques entre les deux schooners, et M. Ahnne commença ses habiles et périlleuses évolutions, tandis que la marée menaçait de tirer l'un et l'autre bateaux sur le même banc de corail.

À la haute mer, le *Maoae* put être enfin dégagé de son récif, et le *Tamara* le remorqua en eau profonde. Mais comme l'eau pénétrait à l'intérieur de la coque trouée du *Maoae,* il fallut le haler bien vite vers les bas-fonds du lagon. Pendant trois jours, il resta au bord de sombrer, toutes les pompes marchant nuit et jour. Les meilleurs pêcheurs de perles parmi nos amis de l'île plongèrent avec des plaques de plomb et des clous pour aveugler les plus graves voies d'eau. Tant et si bien qu'au bout du compte, le *Maoae* fut bientôt en état de gagner le port de Tahiti, escorté par le *Tamara* – ses pompes continuant à marcher.

M. Ahnne manœuvra ensuite le *Tamara* entre les bas-fonds de corail, du lagon jusqu'à l'île de Kon-Tiki. Là, il prit notre radeau à la remorque et s'en revint à la passe. Il

fut enfin décidé que le *Maoae* nous suivrait d'assez près pour qu'on pût transporter l'équipage à bord du *Tamara* si les voies d'eau prenaient le dessus en pleine mer.

Nos adieux à Raroïa furent plus que mélancoliques. Tous ceux qui pouvaient marcher ou se traîner descendirent jusqu'à la jetée, jouant et chantant nos airs favoris pendant que le canot du *Tamara* nous emportait.

Le corpulent Tupuhoe, tenant le petit Haumata par la main, tranchait au milieu des autres. Haumata pleurait, et des larmes coulaient goutte à goutte sur les joues du puissant chef. Il n'y avait pas un œil sec parmi les gens de la jetée, mais ils continuèrent leur musique longtemps, très longtemps après que les vagues battant contre le récif eussent couvert dans nos oreilles tous les autres sons.

Ces âmes fidèles perdaient leurs amis. Nous, qui nous tînmes muets à la lisse du *Tamara* jusqu'à ce que la jetée fût cachée par les cocotiers et que les cocotiers eussent disparu derrière la mer, nous en perdions cent vingt-sept. Et notre oreille intérieure entendait encore l'étrange musique :

« … et partager nos souvenirs, de façon que nous soyons toujours ensemble, même lorsque vous partirez pour votre lointain pays. Salut. »

Quatre jours plus tard, Tahiti émergeait de la mer. Non pas comme un collier de perles égrenant ses touffes de cocotiers, mais projetant vers le ciel des montagnes dentelées aux pics couronnés d'un duvet nuageux.

À mesure que nous approchions, les montagnes bleues révélaient des pentes verdoyantes. Toutes les sortes de vert se superposaient ; la luxuriante végétation du Sud couvrait les hauteurs et les rochers couleur de rouille, envahissant jusqu'aux ravins profonds, jusqu'aux vallées courant vers la mer. Quand la terre fut tout près, nous pûmes constater que de sveltes cocotiers garnissaient toutes les vallées, et toute

la côte. Tahiti a été formée par d'anciens volcans. Ils sont éteints maintenant, et les coralliaires ont lancé leur récif protecteur autour de l'île pour empêcher la mer de l'éroder.

De bonne heure le matin nous embouquâmes la passe qui commande le port de Papeete. Devant nous se dressaient des clochers d'églises, des toits rouges à demi cachés par les cimes des cocotiers et par le feuillage d'arbres géants. Papeete est la capitale de Tahiti, la seule ville de l'Océanie française. C'est un lieu de plaisir, le siège du gouvernement et le centre de tout le trafic Est du Pacifique.

À notre entrée dans le port, la population au complet attendait, entassée, tel un mur animé aux couleurs vives. Les nouvelles se répandent aussi vite que le vent à Tahiti, et le *pae-pae* qui venait d'Amérique était quelque chose que tout le monde voulait voir.

Le *Kon-Tiki* eut droit à une place d'honneur le long de la corniche ; le maire de Papeete vint au-devant de nous, et une petite fille brune nous offrit une énorme couronne en fleurs sauvages au nom de la Société polynésienne. Puis des jeunes filles suspendirent à nos cous des couronnes blanches et parfumées en signe de bienvenue à Tahiti, la perle du Pacifique.

Je cherchais un visage dans la multitude, celui de mon vieux père adoptif, le chef Teriieroo, qui commandait aux dix-sept autres chefs indigènes de l'île. Il ne manquait pas à l'appel. Grand, corpulent, et aussi plein d'entrain que par le passé, il sortit de la foule en appelant : *Teraï Mateata !*, toute sa longue figure rayonnant de joie. C'était à présent un vieillard, mais il avait gardé le même aspect imposant, le même air de chef.

– Vous arrivez tard, dit-il en souriant, mais vous arrivez avec de bonnes nouvelles. Votre *pae-pae* a vraiment apporté du ciel bleu *(Teraï Mateata)* à Tahiti, car maintenant nous savons d'où venaient nos aïeux.

Il y eut une réception au palais du gouverneur, une autre à l’hôtel de ville, et des invitations affluèrent de tous les coins de l’île hospitalière.

Comme aux jours d’autrefois, le chef Teriieroo donna une grande fête dans sa maison de la vallée de Papeno, que je connaissais si bien, et, Raroïa n’étant pas Tahiti, il y eut une nouvelle cérémonie au cours de laquelle des noms tahitiens furent donnés à ceux qui n’en avaient pas reçu auparavant.

Des jours pleins d’insouciance s’écoulèrent sous le soleil et les flottants nuages. Nous nous baignions dans le lagon, grimpions dans les montagnes, dansions la *hula* sur l’herbe au milieu des cocotiers. Les jours devinrent des semaines. Il nous semblait que les semaines allaient devenir des mois avant qu’un navire vînt nous prendre pour nous ramener chez nous, vers les tâches qui nous attendaient.

Enfin arriva un message de Norvège annonçant que Lars Christensen avait ordonné au *Thor I,* bateau de quatre mille tonnes, d’aller des Samoa à Tahiti chercher les membres de notre expédition et de les conduire en Amérique.

Un matin, de bonne heure, le paquebot norvégien fit son entrée dans le port de Papeete, et le *Kon-Tiki* fut remorqué par une embarcation de la Marine française à côté de son grand compatriote, qui tendit un énorme bras de fer et hissa son petit parent sur son pont. Les sons bruyants de la sirène se répercutèrent sur les flancs de l’île revêtue de cocotiers. Des gens bruns et blancs se pressaient sur les quais, déversant à bord des présents d’adieu et des couronnes de fleurs. Debout à la lisse, nous tendions le cou comme des girafes pour nous dégager d’une charge de fleurs qui ne cessait de croître.

– Si vous désirez revenir à Tahiti, nous cria le chef Teriieroo, au moment où le bruit de la sirène résonnait sur l’île pour la dernière fois, il faut jeter une couronne de fleurs dans le lagon au moment du départ !

On largua les amarres, les machines ronflèrent, et l’hélice battit l’eau à la rendre verte, tandis que nous nous éloignions doucement du quai.

Bientôt les toits rouges disparurent derrière les cocotiers, les cocotiers se fondirent dans le bleu des montagnes, et les montagnes parurent sombrer au fond du Pacifique.

Des vagues se brisaient sur la mer bleue. Nous ne pouvions plus les atteindre. Les blancs nuages de l’alizé voguaient à travers le ciel d’azur. Nous ne suivions plus le même chemin qu’eux. Notre parcours, à présent, défiait la Nature. Nous retournions vers le vingtième siècle, qui était encore loin, bien loin de nous.

Mais nous six sur le pont, à côté de nos chers neuf troncs de balsa, nous nous réjouissions d’être vivants. À la même heure, flottant sur le lagon de Tahiti, six blanches couronnes dansaient au rythme des douces vagues de la baie.

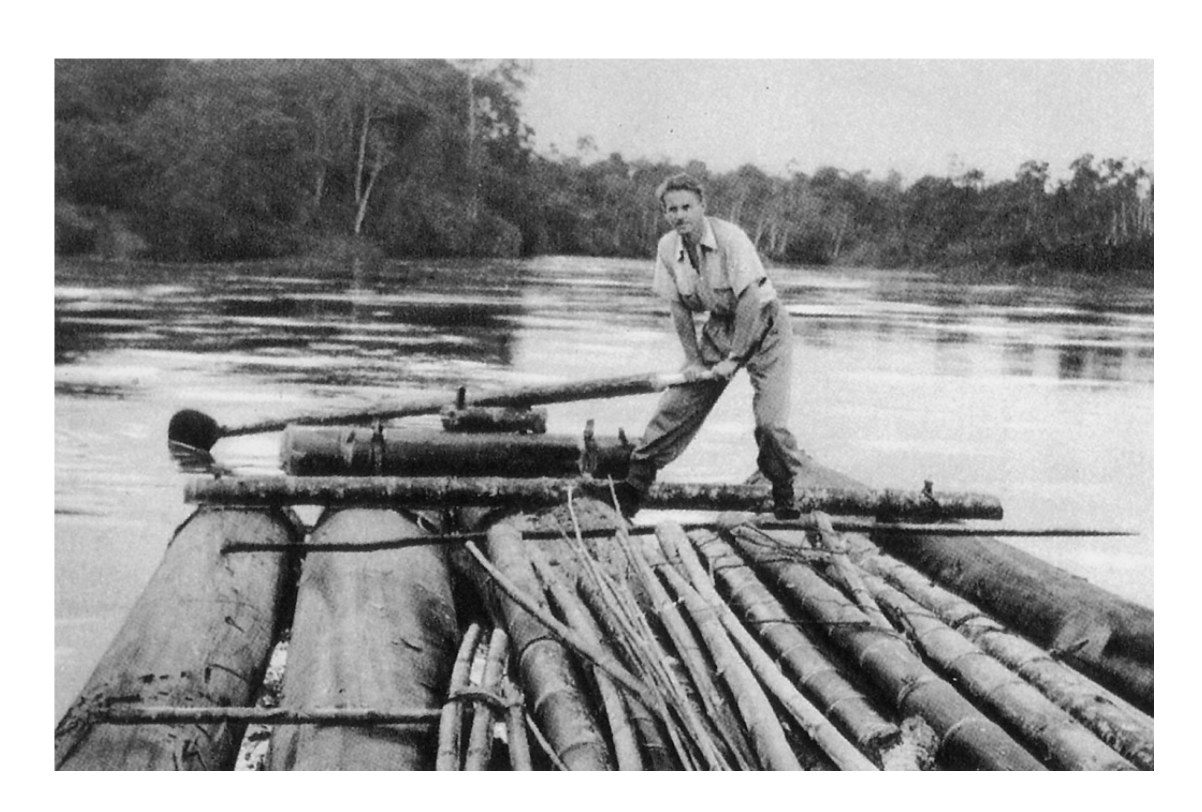
PHOTOS



À NEW YORK, AU CLUB DES EXPLORATEURS.



ÉCORÇAGE DES TRONCS DE BALSA.



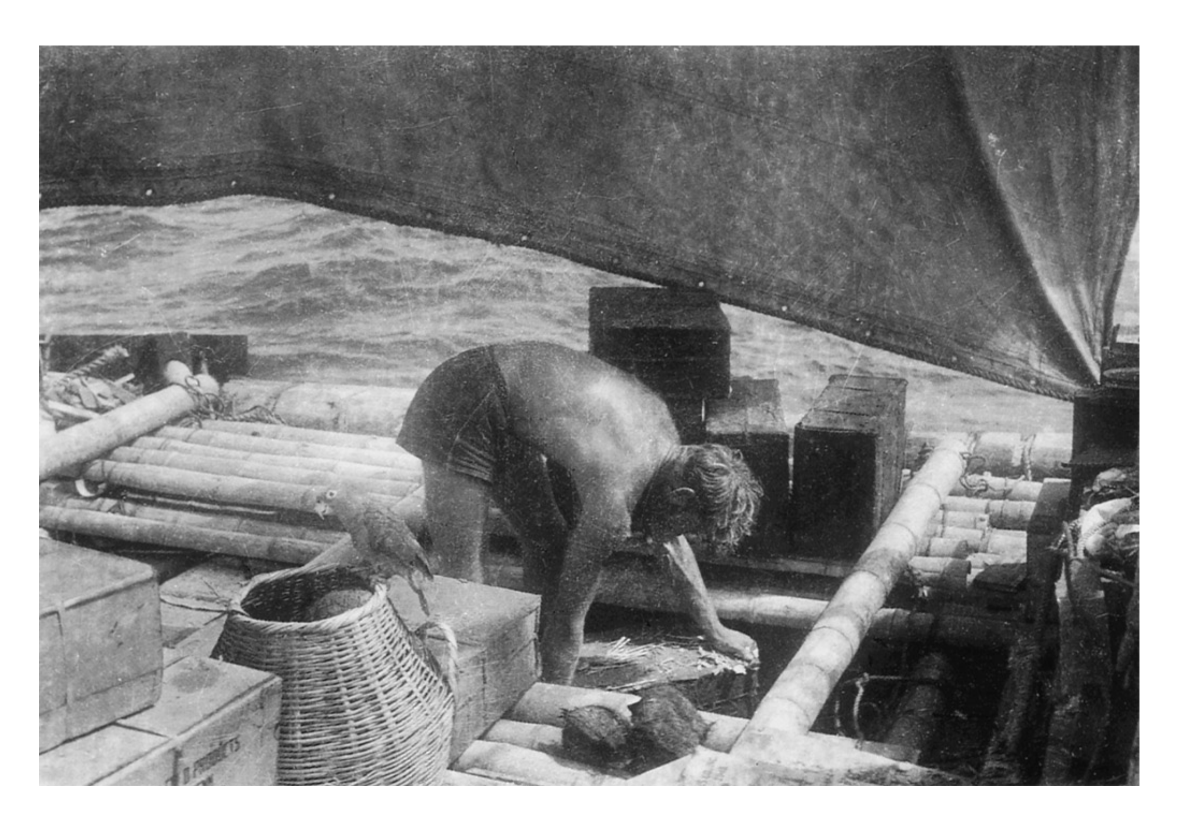
FLOTTAGE DES TRONCS DE BALSA SUR LA PALENQUE.



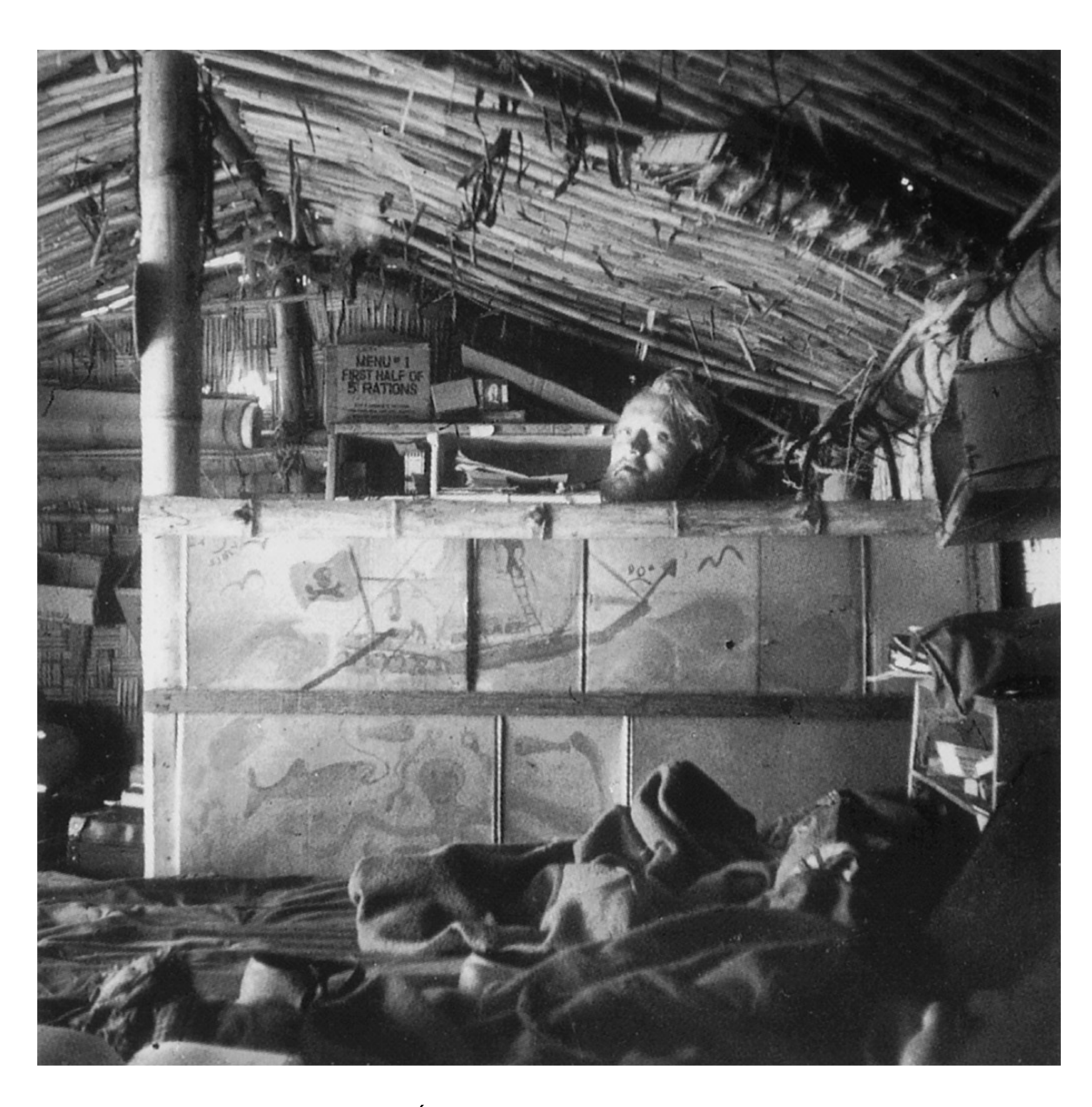
ASSEMBLAGE DES NEUF TRONCS QUI CONSTITUENT LA MASSE FLOTTANTE DU RADEAU (LES TRONCS SONT LIÉS ENSEMBLE PAR DES CORDES : AUCUNE PIÈCE DE MÉTAL N’ENTRE DANS LA CONSTRUCTION DU RADEAU).



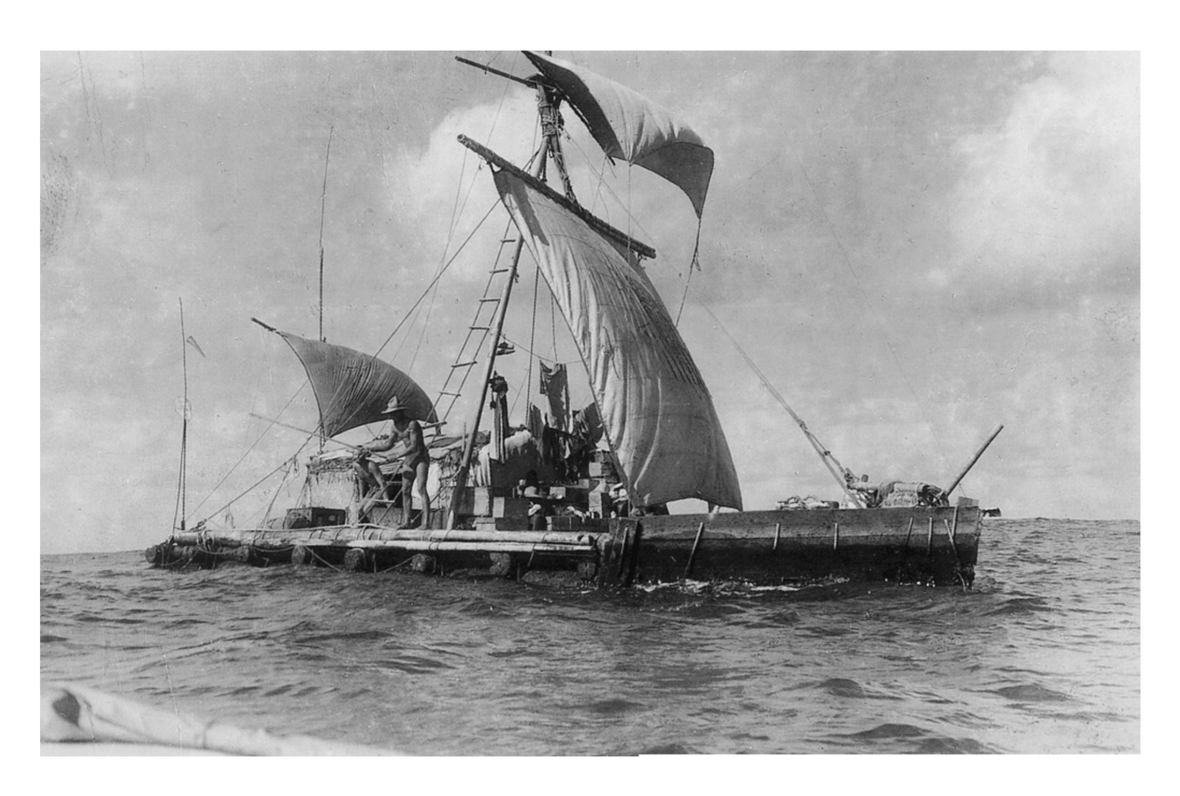
UN MATELOT DE LA MARINE PÉRUVIENNE AIDE L'UN DES NAVIGATEURS À POSER LES TOLETS DE L'AVIRON DE GOUVERNE.



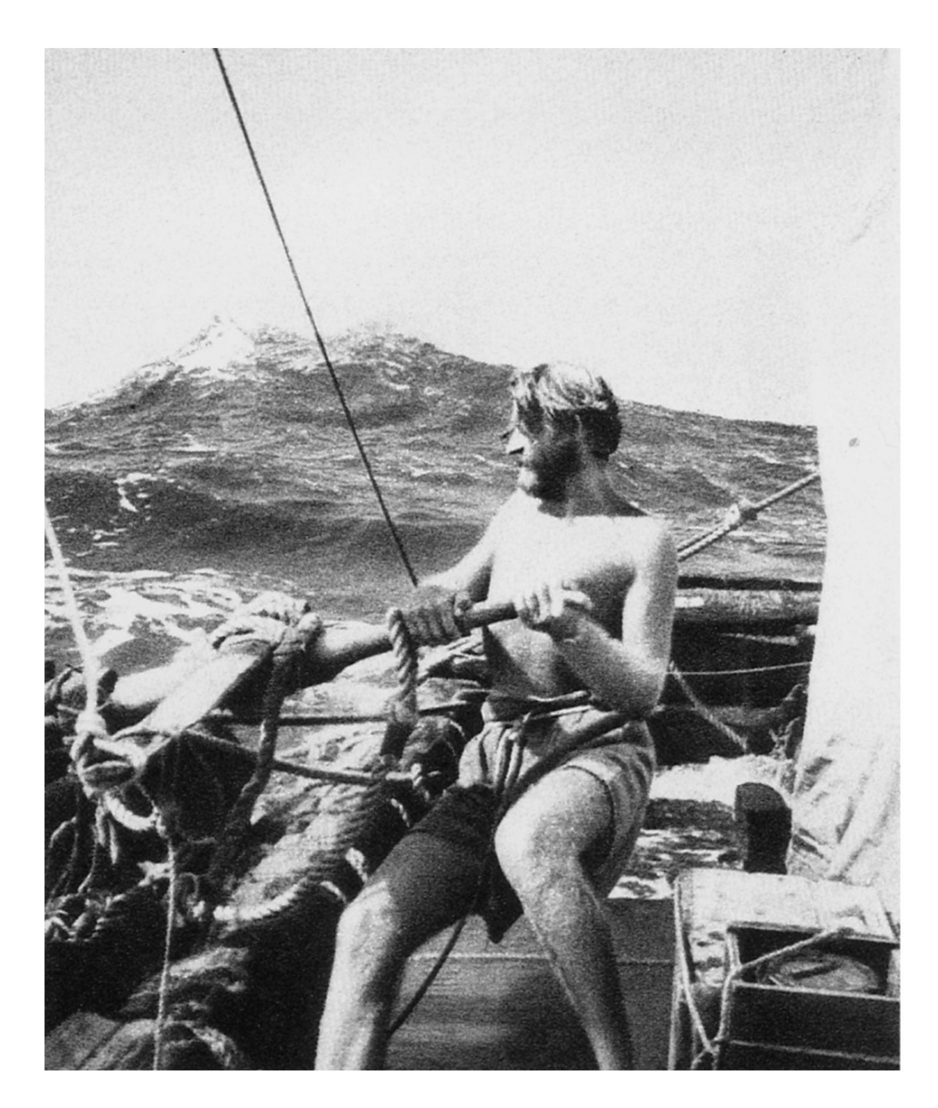
RANGEMENT DES RÉSERVES ENTRE LE PONT ET LE SOCLE FLOTTANT.



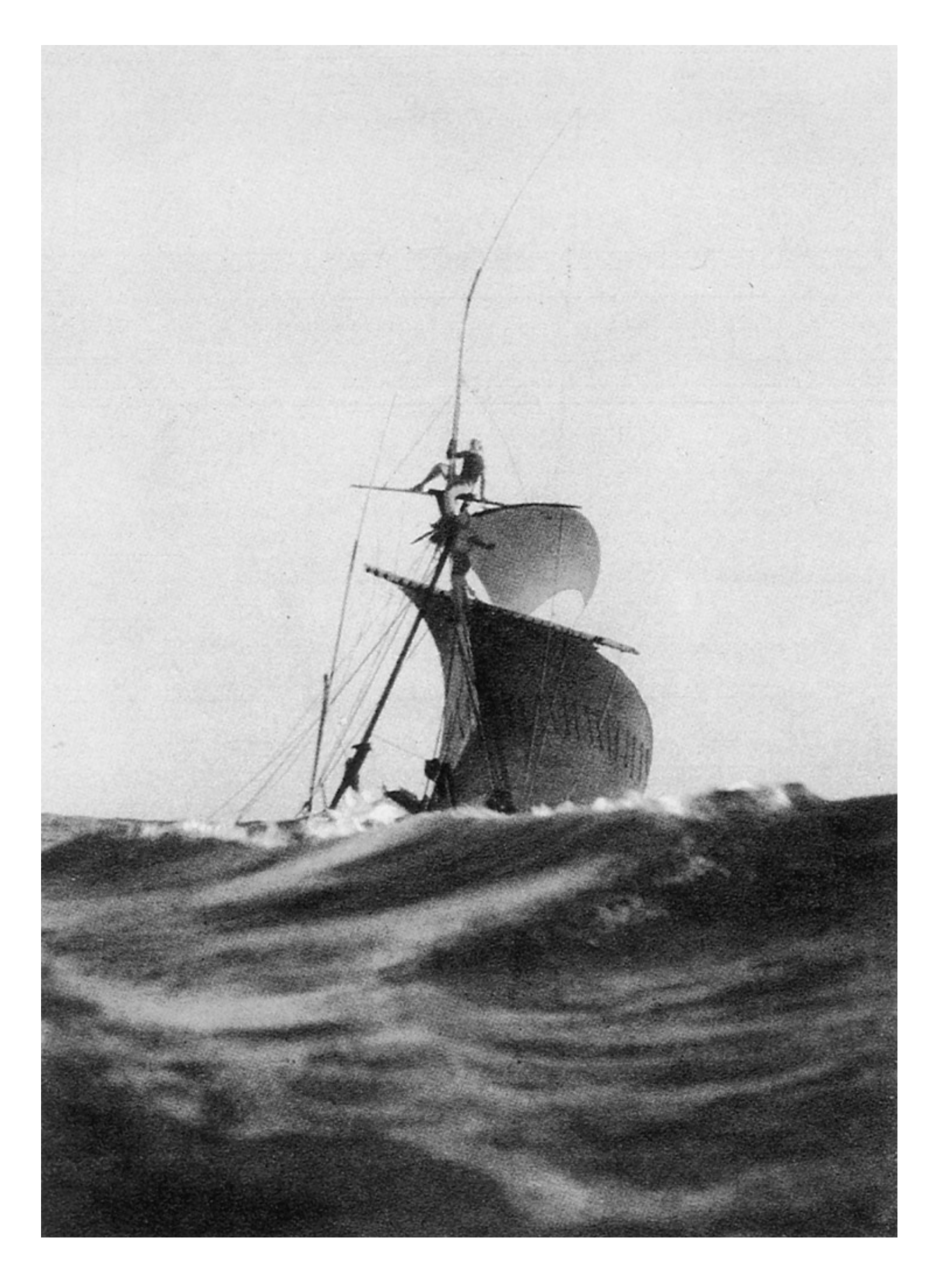
L’INTÉRIEUR DE LA CABINE.



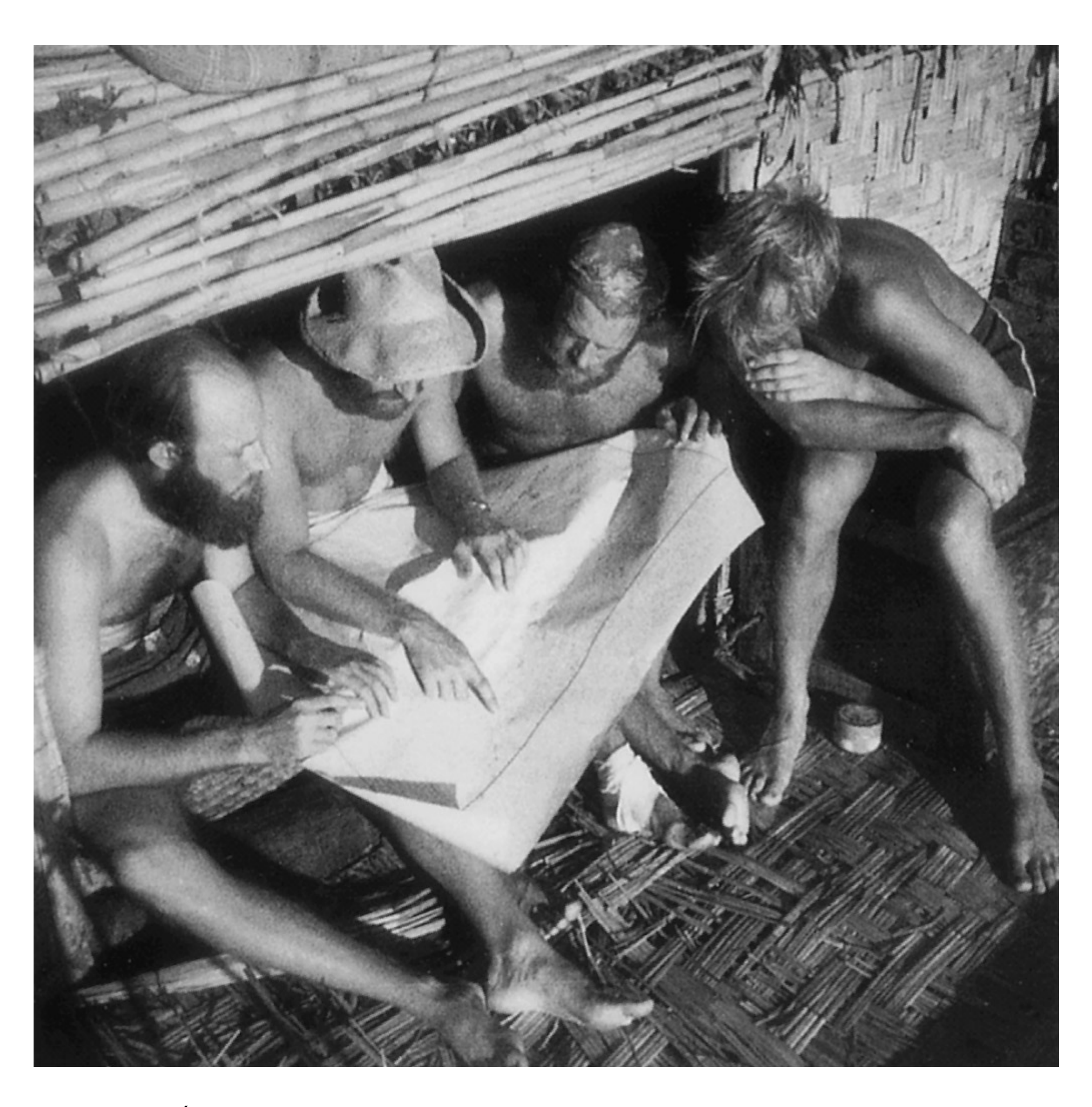
L’HEURE DU DÉPART.



LE QUART À L'AVIRON DE GOUVERNE.



DUR APPRENTISSAGE DANS LE COURANT DE HUMBOLDT.



L'ÉQUIPAGE FAIT LE POINT DU CHEMIN PARCOURU.



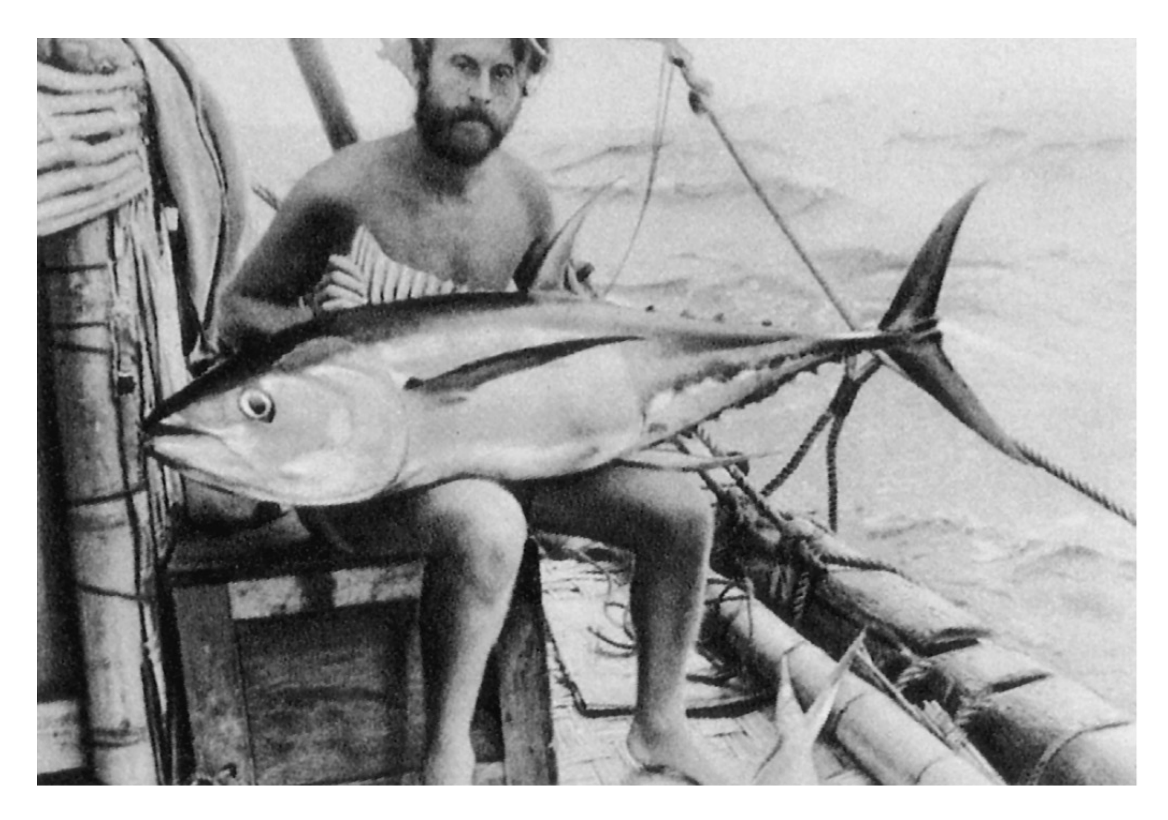
VIE DE COCAGNE : LE CUISINIER N'A QU'À SE BAISSER POUR RAMASSER À L'AUBE LES POISSONS VOLANTS ÉCHOUÉS À BORD PENDANT LA NUIT.



ERIK CHARME LES SIRÈNES EN S’ACCOMPAGNANT À LA GUITARE.



UN ÉTRANGE COMPAGNON DE LIT : LE MAQUEREAU-SERPENT RETROUVÉ DANS LE SAC DE COUCHAGE DE TORSTEIN.



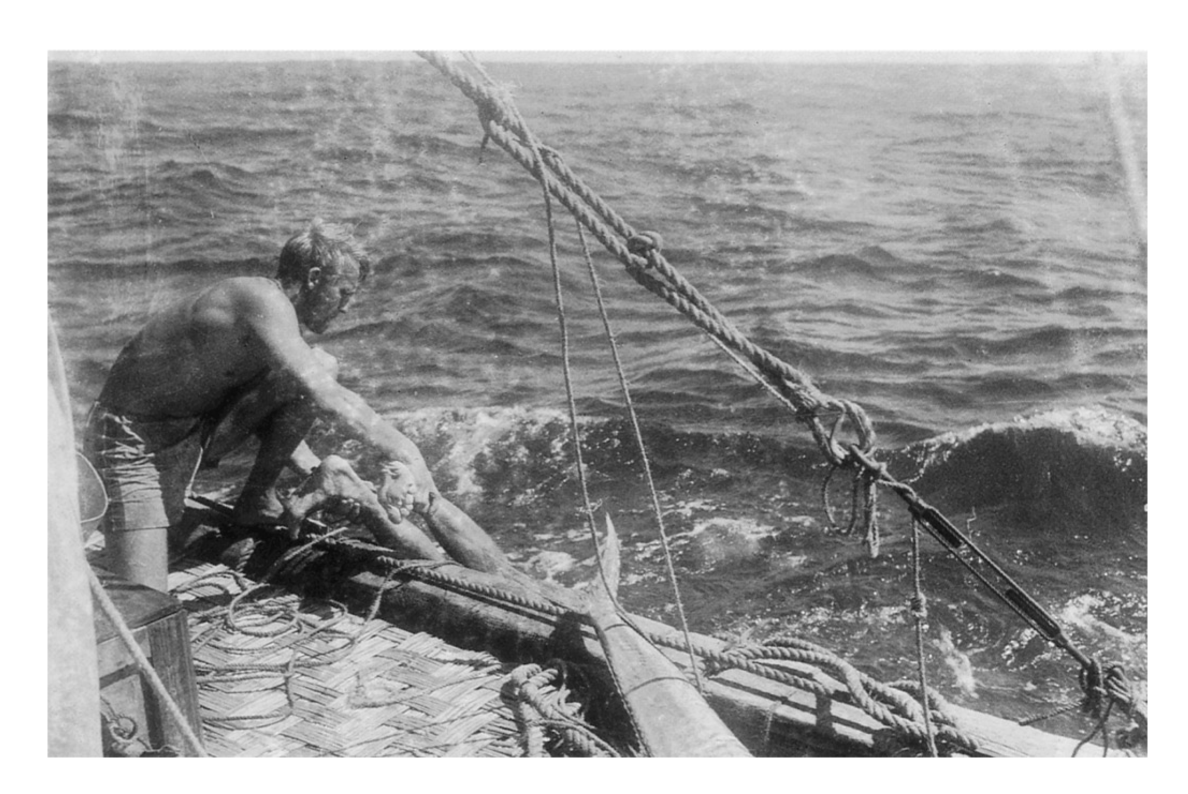
UN SEUL THON DE BONNE TAILLE SUFFIRAIT À NOURRIR L'ÉQUIPAGE DE PLUSIEURS RADEAUX.



LE COIN CUISINE.



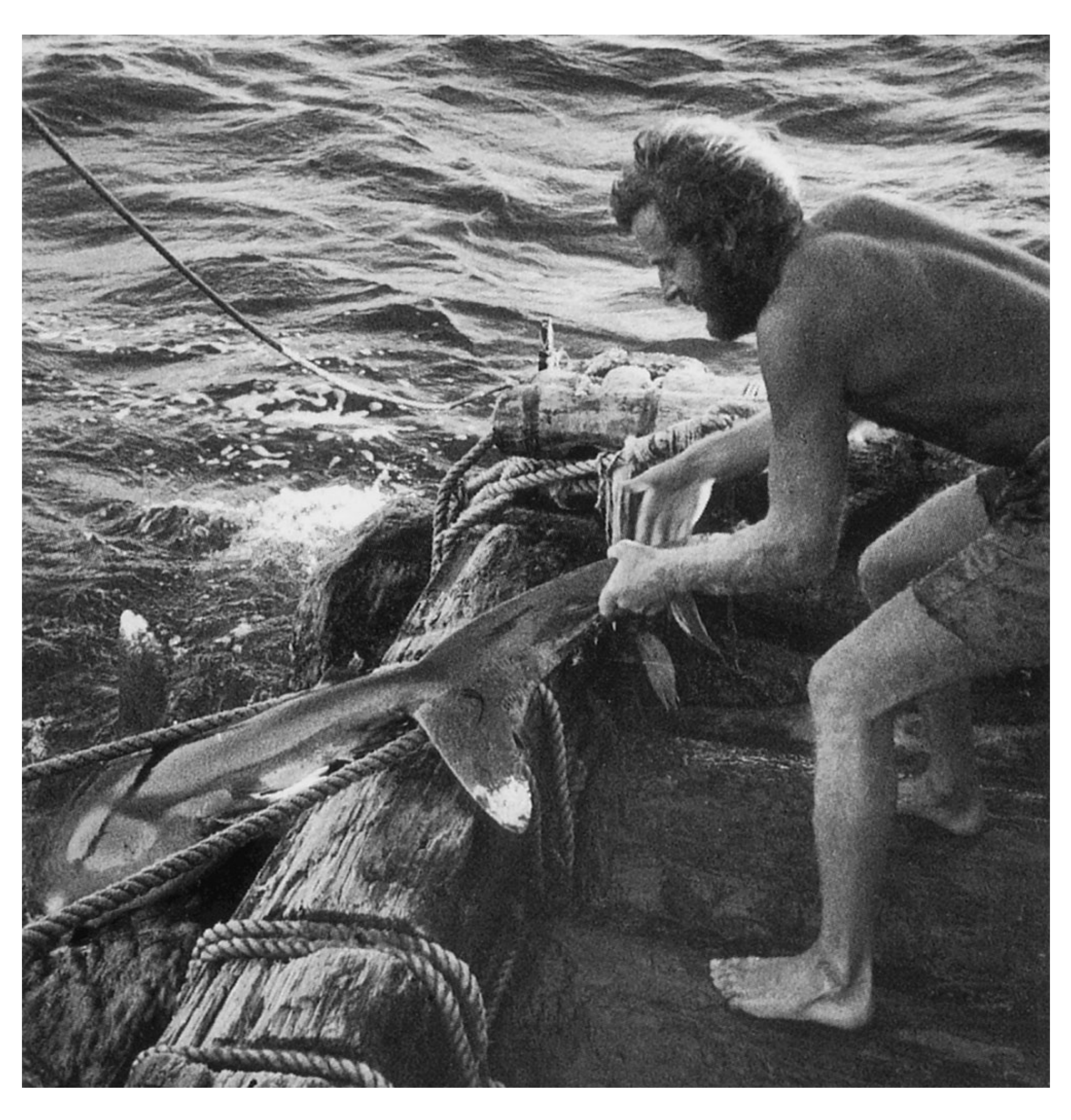
UN EXERCICE PÉRILLEUX : EXAMEN EN PLONGÉE DE L'ÉTAT DES CORDES QUI LIENT LES TRONCS ENTRE EUX.



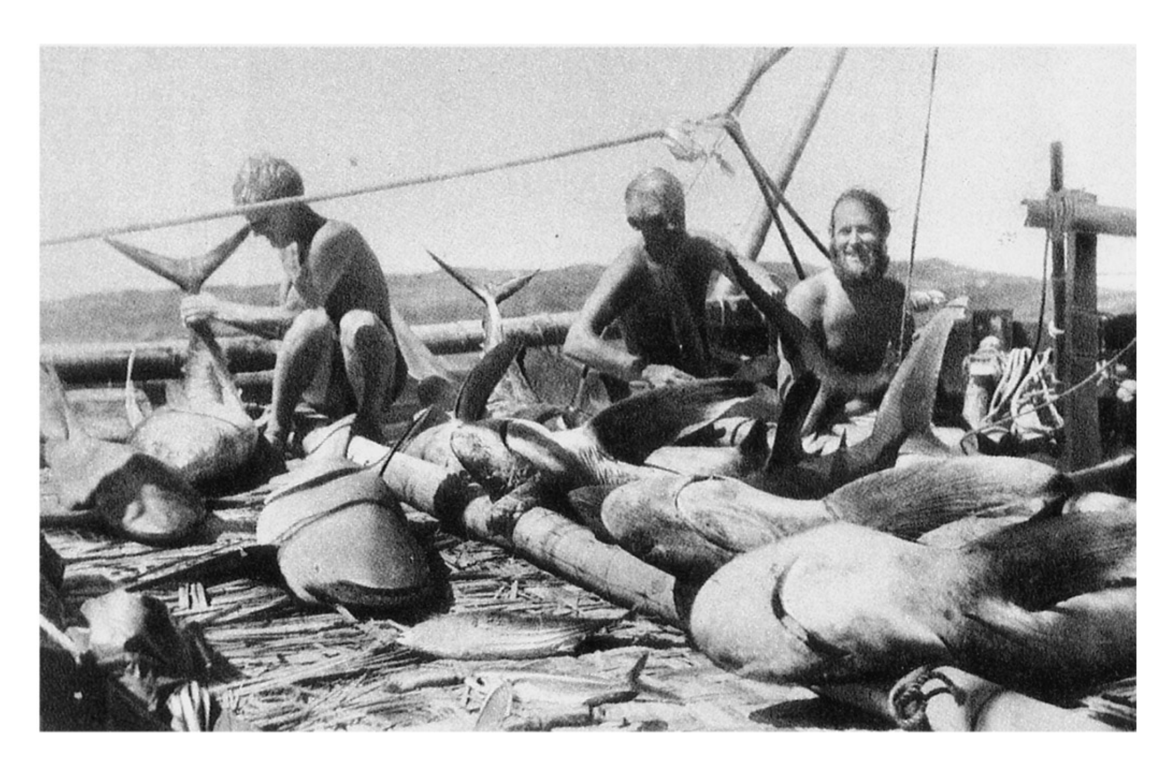
REPAS À LA CARTE.



JOIES DE LA PÊCHE.



COMMENT HALER UN REQUIN À BORD.



NOUS NE MOURRONS PAS DE FAIM.



HO HISSE ! MISE EN TENSION DES ÉTAIS DU MÂT.



NAUFRAGÉS !



LES ROBINSONS DANS LEUR ÎLE.

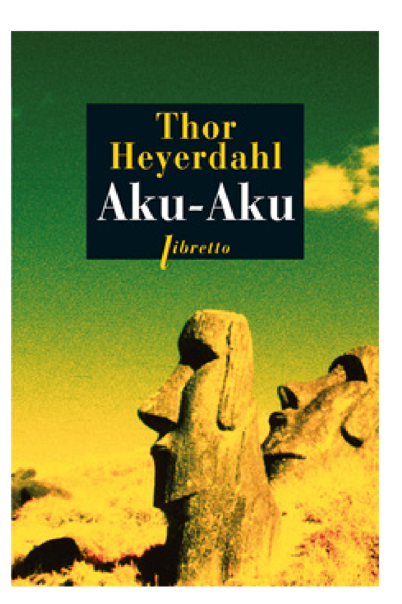


LA TERRE QUE DÉCOUVRIT KON-TIKI, FILS DU SOLEIL.

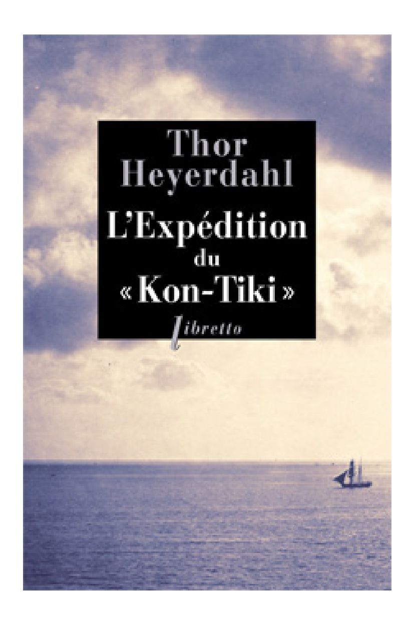
Titre original :
« Kon-Tiki » Ekspedidjonen

DU MÊME AUTEUR

Aku-Aku, le secret de l'île de Pâques, Phébus, 1995 ; Libretto nº 204, 2005.



L'Expédition du Kon-Tiki, Phébus, 1994 ; Libretto nº 111, 2002 ; Éditions de la Loupe, 2006.



Île de Pâques, l'énigme dévoilée, Albin Michel, 1989.
Le Mystère des Maldives, Albin Michel, 1987.

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 26 mars 2013 par V. Fouillet
ISBN 9782752909053

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en septembre 2012
dans les ateliers de Normandie Roto Impressions s.a.s.
(ISBN 9782752905475)